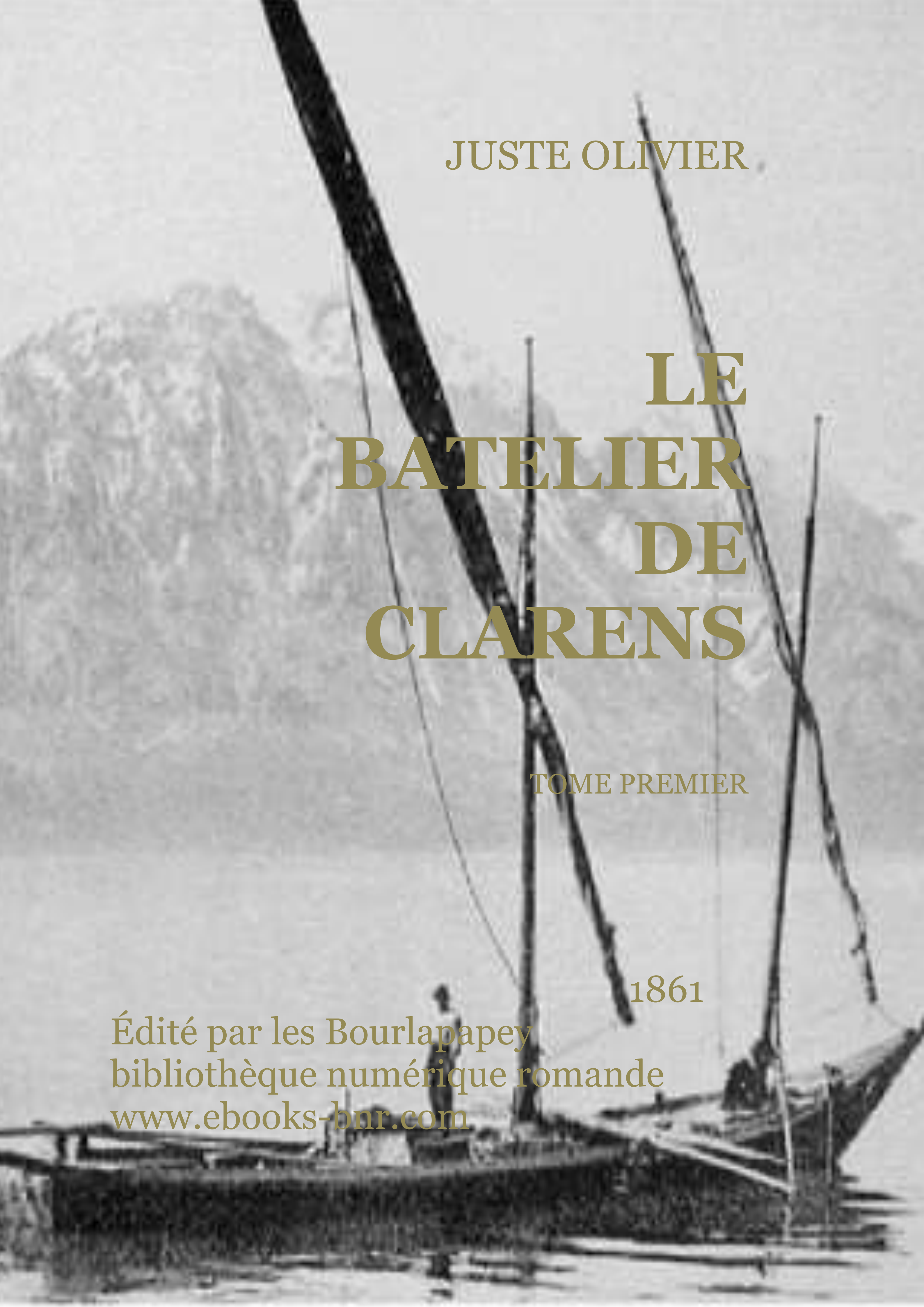


JUSTE OLIVIER

LE BATELIER DE CLARENS

TOME PREMIER

1861

Édité par les Bourlapapey
bibliothèque numérique romande
www.ebooks-bnr.com

Table des matières

PREMIÈRE PARTIE

I

Il n'était bruit à Genève, un de ces derniers étés, que de l'histoire assez romanesque d'une jeune Irlandaise ; un séjour de plusieurs mois sur les bords du lac avait en outre rendu célèbre dans le pays sa rare et piquante beauté. Nous l'appellerons Julia Glenmore, pour ne dire qu'à moitié son vrai nom et n'être ainsi qu'à moitié indiscret, suivant le mode le plus habile d'indiscrétion. Elle voyageait avec sa mère, femme d'un esprit supérieur, mais d'un caractère un peu excentrique et d'une humeur vagabonde. Veuve, depuis tantôt dix ans, d'un mari dont elle s'était appliquée à faire le bonheur, mais sans toujours le lui laisser choisir peut-être, Madame Glenmore avait dès lors plus vécu sur le continent qu'en Angleterre, et semblait chercher partout, sans le savoir, la moitié de sa vie absente. Elle avait peine à se fixer longtemps quelque part, et ne songeait point à l'effet de cette vie perpétuellement mobile sur un jeune être richement doué et qui avait dû replier en lui toutes les racines d'affections secondaires, si nécessaires cependant à cet âge pour en occuper et en diriger la sève. Du reste, si elle aimait à passer ainsi d'un lieu à un autre, ce n'était pas par un vague besoin de distraction, de locomotion, et, seulement, comme on dit, pour changer de place au soleil : c'était plutôt pour en changer au spectacle qu'il éclaire, au vaste spectacle du monde, et mieux voir celui-ci sous ses divers angles, l'observer de plus près. Résolue, intrépide, toujours extérieurement sereine et calme, elle se trouvait partout chez elle, en reine cosmopolite, et ne gardait du caractère national qu'une certaine raideur, non d'allures, mais d'action, qui lui seyait comme sa propre originalité.

Quand nous les rencontrons à Genève, ces dames arrivaient d'Italie, et paraissaient décidées, la mère aussi bien que la fille, à se donner quelques mois de repos ; mais au lieu de prendre une maison à ce bout du lac, Madame Glenmore en avait choisi une presque à l'autre extrémité, dans le voisinage de Clarens et de Montreux. Elles comptaient s'y établir pour la belle saison avec leurs domestiques, une institutrice française ayant rang de dame de compagnie, mais qui ne tournait qu'autour de trente ans, et le favori suprême, un grand épagneul de race, baptisé par la suivante sentimentale du nom d'Ossian.

Impatiente, Madame Glenmore n'attendit pas la fin d'une légère indisposition qui la retenait encore à l'hôtel, pour faire partir sa fille, Mademoiselle Lagarde (l'ex-institutrice), Ossian et ses domestiques les plus éprouvés. « – Allez ! mon doux ange, lui dit-elle en l'embrassant : vous n'aurez que le temps de vous installer là-bas avant de m'y voir arriver moi-même ; de mon côté, je n'aurai plus qu'à vous rejoindre, et je compte, ajouta-t-elle en riant, sur votre gracieuse hospitalité. Ne faites pas plus d'objections qu'il ne convient, ma chère Julia ; ce projet vous agrée certainement. Vos yeux sourient en même temps qu'ils sont sur le point de se mouiller ; bien ! mais que la rosée y cède au rayon, comme c'est sa coutume à votre âge. Je vous remercie pourtant de ce grain de contrariété ; toutefois ne le grossissez pas, même à bonne intention filiale. Conservez-moi ce front blanc comme la neige des Alpes que vous allez admirer de plus près ; je l'aime encore mieux ainsi que voilé d'un nuage, ce voile y fût-il mis en ma faveur. Jouissez de cet essor de liberté tel que je vous le donne, en toute mutuelle confiance, et, pour cela comme pour le reste, j'espère, mon doux ange, ou plutôt ma petite fée aux contrastes, aimez-moi ! Je ne vous dis pas de m'avoir sans cesse présente à la pensée, mais » reprit Madame Glenmore, avec un dernier regard plus fixe et plus appuyé, je vous dis : « Aimez-moi ! même quand vous ne penserez pas à moi. »

On était non-seulement au printemps, mais le printemps réel, chose rare comme toutes les choses trop belles pour durer, prenait décidément le pas sur l'hiver. Affublé cependant, par caprice, d'une traînée de brume empruntée à la défroque de son devancier, il la laissa tomber, comme un éteignoir de vapeurs grisâtres, sur la tiède soirée à la fin de laquelle nos deux voyageuses arrivèrent à leur ermitage. Aussi, le lendemain, quelle surprise à leur réveil ! Le lac et les montagnes, à peine entrevus le soir, s'ouvraient tout-à-coup devant leurs fenêtres et le balcon de leur villa, comme, le rideau levé, les décorations d'un théâtre. Elles se contentèrent d'abord d'admirer tout cela de la terrasse de la maison ; mais dans l'après-midi elles n'y purent plus tenir, et, après avoir donné les ordres nécessaires pour achever de tout disposer en leur absence, elles résolurent de faire le jour même une plus ample reconnaissance de ce merveilleux paysage, d'autant plus qu'elles s'étaient déjà aperçu qu'il changeait à chaque pas. Dans son empressement à exécuter ce projet, Mademoiselle Lagarde faillit presque oublier ses lunettes, engin peu poétique dont sa mauvaise vue la forçait à se servir alors que, tout à son admiration, elle aurait voulu le plus s'en passer. Elle n'était point, en effet, une manière de duègne aux yeux hagards. Les siens, d'un brun noir et brouillé, avaient au contraire le regard un peu vague, mais doux. Son nez mince était peut-être bien légèrement recourbé par le bout, mais nullement à la façon des oiseaux de proie, dont le type se retrouve aussi, dit-on, parmi les demoiselles à marier : hélas ! c'était plutôt chez elle à la façon de la proie elle-même, de cette race innocente des moutons qui sont l'emblème de la patience et de la longanimité. Ses traits étaient plutôt réguliers qu'harmonieux, le dessin y dominait la couleur, et le haut, le bas de l'ovale ; sa tournure et sa taille, quand elle voulait bien se tenir droite, n'était pas dépourvue non plus d'une certaine correction de lignes, peut-être aussi un peu sèche, mais sans trop de maigreur ; enfin, ses cheveux avaient ce privilège de conserver le lustre naturel de la châtaigne sortant de sa coque, alors qu'eux aussi sortaient étourdiment de la leur ou n'y étaient pas rentrés. Tout cela, à trente

ans, disons-nous, ou à peu près, eût encore composé un ensemble de belle personne, pour d'autres mieux disposées et plus savantes à faire valoir ces avantages ; mais, parmi toutes les connaissances, il est vrai moins réelles, que possédait la savante institutrice, celle-là manquait. Une sorte de rêverie latente, un esprit non pas à l'évent, mais toujours prompt à s'échapper du monde positif quand elle n'y était pas strictement occupée, donnaient non-seulement à sa physionomie, mais à toute sa personne et à sa part de beauté même, quelque chose de distrait, dont l'effet se communiquait aux autres, empêchait de la remarquer de prime abord, détournait le regard au lieu de l'attirer. Toute aux choses du dedans, elle était peu à celles du dehors, y compris sa figure, et ne songeait nullement à la mettre en relief. Elle n'avait ni la grâce ni le charme, mais elle n'affectait pas de les avoir. Très-enthousiaste enfin et en même temps très prude, excepté dans ses lectures, où pour elle la poésie couvrait tout, elle n'en était pas moins la plus honnête fille du monde, ce que la pruderie, dit-on, ne garantit pas toujours ; mais dans son innocence étourdie et ne se doutant de rien, elle se jetait en avant, voulant tout voir, tout savoir, abordant, interrogeant et ne s'apercevant qu'après, de l'embarras où elle se mettait par là, elle encore plus que les autres.

Quant à son ancienne élève, Julia, c'était la jeunesse dans sa fleur et le naturel dans sa grâce, avec un sourire qui en disait beaucoup pour son âge, mais plus qu'elle n'en savait. Ce charmant sourire s'épanouissait sur des lèvres aux extrémités finement relevées, comme celles d'une coquille qui se recourbe encore en se fermant ; il se jouait en deux fossettes ; qui pouvaient bien mesurer alors le vide et le tour d'une petite feuille de rose, mais que sans lui on ne remarquait pas ; ou bien on le voyait poindre et glisser à peine sous des yeux demi-voilés, plutôt longs que grands, comme ceux des têtes de Léonard de Vinci, et y mêler à l'éclat d'un bleu pur un rayon plus humide, mais auquel il ne fallait pas toujours se fier. Dans cette expressive et idéale figure, luttaient, en effet, la beauté accomplie de la femme et l'assurance, l'audace même et la tyrannie de l'enfant.

On sentait que Julia, trop isolée de ce qui eût servi d'aliment naturel à sa pétulance juvénile, avait gardé beaucoup de caprices mutins à dépenser, et Mademoiselle Lagarde aurait pu observer plus d'une fois que cet ange souriant n'était pas un ange de bonté ; mais, ordinairement, la belle méchante l'était sans s'en douter, comme la victime n'en avait guère conscience ou ne s'en souvenait pas.

Attirées par la facile inclinaison des prairies déroulant à mi-côte leurs nappes d'herbe touffue ou leurs flots de magnifiques ombrages, nos promeneuses s'engagèrent dans un sentier doucement obstrué par les foins en fleur qu'on allait couper. Elles se retournaient de temps en temps pour voir s'encadrer, sous les arceaux moussus des grands arbres, ces pentes étagées, du lac jusqu'aux cimes qui lui font comme une couronne murale de leurs créneaux taillés à pic ou capricieusement dentelés. Après avoir ainsi gravi, au moins des yeux, dans ce monde aérien des sommités silencieuses, derrière lesquelles le ciel semble s'approcher pour veiller sur la terre ; après s'être reposées de même, sinon en réalité, sur ces belles croupes vertes aux crinières de forêts qui trempent dans le torrent et jouent avec son écume, elles jugèrent à propos de s'en tenir pour le moment à des régions plus accessibles, et continuèrent à descendre les prés et les vergers ombreux.

L'herbe en était parfois si fournie et si haute, que, sur le sentier même, où elle penchait des deux bords, elle formait une voûte odorante, sous laquelle Ossian aurait pu se promener invisible à tous les yeux ; mais il aurait fallu pour cela que, suivant une locution empruntée à la langue nautique et ainsi en rapport avec son origine insulaire, il consentît à baisser le cap et les voiles, c'est-à-dire sa tête d'un noir lustré et sa queue blanche, majestueusement déployée. Or, rien n'était moins dans son caractère. Doux, point bruyant, débonnaire, il n'affectait cependant aucun goût pour la solitude et l'ombre, ne rêvait qu'en dormant, n'avait pas même l'idée, dans sa simplicité, de paraître mieux ou plus mal qu'il n'était, et ne faisait nul effort de mélan-

colie pour soutenir l'honneur de son nom, auquel il se contentait de répondre d'une bonne grosse voix, mais sans gronder.

Il ouvrait donc bravement la marche, fendant le flot herbeux, le dominant de la tête comme s'il nageait, y secouant ses longues oreilles tachetées d'un brun fauve, et achevant d'écarter la vague fleurie d'un coup de sa queue ondoyante. Une seule chose venait parfois le distraire et couper court à son ardeur : C'était lorsqu'un oiseau partait brusquement dans l'herbe à ses pieds et, redoublant d'essor, se perdait dans les airs comme une fusée. Ossian s'arrêtait interdit, indigné. Immobile et voulant douter encore, il restait là un moment le museau tendu vers l'espace, l'œil dilaté, le nez palpitant ; mais trouvant sans doute que son fugitif avait trop d'avance ou qu'il entendait mieux que lui cette manière de voyager, il prenait philosophiquement son parti, se retournait vers sa jeune maîtresse, comme pour s'assurer qu'elle du moins, tout jeune et libre oiseau qu'elle fût aussi dans son genre, n'avait cependant pas les ailes des autres, et, en paix là-dessus, voyant qu'elle ne s'était pas à son tour envolée, il recommençait à lui frayer magistralement le passage. Il est à croire pourtant que toute seule elle s'en fût également bien tirée, car elle s'avançait dans le sentier d'un mouvement si gracieux et si juste, malgré l'exiguïté de l'espace, que l'herbe du fond, humide encore d'un peu de rosée, avait peine à garder un instant la fine et charmante empreinte de ses pas légers.

Sans vouloir en aucune façon calomnier ceux de Mademoiselle Lagarde, nous devons dire que, parfois, cependant, de brusques arrêts, d'accidentelles irrégularités de pose venaient témoigner de la distraction ou de l'absorption d'esprit de celle qui les avait tracés. En se récitant à elle-même une strophe de Byron ou de Lamartine, peut-être née ici à cette place et à coup sûr inspirée par le souvenir de ces beaux lieux, elle ne s'apercevait pas qu'elle tenait un peu trop longtemps le pied sur la gorge à de petites pâquerettes, qui risquaient d'en perdre pour toujours la respiration, ou au moins la fraîcheur de leur teint rosé : la poésie humaine lui faisait oublier celle de Dieu.

Malgré ses tirades mentales, ses élans d'admiration ou ses lyriques écarts, Mademoiselle Lagarde suivait néanmoins d'un pas alerte, sinon toujours très-fidèle, Julia, et Ossian qui leur servait de pionnier. De détour en détour, se laissant mener par ce doux penchant de gazons et d'ombrages, elles arrivèrent insensiblement au bas des prairies, où les nombreux sentiers de celles-ci rassemblaient en un même point le fil de leur écheveau compliqué. Elles se trouvèrent alors dans un étroit chemin bordé d'un vieux mur tapissé de lierre : sa pente, plus rude, était adoucie par des degrés formés d'un pavé rustique, et il longeait des terrasses où l'humble fleur de la vigne, croissant sur ces collines abritées, remplissait l'air comme d'un parfum de violette et de réséda. Ce chemin les conduisit, quelques pas en dessous de la grande route, à la pointe d'une petite anse, déjà un peu écornée à son autre extrémité par des constructions modernes, mais que nous nous souvenons d'avoir vue égale comme un arc des deux côtés.

Le jour était d'une beauté sans tache. Pas un nuage au ciel, pas une ombre sur le bleu miroir du lac, et pour toute brise, le souffle riant des flots. De sa pointe avancée, la petite anse se recourbait si gracieusement en arrière, qu'elle semblait inviter à la suivre. À peine nos promeneuses s'y étaient-elles aventurées, en longeant sur la grève les derniers murs des vignes, qu'elles aperçurent non loin d'elles un bateau avec sa voile latine ou triangulaire. C'était le seul qui se montrât à une assez grande distance sur la rive. Les habitants, vignerons et montagnards à la fois, sont trop occupés par leur industrie agricole et pastorale pour se livrer à celle, moins fructueuse, de la pêche et de ses accessoires : ils la laissent à leurs voisins moins actifs ou propriétaires d'un sol moins heureux, et surtout à ceux de la côte opposée, les enfants de la pauvre Savoie.

Le bateau était immobile dans un des plis du rivage, où il s'appuyait de l'arrière sur les minces galets plats et ronds et le sable moite du bord. Un jeune homme, dont la mise rustique, les bras nerveux, le cou nu et le chapeau de paille commune an-

nonçaient un batelier, y paraissait occupé à tout mettre en ordre pour le départ ou après l'arrivée. Le bateau, propre et léger pour tout ornement, ne dépassait guère les dimensions d'une nacelle ; il portait cependant un petit mât, avec sa vergue et son aile blanche à moitié repliée, comme celle d'une mouette qui, debout sur la plage, attend le moment de reprendre son vol. L'air et l'eau semblaient le soulever : aussi se surprenait-on à désirer instinctivement de le voir quitter le rivage et, rendu à la liberté, s'ébattre au loin sur les flots qui l'appelaient.

– Julia, dit la compagne de celle-ci, dans un élan d'admiration qui l'emporta sur son peu d'assurance en général pour exprimer tout haut ses sentiments à d'autres qu'à elle-même, comment faites-vous pour rester si calme en présence d'un tel spectacle, de ces monts, de ce lac…

– Chère Mademoiselle Lagarde, interrompit doucement la jeune étrangère, n'avons-nous pas lu ensemble dans je ne sais quel livre d'histoire, que saint Bernard, allant un jour de Lausanne à Genève, demanda le soir à ses compagnons de voyage, où était ce lac si fameux, dont, avant de venir dans ce pays, il avait tant ouï parler ? Il l'avait longé à mi-côte toute une journée, mais, absorbé dans ses méditations, il ne l'avait pas vu. Vous me direz que nous ne sommes plus au temps des saints, et je dois vous l'accorder pour ma part, moi dont les méditations n'ont pas plus de valeur que de durée ; aussi, ce beau lac, je vous assure que je le vois fort bien.

– Vous le voyez ! et tout est dit ! Mais est-ce réellement là le voir ?

– Chère Mademoiselle Lagarde, je vous jure que je ne le quitte pas des yeux.

– Pour moi, j'ai plutôt peine à croire qu'il existe réellement, qu'il ne soit pas un mirage, tant il a d'harmonie et de grâce idéale ; et quand je n'en puis douter cependant, vous me trouve-

rez bien folle, mais il me donne envie de pleurer, comme devant une de ces choses qui vous ravissent les yeux et l'âme.

– Moi, au contraire, il m'égaie, et je lui rends sourire pour sourire, faute de mieux.

– C'est bien ce « lac de beauté, » comme s'écrie Byron, et comme sans doute ici même il s'est écrié.

– Tout à fait : il a dit le vrai mot, on ne peut que le répéter.

– Ces flots si bleus !

– Ce liquide azur !

– Ce ciel sous les eaux !

– Ces riants abîmes !

– Quel plaisir de s'y bercer !

– De s'y jouer, en nageant, sur la vague endormie !

– Oh ! pour cela non ! car je ne vois pas ici d'établissement de bains ; mais j'y pense, Julia, si nous achevions notre promenade en bateau ?

– J'y pensais aussi depuis un moment ; mais j'ai voulu vous laisser tout l'honneur de l'idée, pour vous en laisser aussi, chère Mademoiselle Lagarde, toute la responsabilité.

– Je ne crois pas qu'il y ait de danger…

– Ni moi, non plus ; mais je ne le garantis point, ajouta Julia, fidèle à sa tactique qui l'amusait.

Elles avaient continué de marcher doucement sur le sable, et se trouvaient en ce moment presque en face du petit esquif. Mademoiselle Lagarde prit soudain son parti :

– Nous voudrions un bateau ; pourriez-vous nous conduire ? dit-elle au batelier.

Il était debout, et un peu penché sur l'avant, occupé à enrouler la chaîne de l'ancre.

– Mais oui, à votre service ! fit-il sans se déranger, jusqu'à ce qu'il eût achevé d'arrêter la chaîne.

Puis, se retournant, et voyant des étrangères au lieu de personnes du pays, il parut un peu étonné. Il n'en répéta pas moins, d'un air très-satisfait de cette bonne aubaine :

– Rien n'est plus facile, Mesdames, nous pouvons partir dès que vous voudrez.

– Tout de suite, dit Mademoiselle Lagarde ; mais est-il solide votre bateau ?

– Solide et léger.

– Qu'en pensez-vous, Julia ? demanda encore Mademoiselle Lagarde en anglais…

– Exactement ce que vous en pensez vous-même, continua en riant la première.

– Faut-il nous risquer ?

– Je vous suis ! s'écria l'espiègle, avec un nouveau sourire qui acheva d'écarter ses lèvres aux coins recourbés.

Le batelier s'avança : – Malheureusement, dit-il, je n'ai point ici d'escalier ni de pont, pas même une planche pour vous aider à monter.

En même temps il tendait la main à Mademoiselle Lagarde. Elle hésitait encore, et, avec des précautions plus ou moins réussies, était à peine parvenue à passer du rivage sur l'arrière du bateau, que sa compagne, sans l'aide de personne et d'un mouvement tout gracieux, était déjà dans l'intérieur, assise à côté du mât. Quant à Ossian, il lui avait suffi de deux ou trois bonds pour gagner l'étroite esplanade de l'avant et s'y établir à

son aise, le museau pendant sur le bord, d'où il voyait avec stupéfaction deux autres longues oreilles, à côté de deux grands yeux qui le regardaient fixement du fond de l'eau.

II

Le jeune homme, après avoir fait asseoir les promeneuses chacune sur l'un des bancs latéraux de l'étroite nacelle, afin de la maintenir dans un juste équilibre, se plaça lui-même sur le banc transversal du milieu, et là, prenant les deux avirons, il lui suffit de quelques coups allongés avec prestesse et vigueur pour pousser au large sa légère embarcation, qui s'éloigna du rivage en droite ligne.

Il continua ainsi quelque temps sans mot dire, n'ayant l'air occupé que de faire avancer son bateau. Mademoiselle Lagarde fut la première à rompre le silence.

– Vous êtes batelier ? dit-elle.

– Un peu ! répondit-il avec un sourire qui pouvait bien signifier : Voilà une drôle de question pour une dame qui, ayant une robe de soie, doit par conséquent aussi avoir de l'esprit !

– Et ce métier vous plaît ?

– Tout de même ; pourquoi n'y aurait-on pas quelquefois du plaisir ?

– Chère Mademoiselle Lagarde, l'entendez-vous ! dit son ancienne élève, mais en anglais : c'est un compliment à votre adresse, et en voilà un du moins, j'espère, qui vous paraît naturel.

La rêveuse institutrice n'apportait guère à la conversation qu'une attention partagée, dont elle gardait ordinairement pour elle plus de la bonne moitié ; elle suivait, au-dessus, une pensée dont celles des interlocuteurs n'étaient pour elle que comme une sorte de basse continue et d'accompagnement, de murmure indistinct ; de plus, elle avait un peu le défaut de beaucoup de gens qui n'ont pas en cela la distraction pour excuse : celui d'avoir encore passablement conscience des questions qu'elle faisait, mais presque aucunement de ce qu'on y répondait. Elle poursuivit donc sans autre, et de l'air d'une personne qui, par politesse, croit devoir continuer un banal entretien.

– Il fait bien beau se promener sur le lac, dit-elle en regardant les montagnes.

– C'est selon ! répondit le jeune homme entre deux coups de rame, qui lui firent donner à ces mots, involontairement ou non, quelque chose d'accentué et, pour ainsi dire, de lancé.

– C'est selon ! l'entendez-vous encore ? répéta Julia à demi-voix, et continuant à se servir de l'anglais. Si vous n'y prenez garde, vous allez le rendre amoureux, sauf votre respect, chère bonne.

– Ce doit être bien fatigant de ramer.

– Je ne m'en aperçois pas, Mademoiselle.

– Pauvre jeune homme ! murmura Julia.

– Au reste, continua le beau rameur sans se retourner ni quitter ses avirons, mais d'un mouvement de tête en arrière indiquant la direction de l'avant du bateau, il y a là-bas un petit vent que nous allons bientôt rencontrer et qui nous aidera.

– Comme à Brienz, chantez-vous des chansons de bateliers sur ce lac ? demanda encore Mademoiselle Lagarde.

– Quelquefois, entre jeunes gens, ou bien tout seul, quand on a le cœur à chanter.

– Vous en savez ?

– J’en ai su autrefois.

– Si vous en disiez une…

– Je ne sais plus chanter.

– Vous ne voulez pas nous faire ce plaisir ; je gagerais pourtant que vous avez une belle voix.

– Sans l’avoir appris, j’ai chanté comme tout le monde, quand le cœur m’en disait.

– Eh bien ! insista Mademoiselle Lagarde, qui, dans son redoublement de distraction aiguillonnée par la curiosité, ne s’aperçut pas qu’elle répondait plus qu’à propos cette fois, le cœur vous en dira encore, il ne s’agit que de commencer.

– Le cœur ne lui en dit que trop maintenant, fit Julia à part soi, en levant les yeux au ciel d’un air de compassion. Pauvre jeune homme !

Celui-ci se tut, et parut réfléchir un moment. On aurait pu croire qu’il cherchait dans sa mémoire quelque chanson oubliée, lorsqu’il ajouta avec plus de lenteur que d’embarras, car cela fut dit d’un air doux, mais articulé très nettement :

– Même quand je pourrais chanter encore, je ne l’oserais jamais devant de si belles dames.

– Bon ! s’écria presque Julia dans sa langue maternelle, le voilà pris ! pauvre, pauvre jeune homme ! décidément, chère Mademoiselle Lagarde, vous êtes sans pitié : c’est horrible !

Pendant cette exclamation, le beau rameur, qui n’eut pas l’air de s’en apercevoir, s’était levé et, dépliant la voile, s’occupait à la tendre convenablement. Cela fait, il pria les deux dames de s’asseoir à la place qu’il venait de quitter sur le banc posé en travers, non loin du petit mât, tandis que lui-même, ti-

rant un léger gouvernail d'une sorte d'armoire ménagée à l'arrière, s'y asseyait, le coude sur la barre, prêt à en sentir les moindres pulsations et à les régler.

Ils venaient en effet de rencontrer ce vent qui, par suite de son propre caprice ou de ceux de la rive accidentée, ne soufflait pas vers le bord. La voile l'accueillit aussitôt, et l'esquif se mit à fendre les ondes bleues, légèrement agitées, comme si une troupe d'oiseaux blancs les rasaient de si près qu'ils en fissent trembler le liquide miroir dans leur vol et l'effleurassent même çà et là d'un coup d'aile.

Mademoiselle Lagarde n'avait pas opéré sa translation d'un banc à l'autre sans un ou deux cris, en sentant le balancement de la frêle nacelle pendant ce court trajet. Aussi, quand elle fut enfin assise, laissa-t-elle ainsi partir sa pensée tout haut :

– Pourquoi donc nous avoir fait changer de place ? dit-elle ; c'était inutile ; le bateau ne penchait ni plus ni moins auparavant.

– Cela vous sera plus commode, répondit leur pilote improvisé. Il me faudra tirer ou lâcher la voile selon la force du vent ; l'une de vous aurait pu être obligée de se placer derrière ; elle en aurait été gênée ; et puis, ajouta-t-il d'un air de liberté naturelle, qu'autorisait d'ailleurs la familiarité des précédentes questions, ainsi nous pourrons mieux nous voir, et il faut se voir pour causer.

Julia, évidemment comprise pour sa part dans l'explication, car la petite voile latine s'allongeait justement derrière elle, tantôt frémissant, tantôt se gonflant comme pour encadrer et faire mieux ressortir cette charmante tête, Julia, disons-nous, faillit se retourner soudain vers la pointe du bateau pour y aller tenir compagnie au grave Ossian. Celui-ci, en effet, y était toujours accroupi, le nez comme perdu dans la contemplation du paysage, qu'il cherchait à s'approprier à sa manière, de toutes les aspirations, de tous les élancements de son flair le

plus subtil ; mais où il avait le plus de peine à en croire ses yeux, c'était quand des poissons venaient audacieusement le défier et lui faire effrontément la nique à la frontière de leur empire, presque à la portée de sa patte, sans lui laisser néanmoins d'autre parti à prendre que d'imiter leur sagesse en ne soufflant mot.

Si elle allait auprès de lui, sa jeune maîtresse craignit au contraire des sauts et des bonds qui feraient pâlir d'effroi sa compagne au vacillement de la nacelle. Ce fut du moins la raison qu'elle se donna bientôt à elle-même pour garder sa place, d'autant plus que cela lui permit ce nouvel aparté à l'adresse de son institutrice :

– Que vous disais-je ! voilà qu'il vient de vous faire sa déclaration !

– Nous pourrons causer à notre aise, reprit tranquillement le jeune homme ; le vent tient bon, je vais donc n'avoir rien à faire, et si vous désirez savoir les noms de ces montagnes, je puis vous les dire, car il en est bien peu où je n'aie grimpé plus d'une fois.

Mademoiselle Lagarde était en train de s'en faire décrire et nommer quelques-unes, lorsque Julia, non plus en anglais, dit tout-à-coup :

– Il me semble que le vent devient plus fort.

– Ne craignez rien, lui répondit le maître du bateau ; c'est un bon petit vent qui s'en donne parfois un peu plus que de coutume, mais il ne nous jouera pas de mauvais tours, je vous le garantis.

– Et croyez-vous qu'il souffle longtemps comme cela ? reprit-elle.

– Probablement jusqu'au soir, et, si la nuit ne rabattait pas, je ne voudrais pas la passer sur le lac avec lui.

– Tel qu'il est à présent, pourrait-on s'en servir pour regagner le bord ?

– Non pas avec cette seule voile : il en faudrait au moins deux et un autre bateau que celui-ci.

– Alors, nous devrions, je crois, retourner, interrompit Mademoiselle Lagarde, qui avait fini par écouter ce dialogue plus positif.

– Pourquoi ? demanda le jeune homme ; il n'y a nul péril, vous dis-je ; ce vent nous pousse droit vers l'autre rive, aussi droit que possible, et bien que nous n'ayons qu'une voile, en moins d'une heure et demie nous serons en Savoie, je vous le promets.

– Mais nous ne voulons point y aller ! s'écrièrent les deux voyageuses.

– Ah !... fit le jeune homme, d'un air naïvement et désagréablement surpris ; c'est que j'y vais, moi ! ajouta-t-il. On m'attend, et j'ai positivement promis d'y être ce soir.

– Avec ce bon vent dont vous nous dites merveille, vous serez toujours à temps, interrompit en riant l'aventureuse Julia.

– Avec ce vent il y a maintenant au moins une grande heure à ramer pour retourner au bord ; et, comme je le disais, s'il augmente, il ne fera point bon sur le lac cette nuit. Comptez, Mademoiselle : une bonne heure pour vous ramener là-bas ; deux pour refaire toute la traversée après cela ; et nous avons à peine une heure de soleil devant nous, conclut-il.

– Mais nous ne songions qu'à une simple promenade !

– Vous m'avez demandé si je pouvais vous conduire ; j'ai cru que vous vouliez passer le lac, comme cela se fait tous les jours. Excusez-moi ! mais je suis attendu ; j'ai un rendez-vous auquel je ne puis manquer. Si le vent tombe, comme c'est possible, vous trouverez assez de bateliers pour vous reconduire ; il

fera clair de lune, et les bateliers savoyards sont de braves gens. Il y a, d'ailleurs, à Évian, un bon hôtel, des bains, et du beau monde ; j'ai même cru que vous en veniez et que vous aviez seulement traversé le lac par passe-temps. Vous reviendrez demain par terre, si le vent est mauvais.

Mademoiselle Lagarde, décidément inquiète de la tournure que prenait le débat, crut avoir trouvé la corde sensible pour le mener à bonne fin.

– Soyez tranquille, dit-elle, vous serez bien payé. Voici toujours, en attendant, tout ce que j'ai sur moi.

Et vidant sa bourse, elle en tira un écu et quelques petites pièces de monnaie.

Julia sentit instinctivement qu'avec leur conducteur, en qui elle ne pouvait s'empêcher de reconnaître une sorte d'indépendance et de dignité naturelles, le grand moyen diplomatique employé par Mademoiselle Lagarde était au moins présenté bien crûment. Aussi se hâta-t-elle d'ajouter :

– Il ne sera que juste de vous dédommager de votre perte de temps.

Mais le coup était porté. Le jeune homme leur lança un regard fier, puis, se levant aussitôt, il secoua la voile comme les rênes d'un coursier, s'assura ainsi qu'elle avait repris toute sa tension flexible, affermit de même le gouvernail qu'il avait laissé un moment flotter à demi, et, se rasseyant sur l'arrière du bateau, les pieds croisés l'un sur l'autre, il s'y tint immobile et silencieux, n'adressant plus aux deux étrangères ni une parole, ni un coup d'œil ; en un mot, il parut décidé à oublier leur présence et à ne pas plus s'inquiéter d'elles que si elles n'eussent pas été là.

L'esquif se remit à cingler de plus belle. Le vent continuait à fraîchir, les flots à lui répondre par une danse folâtre, mais pourtant plus émue ; sous leur ronde azurée on voyait même

s'élever ça et là une poussière d'écume, comme sur un champ de violettes se dresseraient de distance en distance quelques têtes de lis.

Julia était devenue rêveuse à son tour, et Mademoiselle Lagarde ne rêvait plus. Elle se désolait véritablement, et en anglais cette fois.

– Maudite promenade ! murmurait-elle ; mes pressentiments me le disaient bien, pourquoi ne les ai-je pas crus ?...

Julia ne l'écoutait pas ; mais, après avoir attendu un moment, elle prit soudain son parti.

– Monsieur, dit-elle, en regardant fixement le maître du bateau, il n'y a plus de temps à perdre, veuillez nous ramener au bord.

Le jeune homme ne broncha point.

– Monsieur, je vous en prie ! aurait-elle peut-être ajouté, de cet air de fierté gracieuse qui ne consent à demander que parce qu'elle ne met pas en doute d'obtenir ; mais Mademoiselle Lagarde interjeta un malencontreux :

– Monsieur, ou nous attend !

– Et moi aussi ! murmura l'obstiné jeune homme, en se répondant à lui-même plutôt qu'à celle qui lui parlait.

– Assez ! dit froidement Julia, mais avec une légère rougeur de colère qui la rendit encore plus belle ; et l'œil non moins froid qui s'était relevé sur elle ne put contenir cependant un furtif éclair d'admiration : assez ! résignons-nous à passer la nuit sur l'autre bord. Espérons qu'il s'y trouve en effet des bateliers obligeants, bien que nous ne puissions guère en juger par celui d'entre eux qui vient de nous les vanter comme tels.

Ces derniers mots furent très-bien entendus de celui pour qui ils étaient prononcés. Sortant de son indifférence affectée, il

les écouta même un à un, de l'air d'un homme qui comprend à merveille ; mais au lieu de paraître blessé, il sourit, et, secouant la tête, finit par donner un signe de satisfaction complète en riant à haute et intelligible voix. Julia, qui avait résolu de ne plus s'inquiéter ni même s'apercevoir de sa présence, tourna alors ses yeux sur lui, d'un mouvement rapide et involontaire.

– Excusez-moi, dit-il avec bonhomie et une expression si changée qu'elle le crut venu à résipiscence, mais je n'ai pu m'empêcher de rire en me rappelant une de ces chansons que Mademoiselle me demandait tout à l'heure…

– À d'autres ! pensa Julia : va-t-il maintenant se mettre à chanter, pour nous rassurer sans doute, après avoir cru nous faire peur ?

– C'est, poursuivit-il, toujours avec ce même sourire, à la fois doux et libre, qui semblait être maintenant l'expression naturelle et plus fine de ses traits, au premier abord un peu rudes sous le masque de hâle qu'y avait ajouté le soleil ; c'est qu'il s'agit aussi, dans cette vieille chanson, d'un batelier et d'une jeune belle dame, venue un jour dans sa barque, par curiosité, je pense, et pour examiner ce qu'il y avait dedans. Elle contenait sans doute des choses rares apportées des pays étrangers, ou bien c'était un grand navire beau à voir de près ; mais, que ce fût ceci ou cela, la chanson ne le dit pas. Tant il y a, seulement, que lorsque la jeune dame eut tout bien considéré, la barque se trouvait depuis longtemps en pleine eau. Impossible de revenir en arrière, et à toutes les raisons qu'elle donne pour qu'on la ramène au bord, le patron de la barque oppose aussi les siennes, et finalement lui répond :

Pour de l'or ni pour de l'argent
Je ne suis le maître du vent.

Et le jeune homme, détournant de nouveau les yeux, se mit à chantonner à demi-voix :

Pour de l'or ni pour de l'argent…

Julia, dont cette idée avait déjà traversé l'esprit, cette fois crut comprendre. Le batelier était fier, quoique pauvre, et Mademoiselle Lagarde s'y était mal prise avec lui.

– Et comment finit la chanson ? dit-elle, en laissant de nouveau le sourire courir sur ses lèvres et les entrouvrir en s'échappant.

– Elle finit là.

– Elle ne dit pas autre chose ?

– Pas autre chose. On ne sait point ce que devinrent la jeune dame et le batelier.

– Au fait, reprit Julia, avec une petite moue d'impatience et de colère, la chanson était bien assez longue comme cela. Puis, se ravisant, elle ajouta, d'un ton indifférent et froid :

– Cette dame avait eu un tort en venant dans ce bateau.

– Oui, celui d'y venir, soupira Mademoiselle Lagarde.

– Non ; mais celui de ne s'y être pas fait accompagner d'un chien vaillant et fidèle. Ossian ! dit Julia assez haut.

Ossian releva la tête, remua la queue, et montra ses dents blanches, prêt à obéir à un second appel.

– Si le bateau de la chanson, dit tranquillement le jeune homme, n'était qu'une petite nacelle comme la nôtre, le chien, en sautant pour venir au secours de sa maîtresse, eût risqué de le faire chavirer.

Mademoiselle Lagarde ne put retenir un frémissement à cette déclaration nouvelle ; mais son élève n'y fut pas trompée : quelque chose lui disait que ce batelier si entêté n'était point, après tout, un méchant homme, s'il paraissait, d'ailleurs, fort médiocrement soucieux de se montrer galant avec les dames. Cela même, faut-il l'avouer ? piquait son amour-propre de jeune

fille, assez belle pour n'avoir pas besoin de s'en faire accroire à ce sujet, assez réservée pour n'attendre, sur sa part de beauté, qu'un assentiment tacite et général sans rien d'individuel, mais assez franche aussi pour le vouloir du moins au complet, et pour s'étonner d'en devoir distraire quelque chose, ne fût-ce que le naïf hommage du plus simple mortel. Celui-ci était-il réellement farouche et sauvage autant qu'il le paraissait ? comme elle le soupçonnait depuis un moment, ne feignait-il pas un peu de l'être ? Elle résolut d'en avoir le cœur net, et de le pousser à bout s'il le fallait.

Se levant donc et faisant légèrement quelques pas, elle s'approcha de la barre et se trouva ainsi debout devant lui, avant qu'il eût pu songer à se lever par politesse. Maintenant, pour le faire, il aurait dû presque la repousser avec rudesse et brusquerie. Nous nous hâtons de dire que soit étonnement, soit curiosité de ce qui allait advenir, ou tout autre motif, il ne laissa échapper aucune démonstration offensive ni défensive. Un peu surpris d'abord, il retrouva aussitôt son calme et, levant seulement les yeux sur elle, il resta coi aux pieds de sa belle ennemie, qui avait ainsi, outre ses propres avantages, celui de la position. Elle le dominait, en effet, de toute l'élégante hauteur de sa taille, aux formes encore à moitié juvéniles, mais dont cette attitude un peu redressée, un peu fière, accusait mieux la parfaite pureté de lignes. Lui, au contraire, il semblait incliné et courbé devant elle, comme un jeune chêne qui serait allé tomber par hasard au pied d'un églantier, sans l'atteindre, ni même faire trembler sa couronne de fleurs.

Ainsi debout en face du jeune homme, et seuls ses longs yeux bleus imperceptiblement baissés sous leur fuyante paupière, elle l'enveloppa d'un rapide regard, qu'elle laissa glisser un moment sur lui ; mais une intention riante y combattait maintenant un reste de courroux, et l'on eût pu en comparer l'éclair adouci à celui du feu qui s'éteint en une charmante flamme d'azur.

– Autrefois, dit-elle, je me suis souvent amusée à conduire un canot sur un étang : voyons si je m'en souviendrai aujourd'hui.

Et posant le bout de ses doigts sur la barre, elle la poussa de manière à faire tourner le bateau, qui, ainsi, commença de décrire une courbe sous la double pression du vent et du gouvernail. Le batelier n'opposa aucune résistance à cette petite main qui prétendait cependant lui en remontrer sur son métier de pilote et en usurper les droits ; seulement il ne retira pas la sienne, en sorte que, vu l'exiguïté de l'espace, elle se trouva presque côte à côte de sa rivale, il est vrai comme pour la faire valoir. Il sourit même à ce changement de manœuvre, et, sans le contrarier ni l'aider, se contenta de le regarder en observateur. Julia voyant que tout allait bien, continua de pousser la barre ; mais le vent, assez vif et parfois saccadé, commença de prendre le bateau de biais et, y pesant de toute la largeur de la voile, fit subitement pencher l'un des bords jusqu'à fleur d'eau, ou il s'en fallut de bien peu, situation qui arracha un signe éclatant de terreur à Mademoiselle Lagarde.

– Oh ! s'écria son élève, que je suis sotte ! j'oublie la voile.

Et se tournant aussitôt, elle se mit à détacher la corde qui fixait la voile à l'arrière ; mais la corde était mouillée, le nœud bien fait, et la jolie main qui voulait le défaire, si bien gantée, que notre belle impatiente risquait plutôt de le serrer et de l'embrouiller encore mieux. Pour en avoir plus vite raison, mais sans abandonner la maîtrise du gouvernail, elle arracha vivement le gant de sa main restée libre, en s'y prenant, faut-il le dire ? comme un jeune chevreau avec les feuilles d'une plante entrelacée à d'autres et qui résiste, mais qu'il sait bien attirer à lui du plus fin bout de ses dents. Bientôt donc, les doigts ronds et menus qui venaient ainsi de s'affranchir de toute gêne, purent trouver le fil de ce nœud ensorcelé et le démêler plus sûrement ; mais ce ne fut pas cette fois sans y en rencontrer d'autres qui, évidemment, avaient beaucoup plus l'habitude du grand jour et

ne fuyaient pas autant le soleil. Le jeune homme en effet, appréciant la difficulté de l'obstacle, et peut-être son résultat présent, s'était enfin décidé à y mettre la main de son côté.

Grâce à leurs communs efforts, mais au risque de se contrarier en s'aidant de trop près, le nœud céda, la corde glissa dans l'anneau, mais si brusquement qu'elle leur échappa d'un bond, et avec elle la voile qu'elle retenait. Celle-ci, bruissant et fouettant les airs, retomba tout-à-coup sur Julia qui, plus rapprochée, s'était élancée la première à sa poursuite ; puis, le vent la gonflant de nouveau, elle s'enroula capricieusement autour d'elle et l'enveloppa de la taille aux épaules en un clin d'œil ; telle une abeille attardée, sur qui le soir un liseron malin se refermerait tout-à-coup. Ou plutôt, à la voir ainsi dans sa blanche prison, on eût dit cette charmante statue de Polymnie qui ramène et serre sur son sein les mille plis de sa robe, comme pour se recueillir et se soustraire au monde extérieur. Seulement Julia n'était pas accoudée et rêveuse comme la muse des hymnes : souriante au contraire, elle faisait de gracieux efforts pour se dégager, non sans quelque rougeur déjà.

Dans sa réelle affection pour son élève, Mademoiselle Lagarde avait pris sur elle de se lever et de lui venir en aide de ses dix doigts. Malheureusement, elle n'y avançait guère ; ses doigts tremblaient, et elle avait peine à se tenir debout. Aussi dut-elle abandonner ce soin à leur batelier, lequel s'en acquitta à merveille, mais non sans un certain embarras. Assurant d'une main la belle prisonnière, pour qu'elle fût mieux immobile et ne secondât pas les caprices du vent, de l'autre il déroula lentement la voile toujours frissonnante, et se mit à la replier sur son antenne.

– Pardonnez-moi, dit-il, si vous avez eu peur, bien qu'il n'y eût vraiment pas de quoi.

Puis il ajouta, après une pause, et sa besogne terminée :

– Nous nous étions mal compris ; quand je m'en suis douté tout à l'heure, j'allais faire tourner le bateau si Mademoiselle ne m'eût prévenu ; j'ai trop tardé, et c'est moi qui suis cause de ce qui est arrivé : je vous en demande pardon, continua-t-il avec bonne grâce. Maintenant, ayez seulement un peu de patience : avant une heure, je vous aurai ramenées au bord.

En quelques coups d'aviron, il eut bientôt surmonté la résistance des flots, toujours poussés au large par le vent frais et léger descendu des montagnes, à qui le lac devait ainsi cette brise du soir.

Durant la courte lutte avec la voile, le chapeau de Julia avait glissé sur ses épaules, et le vent, courant librement sur ses beaux cheveux, s'était amusé à en soulever aussi les flots d'or. Elle y passa la main d'un mouvement plein de grâce, et leur eut bientôt rendu un courant plus égal, mais toujours un peu ondulé. Le vent n'y avait apporté, d'ailleurs, aucune perturbation grave ; il fallut cependant y revenir à plus d'une fois pour effacer complètement son ouvrage, et cette petite restauration parut assez nécessaire à celle qui s'en occupait en plein air pour qu'elle s'y oubliât un instant, comme si elle fût seule et devant son miroir. Mais revenant bientôt à elle, et sentant une sorte de gêne de ce silence involontairement prolongé :

– Avouez, dit-elle à sa compagne, et en français, pour ne pas risquer de blesser de nouveau le susceptible jeune homme, avouez que je n'ai point manœuvré si mal.

– À merveille, répondit Mademoiselle Lagarde, qui, déjà rassurée par le tour que prenaient les choses, ne put s'empêcher d'ajouter avec son étourderie et sa distraction ordinaires :

– Mais notre batelier aurait bien pu vous en éviter la peine.

– Il vous a dit qu'il allait le faire.

– Alors, pourquoi ne pas le faire tout de suite ? s'écria l'institutrice, à qui un reste de courroux et d'effroi permettait encore moins que de coutume de retenir sa pensée.

– Nous serons toujours assez vite au bord, fit le jeune homme en continuant de ramer.

Il n'y avait aucun retour d'humeur dans ces mots, on n'y sentait rien d'offensant ni même de particulièrement marqué ; mais ils produisirent cependant un nouveau silence, que Julia ne sut rompre, au bout de quelque temps, que pour elle et pour sa compagne.

– Nous serons toujours assez vite au bord ! répéta-t-elle en anglais. Je vous le disais bien : voilà une déclaration à ne pouvoir s'y tromper. C'est évident : il voulait vous garder, vous enlever, et sans moi…

– Folle ! interrompit Mademoiselle Lagarde, et se tournant brusquement sans répondre au sourire de Julia, elle se mit à considérer, avec un redoublement de fixité, les derniers feux du jour dans leur retraite successive des pans étagés des montagnes et des cimes superposées.

Le silence recommença ainsi plus profond, et pour Julia elle-même l'envie et la difficulté de le rompre s'y augmentaient à la fois d'une sorte de sérieux vague et gêné. Au reste, il ne pouvait plus être bien long, car le vent baissait sensiblement à mesure qu'on approchait du bord. On y fut en quelques minutes, et le jeune homme faisant lestement tourner son bateau, l'eut bientôt engagé sur le sable fin de la rive, où les deux voyageuses, suivies d'Ossian, se mirent en devoir de reprendre pied : toutefois, ce fut avec une moins vive satisfaction qu'une heure auparavant elles ne se le seraient figuré.

Leur conducteur se tenait debout sur la grève, les pieds à moitié dans l'eau, pour les mieux aider à descendre. Ne voulant point risquer de le fâcher encore, et comme après tout il avait

fort bonne mine pour un pécheur, Mademoiselle Lagarde, par distraction et comme si ce fût un beau cavalier, Julia, pour achever l'aventure, allaient consentir à s'appuyer sur lui sans trop délibérer, lorsque pour plus de sûreté il leur prit lui-même la main dans la sienne, les soutenant ainsi par le bras dans le léger saut sans lequel, cependant, à moins de se faire porter, elles ne pouvaient sortir du bateau et se retrouver enfin au port.

Une fois à terre, leur premier mouvement fut de s'éloigner. Elles firent même quelques pas en avant, mais Julia s'arrêta tout-à-coup, revint à leur pilote, et lui dit :

– Nous nous sommes réciproquement contrariés. C'est vous qui avez cédé, quoique un peu tard, ajouta-t-elle en riant, et ce n'a pas été sans peine ; mais enfin nous voilà au bord, tout près de notre demeure, et nous sommes vos obligées…

– Ah ! s'écria vivement Mademoiselle Lagarde, et moi qui allais oublier…

– Oui, de vous faire nos remerciements, interrompit son élève.

Mais, plus savante qu'observatrice, Mademoiselle Lagarde avait déjà tiré machinalement son porte-monnaie.

– Permettez ! interrompit à son tour le jeune homme avec une vraie bonne grâce ; je vois que Mademoiselle veut absolument faire de moi un batelier dans toutes les règles, et je voudrais pouvoir l'être comme elle l'entend pour lui être agréable ; mais avec la meilleure volonté du monde je ne le puis pas. Il est vrai que je vais et viens beaucoup sur le lac, et que je fais profession d'y savoir naviguer par tous les vents à la rame ou à la voile, aussi bien qu'aucun de mes confrères de Savoie ; mais c'est pour l'honneur que j'exerce mon art : pour l'honneur de notre beau lac, ajouta-t-il, et des belles dames qui viennent le visiter.

Le porte-monnaie tomba des mains de Mademoiselle Lagarde. Il le ramassa prestement sur le sable et le lui tendit avec

courtoisie ; puis il ajouta pendant que Julia, se remettant, mais ne trouvant encore rien à lui dire, le considérait avec un étonnement plein de curiosité.

– Je demeure à l'ordinaire ici près ; mais, n'ayant pas de famille, il m'arrive souvent d'être absent du logis, et je passe volontiers de l'un à l'autre bord. Ce soir, par exemple, j'allais rejoindre quelques peintres de mes amis, campés là-bas en Savoie, où il y a encore toutes sortes de vieux arbres à étudier. C'est ainsi que je vis, en été, presque autant sur eau que sur terre, car je suis en outre, à ma manière, grand voyageur de mon métier. Ce bateau, que je me suis amusé à construire, est ma tente de pèlerin ; ce lac, mon océan, ou mon désert, si vous aimez mieux. On y peut faire et j'y ai fait bien des fois le tour du monde en idée. Vous conviendrez, du moins, que mon expédition d'aujourd'hui avait bien son originalité ; mais elle me laisse le regret de vous y avoir innocemment tourmentées. Vous m'avez cru un batelier, et moi, je vous ai prises pour deux dames qui, venues le matin ou la veille des bains d'Évian dans le but de voir cette rive, demandiez seulement à retourner de l'autre côté. J'ai eu la plus grande part dans notre commune erreur, et je vous prie sincèrement de me le pardonner.

Nos deux aventureuses restèrent encore un peu plus interdites en écoutant cette petite harangue, débitée d'un ton aisé, mais nullement moqueur.

– C'est nous, au contraire, dit pourtant Julia, qui vous devons des excuses ; car nous vous avons pris tout votre temps, et il est sans doute trop tard pour vous rendre encore ce soir à l'autre bord.

– Non ; le vent tombe ; il fera clair de lune ; c'est le vrai moment pour se promener en bateau, et je ne réponds pas de ne point rester toute la nuit sur le lac à me laisser mener par la vague où elle voudra me pousser.

– Mais vous nous avez dit qu'on vous attendait ! observa Julia, charmée de prendre en faute celui à qui elle gardait une rancune secrète de n'avoir pas vu tout de suite leur méprise, et peut-être de l'avoir ensuite volontairement prolongée.

– Mes amis de là-bas me pardonneront mon absence, et surtout ne s'en inquiéteront guère, répondit tranquillement le jeune homme. Puis, de cet air libre et honnête par lequel il prenait, comme sans y penser, ses avantages et dont il n'y avait pas moyen de se fâcher :

– Au surplus, reprit-il, mes amis qui sont toujours à me dire que je ne démens pas mon nom, car je m'appelle Semplice, penseront sans doute, non à tort, que de manière ou d'autre j'y ai été fidèle aujourd'hui ; mais, pour me le faire mériter encore mieux, laissez-moi ajouter que si vous êtes tentées par hasard d'une promenade sur le lac au clair de lune, je suis à vos ordres, mesdames, et serai cette fois bien réellement votre batelier. Je m'engage, continua-t-il en riant, à longer la rive à la portée de la voix, ou à ne m'en éloigner que jusqu'à ces rochers à fleur d'eau, par exemple, si vous me les fixez pour limite. En outre, pour plus de sûreté, fit-il en se tournant vers Julia, mademoiselle voudra bien reprendre le gouvernail. La lune argente déjà le sommet des montagnes, et dans quelques minutes, elle les dépassera.

Avant qu'il eût fini, Mademoiselle Lagarde s'était écriée :

– Non, certes, c'est bien assez comme cela ! On serait inquiet, et que dirait Madame Glenmore quand elle saurait !... Remercions monsieur, et dépêchons-nous de rentrer ; il se fait tard, Julia.

– C'est pourtant bien tentant, dit cette dernière, feignant d'hésiter, et d'un air de gracieuse mutinerie. Je gage qu'il n'y aura de longtemps une si belle soirée. Tenez ! voilà en effet la lune qui se lève quoiqu'il fasse encore jour, la douce et majestueuse reine des nuits, comme vous diriez, chère Mademoiselle La-

garde, et vous avez un faible pour elle, convenez-en : vous ne l'avez jamais vue, comme ici, sur un trône de rochers. Puis, monsieur a si complètement réparé ses torts… et les nôtres, que nous lui devons cette preuve de confiance, il me semble…

– J'ai toute confiance en monsieur, interrompit l'institutrice ; embarrassée de cette nouvelle folie de son élève, mais vous devez comprendre… D'ailleurs, lui aussi on l'attend, et ce serait abuser…

– Oh ! étourdie que je suis ! Mademoiselle a cent fois raison, s'écria la jeune espiègle : après vous avoir déjà fait perdre bien assez de temps, voilà qu'au lieu de vous rendre au moins la liberté au plus vite, nous vous retenons ici à jaser comme des mouettes revenues au port. Manquer où l'on est attendu, sans pouvoir en donner d'autre excuse que de s'être attardé à regarder la lune, ce serait à vous par trop contre toutes les règles de la politesse, et à nous par trop égoïste d'accepter un sacrifice pareil.

– Ici, Ossian !

– Adieu donc, monsieur, continua-t-elle de ce ton railleur, mais où perçait toujours un esprit d'aventure et de folâtrerie qui lui ôtait ce qu'il eût pu avoir d'un peu hautain, de blessant même sans ce correctif : adieu, recevez de nouveau tous nos remerciements d'avoir bien voulu jouer en notre faveur, et tellement à s'y méprendre que nous-mêmes y avons été prises, le rôle, comme eût dit votre Molière, du « Batelier malgré lui ; » et surtout, afin de diminuer nos remords, ne négligez rien pour être encore ce soir où vous seriez déjà sans nous ; faites force de rames pour regagner le temps perdu, acheva-t-elle en lui lançant ces derniers mots avec un regard dont l'ironie ne rendit le trait que plus acéré et plus charmant.

Prenant là-dessus le bras de Mademoiselle Lagarde et se retournant à moitié, elle s'éloigna, suivie du fidèle Ossian ; et en

quelques pas tous les trois disparurent au prochain détour du rivage.

– Allons ! pensa le jeune homme, elle me pardonne ; mais elle aurait pu me le dire un peu mieux qu'en se moquant de moi. Voyons pourtant si je dois rester sur ce méchant pardon-là.

III

Le lendemain notre héros, – Semplice, puisque nous savons son nom, – quittant son accoutrement de batelier, au lieu d'aller flâner sur le lac et de mettre à exécution son projet de la veille, alla flâner autour des maisons du voisinage, de celles surtout qu'il savait louées depuis peu.

Comme il tournait un long mur, très élevé au-dessus de l'étroit chemin, il vit au bout de la terrasse que ce mur soutenait, une jeune personne en robe blanche du matin. C'était Julia. Elle le reconnut aussi et n'eut pas la cruauté ni le mauvais goût de n'en point faire semblant. Elle s'apprêtait donc à le regarder passer à ses pieds, comme une châtelaine du haut de sa tour, lorsqu'un vieux serviteur, l'abordant d'un air pressé, lui dit quelques mots, et aussitôt elle se mit à courir à travers le jardin du côté de la maison.

Le chemin y amena aussi notre promeneur. Une calèche de voyage débouchait dans la cour, et il en descendit une dame à laquelle on eût donné quarante ans à peine, d'une certaine hauteur de port, mais non pas de manières, et dont un peu d'embonpoint ne conservait que mieux la beauté. Julia, Ossian, Mademoiselle Lagarde, le vieux serviteur qui l'avait vue monter l'avenue le premier, s'empressaient autour d'elle et la conduisaient vers le perron garni de fleurs, où ce petit monde s'arrêta encore, chacun interrogeant plus qu'il ne répondait. Enfin, tous disparurent peu à peu dans l'intérieur.

– J'ai mal choisi mon moment, pensa judicieusement Semplice ; car j'entendais leur faire une visite et en voilà une qui leur arrive, à ce qu'il paraît.

Il se décida donc à renvoyer jusqu'au soir ou même à un autre jour celle qu'il méditait ; mais, en faisant jaser une ou deux de ces bonnes âmes auxquelles leur charité ne permet jamais d'ignorer ce qui se passe chez le prochain, il apprit quelle était la dame dont la visite avait contrarié la sienne. C'était Madame Glenmore en personne, arrivant un jour plus tôt qu'on ne l'attendait. Cela lui parut couper court à tout dessein de prolonger l'aventure, même par un moyen qui ne sortait en rien des convenances, et que lui avait fourni le hasard.

La veille, en remettant tout en ordre dans son bateau, il y avait ramassé sous un banc un petit carnet de poche au nom de Mademoiselle Lagarde, couvert de citations de poètes anglais et français. Ce carnet pouvait et, à son jugement, devait lui servir d'introduction pour opérer son entrée ou plutôt sa rentrée en scène. Maintenant celle-ci se compliquait de la mère, personnage inconnu. Qu'avait-elle dit de la promenade en bateau ? La lui avait-on même contée de point en point et sans en omettre un seul ? Si le récit en était déjà fait, il y avait te risque de ne pas bien le répéter ; si, encore à faire, celui de le gêner. Le mieux était donc de s'abstenir, et de remettre à la voile en tâchant d'oublier.

Cependant il ne pouvait conserver ce petit portefeuille intime. L'envoyer par un messager, c'était s'exposer à des causeries et peut-être à quelque maladresse. De deux maux il choisit le moindre ; il se décida à être lui-même le messager, mais en gardant l'incognito et en se tenant strictement à ce simple et unique rôle.

Pour cela, il lui fallait attendre au jour suivant, afin d'arriver avant toute visite, avant même que les dames fussent levées, et pour être bien sûr ainsi de n'avoir affaire qu'aux domestiques.

Il était donc à peine huit heures du matin lorsqu'il sonna à la porte d'entrée. La grille s'ouvrit, et il s'achemina vers le perron où le vieux serviteur venait à sa rencontre.

– Voici, lui dit-il, ce que je suis chargé de remettre à Mademoiselle Lagarde. Il n'y a pas de réponse.

Là-dessus, il tourna les talons ; mais ce fut pour se trouver face à face avec Ossian, qui le traita aussitôt en vieille connaissance et, bon gré mal gré, le retint un moment à jouer avec lui. Le joyeux Ossian était dans toute son effervescence matinale, et, sachant probablement par expérience que le vieux serviteur était peu capable ou peu en humeur d'y répondre, il s'adressait à son jeune ami de la veille, comme au seul qui pût le comprendre, puisque sa maîtresse n'était pas là. Sans donc tenir compte des rappels à l'ordre qui lui venaient du majordome en cheveux gris resté debout sur le perron, il tournait autour de notre héros et, moitié sautant, moitié jappant d'un air de bonne amitié, il lui barrait le passage ou l'empêchait du moins de rendre sa retraite aussi discrète et aussi prompte qu'elle l'eût été sans cela. Il y fut cause ainsi d'un nouvel incident : l'apparition de madame Glenmore qui, en personne toujours levée de bonne heure, achevait de faire une reconnaissance de la maison et du jardin, et qui, attirée par le bruit, se montra tout-à-coup sur la terrasse.

– Monsieur vient d'apporter ceci pour mademoiselle Lagarde, lui dit le majordome, en s'avançant vers elle et en faisant un nouvel effort pour maîtriser la fougue d'Ossian, qui ne se rendit qu'à l'appel de madame Glenmore.

À voir l'entrain d'Ossian, cette dernière craignit qu'il n'eût pas exercé l'hospitalité d'une manière convenable. L'inconnu ne paraissait, d'ailleurs, aucunement fâché ni embarrassé : il s'était contenté de s'incliner de l'air d'un homme plutôt retenu par le respect que disposé à se mettre en avant. Elle répondit donc à son salut, avec sa vivacité ordinaire, par quelques mots polis tournés en façon d'excuses.

– Mademoiselle Lagarde, ajouta-t-elle, n'est sans doute pas visible à cette heure ; mais si vous pouviez repasser dans la journée…

– Je n'ai malheureusement aucun droit à me présenter devant elle, interrompit Semplice, même à une heure moins matinale… ou moins rustique, observa-t-il en souriant.

– Vous la connaissez cependant ! poursuivit madame Glenmore, qui, une fois lancée, n'aimait pas seulement à voyager de pays en pays, mais aussi de question en question.

– Hélas ! non, Madame, je suis un inconnu pour elle, répondit-il en un sens vrai pour lui, mais qui ne pouvait être soupçonné de son interlocutrice.

– Elle serait certainement fort aise, insista encore madame Glenmore, d'avoir par vous, Monsieur, des nouvelles de ses amis de France, qui, je suppose, vous ont chargé de cette commission pour elle.

– Vraiment, Madame, je suis confus d'être obligé de vous avouer que je ne suis point un compatriote de mademoiselle Lagarde : je suis de ce pays ; je devais rendre cet objet à son adresse, et j'allais me retirer, ayant seulement voulu m'assurer par moi-même que c'était bien ici.

Notre héros, fort différent en cela de la plupart de ses confrères, avait évité tout air mystérieux. Cependant madame Glenmore se sentit étonnée, sans trop savoir pourquoi. Mademoiselle Lagarde avait aussi ses petits secrets, elle en avait bien le droit, et on les avait toujours respectés : il n'en était, d'ailleurs, jamais rien sorti que de très innocent, quand par hasard ils avaient éclaté au grand jour ; ils faisaient partie de son bagage de distractions et de rêveries ; c'étaient, à vrai dire, des secrets purement littéraires, qui, par la forme seulement, se rangeaient dans le genre sentimental. En était-il de même de celui-ci ? il venait bien à l'improviste et bien matin pour n'être que

cela. Madame Glenmore resta donc intriguée, et, pour avoir un motif de continuer :

– Puisque vous êtes de ce pays, dit-elle, vous y connaissez sans doute M. Damont : j'ai une lettre pour lui, mais je ne sais pas exactement son adresse : pourriez-vous me l'apprendre ?

Cette question parut causer à celui à qui elle était adressée, un mouvement de surprise, peu agréable même, à en juger par son hésitation à répondre sur-le-champ.

– On m'a dit que ce M. Damont demeurait dans le voisinage, ajouta madame Glenmore.

– Je ne sais trop, Madame, si je dois… Et notre héros s'arrêta de l'air de quelqu'un qui craint de mettre le pied dans un trou.

– Au surplus, fit madame Glenmore en se dirigeant, sans remarquer cet embarras, vers un petit secrétaire portatif placé sous le péristyle, où une page commencée témoignait qu'elle avait aussi l'esprit matinal et non pas seulement les habitudes et le caractère, tenez ! voici cette lettre et le nom de la personne à qui elle est adressée.

Notre visiteur intempestif prit la lettre et, jetant les yeux sur l'adresse, rougit légèrement, comme un homme qui se demande à quoi l'on en veut venir avec lui par quelque démarche inconsidérée ou hardie.

– Je comprends, dit-il, on vous aura parlé…

– Oui, c'est cela, interrompit madame Glenmore, on m'a parlé de ce monsieur Damont, que d'ailleurs je ne connais pas.

– Que vous ne connaissez pas ? répéta-t-il, en la regardant d'un air incrédule et en relevant la tête.

Puis, soudain, prenant son parti, il décacheta la lettre avec le plus beau sang-froid.

– Mais, Monsieur ! que faites-vous là, je vous prie ? s'écria madame Glenmore.

– À monsieur S. Damont : Je me nomme Semplice, Madame, Semplice Damont, et je vais lire la lettre qui m'est adressée… Vous ne me croyez pas ? Mais si ! vous savez très bien que je suis ce peintre dont la méprise, pardonnable après tout, n'a rien eu et n'aura jamais rien d'offensant, bien qu'on semble vouloir encore me la faire sentir.

– Mais, Monsieur, dit madame Glenmore, soupçonnant seulement une susceptibilité d'artiste qu'elle aurait involontairement blessée, la méprise est toute simple, je vous assure. Puisque vous êtes M. Damont, et je lis trop bien la vérité sur votre figure pour en douter, ouvrez cette lettre : elle est d'un peintre genevois de ma connaissance. Je lui avais demandé quelques instructions pour ma fille, qui aime beaucoup la peinture et y a fait de grands progrès… d'amateur, cela va sans dire. Ne pouvant à cette distance, malgré la facilité des bateaux à vapeur, venir un peu fréquemment jusqu'à nous, il a pris la liberté de vous écrire, en qualité de confrère, pour vous demander si vous voudriez bien le remplacer. Mais entrez, Monsieur, nous causerons, je vous prie : on m'avait bien dit que vous étiez artiste dans l'âme, et par conséquent un peu original, n'est-ce pas ? mais que je pouvais m'adresser à vous en toute confiance comme en toute liberté.

Semplice respira d'aise, encore qu'il craignît d'avoir déjà fait un faux pas dans le chemin qui s'ouvrait inopinément devant lui, là où auparavant se dressait un mur infranchissable.

– Voilà ce que c'est, pensa-t-il, que de trop se presser ! J'ai peut-être tout gâté par mon sot mouvement d'irritation et mes paroles inconsidérées.

Et il se promit bien de se tenir sur ses gardes.

Mais si les fréquents séjours de madame Glenmore en pays étrangers lui avaient fait perdre la morgue et la réserve britanniques, ils avaient fortifié chez elle, en revanche, un trait non moins saillant de sa race, l'amour du pittoresque et du singulier. Portée par son genre d'esprit et ses habitudes à vivre, pour ainsi dire, en oiseau de passage, elle craignait d'autant moins ce qui sortait de l'ordinaire et du convenu, qu'elle en jouissait en personne fort capable de le découvrir et de l'apprécier, mais que cependant elle ne s'y livrait pas. Tout demeurait pour elle rencontre de voyage, et celle-ci la piquait au jeu.

Introduisant donc notre héros au salon, où il la suivit avec une docilité silencieuse, elle le fit asseoir auprès d'elle et se mit à lui parler de son art, sans faux enthousiasme ni dédaigneuse et ignorante curiosité, avec un sentiment, au contraire, qui, s'il n'était pas complètement exercé, était dû moins le sien propre, au lieu d'avoir cet air de leçon qu'on récite, si fréquent chez les gens du monde et même chez de prétendus connaisseurs. Insensiblement, les tableaux leur rappelant des lieux, des faits et des personnages, vivants ou morts, ils se trouvèrent passer de question en question à toutes sortes de sujets, comme l'on cause entre voisins de table d'hôte dont les opinions et les goûts se conviennent, qui font commerce d'esprit un moment, puis tout-à-coup se lèvent, se saluent et ne se reverront jamais. La part échue à Semplice dans ce dialogue était plutôt de donner la réplique, comme on dit au théâtre ; mais tout en se tenant à ce rôle pour être plus sûr de ne pas sortir de la défensive, ses réponses, justes et mesurées, témoignaient d'un homme qui a vu et bien vu. Madame Glenmore le trouva d'abord un peu froid ; mais cette froideur, à la longue, lui fit plutôt l'effet de la vive fraîcheur d'une eau pure qui reste transparente et nette jusqu'en sa profondeur.

Ils causaient ainsi depuis assez longtemps, lorsque la porte intérieure du salon s'ouvrit, et livra passage à Julia en simple robe du matin. Elle s'arrêta, voyant que sa mère n'était pas seule, et, reconnaissant Semplice, demeura d'abord interdite. La

curiosité cependant l'emporta bien vite sur l'embarras, et après ce fugitif temps d'arrêt, qu'elle put croire n'avoir pas été remarqué, mais dont Semplice aurait eu conscience alors même qu'il ne l'eût pas vu dans la glace, elle s'avança résolument.

– Ma fille : dit madame Glenmore tout en continuant la conversation ; ce qui permit à ceux qu'elle venait de présenter l'un à l'autre, de se saluer légèrement, quoique avec cérémonie.

Le canapé sur lequel elle avait fait asseoir Semplice, était séparé de la croisée par un espace vide et un renfoncement du mur attenant. Il y avait là un fauteuil. Julia s'y étant placée, se trouvait ainsi à côté de sa mère, mais un peu en arrière, de façon à voir leur ex-pilote à demi tourné vers madame Glenmore, et à le tenir sous son regard. Elle savait déjà, par expérience, que ce n'était pas chose facile autant qu'on l'aurait pu croire ; mais cela même la poussait à le vouloir, et puis, si elle n'était pas précisément courroucée, elle était au moins bien intriguée et, pour ainsi dire, un peu inquiète, après leur rencontre fortuite au bord du lac, de le voir maintenant dans leur salon, aussi tranquillement assis sur un canapé qu'à la barre du gouvernail : comment son bateau avait-il pu le conduire encore jusque-là ?

Mais son premier mouvement de surprise n'était rien, en comparaison de celui qu'elle eut lorsqu'elle entendit madame Glenmore revenir avec Semplice au but de la lettre qu'on lui avait remise à Genève, la veille seulement de son départ. Ce n'étaient pas des leçons qu'elle demandait pour sa fille, mais une direction et des conseils, avec des excursions dans l'histoire des arts.

– La vie ne se compose que d'excursions, n'est-ce pas ? ajouta-t-elle ; mais enfin cela aidera ma fille à classer et à juger tant de belles choses qu'elle a vues en Italie. Qu'en pensez-vous, Monsieur, ne serait-ce pas aussi une étude utile ?

– Certainement, Madame, répondit Semplice, bien qu'elle ait son danger… pour l'artiste, continua-t-il après cette pause

presque imperceptible, si elle lui fait étudier trop uniquement l'art dans les autres, fût-ce chez les maîtres, et qu'il oublie de l'étudier et de le chercher avant tout en lui, dans son âme ! fit-il avec une sorte de brusquerie involontaire dans la voix.

S'il y eut, dans cette nouvelle digression, quelque chose à l'adresse de Julia, ce fut bien en pure perte. Elle ne l'écoutait pas. Elle était tout entière à la révélation inattendue qui l'avait amenée : leur batelier devenu son maître de dessin ! Peu s'en fallut qu'elle ne se levât et ne se mît à rire et à sauter comme une folle.

Elle se contint pourtant ; mais s'accoudant derrière sa mère sur le bras du fauteuil, elle dirigea tout-à-fait vers Semplice ses longs yeux souriant sous leurs longs cils. La main repliée sur sa joue, elle semblait s'y appuyer comme sur une petite arme à la crosse d'ivoire pour mieux ajuster l'ennemi ; mais l'ennemi resta impassible et ne broncha pas sous ce regard fixé sur lui.

– C'est vrai ce que vous me dites là, poursuivit madame Glenmore, mais ma fille ne risque guère de tomber dans cet écueil ; car, outre que nous ne voulons point en faire une artiste, je vous avertis qu'elle a une bonne dose d'indépendance, d'individualité, comme on dit.

Semplice fit une inclination de tête, à laquelle Julia, toujours assise, répliqua par une autre, très-courte, mais très accentuée aussi.

– Ainsi, monsieur Damont, voilà qui est entendu, conclut madame Glenmore : nous sommes tout à votre disposition pour les moments que vous pourrez nous donner ; dès aujourd'hui si vous êtes libre. C'est une bonne fortune de vous avoir rencontré dans ce pays, ajouta-t-elle avec cordialité, car je ne pense pas qu'on y cultive beaucoup les arts ; nous sommes presque dans la montagne ; il doit s'y trouver moins de peintres, j'imagine, que de chasseurs de chamois.

– Il y en a pourtant d'autres que M. Damont, interrompit Julia : par exemple, si je ne me trompe, M. Semplice ; dit-elle en regardant notre héros qui se levait pour sortir.

– Monsieur Semplice Damont, hélas ! c'est tout un, dit-il en souriant d'un air doux et tranquille, et l'on m'appelle même plus ordinairement de ce nom familier de Semplice ; c'est celui que me donnent toujours nos campagnards, mes anciens camarades d'école, ainsi que mes amis.

– Mais Julia, ma chère, comment saviez-vous ?... demanda madame Glenmore.

Ce fut au tour de Semplice de regarder Julia et de voir comment elle s'en tirerait.

– C'est, dit-elle, prise à son propre piège, et tardant à répondre, c'est... voyons ? que je me rappelle... Eh ! fit-elle comme par une inspiration subite, ce doit être mademoiselle Lagarde qui m'a parlé d'un M. Semplice, oui, c'est elle qui m'en a parlé, je me le rappelle à présent !

Et la jeune folle riait presque aux éclats en faisant cette déclaration.

– Mademoiselle Lagarde ! eh, c'est juste ! s'écriait de son côté madame Glenmore. Et moi qui oubliais... Julia, courez dire à mademoiselle Lagarde que Monsieur a quelque chose à lui remettre, et demandez-lui si elle peut le recevoir.

Julia, n'y comprenant plus rien, mais voyant que tout s'embrouillait de mieux en mieux, partit en riant de plus belle.

Elle fut assez longtemps à mettre sa compagne au fait de ce nouvel incident, et à combiner et comploter la figure qu'elles feraient en rentrant au salon. En les attendant, madame Glenmore avait renoué l'entretien avec Semplice.

– Vous avez demeuré à Rome ? lui dit-elle.

– Quatre ans, Madame.

– Alors vous savez parfaitement l'italien. Parlez-le à ma fille, je vous prie. Tout le monde croit savoir cette langue ; mais bien peu, même de ceux qui la lisent et la parlent couramment, se doutent de ses nuances et de ses délicatesses. Parlez aussi le français à ma fille, bien qu'elle l'ait étudié plus à fond et qu'il soit aussi sa langue d'enfance, sinon maternelle. Mais point d'anglais, n'est-ce pas ? car on m'a dit à Genève que vous le possédiez assez pour vous en servir, si je le désirais. Faites-le seulement lorsque cela vous sera nécessaire pour rendre plus sensibles vos explications.

Et là-dessus madame Glenmore, avec sa vivacité de mouvement sur tout ce qui traversait son esprit, se mit à continuer l'entretien en anglais, enfreignant ainsi la première la règle qu'elle venait d'imposer. Semplice commençait à s'y prêter de son mieux, lorsque ses deux promeneuses débouchèrent de l'intérieur des appartements : Julia, de plus en plus enchantée de l'imbroglio, la pauvre et bonne mademoiselle Lagarde, qui n'avait pas un génie à complots ni à combinaisons, tout étourdie et stupéfaite, l'esprit tout en l'air comme l'étaient encore un peu ses cheveux, ne sachant ce qu'on lui voulait, et n'ayant pas compris grand-chose aux explications de son élève, si ce n'est que leur prétendu batelier, déguisé en peintre, la demandait au salon et se disait, avait ajouté Julia, parfaitement connu d'elle depuis longtemps. Elle arriva donc, à moitié poussée par l'espiègle, et regardant tout le monde sans rien voir.

– Mademoiselle, lui dit Semplice, vous vous rappellerez peut-être que j'ai eu l'honneur d'être placé à côté de vous sur un petit bateau de débarquement, le soir du jour, je crois, que vous arrivâtes ici de Genève. Je vous donnai, sur le lac et sur les montagnes, quelques explications que vous voulûtes bien me demander. Vous teniez votre carnet de voyage à la main, et sans m'en apercevoir j'y lus par hasard votre nom. Pardonnez-moi cette indiscrétion involontaire ; elle me permet de vous rendre

un faible service. Vous avez laissé tomber votre carnet. Un de nos bateliers (il appuya légèrement sur ce mot l'a trouvé, et, ayant été, moi, assez heureux pour découvrir votre demeure, je me suis empressé de venir vous le remettre.

Mademoiselle Lagarde balbutia un remerciement, accompagné d'une profonde révérence, pendant laquelle Julia s'empara du bienheureux carnet, tout couvert de notes, d'impressions de voyages, de réflexions, et de citations de poètes. Mais que devint-elle, lorsque Semplice s'étant retourné du côté de sa mère, elle l'entendit lui répondre couramment en assez bon anglais ! Elle ne se rappelait pas exactement toutes les plaisanteries qu'elle avait faite à mademoiselle Lagarde devant leur faux batelier, sans se douter qu'il pouvait les comprendre ; mais elle s'en rappelait fort bien le sens et l'objet. Et ce bienheureux portefeuille : de quels épanchements intimes n'était-il peut-être pas le dépositaire ! Elle le feuilletait déjà d'une main curieuse, lorsque, sentant la pensée de Semplice deviner la sienne, elle rougit de témoigner un tel soupçon et de l'avoir eu.

Le vieux serviteur vint soumettre à madame Glenmore un cas d'économie domestique, sur lequel elle n'entendait pas apparemment laisser à d'autres qu'à elle-même le soin de décider et de voir. Elle sortit en s'excusant auprès de leur hôte, et ajouta qu'elle ne tarderait guère, mais qu'en attendant, Julia devrait montrer à M. Damont quelques-uns de ses dessins, pour qu'il pût juger tout d'abord du point où elle en était.

Quand ils furent seuls :

– Je parle l'anglais, mais je ne le lis pas ! dit froidement Semplice.

Cette observation n'était guère propre à effacer la rougeur qui commençait à poindre sur les joues de notre héroïne, où, d'ailleurs, elle n'était pas non plus tout à fait celle de l'innocence, d'abord interdite et confuse sous une accusation injuste ; aussi la vit-on s'y répandre de proche en proche, et le

sourire même, par lequel Julia cherchait vainement à l'éteindre, ne lutter un moment avec elle, sur cette arène de neige, que pour s'y empourprer à son tour comme un rayon du soleil.

– Vous ne lisez pas l'anglais, mais vous le comprenez et l'entendez fort bien, répliqua-t-elle pourtant assez vite, non sans un certain effort riant dans la voix.

– Soyez bonne ! reprit Semplice : car si j'ai entendu par hasard, je n'écoutais pas.

– Voilà une distinction dont je ne crois pas un mot ! s'écria-t-elle, déjà remise de son embarras et ne perdant pas longtemps du terrain. Loin de me tranquilliser, elle augmente ma défiance et m'effraie. Mais enfin que mademoiselle Lagarde vous pardonne, si elle veut ; elle en est capable ; pour moi, je ne vous pardonne pas. À vrai dire même, je vous soupçonne plutôt d'avoir joué tous deux la comédie : oui, maintenant que j'y pense, vous étiez d'accord, vous êtes d'anciennes connaissances, vous l'avez dit à ma mère, c'est mademoiselle Lagarde qui m'a presque forcée à cette promenade, vous aviez arrangé la chose entre vous ; oui, c'était une réunion concertée… Avouez que j'ai deviné juste, et peut-être alors vous pardonnerai-je à tous les deux.

Semplice, entrant dans le jeu, se tourna vers mademoiselle Lagarde, comme s'il attendait sa réponse. Pour celle-ci qui n'en croyait pas ses oreilles et n'entendait malice à rien, quand elle se vit ainsi mise en demeure de répondre, à force d'être déconcertée, elle n'en prit la chose que plus au sérieux.

– Encore vos folies ! dit-elle, sans s'apercevoir qu'elle employait, pour plus de secret, les mêmes mots et la même langue que sur le bateau.

– Vous le voyez ! reprit Julia triomphante, c'est absolument comme hier : elle me parle anglais, à moi qui l'ai oublié,

mais c'est pour vous, c'est pour vous dicter vos réponses, sachant que vous l'entendez, comme vous dites, très bien.

– Julia, je vous jure… interrompit mademoiselle Lagarde, qui ajouta, cette fois en français : Vous me faites de la peine, Julia.

– Allons ! continua plus doucement l'obstinée, mais faisant toujours semblant de n'en vouloir pas démordre ; allons, elle n'avoue pas, et ni vous non plus, Monsieur, qui êtes aujourd'hui peintre comme vous étiez hier batelier. Ainsi, point de pardon ! Et d'abord, ces leçons il va sans dire que c'est une nouvelle invention de votre génie dramatique, imitée du Barbier de Séville, n'est-ce pas ? Oh ! je connais vos auteurs, vous voyez ! Donc, ces leçons, je ne les prendrai pas.

– Veuillez, en ce cas, présenter mes respects à Madame votre mère, dit Semplice en s'inclinant et se préparant à sortir.

– Bon ! fausse sortie, connue dans votre Molière, s'écria la jeune folle en allant à lui. Bon ! c'est cela : vous êtes Valère, et (montrant Mademoiselle Lagarde) voici Marianne, qui, dans sa fierté, ne dit mot, et n'en meurt pas moins de colère et de regret de vous laisser partir ; mais heureusement Dorine est là pour vous empêcher de faire cette sottise. Je suis Dorine. Souvenez-vous de m'appeler ainsi. Donc, Marianne est restée dans l'angle du canapé, et vous êtes déjà presque vers la porte : c'est assez ! revenez maintenant, que je vous raccommode.

Semplice, un peu blessé d'abord, voyant le singulier tour d'esprit qu'elle mettait à la situation, le trouva piquant, uni à tant de beauté. Le ton et le regard lui ôtaient d'ailleurs ce qu'il aurait eu de trop vif et de désobligeant. Semplice y sentait même vaguement un fond de caractère qui affectait une froideur et une insensibilité enjouée, plus peut-être qu'on ne la ressentait. Enfin, cette petite scène lui rappelait aussi la manière dont elle l'avait quitté sur le rivage, presque en fuyant. Il se dit donc qu'il fallait s'y accoutumer, et que, dans tous les cas, elle était

assez belle à ravir les yeux, sinon le cœur, pour que l'on dût au moins prendre patience avec elle, et attendre de la mieux connaître avant de la juger.

Cette réflexion lui étant ainsi venue à propos, il ne lui restait plus qu'à montrer qu'il savait aussi son Molière par cœur, et il entra tout de bon dans le rôle qu'on lui offrait.

– Non ! non ! s'écria-t-il du ton le plus tragique qu'il pût prendre, et auquel elle se mit aussitôt en devoir de répliquer par celui du rôle de suivante qu'elle s'était attribué : – Non, puisqu'on me traite ainsi !...

– Mais, seigneur Valère...

– Puisqu'on me chasse !

– Écoutez la raison.

– Puisqu'on ne veut pas de moi !

– Vous savez bien le contraire.

– On ne m'a que trop fait entendre...

– Vous n'en croyez rien.

– Comment me dire plus clairement de me retirer ?...

– Histoire de rire.

– De ne plus paraître céans !...

– Vous y êtes bien déjà venu deux fois : que vous aurait coûté une troisième ?

– Me tourmenter de la sorte !

– Bagatelles.

– Repousser mon dévouement !

– Sornettes.

– Mettre en doute mon respect !

– Hum !

– Ma fidélité !

– Ah !

– Mon affection… sincère.

– Oh ! pour le coup, Marianne, c'est à vous de parler. Parlez donc ! mais vous ne bougez non plus qu'une souche. Allons ! je vois bien que c'est à moi de tout faire et de tout dire jusqu'au bout. Or donc, seigneur Valère, approchez ; vous en grillez d'envie, quoique vous fassiez encore semblant de reculer. Approchez !

Et la charmante fille s'avança de quelques pas vers lui.

– Çà, votre main ! Maintenant, la vôtre, belle Marianne, ajouta-t-elle en revenant avec Semplice vers le canapé.

Joignant alors leurs deux mains dans les siennes, malgré la résistance instinctive de mademoiselle Lagarde, qui restait confondue et presque effarée. – Là ! continua-t-elle, osez me soutenir qu'au fond ce n'est pas tout ce que vous désiriez ! À présent il ne vous reste plus, et je vous le permets, qu'à vous embrasser.

Partant là-dessus d'un éclat de rire bien net, elle voulut dégager sa main des deux autres qu'elle avait unies bon gré mal gré ; mais Semplice, avant qu'elle eût eu le temps de s'en apercevoir, se trouvait avoir retourné la sienne, et elle s'y sentit prise à son tour, fort respectueusement sans doute, cependant de manière à lui rappeler que, dans l'occasion, ce pouvait aussi être une main de batelier.

– Ah ! c'est vrai, fit-elle, j'oubliais quelque chose ; mais le seigneur Valère n'oublie rien. Eh bien ! ces leçons de dessin

pour lesquelles une lettre, toujours comme dans les vieilles comédies, introduit céans le seigneur Valère sous le nom du peintre Semplice Damont qui ne manie pas moins bien la rame que le pinceau, ces leçons, disons-nous, il est entendu que c'est notre chère Marianne qui les prend : seulement, pour sauver les bienséances, j'y assisterai. J'ai dit. Êtes-vous contents ?

Mais Semplice secouait la tête, et la plus jeune comme la plus charmante des deux mains qu'il avait eu l'art et l'audace de réunir un moment dans la sienne, y était toujours prisonnière, et mademoiselle Lagarde avait bien autre chose à faire qu'à penser, à celle qu'elle y avait aussi d'engagée. Elle était tout étourdie d'assister cette fois en réalité à des aventures d'imagination que, dans le rêve de la lecture, elle suivait sans scrupule ni embarras, et dont par là peut-être elle avait, à son insu, contribué à développer le goût chez son élève. Elle fut un moment à se croire encore dans le bateau, et, s'expliquant même cette nouvelle folie comme une petite vengeance de leur mortification de la veille :

– Julia, fit-elle d'un ton de reproche et de bonté, ce pauvre jeune homme… je veux dire Monsieur…, vraiment vous le tourmentez trop, Julia ! pour un peu d'embarras qu'il nous a causé.

– Quoi ! reprit à l'instant cette dernière, quoi ! Marianne, ingrate Marianne, je me suis mise en quatre, je me suis mise sur la brèche pour vous, et voilà comme vous m'en remerciez ! N'est-ce pas une conduite affreuse ? J'en prends à témoin le seigneur Valère lui-même : ou bien voudrait-il aussi m'accuser ?

– M'en garde le ciel ! dit Semplice.

– La réplique est assez bonne, mais elle n'est pourtant pas assez franche, et il eût mieux valu dire simplement : « Non, non, ma pauvre Dorine, je suis fort content de toi. » Enfin, puisque vous ne savez pas mieux votre Molière, je veux bien, moi, me contenter comme cela. Seulement rendez-moi ma main, dont je ne saurais toujours ainsi me passer. Bon ! Maintenant, que faut-il encore que je fasse pour vous complaire ?

– Je vous l’ai déjà dit, répondit sérieusement Semplice : être bonne, et me permettre de mériter votre amitié.

Il y eut une légère pause dans le dialogue, ainsi revenu tout-à-coup à la réalité.

– Encore ! dit Julia d’un air de gravité offensée : eh bien !…

Puis avec un riant éclair dans les yeux, qui n’en parurent pas pour cela moins azurés :

– Eh bien, je vous le permets ! ajouta-t-elle d’un ton très-franc et très-naturel.

En même temps elle lui tendit la main qu’il venait d’abandonner.

– Mais non ! fit-elle, se ravisant et revenant à son jeu : vous l’aviez prise, par conséquent je ne vous la donnerai point. D’ailleurs, que dirait Marianne, seigneur Valère ? Puis, quand vous avez une main, vous en avez bientôt deux, et on ne sait pas quand on peut les rattraper. Mais, continua-t-elle sur le champ : et la leçon de peinture ? Voyons, chère Garde (comme elle appelait quelquefois son ancienne surveillante, par une espèce de diminutif familier plutôt que par un jeu de mots dont l’intention primitive s’était depuis longtemps effacée), voyons, montrez-nous le tableau que vous avez ébauché hier.

– Mais, Julia, comment pouvez-vous ?… s’écria celle-ci, bouleversée.

– Comment je puis ? interrompit la mauvaise ; mais rien de plus simple : en allant chercher cette esquisse, pleine de poésie et…, ajouta-t-elle avec un sourire espiègle, et de réalité.

– C’est une plaisanterie !

– Le tableau ?

– Le tableau, si vous voulez ; et c'est justement pour cela qu'il ne faut pas que personne le voie.

– Au contraire, il a beaucoup d'actualité. Je vais donc, avec votre permission…

– Non, bien certainement.

– Fausse modestie. Le principal personnage est on ne peut plus ressemblant.

– Julia !

– Je l'ai encore admiré tout à l'heure en venant ici.

– Je ne veux pas !

– Le temps seulement d'aller dans votre chambre, où vous travailliez il n'y a qu'un moment.

– Julia, je vous le défends ! s'écria mademoiselle Lagarde décidément fâchée : non, vous ne me ferez pas cette peine ! répéta-t-elle en se levant.

– Pauvre chère Garde, allons, « remettez-vous d'une alarme si chaude, » dit Julia, avec une sorte de compassion tendre, mais sans remords, de l'état où elle avait jeté son institutrice ; puisque absolument vous ne voulez pas, c'est moi qui me sacrifierai, et il faudra que Monsieur le peintre Damont se contente de mes chefs-d'œuvre, que j'eusse à peine osé laissé voir au batelier Semplice, eût-il exigé cette condition pour ne pas nous faire une si longue peur et virer plus promptement de bord.

– Hélas ! dit notre héros, je vois bien que le peintre Damont ne parviendra jamais à obtenir le pardon de Semplice le batelier.

– C'est ce que nous verrons plus tard ; mais, ajouta Julia, venez donc dans l'espèce d'atelier que nous sommes parvenues

à nous arranger ici, et préparez-vous à faire bonne contenance devant ma galerie.

Heureuse d'être quitte de ce qui l'avait si fort effrayée, mademoiselle Lagarde se hâta de prendre les devants. Julia resta ainsi un peu en arrière avec Semplice.

– Laissez-moi faire, lui dit-elle à demi-voix ; je trouverai bien moyen de vous montrer un jour ce fameux croquis. Il le faut, ajouta-t-elle en riant, car vous y êtes intéressé.

– Vous piquez beaucoup ma curiosité, dit Semplice ; mais il ne me tarde pas moins, je vous assure, de voir les dessins que vous, Mademoiselle, vous voulez bien me montrer.

– Oh ! pour cela, je n'en crois rien, fit-elle : ce n'est qu'un « en attendant mieux ; » mais tenez...

Et elle l'introduisit dans l'atelier en miniature qu'elles s'étaient fait d'un petit vestibule condamné, donnant sur le derrière de la maison, mais précisément au nord, comme il le fallait.

Il y avait à louer. Il le fit sans froideur et sans emphase, de même qu'il n'apporta aux critiques ni fausse précaution ni raideur. Le bout de son crayon tombait si droit et si juste sur le point faible, à fortifier et le plus souvent à retrancher, que l'ouvrage en était comme éclairé et, au lieu de ne plus rien valoir, paraissait au contraire susceptible de devenir meilleur. Tandis que la plupart des critiques vous glacent, vous jettent le froid et la mort dans l'âme, la sienne vous encourageait et vous donnait du feu. On y sentait le chaleureux désir d'être utile, et non pas seulement agréable, et il ne fallait pas beaucoup de temps pour avoir la preuve qu'il pouvait l'être à un rare degré. Il n'eut donc pas de peine à fixer même l'attention de mademoiselle Lagarde, et à captiver celle, moins distraite, mais bien plus rebelle, de Julia. Madame Glenmore étant venue les rejoindre, il continua avec elle et en sa présence comme si elle eût été là tout

le temps. Toutes les trois furent si charmées de sa manière naturelle et franche, qui n'avait rien de commun ni de vide et donnait toujours quelque chose à penser, que dès ce moment la connaissance fut faite et parfaite. Au bout de quatre ou cinq jours de visites et de promenades, ce fut à qui d'elles trois, chacune à sa façon, raffolerait le plus de leur nouvel ami, madame Glenmore pour le consulter sur tout et s'aventurer avec lui dans des conversations infinies, mademoiselle Lagarde pour lui faire part de ses émotions poétiques, Julia pour lui tenir tête et le contrarier.

IV

Quelque temps après son introduction définitive auprès de ces dames, Semplice, arrivé ce jour-là plus tôt que de coutume, se trouva un instant seul avec Julia dans le petit atelier où, en attendant mademoiselle Lagarde, elle était déjà en train de dessiner.

Elle le salua gaiement, sans quitter son ouvrage toutefois. Puis, au bout d'un moment de silence :

– J'ai quelque chose contre vous, lui dit-elle soudain, quoique d'une voix douce, en laissant tomber son crayon, qu'il s'empressa de ramasser ; mais elle ne le reprit pas, et, comme il se tenait debout derrière elle pour la diriger dans son travail, se retournant vers lui et le regardant forcément ainsi de bas en haut et un peu de côté, elle répéta d'un air moitié enjoué, moitié sérieux :

– Oui, vous me jugez méchante, je le sais, je le vois, et vous devriez avoir au moins la franchise de me dire mes vilains défauts pour m'aider à m'en corriger.

– Quelle idée ! s'écria Semplice.

– Une gracieuse idée, en vérité ! mais c'est comme cela, vous l'avez !

– Moi, j'ai cette idée !

– Le jour de votre arrivée ici, vous m'avez trouvée méchante, très-méchante, vous me l'avez presque dit, et depuis, qui sait ce que vous avez pensé ? Mais ce jour-là, n'est-il pas vrai, la chose était claire, l'arrêt porté ?

Semplice sourit, et leurs yeux se rencontrèrent plus peut-être qu'ils ne l'avaient voulu tous les deux.

Elle était toujours à demi tournée vers lui, l'un de ses bras replié et s'appuyant sur le dos de sa petite chaise de travail. Il lui tendit son crayon. Elle le reçut, presque par-dessus l'épaule, avec un mouvement lent dont la familiarité innocente et gracieuse ne trahissait ni coquetterie cherchée, ni sentiment hautain et dédaigneux : tout ce qu'il trahit sans le vouloir, ce fut ce bras relevé, qui vit ainsi glisser un instant et s'écrouler en partie les longs murs vaporeux de sa jolie prison brodée.

Julia, cependant, s'était aussitôt remise au travail.

– Elle me rendrait fou, pensait Semplice, si je n'étais bien résolu à ne pas l'être.

Et il recommença de son côté à suivre ce qu'elle dessinait.

– Ainsi, reprit-elle, tout en faisant droit à ses observations et montrant ainsi que son crayon du moins les écoutait, ainsi vous m'avez donc trouvée bien méchante ce jour-là, vous en convenez.

– Méchante ? non ; mais pas bonne : c'est bien différent.

– Toujours des distinctions admirables ! il n'y a que les hommes avec leur logique pour faire de ces distinctions-là. Mais vous avez tort, je vous assure, de vouloir ainsi tergiverser. Dites donc franchement que je suis méchante, car je le suis, je l'avoue, et, qui pis est, je veux l'être. Un mien cousin, encore plus philosophe que vous, va toujours répétant : « Que serait la vie sans un grain de méchanceté ? elle serait d'une duperie ou d'une fadeur extrêmes. La méchanceté, mais c'est le sel de la société ! »

Voici une de ses maximes avouées : « Il faut donc être méchant avec ses amis pour les tenir en haleine et même, ajoute-t-il, pour leur plaire ; car, pour ses ennemis, si l'on en a, on ne doit pas leur faire cet honneur, on ne leur doit que de les oublier. »

– Moi, je suis pour les bonnes gens, répliqua presque rudement Semplice, et la philosophie de votre cousin n'est en effet pas la mienne : mais, reprit-il aussitôt d'un ton plus doux, quoique sans rien de troublé ni de factice, s'il en est ainsi que vous soyez méchante avec vos amis seulement, soyez-le, je vous prie, avec moi le plus que vous pourrez, termina-t-il en riant.

– Eh bien, nous verrons ! fit Julia en secouant la tête... Mais j'oublie de profiter de ce moment pour vous montrer le dessin de mademoiselle Lagarde. Il est ici ; je l'y ai caché tout exprès. Tenez ! le voilà, dit-elle, en l'allant prendre derrière un meuble : n'avais-je pas raison de prétendre qu'il vous intéresserait ?

C'était une esquisse de leur promenade en bateau et un portrait assez ressemblant de Semplice en batelier.

– Qu'en pensez-vous ? reprit-elle, en considérant avec lui le dessin et en penchant sa tête à côté de la sienne.

– Hélas ! que j'y suis trop flatté, et que j'y tiens la première place bien mal à propos. Voici quelle aurait dû être la figure principale, et non pas celle du batelier, qui en faisait une assez triste, poursuivit-il en tirant son carnet de sa poche.

Il en feuilleta les pages, couvertes en tout sens de mille sortes de croquis et motifs de sa main ou de celle de ses amis, et il plaça sous les yeux de Julia une charmante ébauche où elle était représentée à demi prise dans la voile et ses cheveux dénoués par le vent.

Elle la regarda en souriant, et non sans quelque furtive complaisance. Puis, après un moment :

– C’est une trahison, dit-elle tout-à-coup ; avoir fait mon portrait sans mon consentement, et ne m’avoir pas même consultée pour la toilette ! Mais, enfin, c’est mon bien, et je le reprends !

Ce disant, elle détacha prestement la page.

– Est-ce la méchanceté qui commence ? demanda-t-il doucement ; ce serait d’une façon bien cruelle.

– Et puis… et puis… qu’est-ce que je vois ? continua-t-elle sans répondre. Il y a un second portrait de l’autre côté, et, malgré cet attirail plus ou moins fantastique, c’est le vôtre, seigneur Valère, à ne s’y pouvoir méprendre : moi-même je vous reconnais.

– Ah ! dit Semplice, je ne me suis pas aperçu que cette feuille avait déjà servi. C’est un de mes amis, enragé dessinateur de tout ce qui lui tombe sous la main, qui m’a pris pour modèle faute de mieux, un jour de pluie, dans un chalet abandonné où elle nous retenait.

– Voilà qui devient embarrassant ; mais c’est égal, je garde le tout : votre portrait d’après nature sera pour celle qui l’avait déjà fait de souvenir, et qui pourra ainsi compléter le sien, dit-elle en reprenant son air indifférent et railleur. – Mais, en ce moment, le retour mademoiselle Lagarde l’obligea de serrer les deux derniers dans son portefeuille, au moins très précipitamment.

– Bon ! se disait notre héros, elle s’est quasiment emparée de mon portrait, et je m’oublie peu à peu à lui faire des bouts de déclaration. Où tout cela te mènera-t-il, Semplice ? Tu croyais avoir vu assez de pays pour un pauvre Bohême d’artiste, être revenu d’assez loin pour songer à te tenir tranquille et te reposer ; mais tu pourrais bien n’avoir pas encore touché même à ce vieux pays toujours nouveau où tu te laisses engager, et y aller pour ton malheur plus avant que tu ne voudrais. Enfin, selon

ma coutume, fions-nous à cette sauvegarde invisible qui ne trompe jamais l'honnête homme, encore qu'il se trompe lui-même ou qu'il soit trompé. Et pour honnête, même poli, même convenable à peu près, je fais toujours mon compte de rester tel jusqu'à la fin, quoique je ne sois pas toujours bien habillé.

– Bon ! se disait aussi Julia de son côté, le voilà qui, non content de faire nos portraits à la dérobée et sans dire gare, nous glisse encore le sien, par-dessus le marché, au revers de la page ! Encore est-ce bien heureux qu'il ait eu la distraction, s'il l'a eue, de placer ces deux portraits dos à dos, et non chacun sur une feuille à part : il n'eût plus manqué, en effet, que de les échanger à présent, afin de se rendre politesse pour politesse ! Le fait est que, pour ne pas commencer à nous supposer un peu folles de lui toutes trois, il faudrait qu'il fût lui-même un vrai sage ; mais je n'en crois rien : s'il ne nous dressait pas encore ici quelque piège de sa façon, se tiendrait-il autant sur ses gardes ? Il a un art incroyable de vous mettre au défi, sans vous mettre en défiance ; mais nous verrons bien ! il y a aussi quelqu'un qui l'observe et le guette.

Ainsi raisonnait ou croyait raisonner Julia, pour s'affermir dans sa résolution de surveiller et de tourmenter Semplice. Ne la jugeons pas trop sévèrement, quoi qu'il en advienne, même pour elle aussi bien que pour lui. La Fontaine a dit de la jeunesse : « Cet âge est sans pitié. » Que doit-il donc en être lorsque la jeunesse est femme et dans toute la naïve et impitoyable assurance, non-seulement de la vie, mais de la beauté ?

L'après-midi de ce même jour, se trouvant fatigués d'une assez longue promenade, ils étaient assis, tous les quatre, sur les premières pentes des monts, d'où l'on voit à ses pieds le lac, d'un bleu profond et uni, et devant soi, dans les cieux, comme un diamant enchâssé dans l'azur, la pointe de quelque cime. De propos en propos, Semplice fut entraîné par les questions de ces dames à un récit abrégé de sa vie. C'était là, d'ailleurs, un sujet sur lequel toutes trois l'avait souvent ramené à l'envi, tantôt

l'une, tantôt l'autre, et peut-être chacune avec un genre de curiosité différent. Il y entra, ce jour-là, avec plus d'ouverture et de suite. Que l'on se rassure pourtant ! Ce récit serait, à vrai dire, rigoureusement nécessaire au plan de cette histoire, où, comme dans les histoires de ce genre, tout est nécessairement de première nécessité ; mais comme il n'est pas certain qu'il en soit nécessairement de même pour le lecteur, nous n'en donnerons que le début.

– Je suis né sur ces bords, dit Semplice, mais j'ai presque autant vécu ailleurs. Ayant perdu mes parents de bonne heure, je me trouvai maître de mes actions à un âge où le caractère est à peine formé. Cependant le mien l'était à peu près, en ce sens que j'avais, sinon une vocation bien marquée, au moins un goût décidé, celui de la peinture. J'en avais même deux, car j'étais également possédé de celui des voyages ; et quand nous causions, comme on cause entre jeunes gens, de ces projets d'avenir sur lesquels, je l'avoue, je ne me sentais pas le cœur aussi facile et léger que je le voyais à la plupart de mes compagnons, mes amis de ce temps-là prétendent m'avoir entendu dire, que, pour moi, il me faudrait trois vies successives : une, où je serais peintre ; une seconde, que je passerais à voyager ; et une troisième, ajouta-t-il en riant, dans laquelle je me marierais.

– Et cette troisième vie, pensa Julia, sans doute il est en train de s'y mettre. Mais voyons d'abord les autres, en attendant.

Semplice leur dit donc quelques mots de sa carrière d'artiste. La Suisse a produit de nos jours des peintres de mérite, quelques-uns même d'un beau nom, Léopold Robert, Calame, les Girardet, Charles Gleyre, le premier de tous. On peut voir de leurs tableaux au Luxembourg et au Louvre, et en Suisse comme ailleurs, dans plusieurs collections privées ou publiques. Semplice avait étudié avec eux ou sous eux, à Rome et à Paris. Il avait aussi séjourné en Allemagne, parcouru à pied toute l'Italie, où il était descendu des hautes passes neigeuses du Mont-Rose

pour lui dire adieu du sommet de l'Etna ; il avait visité Munich, Düsseldorf, Berlin, Vienne et Prague, et, de la Hongrie, poussé même une pointe d'étudiant dans les provinces turques.

– Où j'eus l'honneur, dit-il, de voir poser devant moi un pacha, comme savent poser les Turcs, les meilleurs modèles que je connaisse. Le Turc, au reste, m'aurait fait tuer comme un chien s'il ne se fût pas trouvé ressemblant ; mais comme il ne manquait pas un fil à son turban et à sa pelisse, il fut aussi content de son portrait que l'eût pu être du sien un bon bourgeois de Paris. Ainsi courant et m'arrêtant ça et là durant de belles années, j'avais deviné ou entrevu bien des choses, j'en avais même vu quelques-unes d'assez près ; mais, dans tout cela, j'avais été plutôt peintre que voyageur, et, revenu dans mon pays natal, le goût proprement dit des voyages et des découvertes me donnait toujours des tentations terribles, qui me harcelaient comme une vocation manquée que l'on veut en vain ressaisir.

– Et lui, pensa encore Julia, ne voudrait-il point amener ma chère mère à le prendre pour notre attaché de voyage et pour notre dessinateur en chef dans toutes les nouvelles expéditions qu'elle médite ?

– Ce goût, continua Semplice, je le sentais donc en moi aussi vif qu'au premier jour. J'essayai de le tromper au moyen de ce petit Océan, le seul que j'eusse à ma portée, et de cette autre mer, la houleuse mer des cimes, qui semble rouler autour de lui ses hautes vagues de pierre à la crête de neige, perpétuellement dressées et perpétuellement immobiles. J'y fis toutes sortes de courses fantastiques, et je pourrais presque dire aériennes. Tantôt, sur les glaciers, je me figurais être au milieu des glaces et des banquises du pôle ; tantôt, la nuit, sur le lac, mon navire voguait vers les Îles Fortunées…

– Et quel était alors votre capitaine ? dit Julia.

– Je n'ai jamais été sous les ordres de personne.

– Je pensais que c'était un certain capitaine Poë…

– Puisque vous le voulez, Mademoiselle ! répondit de même Semplice. Tout ce que je puis dire, continua-t-il, c'est que j'ai fini par m'accoutumer à cette manière de voyager, et je vous assure, Mesdames, qu'elle est non-seulement la moins coûteuse et la plus commode, mais qu'on peut y faire bien des découvertes et qu'elle m'a fait voir à moi bien du pays.

C'est ainsi qu'il termina, par quelques traits de ses voyages d'imagination, le récit de ses voyages plus réels, où certains détails cependant ne paraissaient jamais à Julia suffisamment clairs et explicites.

– Voilà donc, conclut-il, comment sans avoir vécu plus d'une vie d'homme, au moins il ne me le semble pas, je me trouve pourtant avoir été déjà un peu peintre et passablement voyageur.

– Et de deux ! fit Julia, à très-haute et intelligible voix.

– Quant à cette troisième carrière, reprit tranquille ment Semplice, pour laquelle je croyais aussi qu'il me faudrait toute une vie…

– Quoi ! serait-ce déjà fait et aussi lestement que pour les deux autres ? se demanda Julia, qui fut sur le point de le demander tout autrement que par un rapide regard.

– Je ne puis rien en dire, poursuivit encore Semplice, sans se laisser démonter par ces interruptions, attendu…

– Attendu quoi ? dit-elle : voilà un attendu qui promet. J'aurais cependant mieux aimé : considérant… c'est bien plus dans le style…

– D'un interrogatoire, fit-il en souriant.

– Non, d'un jugement, d'un arrêt en bonne forme. Et attendez, puisque attendu il y a, attendez-vous au vôtre, seigneur

Valère, je vous en avertis. Donc, attendu ?… nous attendons impatiemment.

– Eh bien, acheva-t-il en croyant se tirer d'affaire par une saillie, attendu… que je ne suis pas veuf.

– C'est cela ! s'écria-t-elle. Qu'est-ce que je vous disais, Mesdames : que M. Damont était un mystère complet ! Le voilà marié à présent ! il l'avoue : il n'est pas veuf.

On rit beaucoup de cette folie ; mais, pendant le chemin, car on s'était levé là-dessus pour se mettre en route, Julia n'en allait pas moins répétant à travers les dissertations de sa mère et de Semplice :

– Il n'est pas veuf.

Madame Glenmore avait pris le bras de leur compagnon, et, avec son aisance familière mais digne, dans laquelle toutefois il entrait bien ici un peu de cette curiosité féminine qui n'est jamais de la curiosité toute pure et absolument désintéressée comme celle de nous autres savants, chemin faisant elle lui dit :

– Sans partager les soupçons de ma fille, je m'étonne cependant qu'ayant déjà vécu de deux vies, celle de voyageur et celle d'artiste, vous n'en ayez pas retiré au moins quelques aperçus, quelques perspectives, sur cette troisième qui venait seulement en dernier lieu dans votre esprit, mais qui y venait pourtant, semble-t-il. Quoi ! vous n'en avez rien observé comme artiste, rien ouï dire comme voyageur ?

– Au contraire, Madame, répondit Semplice, en achevant de donner à la chose un tour de plaisanterie, j'ai entendu parler d'une île appelée l'île des Bonnes Femmes, et d'une autre que l'on nomme l'île des Bons Maris ; mais je ne sais par quelle fatalité les mariages sont presque complètement prohibés entre ces deux îles, d'ailleurs peu peuplées, au lieu qu'une troisième, celle des Mauvais Ménages, l'est infiniment, car elle se recrute même des habitants des deux autres, qui, hélas ! une fois transplantés

dans celle-ci, ne peuvent plus rentrer dans la leur. On y arrive avec des fleurs et des chants ; mais à peine entré, c'est une tempête dans une forêt d'épines, ou, ce qui est peut-être encore pis, un silence de mort. Rien qu'en naviguant sur la côte, j'y ai entendu un tel bruit, un tel grondement sourd, que j'aimerais autant vivre au fond d'un volcan. J'ai encore mieux su tout cela par des gens qui avaient fait naufrage sur les écueils sans nombre dont cette île est semée, les uns fort visibles, mais néanmoins à peu près inévitables à cause de certains courants qui s'y croisent en tout sens, les autres à fleur d'eau, mais qui se révèlent seulement quand il est trop tard. J'ai moi-même été témoin de quelques-uns de ces naufrages et les ai vus d'assez près pour me féliciter d'en être exempt. Il est bien aussi question d'une quatrième île toute différente, l'île Bienheureuse, que l'on trouve çà et là indiquée dans de vieilles cartes. Mes renseignements me portent à croire qu'elle existe, mais si loin, si loin, ou si bien cachée, que fort peu de navigateurs viennent jeter l'ancre sur son rivage ; ou, s'ils ont ce bonheur, ils se contentent de s'y fixer et gardent pour eux le secret de leur découverte, craignant, par quelque imprudence, d'exciter la contrariante humeur de la destinée. Voilà, quant à cette troisième carrière qui, pour la plupart des hommes, résume, ou absorbe, ou entrave toutes les autres, le peu que j'ai pu en apprendre dans les deux seules que je connaisse, celle d'artiste et celle de voyageur.

– Eh ! il me semble, observa madame Glenmore, que ce que vous en savez n'est pas peu de chose, et j'ajoute, pour être franche, que ce n'est pas si mal. Ainsi, fit-elle tout-à-coup, et comme d'une affaire entendue, vous êtes donc pour le célibat ? Moi aussi, je le regarde comme une sorte d'état supérieur…

– Oui, par la plus grande et plus libre pratique du dévouement. Autrement, c'est de l'égoïsme, ajouta Semplice, même l'égoïsme très-bourgeois de ses aises, quand ce n'est pas pis.

– Mais alors, vous êtes un sage en toutes lettres !

– Loin de là : car il vaudrait mieux avoir le tort d'ignorer la sagesse, que celui de savoir seulement ce qu'elle est.

Ils continuèrent ainsi pendant quelque temps une de ces dissertations qui peuvent amuser dans la vie, mais non pas dans un récit. Plus le terrain était glissant, plus Semplice y gardait sa tactique instinctive de dire à tort et à travers tout ce qu'il avait dans l'esprit, pour ne dire à personne, ni peut-être à lui-même, ce qu'il avait dans le cœur : sans précisément raisonner la chose, il agissait ainsi. Il allait tout aussi droit en avant que madame Glenmore, mais il y allait moins à l'aventure, et l'œil plus attentif. Ne voulant pas même s'avouer ce que plus d'un autre à sa place eût fini par penser follement tout haut, il avait seulement l'air d'un homme qui reçoit tout avec reconnaissance, mais qui conserve d'autant mieux sa dignité, qu'il ne se permet pas de rien prétendre et d'ambitionner rien. Serait-ce là un moyen de réussir ? Parfois obtiendrait-on davantage en demandant moins ? C'est le contraire en matière d'intérêts et de politique ; mais dans celle-ci ?… question naïve, pour ceux qui, en effet, y sont plus que naïfs, et même pourraient bien y être un peu fats dans ce qu'ils nous en disent.

Quoi qu'il en soit, Semplice avait non-seulement inspiré à madame Glenmore la plus parfaite sécurité par sa manière naturelle d'agir, mais, sans le vouloir, il lui avait presque donné le change. Aussi l'aurait-elle soupçonné de penser à toute autre qu'à sa fille, à qui, d'ailleurs, elle n'entendait pas que nul s'avisât de penser encore de longtemps ; mais évidemment il ne pensait à personne et n'avait pas de lien. Soit antipathie d'artiste contre le mariage, soit autre chose, il y avait renoncé, il s'en défiait pour lui du moins. Elle l'en louait tout haut, avec une nuance de moquerie, et tout bas, avec un sentiment plus sérieux, qui, dans ces sortes de sujets prétendus philosophiques, va souvent plus profond qu'on ne s'en doute d'abord, lorsqu'il n'y a pas seulement différence d'âge, mais de sexe, entre les interlocuteurs.

– Avec toutes vos îles, reprit-elle, lorsqu'ils eurent épuisé à eux deux ce petit badinage allégorique, car elle y entra aussi de son côté et y fit très-bien sa partie, – disant que pour elle, certainement, elle était née dans l'île des Bonnes Femmes et qu'elle n'avait point changé pour en être sortie ; ajoutant que cette île, si peu peuplée fût-elle, l'était malheureusement encore beaucoup plus que l'autre, et qu'ainsi tout le mal venait de ce que ceux qui, n'étant point nés dans cette dernière, comme lui, par exemple, à l'entendre, n'avaient point comme lui, en revanche, la sagesse de s'abstenir : – Oui, avec toutes vos îles, conclut-elle, je n'en suis guère plus avancée sur la manière dont vous jugez, en elle-même, toute vue et toute impression personnelle mises à part, cette troisième carrière à laquelle presque toutes les autres viennent aboutir.

– Eh ! Madame, s'écria Semplice non sans quelque rudesse, en se voyant ainsi un peu poussé à bout, j'en juge d'après cette maxime du Sage, dont, encore un coup, je professe, mais ne pratique pas l'opinion : je pense « qu'on hérite de ses pères une maison et des biens, mais qu'une bonne femme est un don de l'Eternel. »

– Donc, fît madame Glenmore en riant, vous pensez en d'autres termes, et même vous pensez surtout, n'est-ce pas, « qu'une femme querelleuse, » comme moi par exemple en ce moment, « est pire à supporter qu'une gouttière continuelle ; » que « mieux vaut habiter un désert que d'avoir une femme querelleuse et chagrine ? » Oh ! nous connaissons aussi nos proverbes de Salomon, et je pourrais au besoin vous citer les Apocryphes ; tenez, ceci entre autre : « Une femme babillarde est telle à l'égard d'un homme paisible qu'une montée pleine de gravier (celle, par exemple, où nous sommes) aux pieds d'un vieillard. » Oui, voilà bien mieux ce que vous pensez ; et avouez même, homme paisible, que dans ce moment vous le pensez très-fort.

– Pourquoi me faire dire ce que je ne dis pas ? demanda froidement Semplice.

– Précisément parce que vous ne le dites pas.

– Non, répliqua-t-il avec la même tranquillité, mais un peu comme celle qu'il eût eue sur l'étroite arête d'une roche à pic, non, je crois réellement, et j'aime surtout à penser qu'une bonne femme est un trésor, que « la trouver, » pour continuer nos citations des Proverbes, « c'est trouver le bonheur et obtenir une faveur de l'Éternel ; » mais, ajouta-t-il aussitôt avec bonne grâce et ne voulant pas risquer d'avoir l'air de trop préciser, mais, à mes yeux du moins, je m'en accuse humblement, il y a une chose presque encore plus difficile que d'obtenir ce trésor…

– C'est de le trouver ?

– Oui, mais il y a plus, et je dois encore le dire pour ma décharge : c'est que le trouver me semble non-seulement une difficulté capitale, mais un malheur.

– Le beau malheur, vraiment !

– Pour moi, certes, puisque ayant trouvé ce trésor, je ne l'obtiendrais pas.

– Tout cela n'empêche point que vous ne soyez déjà veuf ! s'écria derrière eux Julia, qui, s'attardant çà et là sur la pente et y faisant, avec Ossian, de petites reconnaissances dans les prés montueux, venait de rejoindre sa mère à ces derniers mots de Semplice, qu'elle acheva de tirer d'affaire par cette interruption folâtre.

Elle n'attendit pas la réponse, et s'élança de nouveau sur les gazons inclinés, au-dessous de l'étroit chemin tournoyant à mi-côte, qui devait les ramener insensiblement vers le lac et la grande route du bord.

Dans son preste élan pour échapper à toute répartie, elle fut obligée de courir plus longtemps et plus bas qu'elle n'avait

pensé… Craignant même de ne pouvoir se retenir sur la pente assez raide, elle dirigea obliquement sa course pour amortir la descente, et finit par disparaître derrière de hauts buissons de coudriers, dont les interstices et les longues branches élevaient là comme un petit rempart de verdure, inégal et crénelé.

Elle reparut presque soudain avec un mouvement d'effroi et on l'entendit pousser un cri. Mais bientôt, se mettant à rire :

– Que je suis folle ! dit-elle ; ce n'est qu'un gros lézard vert. Et encore il se sauve, il a peur de moi.

Mais Semplice arrivait déjà.

– Ramenez-la bien vite, mon cher Monsieur Semplice, elle fera encore quelque imprudence ! criait de son côté madame Glenmore.

– Et ce lézard ? dit-il, en marchant devant la belle effrayée, et faisant quelques pas derrière les buissons.

– Je ne le vois plus, mais comme il m'a fait de vilains yeux ! dit Julia. Je crois bien qu'il voulait me disputer cette grosse fraise, tenez, celle-ci, que je m'apprêtais à cueillir… pour vous, ingrat ! déclama-t-elle d'un ton tragique.

Et ôtant son gant, puis se baissant avec une souplesse qui ne décelait plus le moindre effroi, elle la cueillit en effet, et ajouta de son ton de voix naturel :

– Oui, précisément cette belle fraise, que j'aurai la gloire d'avoir enlevée pour vous à la gueule du dragon, car je voulais vous la donner…

– C'est-à-dire que vous ne le voulez plus, interrompit Semplice.

– Si : toujours ; mais à une condition.

– Et c'est…

– Que vous me disiez, mais là, bien franchement…

– Alors, c’est déjà dit.

– Que vous me disiez… Et elle articula lentement et distinctement : « Si vous n’êtes pas veuf. »

– Encore ?

– Plus que cette seule fois.

– C’est bien la dernière ?

– Clôture définitive.

– Et sans remise ?

– Et sans remise.

– Allons, en considération de cette belle fraise et de la main qui me la remettra, je vous avouerai donc que je ne suis pas veuf.

– Oh ! quel malheur ! s’écria-t-elle, d’un charmant air de sympathie affligée.

– Pourquoi ? quel malheur ? dit Semplice, voulant voir à son tour jusqu’où elle pousserait la scène.

– La belle question ! Parce que, n’étant pas veuf, vous ne pouvez pas, je présume, vous remarier.

– Mais je ne suis point pour ceux qui se remarient, et j’entends bien ne me marier qu’une fois, dit Semplice, si jamais j’en viens là, ajouta-t-il, en conservant ainsi son propre rôle bien plus qu’il ne jouait son rôle imposé.

– Vrai ? vous ne vous êtes pas marié… en voyage, en Espagne, aux Îles Fortunées ?…

– Le ciel m’en préserve !

– Bon. Et vous n'êtes pas pour ceux, ni par conséquent de ceux, je pense, qui se remarient ? Très-bon ! Rien que pour cela vous méritez cette fraise. Tenez, la voilà.

L'ayant cueillie sans sa tige, force lui fut de la présenter à Semplice au bout de ses doigts, qui, ainsi rapprochés, semblaient ne faire qu'un avec la fraise des montagnes, et en avoir la fine pointe arrondie, comme aussi, en ce moment, la légère teinte rosée.

Mais la retirant aussitôt :

– Quoi ! dit-elle, vous ne la mangez pas ! eh bien, je la reprends, et c'est moi, au contraire, qui vais voir le goût qu'elle a : je vous le dirai.

Là-dessus, elle la porta à ses lèvres en badinant.

– Trahison ! s'écria Semplice. Vous me l'aviez promise, vous me l'aviez donnée ! Bien repris, encore moins que bien dérobé, ne profite jamais.

– Vous avez raison. Aussi, faites-en ce que vous voudrez, décidément la voilà.

Tout en causant, et s'arrêtant parfois, ils avaient continué de suivre ce pan de haie séculaire, oubliée par la serpe de notre âge, souvent plus impitoyable que la faux du temps. Le retour au chemin était, en effet, moins rude, sinon plus court, par l'extrémité opposée.

Près d'y arriver :

– Eh bien, reprit Julia tout-à-coup, puisque décidément vous n'êtes pas marié… Elle s'interrompit et, après une pause, ajouta du plus grand sérieux :… Eh bien, je vous marierai ! Cette chère amie, sera-t-elle heureuse !

Semplice la regarda fixement sans rien dire. Il tenait toujours la fraise qu'elle lui avait donnée.

– Savez-vous à quoi je pense ? fit-il au bout d'un moment.

– Assurément non. Sait-on jamais à quoi ni à qui vous pensez ? À qui ? c'est à elle, j'espère ; mais à quoi ? C'est une autre affaire, puisque vous ne pensez pas à vous marier. Aussi, vous dis-je, j'en ai fait le serment, je vous marierai.

– Alors, je pense que le lézard pourrait bien avoir laissé sa trace dans l'histoire de cette fraise. Qui sait ? avec sa robe écailleuse et son œil d'émeraude, c'était peut-être un Génie déguisé, comme il y en avait autrefois ; mais était-ce un bon Génie ?… en êtes-vous bien sûre ?…

– De mieux en mieux ! me voilà pour le coup métamorphosée en serpent ! et encore un serpent vert ! Vous auriez bien pu me choisir une couleur plus agréable : je demande au moins grâce pour mes yeux, dit-elle avec un léger froncement de sourcil, qui en fit comme jaillir l'azur.

Ce fut un tel rayonnement de beauté, que Semplice, ébloui, demeura un instant sans répondre. D'ailleurs, ne le tenant pas quitte, elle poursuivit aussitôt :

– Des yeux verts ! ah ! ce n'est pas bien, seigneur Valère, encore que vous leur préfériez justement ceux de Marianne, bruns et rêveurs. Mais des yeux de lézard ! tout ronds, et munis de leurs caparaçons ridés, en guise d'abat-jour de vieillesse. Les jolies paupières que vous me donnez là, seigneur ! Vous persistez donc à soutenir que toute notre malencontreuse aventure vient d'un Génie déguisé en lézard, c'est-à-dire en serpent, je ne m'y trompe pas !

– Cette grande envie qui vous a prise de me tourmenter, répondit-il enfin, aimez-vous mieux que je croie qu'elle vous est venue de vous-même ?

– Peut-être, fit-elle en laissant courir son regard comme tout à l'heure. Mais, reprit-elle sur-le-champ, pour vous apprendre à penser mal de moi et à mêler ainsi du serpent à mes

pauvres fraises, celle qui m'a valu ce beau trait de votre part, vous ne la mangerez pas, vous ne la garderez même pas.

Et dans un mouvement de vivacité encore feinte ou involontaire, elle s'en empara prestement, et la lança dans les buissons :

– Je la rends au lézard ! dit-elle d'un ton de colère… En outre, c'est le lézard qui vous mariera ! ajouta-t-elle pour adieu ; car, riant et s'enfuyant, elle remontait déjà la pente avec la légèreté d'une chevrette qui court rejoindre sa mère sur la hauteur.

Tout cela fut fait en un instant.

V

Est-il assez difficile à décontenancer ? – Ainsi s’enhardissait Julia dans les pensées qu’elle roulait en sa tête et qu’elle ne tarda pas de mettre à exécution. – Assez calme, assez sûr de lui-même ? C’est toujours le fin batelier qui disait n’obéir qu’au vent, et nous a si bien filé l’aventure qu’il ne m’a pas encore payée. Nous sommes toujours dans sa barque, où il nous mène et nous promène à son gré…, cette pauvre Garde et moi-même, et aussi… oui, aussi cette chère mère, qui est encore la plus faible de nous trois ou la plus aveugle. Garde, avec ses citations poétiques pour toute lance et pour tout bouclier, est pis que désarmée. Il ne reste donc que moi pour lui tenir tête. Je crois bien que je l’aime aussi un peu, car il a un talent diabolique pour se faire aimer, sans que cela ait l’air de tirer à conséquence, ni que personne, à commencer par ma mère, puisse avoir l’idée ou le droit de le trouver mauvais. Mais c’est seulement d’amitié que je l’aime : autrement… autrement je suis bien décidée à le détester ! D’ailleurs, il me croit positivement méchante, il me l’a dit et redit à moi-même, et dès aujourd’hui je ne suis à ses yeux ni plus ni moins qu’un serpent. Ah ! monsieur le Semplice, c’est bien plutôt vous qui l’êtes ! je vous soupçonne de ruse, et, si ce soupçon est fondé, vous pouvez bien être sûr que je ne pardonnerai jamais. Il vit seul, il a le goût des arts et des voyages, il dit qu’il ne veut pas se marier, et voilà qui suffit à persuader ma mère : mais il ne le dit pas autant qu’il a l’air de le dire, chère mère, et, de cela comme de bien d’autres choses, il ne dit peut-être pas tout ce qu’il pense, si, tout ce qu’il dit, il

semble on ne peut mieux le penser. Eh bien ! moi, je crois que le mariage ne lui ferait point tant de peur. D'abord, ces fréquents voyages de l'autre côté du lac, et ce rendez-vous… Ah ! par exemple, il faut convenir qu'il l'a galamment oublié : galamment… pour nous ; mais pour les belles dames qui prennent les eaux d'Évian, si ce n'est pour quelque fleur des monts, aussi rare qu'ignorée ? Puis, ici, voyons, comptons un peu sur nos doigts ; et soyons franche, puisque je me parle à moi-même : une, deux, trois, à quoi bon se le dissimuler ? Oui, nous sommes trois bien comptées. Ma chère maman veut qu'il ait au moins vingt-sept ans, mais si, même pour son âge, sa figure était trompeuse, s'il en avait trente ? Et celle de ma mère qui trompe aussi, mais dans l'autre sens !… Elle est toujours bien belle, cette chère mère, si noble, si naturelle, si gracieuse : une si belle tête, un port de reine ! et mon cousin, qui le savait d'un vieil oncle, m'a dit en confidence qu'elle avait fait des passions… comme je n'en ferai jamais. Et Garde, quand elle ne lève pas trop les yeux au ciel, ou qu'elle ne les ouvre pas sans rien voir, je conçois très-bien qu'on puisse être frappé de sa figure calme, pensive et régulière. Elle n'aurait qu'à parler un peu plus en prose pour se faire écouter, et, en vérité, il me semble qu'avec lui, depuis quelque temps, elle parle beaucoup moins en vers. Surtout, elle est si bonne : on l'aimerait, rien que pour sa bonne âme. Je l'aime bien, moi, qui passe ma vie à la faire enrager : du moins, c'est encore là une des découvertes de M. Semplice, qui m'en a quasi persuadée. Mais afin de lui montrer le contraire, ajouta-t-elle avec un petit mouvement sec du cou et de la tête, je ferai leur bonheur à tous deux ; car, pour moi, je crois bien que je l'embrasserais qu'il me dirait encore : « Oh ! la méchante ! oh ! le vilain serpent ! » et faisant la grosse voix, elle prononça tout haut ces mots et quelques exclamations du même genre, que le vieux majordome entendit d'une chambre voisine, mais qu'il ne rapporta et que l'on ne comprit que plus tard. Nous les remettons ici à leur place probable. – Oui, leur bonheur ! répéta-t-elle : je le lui ai dit, il ne pourra pas m'accuser de félonie, et nous verrons bien si, réellement, il ne nous aime toutes trois

que d'amitié, et qui il aime, puisqu'il tient tant à le cacher, sans se mettre en peine le moins du monde de faire aussi par trop souffrir ma curiosité ! chez une femme, à plus forte raison chez une jeune fille sans conséquence, c'est bien permis, la curiosité !

La curiosité mène à tout, aurait pu lui répondre le vieux majordome ; mais le discret serviteur avait adopté pour principe que, si l'on ne pouvait pas commander à ses oreilles, on le pouvait toujours à sa langue, et qu'on le devait alors d'autant mieux.

Après s'être d'abord amusée de son idée au point de risquer d'en rire tout haut quand elle y pensait, Julia finit donc par y être prise elle-même et la suivre avec cette résolution juvénile qui lui faisait goûter le péril et le provoquer. Peut-être, à en croire l'exclamation surprise par le vieux majordome et nos propres inductions, cédait-elle aussi, sans le savoir, à quelque mobile d'entraînement plus intime, à une sorte de dépit vague et secret ; mais rien ne le trahit au dehors, et il nous parait même qu'elle n'en avait pas bien conscience. Elle était entrée dans une route, maintenant la route la conduisait.

Pour commencer, elle se montra insensiblement plus réservée avec Semplice, sans cesser d'être aimable et gracieuse avec lui ; mais elle changea surtout de manière d'être avec mademoiselle Lagarde. Au lieu de lui tendre des pièges, elle lui en faisait éviter, et cherchait moins à la prendre en défaut sur ses endroits faibles qu'à l'y arrêter à temps et à en montrer les bons côtés. Celle-ci, dans son ignorance de tout manège, ne vit là qu'un progrès naturel de raison dû à une année de plus qui commençait de s'ajouter au dix-huit de Julia, et aussi un peu à ses bons avis. Elle se borna donc à jouir de ce changement de conduite, sans y réfléchir beaucoup, ni même trop se souvenir de la petite guerre incessante que lui faisait naguère son élève, et qu'elle finit par oublier parfaitement. Ainsi plus à l'aise, elle en devint plus naturelle et plus agréable, moins étrangère à ce qui se passait autour d'elle et à la conversation. Il y avait bien toujours ses poètes chéris, dont les vers lui venaient tout-à-coup

sur les lèvres, et menaçaient de s'en précipiter, comme un fleuve, en longues tirades harmonieuses, ou comme une avalanche imprévue, en traits brusques, tombant d'aplomb dans le vide et ne portant pas ; mais elle hésitait, et les retenait parfois, ou bien les récitait seulement à voix basse. Julia venait aussi à son secours. Jugeant le cas extrême, voyant le flot mélodieux décidément trop amoncelé, elle lui fournissait une issue, et se réservait ainsi le pouvoir de le diriger.

– Chère Garde, disait-elle, je ne sais plus par cœur ces beaux vers que nous avons lus ensemble, et qui viendraient si bien à l'appui de notre opinion… Justement ! c'est cela ! interrompait-elle en arrêtant l'institutrice aux trois ou quatre premiers. – Et puis ceux-ci encore, n'est-ce pas ?… Alors elle lui en indiquait d'autres, mais pour ne lui en accorder non plus qu'une demi-douzaine, et l'interrompre par une troisième citation, encore plus écourtée, ou par quelque diversion analogue. Le fleuve ainsi coupé et divisé, elle en venait plus vite à bout, et le ramenait peu à peu aux sables de la prose, dans lesquels il se perdait. Réduit à ces proportions, il en devenait même agréable, et Julia mettait à ce petit travail de dérivation tant d'à propos et de naturel, que Semplice, charmé, ne put s'empêcher de lui dire un jour :

– Je songeais, car je ne fais guère que cela…

– C'est vrai, interrompit-elle ; mais voyons à quoi vous songiez.

– À ce qu'il n'y a pas de vraie grâce sans bonté.

– Donc, n'étant pas bonne…

– Vous montrant vraiment bonne au contraire, donc… fit-il à son tour.

– Enfin, s'écria-t-elle, comme si elle voulait dire : vous en convenez ! Mais, ajouta-t-elle aussitôt, la chose est si surpre-

nante, que vous m'en voyez toute suffoquée, et que, pour y croire, j'ai besoin de vous l'entendre répéter.

– Qu'à cela ne tienne ! reprit-il, voyant là sa manière ordinaire avec lui de mettre à leurs entretiens le ton de la scène et d'un dialogue en règle. Oui, très bonne ! et je songeais que, décidément, le petit lézard vert s'en était allé.

– Vous croyez ? fit-elle d'un air assez indifférent ; et détournant la conversation : n'est-ce pas, demanda-t-elle, que mademoiselle Lagarde a fort bien de quoi être aimable, quand elle s'y met ?

– Oui, il n'y a qu'à l'y aider.

– Elle a l'esprit si cultivé ! car elle sait tout, et non pas seulement ses poètes ; mais elle ne fait parade de rien, pas même, quoiqu'il semble, de ces milliers de vers qu'elle sait par cœur : ils lui viennent si naturellement à la bouche, que c'est pour elle comme un langage familier.

– C'est une excellente personne ; mais, sans reproche, je n'ai pas été le dernier à l'apprécier.

– Je comprends ! oui… dit-elle en se reprenant, je le comprends maintenant mieux. Et puis, maman assure qu'elle engraisse…

– C'est possible.

– Qu'elle embellit tous les jours.

– Grâce à vous, il est certain qu'elle paraît beaucoup plus à son avantage depuis quelque temps.

– Grâce à moi ! je n'en crois rien, mais je retiens ce mot ; et vous, vous en souviendrez-vous, seigneur Valère ? Enfin, elle embellit ; c'est dit : vous aussi, vous le trouvez ?

– Si vous me demandez positivement mon avis sur ce point délicat, répondit-il avec une nuance de sérieux ; oui : je dis toujours la vérité.

– Toute la vérité ?

– Toute la vérité, même quand le méchant petit lézard reparaît.

Julia, du reste, s'entretenait beaucoup plus rarement seule avec Semplice ; mais elle avait, en particulier, avec mademoiselle Lagarde, de ces conversations infinies, comme en ont entre elles les jeunes femmes, surtout les jeunes filles dont l'esprit du moins est intrigué, si toutefois il peut jamais l'être chez elles sans que le cœur soit aussi de la partie. Ces conversations revenaient toutes approchant à celle-ci, qui fut l'une des dernières et des plus marquées :

– Chère Garde, je ne plaisante plus cette fois… mais voilà que déjà vous rougissez. C'est que cela vous sied à ravir… Avec ces grands yeux tout noyés du flot rose qui monte jusqu'à eux, et ces belles boucles brunes qui ne peuvent parvenir à le cacher… je voudrais qu'il vous vît ainsi. Mais enfin, puisque vous ne voulez pas que je dise que c'est de vous, convenez du moins qu'il est amoureux. Il serait honteux, pour nous autres femmes, de ne pas le deviner, et de nous laisser encore tromper par lui. Oui, cela se voit de reste : il aime.

Un peu rassurée par cette promesse de borner l'étude de la situation à son côté général, la bonne fille gardait un silence d'acquiescement, mais n'osait lever les yeux de dessus sa broderie, qui, à vrai dire, ne s'en trouvait pas mieux ; car elle y piquait son aiguille tout de travers, et l'y enfonçait de plus en plus au hasard, à chaque nouvelle interrogation ou supposition de Julia.

– Procédons du connu à l'inconnu, reprit cette dernière ; il aime : c'est un point acquis à la discussion.

– Mais il faudrait pourtant des preuves ! fut-il timidement objecté.

– Des preuves ? Ne lui trouvez-vous pas quelque chose de tout particulier ?

– Vous voulez dire ce singulier mélange de réserve et de hardiesse que je n'ai vu qu'à lui ; je ne sais quoi d'indéfinissable, un certain air…

– Un air tout chose, tranchons le mot : on dit ainsi en français, comme vous me l'avez autrefois expliqué. Eh bien ! c'est justement l'air que l'on a, les hommes du moins, quand on aime.

– Mais il est avec cela si naturel, si ouvert, il semble n'avoir rien de caché.

– Lui ! il est tout secret, tout mystère. Je gagerais qu'avec ses mille récits de voyages, il ne nous a pas dit la moitié ni le meilleur de ce qui lui est arrivé.

– Il est vrai, observa mademoiselle Lagarde, répondant cette fois davantage à ses propres pensées, que je le crois assez mélancolique sous son apparente gaîté.

– Mélancolique ? dites plutôt noir, mais noir à faire peur.

– Un jour que vous étiez sortie avec Madame votre mère pour aller à la ville, il me parla longuement de son précédent genre de vie, dans lequel, dit-il, il aurait bien de la peine à rentrer après notre départ, et je vis clairement que le fond de son cœur n'était pas gai.

– Et moi, un soir qu'il venait de nous quitter, j'allai m'établir un instant dans le pavillon de la terrasse. Il faisait un magnifique clair de lune. Les cimes semblaient s'être habillées d'une fine et transparente gaze d'argent : on eût dit les reines des montagnes, et dans les flots du lac étincelant sous elles à chaque anse du rivage, on pouvait voir comme les replis de leur

chevelure d'or, déroulée à leurs pieds ; vous, du moins, vous auriez pu le trouver ainsi, car, pour moi, je ne suis point poétique ; je m'y laisse néanmoins prendre comme une autre de temps en temps, mais naturellement j'en ai honte, et je me cache dans ces moments-là. Je m'étais donc enfuie au fond du jardin. Or, comme j'y arrivais, au lieu du clair de lune qu'est-ce que je vois ? M. Semplice qui gesticulait tout seul et se frappait le front, comme une ombre nocturne, en descendant le sentier. Je faillis mourir de rire, et j'eus grand-peine à ne pas éclater : tout ce que je pus faire, ce fut de me rejeter précipitamment dans le pavillon, pour le laisser continuer à son aise et ne pas risquer de lui donner l'éveil. Si vous aviez vu de quelle façon il y allait ! C'était un véritable coup de poing. Un soupir n'est rien ; c'est un vain son qui frappe les airs ; mais, lui, il les frappe à grand tour de bras, et il n'y fait pas la petite main. Je pourrais vous dire encore qu'il mange très-peu…

– C'est vrai, interrompit mademoiselle Lagarde ; votre mère remarquait un jour qu'il se nourrit de rien, comme un oiseau.

– Elle et vous, vous croyez que cela vient de l'estomac ; erreur, ma chère, c'est du cœur ; c'est le cœur qui lui ôte l'appétit : autre symptôme décisif, et qui à lui seul suffirait ; mais je m'en tiens au coup de poing ; il me charme, outre qu'il m'éclaire tout à fait. Ainsi, plus de doute : il est amoureux. Mais de qui ?

– De qui ? répéta, comme poussée par un ressort, la pauvre mademoiselle Lagarde, honteuse d'en avoir dit autant, et de nouveau toute tremblante de voir subitement se resserrer et se préciser l'entretien.

– De qui ? Oui, il n'y a plus que cette question, ma très-chère. Eh bien, il faut procéder par voie d'élimination, comme disait le maître de mathématiques et le gouverneur de mon cousin, ce cher M. Ray que nous aimons tant, qui est si savant et si bon, mais qui abuse tellement de la permission de prendre du tabac, qu'on ne peut jamais savoir au juste la couleur de son gi-

let. À propos, vous ne dites plus mot de lui, chère Garde ; mais je vous avertis que nous ne tarderons pas à le revoir, car mon original de cousin doit venir nous rendre visite ici avant notre départ pour l'Allemagne, et vous savez qu'Edgar ne peut s'en passer, qu'il traîne toujours avec lui ce pauvre M. Ray, partout où il lui prend fantaisie d'aller, pour achever, dit-il, ses études, qu'il n'achève jamais. Mais revenons à sa méthode, à laquelle je me suis initiée en me donnant quelquefois le plaisir d'assister, moi profane, à leurs sublimes et fantastiques leçons. Cherchons donc la vérité, la vérité mathématique, comme ils disent. Éliminons ; car j'espère, je devrais même dire : je pose en principe, qu'il n'aime pas tout le monde, et qu'il y a lieu par conséquent d'éliminer.

Attention ! je commence.

Il est amoureux, mais de qui ? Pouvez-vous admettre que ce soit de quelque batelière ou de quelque montagnarde de l'autre rive du lac ; disons le mot, car la rigueur des termes est nécessaire dans toute bonne démonstration : pensez-vous qu'il soit épris de quelque beauté savoisienne ?

– Oh ! dit mademoiselle Lagarde.

– Oh ! ne suffit pas ; oh ! n'est pas un raisonnement, ma très-chère : oh ! ne contenterait nullement mon cousin, si peut-être le bon M. Ray n'était pas absolument incapable de s'en contenter. Mais voici quelque chose de plus positif. Depuis deux mois que nous le connaissons, M. Semplice n'a pas mis le pied sur l'autre rive, et, sauf deux ou trois fois avec nous, il ne court plus le lac, et laisse dormir son bateau. Donc, de ce côté, nous pouvons être tranquilles ; passons.

Aimerait-il ici quelqu'une de ces paysannes de Montreux, comme on les appelle en Suisse, où elles ont une réputation de beauté ? C'est qu'il y en a de vraiment belles, d'une beauté de race et d'un type à part, net et fin, avec un air de dignité naturelle, que ne dément pas, dit-on, leur caractère ! Puis, ce qu'elles

ont conservé de l'ancien costume national leur simple et piquant corset noir, leur petite coiffe coquettement jetée au sommet de la tête, avec sa large blonde qui ombrage leur regard doux et fier, leurs yeux bleus, leurs sourcils bruns, minces et arqués, tout cela est bien pittoresque, et pour un artiste le pittoresque… je tremble… mais non, voici de quoi nous rassurer. Je ne dirai point que le traître ne leur rende pas justice et ne les ait plus d'une fois admirées ; mais vous êtes-vous aperçue qu'il les regarde beaucoup maintenant, ni même qu'il nous les fasse beaucoup remarquer ?

– Il ne s'arrête presque jamais au village, observa doucement mademoiselle Lagarde.

– Je crois bien ! il est toujours à la maison : « at home », car c'est ici son « home », ne vous y trompez pas ! Donc, les fleurs de la montagne et les fleurs des champs ainsi écartées, restent nous autres pauvres fleurs de salon et de serre-chaude, comme disent messieurs vos poètes, et comme il est bien capable de nous appeler. De ce côté-là, soupçonnez-vous quelque chose ? Combien de fois est-il allé à Vevey depuis notre arrivée ?

– Mais, je pense, deux ou trois fois.

– Bon, vous les avez comptées. Trois fois, dites-vous, dont deux pour nous accompagner. Et à Lausanne ?

– Il y est allé voir celui qu'il appelle son vieux maître.

– Et dont au retour il nous parlait avec un enthousiasme qui prouve qu'en amitié du moins il sait aimer ; mais ce n'était donc là qu'un voyage d'amitié. Et à Genève ?

– Il y allait assez souvent autrefois.

– Oui, quand il était toujours à vagabonder sur le lac ; mais à présent, c'est fini, nous devons lui rendre cette justice, il n'y a pas remis les pieds. Voyons : n'oublions-nous rien ?… Ah ! il y a bien d'autres jolies villas que la nôtre dans le voisinage.

– Il n'a ici que des amis d'enfance, mais, ne partageant plus leurs occupations ni leurs goûts, il vit à l'écart, m'a-t-il dit lui-même.

– Il vous l'a dit lui-même ! Donc, nous pouvons y compter. Mais, en ce cas, ma bien chère, le cercle de notre démonstration se rétrécit singulièrement et comme vous ne voulez pas même que je pose la question : si ce ne serait point vous qu'il aime, il faut bien en poser une autre, dit Julia.

Puis, sans s'interrompre, mais plus lentement, et en regardant fixement mademoiselle Lagarde, elle ajouta :

– Ce n'est point vous ; eh bien !…

Celle qui était le plus à la gêne dans cet interrogatoire, mais non pas peut-être le plus intéressée, s'attendait à le voir conclure en cette occasion, comme en d'autres, par ces mots qui replaçaient tout dans le vague :

– Ce n'est pas vous ; eh bien, qui est-ce donc ?…

Mais après cet « eh bien ! » suivi d'une légère pause, l'impitoyable articula nettement :

– Puisque ce n'est pas vous, c'est donc moi ?

Mademoiselle Lagarde tressaillit, et resta toute saisie, moins encore d'un sentiment toujours pénible pour une femme, quand elle découvre la possibilité d'une rivalité quelconque à laquelle elle n'avait pas pensé, que d'inquiétude pour son élève et de stupeur à cette idée.

– Vous ! dit-elle avec un tremblement dans la voix.

– Eh oui, moi, pourquoi pas ? Il faut bien continuer mon analyse ; mais soyez tranquille : moi aussi, on m'éliminera.

– Comment pouvez-vous supposer ?… supposer seulement ?… quand vous savez bien…

– Moi ? je ne sais rien.

– Pourquoi dissimuler ainsi, Julia ?

– Vraiment, je sais quelque chose ! Oh bien, je vous assure, ce que je sais, il me tarde fort de le savoir.

– Tout le monde dit pourtant que votre cousin Edgar…

– Mon cousin Edgar qui déclare partout en riant (c'est sa manière la plus solennelle de déclarer les choses), qu'il se mariera seulement le jour où son inséparable M. Ray lui donnera l'exemple, et encore qui sait, observe-t-il, si leurs femmes ne les brouilleraient pas ?

– Enfin, pourquoi supposer une pensée si audacieuse à un pauvre artiste, qui s'est toujours montré parfaitement digne et honnête ?

– C'est donc bien audacieux d'aimer quelqu'un ? dit négligemment Julia.

Puis, reprenant toute sa ferme légèreté de voix :

– Au fait, ajouta-t-elle, il est vrai que pour moi je n'en sais rien.

– D'ailleurs, vous êtes toujours à le contrarier et à lui mettre martel en tête, continua mademoiselle Lagarde, autant pour se rassurer que pour dire quelque chose, quoique cette preuve de sécurité ne fût pas des meilleures.

– Pour cela, j'en conviens, reprit Julia. Aussi me trouve-t-il abominablement mauvaise, au lieu que vous, qui êtes en perpétuelle contemplation devant lui… Mais vous soutenez qu'il ne vous aime pas. Quant à moi, comme réellement je n'en sais rien, me voilà donc aussi mise de côté. M. Semplice ne songe donc ni à vous ni à moi. Mais savez-vous, chère Garde, qu'il ne reste plus alors que ma mère…

– Oh ! Julia ! s'écria celle-ci, plus effrayée que jamais.

– Voilà encore que cela vous reprend ! Je vous l'ai déjà dit : en raison démonstrative, oh ! ne prouve rien. Ma mère est toujours bien belle, et M. Semplice dit lui-même n'avoir vu personne qui eût plus de mouvement dans l'esprit, une supériorité plus facile et plus aimable.

– Et vous oubliez que c'est la plus tendre des mères, toute dévouée à sa fille... Mais, encore une fois, pourquoi, même en idée, vous amuser ainsi aux dépens de M. Semplice ?

– C'est que je crains qu'il ne s'amuse un peu aux nôtres ; mais il y a un moyen de tout concilier, chère Garde, reprit-elle avec une sorte de câlinerie, et je vous avouerai alors que j'ai eu tort : c'est de m'avouer aussi, non pas que vous l'aimez, je ne suis point si exigeante, mais de convenir, là, qu'il vous aime. Accordez-moi ce point, puisque je vous fais grâce de l'autre, et ma démonstration est finie. Il est amoureux : mais ce n'est ni d'une belle batelière, ni d'une fine montagnarde, ni à Vevey, ni dans les environs, ni à Lausanne, ni à Genève ; c'est donc ici ; mais ce ne peut pas plus être de moi que de ma mère ; c'est donc de vous, très chère : ce qu'il fallait démontrer, comme dit M. Ray.

Mademoiselle Lagarde, redevenue distraite à force d'émotions, ne répondit rien.

– Quel mal y a-t-il à cela ? se disait Julia pour s'excuser en elle-même. Quel mal, à essayer de le faire croire ? Sont-ils seulement capables d'aimer ? L'un est toujours en contemplation, l'autre en observation : est-ce ainsi que l'on aime ? Mais s'il m'aimait, lui ?... Ah bien oui ! m'en a-t-il jamais dit un traître mot, quoique les occasions ne lui aient pas manqué ? m'en a-t-il jamais fait semblant d'une façon un peu claire ? Y pense-t-il seulement ? S'oublie-t-il, se livre-t-il jamais ? Le respect, la distance, les obstacles qui nous séparent... mais, pour désespérer de les franchir a-t-il l'air le moins du monde désespéré ? Non, je ne suis pour lui qu'un enfant gâté, qu'une jeune fille fantasque

et une assez drôle d'invention en fait de caractère, qu'une écolière capricieuse et revêche. Il a vu tant de choses : peut-on aimer encore et se fixer quelque part, quand on a eu comme lui la manie de courir le monde et que l'on y a déjà voyagé dans sa barque ! Mais cette pauvre Garde, si elle allait tout de bon l'aimer ?… Bah ! qui songe ici à aimer ? Ils ne pensent tous les trois, y compris ma mère, qu'à dire, voir ou entendre de belles choses, et l'on me laisse songer toute seule… Folle que je suis ! mais je ne veux pas l'être, et ils le sont bien plus que moi, en vérité. Puis, est-ce ma faute si elle l'aime, et quel droit ai-je de l'en empêcher ? Ah ! il me croit méchante, dure, froide, insensible, que sais-je ! eh bien, soit, je le serai. Oui, répéta-t-elle avec colère, envers lui, envers elle, envers ma mère, envers moi, envers tout le monde, eh bien oui, je le serai !

Elle eut ensuite avec sa mère des conversations moins explicites que celle-là, mais tendant au même but : la persuader que, sans le savoir peut-être, mademoiselle Lagarde et Semplice s'aimaient. Madame Glenmore rejeta bien loin d'abord ce qu'elle appelait une idée folle de jeune fille sans expérience et sans connaissance du monde et des caractères.

– Vous vous figurez, lui dit-elle, que les choses se passent dans la vie comme dans vos comédies et dans les romans, pour lesquels vous avez moins de goût, je le sais, mais dont je vous soupçonne, Julia, d'avoir lu néanmoins une assez bonne quantité. Il n'en est point ainsi, je vous assure, quand surtout on n'a plus vingt ans. L'amour tient dans la vie une beaucoup moins grande place que dans les livres : on finit bien vite par avoir des affaires plus sérieuses. Et je suis presque fâchée, je l'avoue, de vous voir relever des faits de ce genre, au risque de vous les grossir à vous-même par suite de ce penchant à la raillerie dont je vous engage à vous défier.

– Mais, cependant, chère mère… Et Julia se mettait à lui citer divers petits traits qui, selon elle, prouvaient son dire : mademoiselle Lagarde recherchait évidemment la société de

M. Damont ; elle l'écoutait beaucoup mieux qu'elle n'avait jamais écouté personne, elle était moins distraite, moins rêveuse avec lui, il avait le don de fixer son attention ; si on les laissait seuls à eux deux, loin d'en être embarrassée, elle qui autrefois s'effarouchait d'un rien, il était manifeste que ces tête-à-tête ne lui causaient nul déplaisir. On ne savait pas tout sur ce portefeuille perdu : tout n'y était pas si simple qu'on avait dit ; dès l'origine il y avait eu du mystère. Elle ne pouvait pas jurer sans doute que, de la part de M. Damont, il y eût plus que de l'amitié : c'était un homme si réservé, et toujours si maître de ses impressions ; mais pour mademoiselle Lagarde, elle lui avait presque fait avouer la chose. Ils en étaient au moins à une entente cordiale.

– Non, cela n'a pas le sens que vous y mettez, répondait madame Glenmore à toutes ces allégations : je vous dis que vous n'y entendez rien ; voilà bien de vos folles idées !

– Si pourtant, chère mère…

Et Julia, par un nouveau fait, continuait à ébranler sourdement le terrain.

Il arriva ce qui arrive toujours de petits coups répétés : c'est qu'à la longue ils font brèche. Les non, d'abord très-vifs et assez secs, de la mère, allèrent peu à peu s'affaiblissant devant les mais et les si de plus en plus affirmatifs de la fille. Et madame Glenmore finit par s'arrêter à cette conclusion tacite, qu'après tout il n'y avait rien d'impossible à ce que mademoiselle Lagarde, exaltée comme elle l'était, et d'ailleurs bien en âge de se marier, se fût éprise de Semplice, celui-ci d'ailleurs, elle était obligée de le reconnaître, ayant tout ce qu'il fallait pour se faire aisément et sérieusement aimer.

Un soir qu'il avait dû se laisser retenir à dîner pour ne pas refuser d'une manière trop sauvage, il vit Julia s'approcher de lui comme on se levait de table. On allait prendre le café sur la terrasse à l'autre bout du jardin ; Madame Glenmore et made-

moiselle Lagarde les précédaient de quelque pas. Se départant ainsi de la règle qu'elle semblait s'être imposée de ne pas se trouver seule avec Semplice et de lui ménager plutôt, même ostensiblement, des tête-à-tête avec mademoiselle Lagarde, Julia marcha un moment, mais silencieuse, à ses côtés ; puis, tout-à-coup, se tournant vers lui, elle lui jeta rapidement ces mots à demi-voix :

– J'ai un secret à vous confier, mais il me faudrait au moins quelques minutes pour vous le dire tout au long, et en ce moment je n'ai que quelques secondes. Enfin, c'est une petite surprise que je compte vous faire aujourd'hui même, si j'ai bien pris mes mesures, et qu'à tout bon hasard je vous annonce. Seulement, le moment venu, que votre présence d'esprit ordinaire ne vous fasse pas défaut, ni votre courage : il y va de mon estime pour vous, seigneur Valère.

Cela dit, elle l'entraîna avec elle vers mademoiselle Lagarde et madame Glenmore.

Il pensa qu'il s'agissait d'un nouveau caprice, d'un nouveau trait de cette guerre contre laquelle il se défendait patiemment, mais non sans en recevoir plus d'une secrète et malheureusement trop douce blessure. Il attendit donc, moitié en garde, moitié l'œil au guet, et prolongea, le plus qu'il le pouvait décemment, sa visite et la soirée. Mais rien : aucun incident extraordinaire ; de la part de tout le monde, la simplicité même. Julia, le voyant attendre, et toujours inutilement, en riait sous cape, il s'en apercevait bien, sous la cape d'or et de soie de ses beaux cheveux, dont sa main s'amusait à soulever et laisser retomber les ondes, comme pour dire qu'il se faisait tard. Autant, et mieux encore, semblaient le dire ses yeux, dont les paupières menaçaient parfois de se rapprocher insensiblement, au point de ne plus laisser entre elles qu'une mince ligne d'azur comme celle que l'on voit à l'horizon lutter avec les ombres du soir.

Il partit, presque démonté pour cette fois. Rentré chez lui, il trouva sur sa table où sa vieille hôtesse l'avait mise, une lettre

venue par la poste en son absence, et qui l'attendait déjà depuis quelques heures.

Il l'ouvrit machinalement, et sans se demander même de qui elle était.

Fort bas dans la page, comme si on eût voulu le traiter avec une considération toute particulière, la lettre commençait ainsi :

« Mon cher maître,

« Voilà ma surprise !

« Convenez qu'elle n'est pas petite, si elle n'est pas agréable. »

La page finissait par ces derniers mots. Nul doute, à la suscription et à l'écriture, que la lettre ne vînt de Julia. Il tourna le feuillet et y trouva ce qui suit :

« Oui, je le répète et je tiens ma promesse : voilà ma surprise ! mais pour que le catalogue de mes défauts ne s'allonge pas indéfiniment dans votre esprit, et qu'à celui d'être méchante vous n'en ajoutiez pas un autre plus grave, je me hâte d'ajouter qu'il s'agit en outre d'une surprise meilleure que celle-là, et que nous voudrions faire à ma chère mère pour le jour de sa fête. C'est bientôt, et il n'y a pas de temps à perdre. D'un autre côté, il importe de ne pas éveiller l'attention de ma mère. Au lieu donc de vous envoyer ceci par le messager du village qui fait nos commissions, j'aurai recours à la boîte aux lettres la plus prochaine : ce ne sera pas difficile, en me promenant avec chère Garde, qui d'ailleurs est aussi du complot, cela va sans dire.

« Il s'agit donc d'une petite scène, que j'ai imaginée pour fêter ma mère, et dans laquelle vous avez un rôle. Comme il n'y en a que trois, il suffira de fort peu de répétitions pour monter la pièce. L'embarras, seulement, est de les tenir secrètes, car sans le plus profond mystère tout serait manqué. Je n'ai rien trouvé de mieux que de les faire au clair de lune, comme dans le

“Songe d’une nuit d’été.” Vous savez ce monticule, où l’on peut arriver du fond de notre jardin par la porte de la palissade : nous y serons ce soir même, à minuit, heure des ombres, pour laquelle notre chère Garde a un faible particulier. Vous y viendrez, vous, de votre côté, par la route et le sentier ordinaires. Nous vous y trouverons, n’est-ce pas ? À votre volonté, toutefois, car je ne peux rien ordonner, puisque je suis et je reste, mon cher maître, votre élève bien dévouée.

« La Méchante. »

Le lézard est toujours là sous les fraises, pensait Semplice, en relisant et repesant cette lettre ; mais, enfin, voyons les fraises d’abord : elles valent bien une course même un peu ridicule au clair de lune, et je serais encore plus sot de ne pas aller que d’aller. Si c’est un tour qu’elle me joue, comme elle en est capable, elle ne résistera pas au désir de me voir de ses yeux tombé dans le piège, et j’aurais bien mauvaise chance si l’envie de rire de moi tout de suite ne parvenait pas à l’y attirer.

Après ces réflexions, Semplice ressortit donc sans bruit de la maison, rustique, mais propre, où, grâce à quelques arrangements de sa façon, il s’était fait, à moitié dans la maison même, à moitié dans une sorte de hangar, une manière de chambre et d’atelier. Ses hôtes, deux vieux époux sans enfants, le recevaient à leur table frugale pour une modique pension, et le traitaient plus en ami qu’en étranger. Ils étaient fort habitués à ses allées et venues de jour et de nuit et par tous les temps ; d’ailleurs, il était rare que personne fût encore debout après neuf ou dix heures du soir dans cette laborieuse contrée où, en revanche, pendant la saison des grands travaux, tout le monde est levé avant quatre heures du matin. Aussi, ne rencontra-t-il personne dans son nocturne trajet. Toutes les maisons étaient closes, tous les foyers éteints et couverts. On eût dit que la lune était seule à se promener sur les monts et sur le rivage, reine solitaire d’un pays plongé dans un magique sommeil.

Semplice, prenant par un chemin plus ombré et plus long que celui qui passait devant la villa de madame Glenmore, arrivait un peu avant minuit sur le monticule désigné. Comme il s'était dit de s'y attendre, mais plus cependant qu'il n'était parvenu à s'en persuader, il le trouva entièrement désert. Personne dans les vergers qui rattachent ce petit tertre aux montagnes voisines comme une dernière vague expirante, et recouvrent là sa déclivité peu sensible d'une forêt presque continue d'arbres fruitiers. Ils étaient parfois si rapprochés, qu'on y voyait à peine çà et là une traînée lumineuse, comme si la lune ramenait et serrait son voile pour se frayer un passage à travers les rameaux ; mais nul autre que le sien ne flottait sur les prés, bizarrement écartelés de blanc et de noir : personne sur la pente ; personne au sommet, sous les châtaigniers qui le couronnent, ni sur les bancs rustiques adossés à leurs troncs dans l'obscurité de leurs voûtes. Le silence et la nuit semblaient seuls s'y asseoir sous un épais rideau de ténèbres amoncelées.

VI

Sans quitter son poste, ni trop s'aventurer du côté du jardin, où il ne se souciait pas de se laisser voir de qui ne voulait pas être vu, Semplice avait fini par s'arrêter sur l'autre versant, plus abrupte et plus éclairé, mais protégé en arrière par un terrain inégal, semé de buissons et de massifs. Des pans de mur en étayaient les parties basses ou caduques, et il en était de même sur tout ce banc de collines, selon que leurs sinuosités ou leurs dépressions avaient exigé de les relier ou de les soutenir pour le travail de l'homme.

Arrivé là, Semplice y demeura quelque temps à tâcher d'oublier sa déconvenue. Assis sur la pente, il laissait errer au hasard sa vue et ses pensées. Le lac, parfaitement calme et uni, mais suivant tous les accidents des montagnes, semblait ne faire qu'un avec elles, et enlacer tout ce pays enchanté, d'une étreinte d'autant plus forte et plus douce qu'elle était silencieuse. Au-dessus de ces flots immobiles et caressants, pareils eux-mêmes à une vapeur nocturne, on se serait volontiers représenté deux Ombres amies s'éveillant à la lumière encore douteuse, mais sereine, d'un monde nouveau, et accourant l'une à l'autre épurées, spiritualisées par la mort, dont elles viennent à peine de secouer le sommeil. Comme si on allait les voir paraître et s'avancer dans les airs, tout y était silence, harmonie, pureté, blancheur, indéfinissable nuance, où l'azur même du ciel avait une vague teinte nacrée, que l'on était tenté de prendre pour le signal de leur approche et la tremblante lueur de leurs ailes.

Le rayon éthéré se jouait aussi, sur le bord, autour des bateaux de pêcheurs. Semplice y distinguait le sien, que le blanc rayon, comme un câble d'argent, semblait vouloir tirer après lui sur les flots.

– Pauvre barque délaissée ! pensait Semplice, ne valait-il pas mieux m'en tenir à nos rêves, à ceux que je faisais tout seul avec toi ?...

Et de plus en plus absorbé par sa rêverie :

– Pauvre barque délaissée ! répétait-il par un de ces vagues refrains d'idées qui en marquent moins le sens que le sentiment. Pauvre barque...

Mais au même moment, il se sentit comme encapuchonné du front jusqu'au cou par une étoffe légère dont les plis nombreux le plongèrent soudain dans l'obscurité.

– Silence ! lui dit-on à voix basse, et obéissance ! ou vous êtes mort.

Il voulut se dégager ; mais la main qu'il rencontra sous la sienne et qui ne fit pas mine de se sauver, si d'un côté elle n'était pas de taille à paraître bien redoutable, de l'autre serrait cependant le bandeau plus fort. Il jugea donc plus sage de se soumettre quelques secondes à tout hasard.

– Quelle petite main ! dit-il ; elle ne saurait être méchante, et dans tous les cas elle ne me fait pas peur.

– C'est ce que nous verrons : qui sait ?... répondit-on encore, toujours si bas, qu'il eût été presque impossible de distinguer le timbre de la voix ; mais promettez-moi, d'abord, sur votre honneur, que, pour ne pas me donner la peine de tenir le voile serré sur vos yeux, vous ne tenterez rien pour le soulever, aucune traîtrise, aucun effort.

– Eh bien oui, je m'y engage, mais à une condition : c'est que je garderai aussi cette main pour me rassurer sur vos projets, tant que je n'y verrai pas plus clair.

– Je pourrais refuser.

– Non.

– Je vous ai pris à l'improviste, je m'en irais de même, si vous n'acceptiez pas.

– Alors, pourquoi venir ?

– C'est ce que nous verrons encore. Mais, allons ! je ne refuse pas. Donc, laissez-moi relever un peu ce capuchon, pour que vous ayez au moins la langue libre, chose absolument nécessaire… n'est-ce pas ?… même à la respiration ; mais, en revanche, laissez-moi le nouer… sur vos yeux… bien comme il faut ! Voilà qui est fait… et voici ma main. Mais avouez que vous ne pourriez point dire à coup sûr de qui elle est.

– Vous êtes deux…

– Justement, c'est là l'embarras cruel.

– Cependant j'oserais dire…

– Dites tout à votre aise.

– Je respecte trop ce nom pour le prononcer ainsi tout haut, sans savoir qui est là ni qui peut m'entendre.

– Toujours prudent ! excepté pour cette pauvre barque délaissée, que vous regrettiez fort bien tout-à-l'heure à voix haute, sans y mettre tant de ménagement.

– C'est que moi aussi je me croyais délaissé.

– Il y paraît vraiment ! quand on vient vous chercher !

– Mais comment, de la petite porte du jardin qui s'ouvre là-bas sur les prés, avez-vous pu arriver jusqu'ici sans que j'aie même entendu le frôlement de l'herbe sous vos pas ? Il est vrai que des pas de fée, cela ne fait aucun bruit. Oui, avouez-le, il n'y a que des pas de fée…, et si je n'ai rien entendu…

– Entendre ! interrompit-elle, est-ce qu'on doit rien entendre ? Moi aussi, je suis prudente, très-prudente, malgré les apparences, je ne vous conseille pas d'en douter. D'ailleurs, on ferme la petite porte de communication tous les soirs, et je n'ai pu en trouver la clé : quelqu'un l'aura mise dans sa poche par mégarde, et ce quelqu'un n'était pas moi.

– Mais, alors, par où donc avez-vous pu venir, si inopinément et si bien ?

– C'est là justement mon secret ; et voilà pourquoi, me glissant derrière ces massifs, quand je vous ai vu accoudé et prêt à vous endormir le visage tourné vers le lac, je vous ai lestement jeté ce lasso sur les yeux, afin de mettre mon secret en sûreté.

– Je suis en votre puissance, c'est convenu ; mais je n'y comprends rien, et à moins que mademoiselle Lagarde, qui est sans doute aussi de la trahison, mais qui n'en dit mot, ne soit assez bonne pour m'expliquer…

– Ah ! enfin. J'attendais ce nom-là : je savais bien qu'il viendrait, mais je ne vous aurais pas cru assez maître de vous pour tarder si longtemps à le prononcer. Je dois cependant vous rendre cette justice, que vous l'avez amené très naturellement, et placé juste à point ; mais sachez que mademoiselle Lagarde est encore plus prudente que vous et moi, et m'a déclaré au dernier moment ne vouloir pas faire un pas, même un pas de fée, en dehors des limites de la sagesse, c'est-à-dire de la palissade du jardin.

– Quoi ! vous seriez seule !

– Ici, oui ; mais mademoiselle Lagarde est dans la coulisse là-bas.

– Seule ! répéta Semplice.

– Seule en scène.

– Alors, j'ai bonne envie de me jeter à vos pieds.

– Toujours comme au théâtre.

Voyant pourtant que Semplice, resté assis jusque-là, commençait déjà d'avoir un genou en terre, elle sourit et fit une petite moue de satisfaction, mais elle reprit aussitôt :

– Seule, vous dis-je, et prête, au moindre mouvement de votre part, à disparaître par où je suis venue, en un clin d'œil : D'ailleurs, je vous en avertis, seigneur Valère, à voir la direction que vous prenez, vous ne tomberiez pas à genoux, comme il convient, juste en face de moi. Il n'y a là rien d'étonnant, du reste ; ledit agenouillement, n'étant pas à mon adresse, tomberait mal. Ainsi, relevez-vous : vous manqueriez votre effet.

– Toujours la même ! dit-il en se levant tout à fait.

– Pourquoi pas ? je suis constante, moi !

– Eh bien, c'est dit : je suis à votre merci, je suis votre esclave, votre captif… tout ce que vous voudrez, ajouta-t-il, comme s'il ne faisait qu'exprimer autrement la même pensée.

Mais elle ne s'y méprit pas, ou ne voulut pas avoir l'air de pouvoir s'y méprendre, car elle s'expliqua avec une certaine vivacité :

– Tout ce que je voudrai ! Voyez un peu comme on s'humanise ! mais je ne m'y trompe pas : vous ne dites si bien que parce que je ne veux pas beaucoup, et que vous le savez.

– Eh ! que puis-je savoir, je vous prie ? N'ai-je pas un épais bandeau sur les yeux, et ne suis-je pas pieds et poings liés devant vous ?

– Ah ! par exemple ! les pieds sont libres, et il ne tiendra qu'à vous d'en user, comme je vais vous le dire ; et quant aux poings, il me semble que c'est le mien qui est prisonnier, car, sans reproche, je le sens comme dans un étau, seigneur Valère, et vous ne me permettez pas même de le retourner. Croyez-vous cette position bien agréable, et que moi aussi je ne sois pas à la gêne ? Mais tenez ! si vous voulez me promettre de rester tout aussi docile et soumis sans bandeau, je vous l'ôterai.

– Certainement, je n'en exécuterai pas moins vos ordres en aveugle : seulement, je vous verrai.

– Oui, cela me fatigue d'avoir ainsi toujours la main prise et le bras étendu, en sorte que je vais vous décapuchonner… Ah ! n'essayez pas de le faire vous-même : tout serait gâté. C'est un traité en forme que je vous propose ; je vous rends l'usage de vos yeux ; mais donnant donnant : vous me rendrez celui de ma main, que vous serrez par trop fort, et qui a grande envie d'être délivrée. Voyons, est-ce dit ? Vous lâchez peu à peu ma main, et de l'autre, je dénoue également peu à peu, juste dans la même mesure, ce bandeau qui doit aussi, je l'avoue, terriblement vous gêner. D'un mouvement irréfléchi et instantané, elle porta sa main restée libre derrière la tête du jeune homme, et posa le bout de ses doigts sur le nœud ; mais ce ne fut qu'un éclair de temps qu'ils s'y appuyèrent ainsi.

– Le nœud tient toujours bon, ce me semble, et ne s'est en rien relâché, dit Semplice.

– Assurément non ! répondit-elle ; mais, une fois d'accord, vous voyez comme je le dénouerai sans peine. Rien que cela !… et elle répéta son geste. Si vous êtes pressé cependant, il est certain que j'aurai encore plus tôt fait avec les deux mains qu'avec

une seule, et il serait galant à vous, outre que vous y auriez avantage, de me rendre celle-ci dès à présent.

Semplice, pour toute réponse, se mit à serrer cette main de plus belle.

– Je m'y attendais ; toujours le même ! pourrais-je dire à mon tour, reprit Julia : toujours circonspect ! toujours gardant ses avantages, et avançant pas à pas sans avoir l'air de rien ! Oh ! je vous connais !

– Mais de quelle autre manière m'avancer ? s'écria naïvement et résolument Semplice : si tant est que j'avance, ajouta-t-il. Ne suis-je pas un pauvre aveugle ? Ne me voulez-vous pas tel ? Je vais à tâtons, comme je puis : encore ne sais-je pas seulement si j'avance ou si je recule. Le plus probable, c'est que je tourne sur moi-même, en donnant à rire à ceux qui voient clair, et que je me retrouverai finalement à mon point de départ après un long et dangereux circuit.

– Pauvre aveugle ! fit-elle, d'un air de commisération ironique ; mais c'est pourtant vrai ce que vous dites là : seulement…

– Seulement ? répéta Semplice, s'apercevant qu'elle hésitait.

– Seulement, c'est vous qui le voulez ainsi, acheva-t-elle, comme si elle ne faisait que rester dans la situation.

– C'est que je le veux ainsi ?

– Sans doute, continua Julia d'un ton tout à fait calme et naturel, puisque vous ne m'avez pas encore dit si je devais dénouer ce bandeau, oui ou non.

– Dénouez, dénouez bien vite !…

– Vous savez nos conditions.

– Ah ! c’est vrai : j’avais oublié.

Il parut réfléchir.

Elle l’observait attentivement.

Il desserra un peu les mains ; mais les resserrant aussitôt sans lâcher prise :

– J’aime mieux garder le bandeau, dit-il.

Elle approuva d’un petit mouvement de tête, charmant signe de satisfaction, mais malheureusement invisible pour celui qui en était l’objet.

– Toujours prudent ! mais est-ce bien calculé ? reprit-elle. Un Tiens vaut-il réellement mieux qu’un : Vous allez voir ?

– Oui, dans le cas présent ; et, au reste, dans la plupart des cas.

– Comment cela ?

– Eh ! ne vaudrait-il pas mieux ne pas voir ce qui aussi bien vous échappe ?… Puis, ajouta-t-il d’un ton plus tranquille, vous savez : les aveugles ont de singulières clairvoyances intimes ; vous, par exemple, avec ou sans bandeau, je vous vois. Je commence ainsi à m’habituer à mon état d’aveugle ; s’il a ses privations, je serais un ingrat de ne pas reconnaître qu’il a aussi ses bénéfices et ses droits. Je m’y tiens donc, comme vous dites. Aveugle vous m’avez fait, aveugle je reste pour vous servir.

– Et moi, je ne suis pas dupe de vos beaux raisonnements ! Si vous préférez garder ma main, plutôt que d’y voir clair, c’est que vous ne vous fiez pas à moi. Vous pensez qu’au lieu de vous rendre la vue, mon premier soin serait de m’enfuir sans mot dire, si vous ne conserviez pas ma main en otage.

Semplice, retirant aussitôt la sienne, laissa celle qu’il abandonnait entièrement libre.

– Oh ! c'est très beau ce que vous avez fait là ! dit-elle après un instant de silence, comme si elle eût voulu l'éprouver encore, et avec un sourire plus sensible jusque dans le son de sa voix. Avouez pourtant que vous me croyiez déjà partie ! Mais ce n'en est que plus beau ; aussi, je n'en abuserai pas. Laissez-moi seulement un peu reposer mon bras.

Et, faisant jouer ses doigts les uns dans les autres comme pour s'assurer qu'ils étaient en bon état, les tenant un moment entrelacés sur son front ou les passant dans ses cheveux :

– À présent, continua-t-elle, à présent que ma pauvre petite main a pu se délasser à l'air libre et se détendre, elle va rentrer docilement dans sa prison de fer, son « carcere duro, » comme j'aurais bien le droit de l'appeler. Mais, auparavant, laissez-moi assujettir le bandeau, car je me méfie de vos clairvoyances intimes, subtil aveugle que vous êtes, et contre lequel on ne saurait trop se prémunir.

Ces mots lancés en riant, elle passa derrière lui et, rajustant le nœud, le serra hardiment de toute la force de ses dix doigts : donc, rien que pour un nœud, dix fuseaux d'ivoire bien comptés, si la méthode dont elle s'était servie pour dénouer celui du bateau lui parut également nécessaire pour nouer celui-ci ; mais la personne de qui nous tenons ce détail, quoique fort à même de bien voir, puisque c'est et ce ne peut être que la lune et qu'elle n'avait pas de bandeau, déclare n'avoir eu ici à remarquer absolument autre chose qu'un grand nœud rudement serré tout d'un trait avec autant de prestesse que de solidité.

– Vous avez beau faire, répétait néanmoins Semplice, j'y vois !

Force lui fut donc de donner un second tour de fuseau, et de s'assurer que l'étoffe soyeuse, en pressant les cheveux, ne risquait pas de glisser ou de remonter par son élasticité propre, combinée avec celles de boucles noires, épaisses et fines.

– Allons ! dit-elle : de la bonne foi ! Y voyez-vous comme cela ?

– C'est selon ! répliqua-t-il.

– Voyez-vous le lac ?

– Non.

– Les montagnes ?

– Non.

– Voyez-vous mademoiselle Lagarde ?

– Non.

– Je vous attendais à cette dernière épreuve ! Vous croyez qu'elle n'est pas là : en êtes-vous certain ?

– Puisque vous me l'avez dit.

– Mais la voilà maintenant qui arrive : elle s'est décidée à la fin.

– Je ne la vois pas davantage.

– Quoi ! pas même là-bas, toujours errant sur la frontière, où, il est vrai, je ne suis pas bien sûre moi-même de la distinguer d'ici.

– Je ne la vois pas.

– Nullement ?

– Nullement.

– Alors, puisque vous ne la voyez pas, ne pouvant réellement pas la voir, je ne crois plus à vos clairvoyances intimes. Ah ! attendez ! encore une expérimentation capitale. Voyez-vous la lune ?

– Non.

– C'est singulier… mais je comprends : mademoiselle Lagarde n'est pas là. Enfin, je peux être bien tranquille, car moi, pour sûr, vous ne me voyez pas, puisque vous me croyez revenue tout droit devant vous, et que, pour vous éprouver, je suis restée un peu de côté. Ainsi, vous voyez bien que vous n'y voyez pas.

– J'y vois ! affirma encore Semplice.

– Oh bien ! comme cela, je n'y puis rien, et ne m'en inquiète point. Donc, vous voilà aveugle autant que possible, et bien décidé à obéir en aveugle aussi.

– Que faut-il faire ?

– Vous laisser conduire.

– Par qui ?

– Par moi.

– Avec vous j'irai partout où vous voudrez.

– Cela, c'est bien quelque chose ! Mais commençons d'abord par rejoindre mademoiselle Lagarde, et puisque vous préférez ne pas y voir clair, je vous rends votre guide ; tenez, voici ma main.

Ce fut donc sans résistance, mais, comme il avait les yeux toujours bandés, non sans se laisser doucement tirer par elle, que Semplice obéit à la direction qu'elle lui imprimait. Elle lui fit faire ainsi quelques pas en zigzag, s'amusant encore de l'idée de le dépayser. Puis, entrant dans un pli de terrain, elle suivit ce petit val en miniature jusqu'à l'endroit où il se perdait en pente douce sur les flancs du monticule isolé. Là, se trouvait un grand châtaignier, dont les basses branches, longues et tortues, ve-

naient ramper jusque dans l'herbe. Près de la tige même elles n'étaient qu'à quelques pieds de terre, il fallait donc s'y baisser pour aller plus loin ; elle le dit à Semplice et, comme il ne pouvait pas la voir lui donner l'exemple, elle lui mit le doigt sur le sommet de la tête jusqu'à ce qu'il se fût courbé juste au point nécessaire. Elle reprit un peu plus loin entre des buissons de lilas et de cytise en fleur qui lui avaient servi aussi à masquer son arrivée. Parfois les grappes odorantes gênaient leur passage. Elle les écartait de la main, non sans se donner çà et là le malin plaisir de les laisser retomber sur son compagnon, dont elles venaient ainsi fouetter doucement le visage, et qui s'étonnait alors de ne les avoir jamais trouvées si fraîches et si embaumées. Il en fit une fois la remarque tout haut ; mais il eut tort, car de ce moment elles le laissèrent tranquille, et il se plaignit en vain que leurs innocentes caresses eussent cessé.

Bientôt elle s'arrêta, et lui dit :

– Attention ! il y a ici quelques marches de pierre, et encore sont-elles assez raboteuses et mal taillées. Posez bien vos pieds, seigneur Valère, c'est ici que votre clairvoyance intime et votre seconde vue pourront vous être réellement de quelque utilité. – Bien ! là ! c'est cela même ! disait-elle, lorsqu'il semblait chercher ou hésiter. Mais je vois, ajouta-t-elle, qu'il faut, de toute nécessité, pour continuer notre voyage périlleux, que nous fassions un petit changement dans nos positions respectives, c'est-à-dire, qu'au lieu de persévérer à tenir ainsi ma main prisonnière, vous m'abandonniez au contraire la vôtre et deveniez à votre tour mon prisonnier. Le passage est solide, mais ne comporte aucun faux pas dans les endroits dont j'aurai soin de vous avertir ; ainsi je dois être tout à fait libre de mes mouvements pour vous bien guider.

Il eut quelque peine à consentir à ce simple revirement de main, comme elle l'appelait, et voulut encore argumenter sur ses droits ; mais elle ne lui en laissa pas le temps.

– Il le faut absolument ! répéta-t-elle, et vite dépêchons-nous, car nous avons déjà trop tardé.

Semplice se résigna donc, et comme il sentit aussitôt qu'elle lui reprenait la main, selon l'esprit, sinon la lettre de leur traité, que même, pour mieux assurer ses pas, elle la lui tenait bien plus fortement qu'il n'avait osé le faire de la sienne, il trouva qu'à tout prendre il n'avait pas trop perdu au change, et peut-être moins perdu que gagné. Sans doute il n'y avait rien de tendre dans la ferme et indifférente pression de ces doigts légers ; mais c'était quelque chose pourtant de les sentir là, même sous le gant qui les couvrait, appuyés sur les siens et refermés. Il lui semblait être ainsi, non seulement guidé par elle, mais attiré comme par un charme que, l'eût-il voulu, il n'eût pu vaincre : ce n'était plus la main de Julia, c'était un lien subtil qui l'entraînait. Il lui était impossible de ne pas s'y laisser aller avec une douceur infinie, au risque, pensait-il sans pouvoir non plus s'en défendre, de ce qui allait advenir de tout cela pour elle comme pour lui.

Les marches gravies sans peine :

– C'est ici, lui dit-elle encore, qu'il faut redoubler d'attention, me suivre pas à pas, et ne pas lâcher ma main ni en dévier d'une ligne.

Il fut sur le point de donner à cette main même un signe muet d'adhésion et d'obéissance, et déjà il se baissait dans ce but, lorsque son guide lui dit :

– Prenez garde, ne vous penchez pas ainsi, seigneur Valère, car il y a par là des façons de précipices, et c'est l'instant de marcher droit, je vous en ai déjà averti.

Il sentait sous ses pieds une suite de dalles assez bien unies, et comprit qu'en effet ils se trouvaient sur l'un de ces pans de mur adossés çà et là au monticule, et d'où l'on plongeait parfois presque à pic sur les terrains situés au-dessous.

– Oh ! s'écria-t-il, dans son intérêt à elle encore plus que dans le sien : c'est bien imprudent ce que vous faites-là !

– Avez-vous déjà peur ? lui dit-elle.

– Abandonnez ma main, répondit Semplice, et, pourvu que vous me disiez quand je devrai m'arrêter, vous verrez que, les yeux bandés, je ne vous suivrai pas moins tout seul et sans aide. Si vous êtes obligée, au contraire, de vous occuper de mes mouvements, les vôtres en seront gênés, et vous pourriez faire un faux pas.

– Venez ! dit-elle d'une voix basse et douce : si vous êtes sage, je réponds de vous et de moi.

En même temps, elle lui serra la main avec une fermeté encore plus marquée, pour lui donner de l'assurance, de manière aussi à y joindre de l'encouragement.

– Singulière et capricieuse créature ! pensait Semplice ; quelquefois je suis prêt à croire qu'elle m'aime ; mais non : si elle m'aimait, elle n'en ferait pas autant.

Ils avancèrent donc pas à pas sur la haute muraille qui, avec les terres qu'elle soutenait, formait là une espèce de rempart. Son sommet se perdant à distance dans le vague que la nuit même la plus claire donne à tous les objets, ils eussent pu fournir le thème de quelque apparition au montagnard crédule. C'eût été au moins un gracieux et fantastique spectacle que de voir ainsi se dessiner, comme d'un piédestal aérien, sur l'azur argenté des nuits, ce jeune homme à l'air mâle, à l'épaisse et brune chevelure, marchant la tête relevée, légèrement rejetée en arrière, mais les yeux bandés, et cette belle et svelte jeune fille vêtue de blanc, tête nue, laissant ses blonds cheveux se gonfler à la brise, tandis que le bras étendu, tenant la main de son compagnon, et le regardant avec un sourire, elle semblait le guider dans les airs, à moitié tournée vers lui.

Arrivés à un endroit où le mur, devenant là inutile, s'interrompait pour faire place à un pan de rocher brut :

– J'ai presque envie, dit Julia, ou plutôt, si cela vous agrée et que vous me promettiez d'oublier le chemin parcouru, j'aurais, je crois, la faiblesse de vous permettre de voir un instant, ne fût-ce que le lac et les montagnes. D'ici, c'est magnifique, et mademoiselle Lagarde ne me pardonnerait pas de vous avoir privé de ce tableau.

Il portait déjà la main à ses yeux.

– Attendez ! dit-elle : vous risqueriez de déranger le bandeau, et je ne pourrais passer derrière vous pour le renouer, car il n'y a guère place ici pour deux.

Afin d'avoir plus tôt et plus sûrement fait, elle lui remonta doucement des deux mains le bandeau sur le front ; mais, au moment où sa vue redevint libre, leurs yeux se rencontrèrent de si près et si juste, entre ces bras ainsi levés vers lui, que, même après le soudain retour de ceux-ci à leur poste de guides, tous deux restèrent un moment silencieux.

Comme nous l'avons dit, le mur, parfois très-élevé, longeait les collines, et y remplaçait de distance en distance les bandes de rocher qui, ailleurs, suffisaient à soutenir le sol. Au-dessous, le terrain se projetait encore par gradins étroits et plantés de ceps, amphithéâtres de culture propres à cette rive du lac Léman ; ou bien il s'évidait tout à coup ; et l'on avait à ses pieds le lit large et blanc d'un torrent presque à sec en été, mais auquel il restait cependant alors assez d'eau et de voix pour se tordre en mince méandre sur son arène d'énormes cailloux et y rouler un continuel mugissement sourd, plus retentissant dans la nuit. L'œil, en le suivant jusqu'à la route de Vevey qui le traverse un peu plus bas sur un pont de pierre, le voyait çà et là écumer sous le mors, c'est-à-dire à la rencontre d'une série de digues obliques jetées comme à cheval sur ses flots, dans le double but de les tenir en bride et de leur donner de l'éperon pour les faire

mieux courir. Puis venait le lac, qui semble ici s'arrondir et se gonfler comme un sein, dans ses baies profondes ; puis les caps et les promontoires, au tournant desquels la lune se jouait ou se brisait sur les eaux ; puis Clarens, Montreux, les hameaux étagés sur la pente, les blancs chalets dans la hauteur sur les vertes croupes des monts, tandis qu'au bas, dans un renfoncement, le vieux Chillon comme un guerrier silencieux semblait veiller dans l'ombre ; enfin le haut pourtour des cimes, qui, des deux rives, tantôt s'écartent, tantôt se rapprochent, mais en se groupant toujours d'une façon si harmonieuse et si juste, que l'œuvre de la nature y fait aussi l'impression d'une œuvre d'art, et que l'on croit avoir devant les yeux, non-seulement un beau site, mais un tableau. En ce moment, sous le magique rayon de la nuit, qui vaporisait toutes les formes sans les effacer, et leur mettait seulement comme un voile indistinct et diaphane, c'était mieux qu'un tableau, c'était un rêve, mais un rêve qui deviendrait soudain la réalité.

Ils se regardèrent un moment sans rien dire, puis se tournant, toujours silencieux, du côté du tableau, ils semblèrent le contempler d'un commun accord ; mais tous deux sentaient bien qu'ils se voyaient réciproquement encore mieux. Julia, surtout, observait Semplice à la dérobée, attachant sur lui son regard, lorsqu'elle voyait le sien comme fixe et perdu dans le vague des airs.

– À quoi songez-vous ? lui dit-elle soudain, de cette voix légèrement émue dont elle lui parlait depuis un instant ; mais elle en raffermit bientôt le timbre mordant et clair, sans qu'il en fût moins mélodieux :

– Oui, reprit-elle, à quoi songe le seigneur Valère ?

– Ah ! répondit-il : au plaisir qu'il y aurait à glisser dans les airs argentés, en s'y tenant par la main…

– Voilà une pensée d'une exécution facile, il faut l'avouer !

– C'est pourtant presque ainsi qu'il me semblait voler tout à l'heure, quand je n'y voyais pas. Et maintenant, ajouta-t-il comme s'il ne faisait qu'achever sa pensée et l'exprimer tout haut, j'ai peine à me persuader pour ma part que nous ayons réellement repris terre. Le chemin que nous suivons, si solide qu'il soit, est si mince et si peu visible à distance, surtout quand la nuit supprime ou confond les lignes et les plans, que s'il y avait un passant sur la route à cette heure, nous devrions lui faire l'effet de voyager dans les airs. Pour moi qui ai toujours envié les nuages et leurs libres pérégrinations dans l'espace, quelle plus belle occasion aurai-je jamais de me figurer au moins qu'ils m'y ont pris avec eux ? Aussi ne demandé-je pas mieux que de me croire tout à fait détaché de la terre, et, en ce moment même, il me semble que je n'ai plus rien là sous mes pieds.

Soit insouciance et oubli du péril, soit habitude de le braver sur ces pics et ces cimes dont on eût dit que la nuit allait faire flotter la draperie dentelée, il avait le bras étendu, le corps penché en avant, ses pieds même dépassant un peu le rebord du précipice, comme si, entraîné par l'animation de sa pensée, il était sur le point de la réaliser.

– Prenez donc garde ! s'écria Julia, en lui saisissant la main avec vivacité, ou je penserai que vous voulez m'effrayer.

– Ne craignez rien, répondit-il en souriant et en se tournant vers elle : j'ai vu bien d'autres abîmes que celui-là, et quant à m'envoler dans les airs, comme vous ne voudriez certainement pas y venir avec moi, lors même que je vous en offrirais le moyen sans danger, j'aime encore mieux rester où vous êtes. J'ai peine pourtant à résister au plaisir de vous voir craindre quelque chose pour moi. Mais vous ! craindre quelque chose, même pour vous, et encore moins pour moi ! Je sais trop bien que si j'abordais seulement cette idée, vous ne me la pardonneriez jamais. Sans doute ici je pourrais, sans rien craindre moi-même, vous causer une peur factice, vous arracher un cri

d’émotion instinctive et soudaine, dont un autre jouirait ; mais vous ne me supposez pas une intention si puérile, n’est-ce pas, Julia ? Non ; je songeais seulement que ce serait peut-être heureux pour moi si, par un accident imprévu, je tombais là.

Et, avançant la tête, il mesura froidement de l’œil la profondeur.

– Encore ! dit-elle : quand ce ne serait qu’un geste et qu’une manière de parler, je vous le défends, entendez-vous ! je vous le défends, Semplice, puisque, sans vous en apercevoir, vous venez aussi de m’appeler tout court Julia. Je ne vous veux pas beaucoup de bien, c’est vrai ; mais de là à vouloir votre mort, ou tout au moins votre disparition dans les airs, il me reste assez de marge pour vous tourmenter, comme vous dites, sans avoir besoin de recourir à l’un des deux moyens extrêmes que vous m’indiquez. Allons ! je ne crois pas un mot de vos velléités de pérégrination aérienne, ni moins encore de descente sans parachute ; mais comme avec vous on n’est pourtant jamais sûr de ce qui peut arriver, je vous défends très-positivement de vous pencher ainsi en dehors du mur. C’est encore pis que tout à l’heure ; vous étiez beaucoup plus facile à conduire les yeux bandés, et vous ne vous penchiez au moins ni plus bas ni plus en dehors du mur que ma main. S’il vous la faut absolument pour vous maintenir en dedans de la ligne de démarcation que je vous trace, je puis vous la laisser à toute rigueur.

Comme, en effet, il tenait toujours cette main qui était revenue précipitamment se placer sur la sienne pour l’empêcher de se trop avancer sur le bord, il la porta soudain à ses lèvres avec un mouvement dont il ne fut pas le maître.

– À présent que vous voilà rentré dans votre personnage de galant chevalier, seigneur Valère, lui dit-elle, non sans quelque effort sur elle-même pour reprendre son rôle, nous allons nous remettre en route, s’il vous plaît !

– Encore un mot, reprit-il, un seul, que je vais vous dire comme je le pense, dans toute sa simplicité et dans tout son sérieux, et que je vous conjure de prendre tel qu'il est, sans y soupçonner rien.

– Voyons ce grand mot, dit-elle.

– Je suis trop heureux ce soir : laissez-moi maintenant m'éloigner, emporter mon bonheur, dussé-je n'en plus avoir que le souvenir sans aucune espérance, sans même la pensée de le ressaisir jamais. Pour moi, il est tel que je n'aurais pas même osé le rêver, il est complet. J'ai trop peur, pardonnez-moi ce reste de défiance, d'un bonheur qui, si je vais plus loin, ne peut que diminuer et s'évanouir.

Parmi tous les genres de résistance que Semplice pouvait apporter à son projet, Julia n'avait pas prévu celui-là. Elle resta un moment interdite et saisie à ce langage du cœur, contre lequel, ne le connaissant pas, elle n'avait pu se mettre en défense ; un éclair plus humide traversa ses yeux ; mais le mauvais esprit qui la poussait au malheur de Semplice et au sien peut-être, reprenant le dessus, elle frappa tout-à-coup le rocher de son charmant petit pied mutin :

– Et la fête de ma mère ! s'écria-t-elle : et cette surprise que je lui veux faire et pour laquelle il nous reste à peine le temps de tout préparer ! et mademoiselle Lagarde à qui je vous ai annoncé et qui probablement déjà s'impatiente là-bas ! non, non, seigneur Valère, vous êtes en ma puissance, et je ne vous lâche point. Voyons ! que je vous remette vite ce bandeau sur les yeux ; j'ai eu tort de vous permettre de l'ôter ; voilà bien dix minutes de perdues à jaser, ce me semble ; avec le bandeau, vous étiez non-seulement aveugle, mais muet, et, partant, de toute manière, bien plus facile à conduire, beau ténébreux.

La sentant décidée, et ne pouvant ni ne voulant apporter plus d'effort dans la résistance, Semplice n'eut d'autre parti à

prendre que de rentrer dans sa tactique passive, et de s'en remettre à son destin.

– Allons ! dit-il, vous le voulez : comme toujours je me soumets. Seulement, poursuivit-il de ce même ton ému et sérieux qu'il venait de prendre avec elle et qu'il lui eût été impossible de changer en ce moment contre un autre, seulement vous me ferez grâce du bandeau : je vous l'ai dit, je me sens trop heureux pour continuer ce badinage comme il le faudrait ; et puis, pour vous c'est assez et même par trop d'imprudence. Croyez-vous d'ailleurs, que, sans y voir, je n'aie pas fort bien deviné le chemin, et vous me connaissez assez pour savoir que je n'en abuserai pas. N'ayant plus les yeux couverts je marcherai plus librement et nous serons plus vite arrivés. Ainsi, laissez-moi vous guider à mon tour : ce sera encore pour moi un bonheur, le dernier peut-être.

À ces mots il passa devant elle et, lui tendant la main, qu'elle accepta sans objection, ils eurent bientôt gagné l'autre extrémité du mur. Là ils trouvèrent un sentier qui les conduisit à un bouquet d'arbres derrière la maison de madame Glenmore, à l'endroit choisi par Julia.

Un peu avant d'arriver, et comme il quittait son bras qu'elle lui avait abandonné pendant la dernière partie du chemin :

– Conservez-moi le souvenir de ce moment heureux, que votre pensée du moins ne me le reprenne pas, et pour cela déjà vous serez aussi bonne que belle, lui dit-il à demi-voix.

– Moi, belle ! fit Julia ; oui, comme toutes les jeunes filles qui ne sont pas absolument laides ; mais, aux yeux d'un peintre, on n'est pas belle à si bon marché, convenez-en.

– De la méchanceté, passe encore, mais de l'hypocrisie ! dit-il en la regardant.

Elle se tut, et ne répliqua plus rien.

– Enfin, il m’a pourtant dit que je suis belle, mais il ne m’a guère dit autre chose, pensait Julia qui, de nouveau hésitante, se sentit bientôt reprise de son amour de l’imprévu et, non sans quelque vague remords, se raffermit dans son dessein.

VII

L'endroit où elle conduisit notre héros était situé, nous l'avons dit, derrière la villa qu'habitait madame Glenmore. On pouvait y parvenir aussi, comme ils venaient de le faire, de l'extrémité de la terrasse et du jardin, par une allée sablée qui faisait le tour d'un petit parc et aboutissait, sur la lisière des vergers, à un pavillon devant lequel se trouvait un banc adossé à de grands arbres. La vue courait de là sur les prés en pente, entre le dernier renflement des montagnes, ou cette éminence que Semplice et Julia venaient de tourner, et les coteaux déjà plus hardis qui s'élançaient au-dessus.

– C'est ici, dit Julia : nous y serons plus en sûreté et plus certains du secret que sur le tertre auquel j'avais pensé d'abord, et où je doute, d'ailleurs, que j'eusse pu entraîner mademoiselle Lagarde. À la maison, tout le monde dort en ce moment, et le peu d'éloignement où nous en sommes est encore un gage de sécurité ; on nous soupçonnera moins, aussi près. Vous voyez, ajouta-t-elle en riant, que j'y vais bravement comme à la guerre, où il faut souvent affronter le péril pour l'éviter. Puis, à mettre tout au pire, quoiqu'il n'y ait assurément rien à craindre, s'il survenait quelque incident imprévu, nous serions aussitôt rentrées par la porte de derrière, et vous, vous auriez bientôt disparu sous les arbres des vergers. Enfin, voilà bien le meilleur endroit, je pense, que j'aie pu choisir pour répéter la petite scène dont je veux faire une surprise à ma mère le jour de sa fête. C'est une bagatelle, au moins ; ne vous attendez pas à autre chose ;

mais, vous le savez, en pareil cas, l'intention est tout. Vous, naturellement, vous continuerez à être Valère, mais de mon autorité privée métamorphosé en berger, dont je vais vous apporter les insignes, le chapeau de paille, la panetière, le chalumeau que vous avez fabriqué l'autre jour pour nous amuser, et dont vous jouez aussi bien que le berger de la « Flûte enchantée. » Mademoiselle Lagarde sera une bergère quelconque, avec laquelle vous vous promenez comme par hasard, – comme par hasard, seigneur Valère ! – lorsque vous rencontrez, sur le bord de la forêt, une pauvre vieille près de succomber de fatigue et de chagrin. Cette intéressante vieille, ce sera moi, ne vous déplaise ?

– Oh ! cela me déplaît beaucoup ! fit Semplice.

– Attendez ! reprit Julia. Vous me ramassez donc au coin d'un bois, et, assez embarrassé de votre trouvaille, ne sachant trop qu'en faire, vous apercevez une maison isolée, vers laquelle il va sans dire qu'une faible lumière, brillant tout à point, attire vos yeux et guide vos pas dans l'obscurité. Vous arrivez, vous heurtez, vous exposez le cas, et vous demandez pour moi l'hospitalité. Il va sans dire aussi que cette maison est celle de madame Glenmore. On s'empresse de nous recevoir, on me soigne, on me donne des cordiaux, on me ranime, on me ressuscite, et alors moi, je me déclare, je me fais connaître, je suis une fée, ni plus ni moins, une fée véritable, si vous le voulez bien.

– Pour véritable, dit Semplice, je le crois sans peine, mais…

– Je vous vois venir, interrompit Julia, Monsieur de la Défiance personnifiée : vous désirez savoir si je suis une bonne ou une mauvaise fée. Rassurez-vous : très-bonne, comme vous verrez.

– Non, dit-il, ce n'est pas cela qui m'inquiète : c'est ce rôle et ce costume de vieille ; même en fée, je ne vois pas comment vous vous en tirerez.

– Rassurez-vous encore sur ce point je suis une vraie fée, une bonne fée, et même une jeune fée, pour ne pas vous contrarier. Rejetant ma mante et mon chapeau de vieille, j'apparais soudain dans tout l'éclat de ma puissance et…, puisque vous le voulez bien, de ma beauté ; car, étant fée et jeune, le moyen que je ne sois pas belle ou que je ne le paraisse du moins ? D'ailleurs, quand j'aurai rejeté mon affreux chapeau de paille qui me couvrait la figure presque jusqu'au menton, on me verra autour de la tête un cercle de petites étoiles bleues, qui ne seront autres que ces charmantes gentianes, d'un si parfait azur, que vous nous avez rapportées hier de votre course sur les premières pentes des monts. Il me semble que ce diadème d'azur n'ira pas si mal à mes cheveux, puisque, à en croire le bruit public, ils sont blonds. Voyons, qu'en dites-vous, Monsieur le rêveur, ajouta-t-elle, en soulevant de la main une de ces larges ondes dorées, comme si elle voulait le forcer à y porter les yeux. Mais vous êtes si difficiles, vous autres artistes, fit-elle en la laissant retomber, si difficiles en matière de beauté, que vous ne croyez qu'à celle que vous avez dans la tête. Vous pensez donc que ma couronne de petites gentianes ne m'ira pas bien ?

– Trop bien ! s'écria Semplice, les yeux toujours fixés sur ces boucles encore à demi soulevées.

– À d'autres ! Avec vous, c'est toujours trop ou trop peu, lui échappa-t-il de dire comme si elle eût pensé tout haut.

Mais rentrant aussitôt dans le sujet et dans le léger ton d'emphase avec lequel elle avait commencé de l'exposer :

– Ainsi, continua-t-elle, c'est décidé, vous y donnez votre approbation, je suis une fée, une bonne et belle fée, la fée Gentiane, puisque j'en aurai les attributs, et d'ailleurs il me faut bien avoir un nom. Je m'intéresse au berger Semplice, bien qu'il se défie de moi, et que, pour chercher à m'échapper, il se déguise sous toutes sortes de personnages, celui du seigneur Valère, celui d'un peintre, celui d'un batelier, d'un voyageur, d'un veuf, et une foule d'autres que mon art n'a pu encore découvrir ; mais il

a beau faire : outre que cela même pique ma curiosité (et si une curiosité de femme n'est pas peu de chose, que doit être celle d'une fée !) je vous l'ai dit, je m'intéresse à lui et, ajouta-t-elle avec une légère pause…, et à sa bergère. Seulement j'ai voulu les éprouver, surtout le berger Semplice. Comme il a la manie de toujours recommander aux gens d'être bons, j'ai voulu savoir si lui-même l'était. Je me suis donc présentée à lui et à sa bergère, sous les traits d'une pauvre vieille, digne de commisération. Je dois reconnaître à leur louange qu'ils ont aussitôt cessé leur conversation langoureuse pour venir à mon secours. Je suis donc contente de l'épreuve ; aussi veux-je leur octroyer un don…

Là dessus, – continua Julia d'un ton tout simple et comme si elle ne faisait plus qu'esquisser en quelques mots le dénouement de sa fiction, quoiqu'elle méditât d'y en ajouter un second dont elle ne parlait pas, – là dessus, vous comprenez, vous me demandez d'employer tout mon pouvoir en faveur de la bonne dame qui nous donne l'hospitalité : ce que je vous accorde à l'instant. Mademoiselle Lagarde me fait cette demande en vers qu'elle a préparés, et un peu compilés, je crois, pour la circonstance. Je déclare exaucer ses souhaits et ses vœux pour ma mère ; je voudrais même chanter ma réponse sur un beau motif, celui, par exemple, de la fin de la « Symphonie Pastorale », et notre petite scène ainsi terminée, nous sommes si émus tous les quatre, que je ne répondrais pas que nous ne nous embrassions.

– Très-bien ! dit Semplice ; je ne doute pas que, grâce à la fée, tout cela ne réussisse à merveille et ne soit charmant.

– Enfin, j'aurai eu au moins une fois votre approbation. Maintenant, je vais vite chercher notre chère Garde, que je croyais trouver ici, mais qui se sera ennuyée de nous attendre, et vous rapporter les insignes de votre dignité pastorale, tels que nous vous les avons préparés.

Semplice, resté seul, voulut réfléchir un peu, selon sa coutume dans les grandes occasions ; mais, à sa propre surprise, il ne le put jamais ; lui qui, sur une pointe des Alpes où le moindre

faux pas l'eût perdu sans ressource, envisageait froidement le béant abîme et calculait d'un œil calme où il devait mettre son pied, il se sentait incapable de recueillir en ce moment ses pensées. Il avait beau se demander ce que tout cela signifiait, et où tout cela le mènerait, il ne pouvait voir qu'une chose, la charmante main qui l'avait amené jusque-là en réalité. Il lui semblait la tenir toujours dans la sienne, et suivre encore Julia, les yeux toujours bandés ; s'il les fermait, il la voyait se dresser tout à coup devant lui, lui faire signe d'un air espiègle, ou lui montrer du doigt le chemin, se dérober et courir en avant comme un lutin léger, puis revenir, l'engager, l'intriguer, lui sourire, s'arrêter et, d'un mouvement gracieux, presque tendre, appuyer une main sur son front, sur ses yeux ; il croyait entendre le frôlement des plis de sa robe blanche, se sentir frappé au passage par les rameaux fleuris sous lesquels elle avait dû se courber elle-même et qui avaient dénoué à demi ses cheveux. Bref, comme il nous le disait dans la suite, il lui fut impossible de faire aucune autre espèce de réflexion.

Julia revint bientôt, apportant une partie du costume de Semplice et conduisant mademoiselle Lagarde, ou plutôt, un bras passé autour de sa taille, la poussant doucement au milieu de l'obscurité.

– Tenez, voici notre belle effrayée, dit-elle ; mais ce n'est pas sans peine que je l'ai amenée jusqu'ici. Soit peur feinte ou réelle, soit dépit de ce que son berger a tant tardé à venir au rendez-vous, elle voulait encore rétrécir le cercle des convenances et le borner à la terrasse du jardin. Je lui ai d'abord démontré que c'était déjà les avoir dépassées que d'être restée si tard sur la terrasse, malgré l'incontestable beauté de la nuit. Puis, je lui ai déclaré à mon tour que si elle ne voulait pas faire un peu la folle avec moi, je la ferais toute seule et irais vous rejoindre à l'endroit convenu, ne fût-ce que pour vous dire de vous en aller ; ce qui l'a si fort alarmée, ma témérité, je ne sais, ou l'idée de votre départ, qu'elle est revenue à de meilleurs sentiments. Enfin, pour achever mon discours en trois points, un

dernier argument l'a tout à fait décidée, c'est qu'elle était déjà habillée selon le programme, et regardez en effet comme cette robe à la bergère lui sied bien ; que sera-ce quand nous y aurons joint des fleurs en sautoir, et un chapeau rond tout garni de rubans et tout pavoisé ! Pour vous, beau pâtre, ajouta-t-elle en donnant à Semplice ce qu'elle portait sur son bras, voici toujours votre panetière, votre chalumeau, et votre veste sans manches, que nous vous aiderons à mettre, car vous ne sauriez jamais vous l'ajuster tout seul. Ce commencement de costume pourra suffire pour la répétition, le reste viendra plus tard, et nous aurons soin, pour la représentation définitive, que vous trouviez de quoi vous habiller de pied en cap dans ce petit pavillon, là tout près. Et maintenant, attendez-moi encore un instant : il faut qu'à mon tour j'aille aussi un peu m'habiller, mais dans quelques minutes c'est fait.

S'échappant à ces mots, elle les laissa seuls dans ce réseau d'ombre et de lumière qui s'étendait à leurs pieds sous les arbres, et qui ne figurait pas trop mal celui de ses propres pensées s'entrelaçant autour d'eux et en elle comme un filet.

Mais, au moment de rentrer dans la maison par cette petite pièce du rez-de-chaussée dont elle avait fait son atelier, elle hésita, et, tournant brusquement sous le péristyle, elle se mit à marcher d'un pas rapide sur la terrasse.

– Faut-il ?... se demandait-elle : il ne reste qu'à donner l'éveil... mais voilà que je n'ose plus à présent... Vraiment, ma mère n'y songe pas de dormir ainsi sans penser à rien, quand nous sommes à courir comme des folles au clair de lune ! Pourquoi n'irais-je pas lui dire de venir l'admirer aussi ? pourquoi ?... Mais non : je n'ose plus, je ne veux plus. Ils sont là tous deux cependant... Que se disent-ils ? Mais, au fait, est-ce que je m'en soucie ! Allons dormir... Eh oui ! c'est cela, fit-elle en frappant des mains : la bonne idée ! laissons-les rêver tout à leur aise, et allons dormir. Oui, oui, je vais me coucher tout tranquillement sans rien dire, et, de cette façon encore, je les attraperai

bien… Il m’en voudra terriblement… Mais quoi que je fasse, est-ce qu’il ne m’en veut pas toujours, et de tout, et sur tout ! S’il m’aimait, est-ce qu’il ne me pardonnerait pas tout, et ne serais-je pas sûre de le ramener toujours ? Eh bien ! qu’il m’en veuille, puisqu’il lui plaît ainsi ! C’est cela ! c’est cela ! répéta-t-elle en courant : laissons-les rêver ensemble, et allons dormir !

Comme elle s’animait à ce changement d’idée et se dirigeait précipitamment vers la maison, en s’écriant à haute voix : – Allons dormir ! – En effet ! répondit-on derrière elle. Et, se retournant, elle se vit tout-à-coup face à face avec sa mère, débouchant d’une des contre-allées du jardin.

– En effet, vous feriez bien ! répéta madame Glenmore ; ou plutôt, continua-t-elle, depuis longtemps vous auriez dû le faire. Je suis étonnée de vous trouver ici, Julia !

Surprise et, pour ainsi dire, forcée de tomber dans son propre piège au moment où elle venait d’y renoncer pour les autres.

– C’est que, répondit-elle avec embarras, j’avais cru entendre du bruit dans le jardin.

– Et moi aussi, dit madame Glenmore : mais comment se fait-il que nous ne nous soyons pas rencontrées ?

– Il y a déjà quelque temps que je suis descendue, et quand j’ai vu qu’il faisait si beau, je me suis un peu attardée.

– Je n’aime pas ces promenades nocturnes ; mais, enfin, c’est sans doute vous que j’aurai entendue.

– Probablement.

– Comme moi, vous n’avez vu personne ?…

– Je ne puis pourtant pas mentir pour eux, pensait Julia, dont le silence contraint frappa sa mère, qui répéta d’un ton bref :

– Personne ?

– De dangereux, non assurément, chère mère.

– Quoi ! vous auriez réellement vu quelqu'un… Quelle imprudence !… Ici, sur la terrasse ?

Julia secoua la tête.

– Dans le jardin ?

Même signe de dénégation.

– Qui croyez-vous que ce puisse être ?

– Qui ?…

Julia s'arrêta. Elle voyait le fil de ses mauvaises pensées fatalement revenu sur elle par un juste retour : elle y résistait et y cédait à la fois, comme un nageur luttant contre le torrent qui l'entraîne.

– Oui, je veux savoir qui vous avez cru reconnaître ; qui que ce soit, dit nettement madame Glenmore.

– Eh ? qui serait-ce, s'écria Julia, emportée par sa nature impétueuse et, puisqu'on la poussait dans le précipice, aimant mieux, plutôt que de se jouer ainsi sur ses bords, s'y jeter tout d'un coup les yeux fermés, – Qui serait-ce, sinon…

– Sinon ?… répéta impérieusement sa mère.

– Eh ! sinon M. Semplice et mademoiselle Lagarde.

– Vous en êtes sûre ?

– Parfaitement sûre.

– Ainsi, vos soupçons…

– Laissons mes soupçons, ma mère.

– Enfin, que signifie tout cela ? Voudrait-il l'enlever par hasard ?

Quoique mortellement triste à présent, Julia ne put s'empêcher de rire à cette supposition.

– L'enlever ! dit-elle : M. Semplice enlever quelqu'un ! Ah ! la bonne idée ! Est-ce qu'on enlève encore de notre temps ?

– Mais, enfin, où peuvent-ils être allés ?

– Tout bonnement vers le banc du petit pavillon, où ils sont non moins tranquillement à causer, voilà tout, chère mère.

– C'est déjà bien assez !

– Rentrons-nous, chère mère ? Je me sens fatiguée.

Restée seule avec Semplice, mademoiselle Lagarde se tenait debout, silencieuse, à la place même où Julia l'avait « abandonnée aux serres du vautour, » comme celle-ci se plaisait à le dire, sans se plaire aussi bien à le penser. Immobile et les yeux fixés à terre, on voyait seulement, à sa main appuyée contre le petit banc, qu'elle tremblait. Semplice, l'invitant à s'asseoir, la remit peu à peu, en lui parlant de choses indifférentes, puis de leurs sujets accoutumés d'entretien, où le nom de Julia revint naturellement se placer.

– Sans doute, dit enfin Semplice, elle nous engage dans des choses étranges, mais c'est pour sa mère ; et, d'ailleurs, elle est ainsi, et c'est ainsi, n'est-ce pas, malgré tout, que vous l'aimez ?

– Oui, elle est encore si enfant… et en tout si extraordinaire, répondit mademoiselle Lagarde d'une voix basse et toujours un peu émue.

– Mais, enfin, elle vous est sincèrement attachée, et vous avez une seconde mère en madame Glenmore : elle vous regarde comme sa fille aînée.

– Madame Glenmore est remplie de bonté pour moi, dit mademoiselle Lagarde, et c'est assurément la personne au monde que je respecte et vénère le plus, et dont je doute le moins, ajouta-t-elle d'un air pensif ; mais j'ai trop aimé ma pauvre mère et j'en chéris trop le seul souvenir pour donner même ce nom à nulle autre : cela me ferait mal.

– Oui, vous avez raison ! fit Semplice après une pause ; je suis comme cela aussi.

– Vous m'appelez une rêveuse, poursuivit mademoiselle Lagarde ; que voulez-vous que je fasse ? je rêve, parce que je suis solitaire : il faut bien rêver, quand on est seul…, à moins de pleurer, ajouta-t-elle, en laissant retomber sa voix.

Mais toute cette réflexion lui était venue comme un trait, et elle l'avait exprimée d'un ton simple et franc, presque vif, avec une fixité de regard qui n'avait plus rien de vague, mais sans se tourner encore vers Semplice. On sentait cette fois que c'était bien elle, et non plus ses poètes, qui parlait. Le tout sans plainte et sans aigreur, comme une souffrance déjà ancienne, mais, pour cela même, irrévocable et sur laquelle il n'y avait plus à revenir.

C'était le cri d'un cœur ordinairement voilé qui se découvre un instant, et oublie de se laisser oublier.

Cette réalité de vie et d'accent en donnait à la figure, à la physionomie de mademoiselle Lagarde : elle lui rendait, pour ainsi dire, son genre d'attrait, toujours un peu gêné sans doute et où manquait la grâce, mais non pas, à défaut d'expression plus vive ou plus tendre, la faculté rare de s'intéresser encore aux autres lorsqu'on ne s'intéresse plus beaucoup à soi. Nous avons vu, d'ailleurs, que si elle n'avait pas ce qu'on appelle de l'agrément, elle n'était point cependant sans certains traits de beauté. Ses joues pâles, mais unies, n'avaient plus le duvet de pêche et n'avaient jamais eu les vermeilles fossettes de celles de Julia, mais on n'y pouvait surprendre aucun de ces plis d'une

autre nature qui témoignent du passage du Temps et sont comme la trace d'un coup de son aile. Si de longues boucles y tombaient assez bas, ce n'était pas pour y rien dissimuler, dans ce grave moment de sa vie où une autre à sa place aurait cru nécessaire de se mettre sous les armes. La pire supposition qui pût venir à l'esprit, c'est qu'elle avait trouvé autrefois plus poétique cette manière de se coiffer, et qu'elle l'avait gardée dès lors, la développant plus ou moins selon les occasions, mais sans y attacher d'importance particulière.

Aussi, nous avons à peine besoin de le dire, Semplice n'y fit-il pas autrement attention. En revanche, il fut frappé de cet aspect en quelque sorte intérieur et secret où mademoiselle Lagarde se révélait sous un jour à la fois plus réel et plus à son avantage.

– Oui, dit-il, je le vois, vous souffrez, ou du moins vous avez souffert.

– Oh ! reprit-elle, continuant à raffermir sa voix, ne me croyez pourtant pas ingrate, et Dieu me garde de l'être jamais ! Combien de pauvres filles, isolées et sans famille comme moi, voudraient être à ma place ! Madame Glenmore a le cœur le plus généreux et le plus haut placé. Je sais que je puis compter sur elle mieux encore que sur une amie, et même sur Julia, malgré ses caprices. Mais ajouta-t-elle avec un sourire qui n'avait rien non plus d'affecté, moi aussi ne suis-je pas une grande étourdie, même plus grande et surtout plus âgée qu'elle, sans avoir par conséquent une aussi bonne excuse à faire valoir ? Je vous ai dit comment j'avais été amenée à vivre beaucoup dans mes pensées et, si vous voulez, dans mes rêveries ; mais je sens bien que la nécessité a fini par devenir une habitude, et, vraiment, je conviens que je rêve un peu trop : vous-même, vous m'en avez avertie…

– Dites que je vous ai méconnue, et peut-être que je vous ai fait souffrir aussi.

– Vous, jamais ! fit-elle avec vivacité, en se tournant et en avançant involontairement la main vers lui.

Il la prit.

– Eh bien, dit-il, nous étions déjà liés d'amitié, ou du moins nous avons vécu ici comme tels sans le savoir et sans nous le dire ; mais maintenant ne vous regardez plus comme seule dans le monde, et croyez que vous avez en moi un ami.

Elle lui laissa sa main tremblante, mais sans lui répondre, n'osant trop même le regarder, les yeux fixés plutôt sur la prairie onduleuse que le clair de lune leur montrait en ce moment toute blanchissante à leurs pieds, et qui d'arbre en arbre et de détour en détour se perdait au loin dans l'ombre.

– Je suis comme vous solitaire et sans famille, poursuivit Semplice ; mais je suis si heureux ce soir, le cœur si plein et si ouvert ! Vous le voulez, n'est-ce pas, et de ma part ce n'est point un vain mot, vous saurez désormais que vous avez un ami.

Il y eut une nouvelle pause ; mais, le regardant cette fois avec des yeux émus et sans dégager sa main.

– Merci ! murmura-t-elle.

– Il est bien tard !… dit une voix derrière eux. Oui, continua madame Glenmore qui venait de sortir du pavillon et acheva d'apparaitre, il est bien tard ! d'autant plus qu'il me semble vous avoir entendu dire, Monsieur Damont, que ce n'était pas la coutume dans votre pays, comme dans les grandes villes, de se retirer après minuit, et si je ne me trompe, voilà plus d'une heure que minuit a sonné.

Tous deux s'étaient levés comme par un coup électrique, mademoiselle Lagarde fléchissante, et retombant aussitôt.

– Venez, Mademoiselle ! rentrons ! ajouta madame Glenmore, en prenant le bras de la pauvre fille, qui obéit machinalement.

Et madame Glenmore se dirigea vers le parc, sans regarder Semplice qui la saluait.

Julia, accourue presque aussitôt par un autre chemin, quand elle avait vu sa mère aller droit sans lui répondre vers le pavillon, fit signe à Semplice de la joindre dans cette seconde allée, et lui dit rapidement, pendant que madame Glenmore regagnait la maison de son côté :

– Ma mère avait cru entendre du bruit dans le jardin ; je l'y ai trouvée ; impossible de vous avertir ; mais heureusement tout peut se réparer. Revenez ici à la pointe du jour ; ma mère ne sera pas encore levée ; nous lui donnerons notre petite comédie en guise de réveille-matin, et ainsi tout sera expliqué. Il est vrai que nous n'aurons pas eu de répétitions ; mais Garde et moi, nous savons déjà notre rôle, et le vôtre ne vous coûtera pas grand-peine à improviser : ce ne sont que quelques répliques qui vous viendront d'elles-mêmes. Vous trouverez dans le pavillon tout ce qu'il faut pour vous costumer.

Semplice la regarda lentement, profondément. Elle essaya vainement de sourire pour soutenir ce regard, et baissa imperceptiblement les yeux.

– Est-ce, dit-il, le serpent qui reparaît, ou la comédienne seulement ?

Elle releva fièrement la tête.

– Comédienne ! que veut dire ce mot ?...

– La vérité, je le crains, et je souhaite même qu'il n'y en ait pas une autre.

– Toujours cet éternel reproche ! s'écria-t-elle en frappant du pied.

Puis, se radoucissant et lui lançant cette fois le plus riant éclair de ses yeux, car le repentir de son action la rendait presque tendre :

– Enfin, dit-elle, voulez-vous, oui ou non, revenir ici dans quelques heures ?

Il resta pensif un instant ; mais prenant son parti :

– J’y serai, dit-il, il le faut.

– Ainsi, vous me pardonnez ? demanda-t-elle en hésitant.

– Vous pardonner quoi ? fit-il avec un sursaut.

– Mais la peine et l’ennui que vous causent mes folies, beau ténébreux, déjà revenu à ses soupçons, à ses noires idées, et qui ne veut pas même que je lui demande pardon.

Elle dit cela de son ton le plus doux, le plus insinuant, tout en ayant l’air occupée à se protéger de son écharpe contre la fraîcheur de la nuit et à ramener ses cheveux sur son front plus blanc que la lune qui les éclairait.

– Oui, répéta-t-elle, en procédant avec grâce à ces arrangements, il ne veut pas même que je lui demande pardon !

– Oh ! faites que je n’aie rien à vous pardonner ! dit-il d’un ton grave.

– Et, pourquoi cela, je vous prie ? répliqua-t-elle, de nouveau piquée dans son orgueil.

– Parce que la comédie a ses bornes, et que s’il y a pis que la comédie…

– Eh bien ?… s’efforça-t-elle de demander.

– Eh bien, s’il y a le serpent, j’écraserai le serpent.

Elle pâlit à ces mots, prononcés avec un accent de vérité et de résolution qui lui rendirent tout son trouble.

– Vous verrez, tout ira bien ! dit-elle timidement.

Elle voulut lui tendre la main, et l'avançait même déjà vers lui ; mais il ne la prit pas, et, sans avoir l'air de remarquer le mouvement de dépit avec lequel, la ramenant à ses tempes, elle y tordait fiévreusement un de ses bandeaux blonds comme s'il était nécessaire de les rattacher, Semplice, la saluant en silence, s'élança dans les prés, où il disparut en un instant.

DEUXIÈME PARTIE

I

Semplice, en traversant le village désert pour se rendre chez lui, non dans l'intention de se coucher (on peut croire qu'il n'avait nulle envie de dormir), mais afin d'y réfléchir plus posément à son aventure, vit de la lumière devant l'auberge, chose si peu ordinaire à cette heure que, malgré sa préoccupation, elle attira ses regards.

Les émotions si diverses par lesquelles il venait de passer coup sur coup, l'avaient fatigué, ou du moins lui donnaient une irritation nerveuse ; il sentait le besoin de la maîtriser sans retard, car ce n'était pas le moment de faiblir. Il entra donc dans l'auberge, dont le maître, jeune encore et solide gaillard, était un de ses anciens camarades d'école, en sorte qu'ils se traitaient réciproquement avec la même familiarité libre et amicale.

Celui-ci, debout en effet, contre son ordinaire à cette heure, mais aussi bien éveillé que s'il fît grand jour, ne put cependant cacher sa surprise en voyant Semplice apparaître sur le seuil de la salle à manger, et vint avec d'autant plus d'empressement au devant de lui.

– Qu'y a-t-il donc ? demanda-t-il.

– Que veux-tu qu'il y ait ? répondit Semplice, dans le style un peu rude du pays, mais où la circonspection s'arrange fort bien de cette rudesse de terroir que veux-tu qu'il y ait, sinon que j'ai soif, ayant marché toute la journée ?

– Et aussi toute la nuit, à ce qu'il parait. Mais d'où viens-tu comme cela ? demanda encore l'aubergiste.

– D'où ? de me promener, selon mon habitude.

– Ah ! oui, le clair de lune ! comme vous dites, vous autres amateurs de la belle nature, tandis que nous, pauvres bêtes, nous ne sommes qu'amateurs d'un bon lit.

– Mais il me semble, ce soir, que tu ne l'es guère, ou que tu as fort bien su t'en détacher, fit Semplice, pour donner à l'entretien une direction où il ne risquât plus d'être embarrassé.

– Oui, répondit l'hôte, il faut que quelque diable s'en mêle, qu'il y ait quelque chose dans l'air cette nuit ; car voilà deux étrangers qui viennent de m'arriver à la minute ; c'est encore le clair de lune qui me les amène à une si belle heure ! mais, enfin, je ne dois pas trop en vouloir à la lune, comme vous autres amoureux, puisque c'est elle qui me les envoie, et ils ont l'air de pouvoir bien payer. Oh ! ma foi, je n'entends pas m'être levé pour rien, à près de deux heures passé minuit.

– C'est juste ! et la bouteille de vin vieux que je voulais te demander ; je comprends que pour moi aussi, dit Semplice en riant, elle sera salée.

– Allons ! vas-tu te moquer de moi à présent, et ne m'as-tu pas fait le portrait de ma femme et de mon petit Auguste, que tu n'as jamais voulu me laisser payer ! Mes voyageurs crient qu'ils ont une faim d'enragés, car la lune, à ce qu'il parait, ne nourrit pas ceux qui l'aiment, elle leur laisse le ventre creux. Au moins, « qui dort dîne, » à ce que dit le proverbe, tandis que vous autres oiseaux de nuit vous êtes souvent réduits à finir par vous aller coucher sans souper. Mais ce n'est pas ainsi que l'entendent mes deux voyageurs. Ils sont montés dans leurs chambres, et vont redescendre ici tout à l'heure ; si tu veux partager leur repas…

– Non, dit Semplice ; rien qu'une bouteille du meilleur coin de ta cave ; encore à la condition que tu ne me laisseras pas seul à la boire, mais que tu en prendras ta part en toute bonne amitié.

– Farceur ! veux-tu donc dire que je pourrais bien en prendre un peu plus que ma part ?

– Non ! je sais que, malgré ta profession, tu n'es point un buveur ; je voulais dire seulement que, ce soir, l'envie m'avait passé par la tête de trinquer avec un ami avant d'aller me coucher.

– Hum ! fit l'aubergiste, en appuyant davantage son fin regard sur Semplice ; c'est bien plutôt toi qui n'es pas un buveur ! et pourtant tu viens me demander à boire, à une heure où ne me l'a jamais demandé le plus grand sac à vin du village. Mais, suffit ! chacun a ses secrets, et je souhaite que les tiens te portent bonheur. Seulement, tu viens de lâcher un mot qui n'est pas tombé à terre autant peut-être que tu le croyais : tu te sens l'envie, dis-tu, de trinquer avec un ami ; ce n'est pas encore si facile à trouver qu'on le croit bien ; les verres se rapprochent, mais non pas les cœurs ; je puis en parler, moi, qui vois journellement des centaines de verres s'avancer gaiement l'un vers l'autre et s'embrasser à grand bruit, mais le cœur reste en arrière et, au lieu d'être sur la main, comme on dit, ni même de la suivre, il se tient dans son coin, mon bel ami !

– Oui, je sais que tu es philosophe, observa Semplice.

– Non, je suis aubergiste. Je fais en conscience mon métier d'étriller un peu les voyageurs, surtout quand ils me tombent du ciel ou des montagnes après minuit. Qu'ils admirent le clair de lune tant qu'ils veulent, mais qu'ils ne croient pas me le faire admirer pour rien. Ils viennent ici comme au théâtre : eh bien, payez vos places, mes belles dames, ou plutôt, payez-les pour elles, mes beaux messieurs ! Le spectacle en vaut bien la peine, après tout, et vous dites vous-mêmes qu'on en voit peu de pa-

reils. Mais, ma foi, ici comme ailleurs : rien pour rien. Quant à moi, la face de la pleine lune elle-même me plaît moins à regarder que celle d'un tout petit jaunet : oui, voilà ma lune à moi, fit-il en plaçant un napoléon entre le pouce et l'index ; et, ce qu'il y a de bon, continua-t-il, en prenant une poignée de monnaie dans la poche de son pantalon et y triant les pièces d'or qui s'y trouvaient, ce qu'il y a de bon, c'est que vous n'avez qu'une seule lune, au lieu que moi, j'en ai plusieurs. Eh oui, ces jolis jaunets, on n'en a pas mal mis de côté, de ces petites lunes-là, depuis une couple d'années, et si cela continue, on aura de quoi se tenir les pieds chauds quand on sera vieux. Mais ce que je voulais te dire, ami Semplice, c'est qu'il y en aura toujours à ton service, à présent même, si tu veux. Vrai ! à ton service. Tiens, prends ceux-ci d'abord, si ça te va.

Semplice le remercia cordialement, et l'assura qu'il ne manquait point du peu d'argent qu'il lui fallait.

– Comme tu voudras, dit l'hôte, ce sera pour une autre fois. Tu as donc seulement envie de trinquer avec un ami ? hein ! cette envie-là, à pareille heure, ne me dit pas grand-chose de bon pour toi : si c'était pour lui emprunter de l'argent, encore passe ! Heureusement tout s'en va, même le chagrin, et rien ne reste… excepté les jaunets. Bref, tu me diras ou tu ne me diras pas ce que tu penses, car tu es un sournois, mais c'est égal, on t'aime comme tu es… Tu n'en veux donc qu'à mon vin : eh bien, je vais te chercher tout ce que j'ai de mieux ; mais, sans me vanter, l'ami qui va le boire avec toi le vaut bien.

À ces mots il sortit, mais pour revenir bientôt avec une bouteille cachetée, encore toute couverte, comme de bizarres bas-reliefs, de conglomérats de poussière. Il la déboucha avec précaution pour ne pas risquer de troubler la vieille liqueur de vingt ans, et, remplissant deux grands verres :

– Tiens ! dit-il, déguste et savoure-moi ça.

– Excellent ! fit Semplice en vidant son verre d'un trait.

– Pas si vite ! s'écria l'hôte : pas si vite ! Hélas ! on voit bien que tu n'es pas un amateur.

Et il huma le sien lentement, l'approchant deux ou trois fois, dans l'intervalle, de la lumière de la lampe, à la hauteur de son œil.

– Vois-tu, disait-il, il est aussi limpide et franc que généreux.

– Oui, répondit Semplice, il est comme celui qui me l'offre de si bon cœur.

– Ta ta ta, reprit l'hôte, ne parlons pas trop de notre bon cœur, et pour franc, je ne le suis que quand on me fait lever plus matin que je ne veux, ce qui n'arrive pas souvent ; en toute autre occasion, il ne faut pas s'y fier, excepté toi pourtant, mon pauvre Semplice : tu n'as qu'à bien regarder, tu me verras toujours quelque chose pour toi dans le coin de l'œil.

– Je le vois, dis Semplice.

– Et moi, répliqua l'hôte, crois-tu donc que je ne vois pas aussi dans le tien ce qui s'y cache : oui, ami Semplice, il y a là sous ta paupière, je le vois bien, de petites gouttes de rosée, de petites perles humides, moins joyeuses que celles qui dansent dans mon verre en y montant jusqu'au bord.

– Allons ! tu veux rire à mes dépens, dit Semplice en affectant un air de joyeuse humeur ; mais ton vin est si bon que je te le permets.

– Hum ! c'est bien plutôt toi qui ne ris pas. Mais tu n'es pas homme à parler de tes chagrins, si tu en avais.

– Et toi ? fit Semplice.

– Ni moi non plus, c'est vrai ; mais il y a cette différence, que moi je n'en ai pas, au lieu que toi… Mais je t'entends déjà dire : « De quoi je me mêle ! » Eh bien ! un mot seulement ; car

avec tout ton esprit et ton bon cœur, tu es fort capable de ne pas t'en douter : oh ! un bon cœur, cela fait faire bien des sottises ; moi aussi, j'ai le cœur trop bon, c'est pour cela que je m'en méfie. Eh bien ! voulais-je dire, méfie-toi, et n'oublie pas au moins que tout comme un autre tu as aussi tes ennemis.

– Moi, des ennemis ! s'écria Semplice.

– Oui, et les pires de tous, je t'en avertis.

– Mais lesquels ?

– Lesquels ? répéta l'hôte. Tu le vois : tu ne sais pas même quels sont tes ennemis ; la première chose à savoir pourtant ! ajouta-t-il.

– J'aime bien mieux savoir quels sont mes amis, dit Semplice, cette fois de son accent tranquille.

– Oui, on va loin comme cela, quand on laisse à ses ennemis le champ libre !

– Mais, enfin, quels, sont-ils ces ennemis si terribles ? nomme m'en un seulement.

– Le voilà ! dit l'hôte, un doigt sur sa bouche.

– Toi, mon ennemi ! toi, mon vieux Vincent ! mon vieux camarade, malin avec les malins, bon avec les bons enfants, et qui ne fais la bête qu'avec ceux qui se croient trop d'esprit ! Toi, mon ennemi, toi qui m'as encore prouvé ce soir que je pouvais toujours compter sur ton amitié ! Décidément, Vincent, tu veux rire, ou tu en as déjà assez du clair de lune et tu ne serais pas fâché de te rendormir. Fais, comme tu l'entends, la guerre à tes pratiques ; mais, hors de la bataille, il n'y a pas un meilleur cœur que toi, crois-tu que je ne le sache pas ?

– Vas-tu donc recommencer avec tes bons cœurs, tu m'ennuies ? Parbleu, je sais bien que je suis ton ami, et je crois que tu le sais aussi : sans cela, serais-tu venu me demander à

boire à deux heures après minuit ? à boire, et du vin encore, toi qui, de jour, ne m'en demandes pas une fois par mois, et qui, avec tous tes autres défauts, as la passion de l'eau fraîche, je parie. Je te dis seulement que tu as des ennemis, et qu'à défaut d'autres on a toujours celui-ci.

Et il répéta son même geste de montrer sa bouche du doigt.

– Je ne comprends pas, dit Semplice.

– Est-ce que tu comprends rien à ces choses ! Voilà ce que c'est que de regarder la lune, on ne voit rien de ce qui est dessous : or, de toutes les choses qui sont sous la lune et sous le soleil, poursuivit le philosophe aubergiste, une des pires, c'est la langue, comme au reste le dit l'Évangile.

– Bon ! à présent tu vas me reprocher de parler trop, moi que tu trouvais et que l'on trouve trop taciturne.

– Il faut donc te cracher la chose tout net, reprit l'aubergiste : Tes ennemis sont les langues, les mauvaises langues, comprends-tu maintenant, pauvre ami Semplice ? Les langues ! les langues ! les langues ! répéta-t-il par trois fois : tes langues ! ajouta-t-il encore, en appuyant sur le pronom possessif.

– Sais-tu, dit Semplice, après le premier moment de surprise, que tu viens presque de copier sans le savoir un grand poète anglais, dans une de ses tragédies ? Un de ses personnages, qui fait aussi le procès à la nature humaine, s'en va répétant comme toi : « Des mots ! des mots ! des mots ! » « Words ! words ! words ! » ajouta Semplice, à qui cette citation murmurée en anglais fit faire un retour naturel sur Julia.

– Eh bien, dit l'hôte, ton poète anglais n'était pas si bête, quoique ce vers que tu viens de me citer, « wouau, wouau ! » me fasse un peu l'effet, Dieu me pardonne, de l'aboiement d'un chien. Mais ne disons point de mal des Anglais ; ils paient bien. Et, quant à leur chienne de langue, dont personne qu'eux n'est

capable de se tirer, depuis que je suis aubergiste je donnerais bien, pour la savoir, tout ce que notre ministre sait de latin. Bref, il a raison, ton poète, tout poète qu'il soit, et, sans vouloir te faire de la peine, ce n'est, ma foi, pas grand-chose que de l'être, encore moins que d'être peintre ou musicien ; est-ce que je ne fais pas aussi des chansonnettes, moi ? Je n'ai qu'à me mettre à racler de mon violon et il me vient toutes sortes de refrains et de balivernes, tantôt sur les lèvres, tantôt au bout des doigts. « Des mots ! des mots ! » c'est pourtant vrai, cela : rien que des mots. Je sais ce qu'en vaut l'aune, moi qui en entends défiler chaque jour des mille milliers de douzaines. Oui, des mots ne sont que des mots ; mais, pas moins, ils peuvent faire beaucoup de mal.

– Et quel mal veux-tu qu'ils fassent à un pauvre diable comme moi !

– Les langues, vois-tu, cela mange de tout, reprit l'hôte : plutôt que de se tenir tranquilles et sans grignoter quelque chose, elles s'attaqueraient aux pierres du chemin. Rien n'est trop dur, tout leur va. Mais un pauvre diable ! eh, c'est pour elles pain bénit, ami Semplice : elles s'en donnent avec lui à cœur joie, car il ne mord, ne regimbe, ni ne remue, et ne se doute pas même qu'elles sont là. Les langues ! Ah ! si tu les connaissais comme moi !

– Mais, dans notre paisible village, où tout le monde se connaît !

– C'est justement pour cela : on dit d'autant mieux tout ce qu'on sait… et ce qu'on ne sait pas. C'est en cela surtout que les langues triomphent. Et je te le répète : il y en a dans notre village, comme ailleurs, de salées qui ne sont pas au saloir… Ah ! voilà mes chansons qui me reviennent ; il faudra que j'en fasse une là-dessus : Les langues salées ; » en voilà un de refrain, j'espère ! Je gage bien que ton poète anglais n'avait pas pensé à celui-là.

Doutant encore qu'il y eût réellement lieu de s'inquiéter, mais intrigué cependant, Semplice allait continuer ses questions, lorsque l'entretien fut subitement interrompu par la rentrée des deux voyageurs dans la salle à manger.

– Notre souper ! dit l'un d'eux en français presque sans accent. Et il se mit à table avec son compagnon à moitié endormi ou plus silencieux.

– Notre souper, répéta-t-il, ou notre déjeuner ; le nom ne fait rien à la chose, pourvu que la chose existe ; mais elle existe ou existera, n'est-ce pas, Monsieur l'hôte ? car vous nous en avez donné votre parole sacrée, et nous vous l'avons fait jurer.

– J'en ai juré bien d'autres, répondit en riant l'aubergiste, qui avait déjà pu apprécier la bonne humeur de l'un de ses deux étrangers.

– Comment ! poursuivit celui-ci ; vous en avez juré bien d'autres, dites-vous, et quoi, je vous prie ?

– Eh ! n'ai-je pas juré fidélité à la constitution, même à deux ou trois depuis que je sais penser ? Juré à mon mariage ? juré quand j'ai été juré ? juré… Il faut bien jurer de temps en temps dans l'occasion.

– Oh ! s'il en est ainsi, reprit le voyageur anglais humoriste, je crains bien qu'avec vous il ne faille jurer de rien, et je jurerais déjà que notre souper…

– Le voilà qui vient, dit l'aubergiste, prenant les plats de là main d'une vieille cuisinière plus facile à éveiller que les jeunes domestiques, et faisant lui-même les fonctions de sommelier. Pour être en partie froid (car, ajouta-t-il, toujours en veine de belle humeur, la lune a beau être claire, elle ne réchauffe pas), j'espère que ces Messieurs le trouveront cependant à leur gré.

– Et Monsieur va sans doute souper avec nous, fit le voyageur en s'inclinant légèrement du côté de Semplice.

– Non, Monsieur, répondit celui-ci, il est plus que tard, je m'en vais. Adieu, mon cher Vincent, ajouta-t-il, en vidant d'un seul trait le verre que son ami, dans ses idées de consolations philosophiques, avait absolument voulu lui remplir une dernière fois jusqu'au bord.

Là-dessus il serra la main de l'hôte, qui lui fit encore son signe muet de porter le bout de l'index vers Babouche, puis il salua les voyageurs, et sortit.

– Il ne soupe donc pas, votre ami ? observa l'étranger communicatif.

– Pas ce soir, à ce qu'il parait, – dit l'hôte, d'un ton flegmatique.

– Mais il boit sec, à ce qu'il parait aussi, Monsieur l'hôte, ou plutôt à ce qui est manifeste.

– Non, c'est un buveur triste.

– Voulez-vous dire un triste buveur ? reprit l'étranger, qui aimait, comme on le voit, à jouer sur les mots et à parler aisément le français.

– Triste buveur ou buveur triste, comme vous voudrez ; mais le fait est qu'il ne boit guère à l'ordinaire que de l'eau : c'est pour cela que je l'appelle un mélancolique buveur, et l'espèce n'en est pas gaie, vous l'avouerez, pour nous autres aubergistes, qui aimons naturellement que l'on boive de tout son cœur.

– Un buveur mélancolique et ne buvant que de l'eau, tandis que vous ne buvez que du vin, voilà qui vous irait assez, mon cher Ray, dit le jeune voyageur en se tournant vers son compagnon plus âgé.

II

De l'auberge, Semplice arriva machinalement à l'autre bout du village, espèce de petit faubourg plongeant sur une pente ombragée, mais fort raide, où de magnifiques noyers aux troncs blancs, presque lisses, semblaient lutter en s'élançant les uns au-dessus des autres, à qui saurait le mieux la gravir. Un sentier mince et bien taillé, bien découplé si l'on peut dire, véritable sentier montagnard à leste et ferme allure, y courait en zigzags hardiment détachés ; il servait à cette partie du village de dégagement plus court pour arriver à la grande route et au lac. Par là, Semplice pouvait rentrer à toute heure dans son atelier et sa cellule rustiques, sans déranger ses vieux hôtes, qui occupaient l'autre côté de leur pauvre maison, dont celui-ci n'était guère qu'un appendice.

Il se jeta tout habillé sur son lit, non pour y prendre un repos impossible, mais pour y délibérer seul à seul avec lui-même sur son aventure. En y réfléchissant encore et reprenant peu à peu tout son sang-froid, mais toute sa défiance aussi, mettant même les choses au pire, il s'affermit néanmoins dans sa résolution d'aller pas à pas jusqu'au bout, de continuer pour cela à s'avancer comme on le pousserait et les yeux bandés, fût-ce vers un précipice ; mais il comptait bien ne pas y tomber en silence et sans une explication, où il sentait que ni madame Glenmore, ni Julia, ne pourraient l'abaisser devant elles, pas plus que devant lui-même. Aussi était-il dans le pavillon, un peu avant la petite pointe du jour.

– Vous êtes exact, Monsieur, dit Julia, qui arriva bientôt après, et qui, intérieurement humiliée, mais dans son orgueil ne voulant pas le paraître, prit un air piqué pour dissimuler son remords et son embarras.

– Oui, Mademoiselle, répondit-il : comme tout à l'heure, comme toujours.

– Croyez bien… voulut dire à son tour mademoiselle Lagarde, forcée aussi de venir, et l'ayant fait non sans tremblement, mais sans hésitation : – Croyez bien, répéta-t-elle, que j'étais loin de m'attendre…

– Je crois tout, dit froidement Semplice, mais en se tournant vers Julia, pour montrer que c'était plutôt à elle qu'il répondait, – je crois tout, comme j'ignore tout.

– Monsieur est cérémonieux, dit Julia.

– Non, Mademoiselle ; je suis sincère.

– Je comprends : cela signifie que nous ne le sommes pas.

– Je viens de dire à Mademoiselle que je croyais et que j'ignorais tout.

Elle se tut, essayant d'assurer ses yeux pour le ramener plus doucement d'un regard et commencer par là à le rassujettir ; mais elle ne le put ; elle les sentait voilés malgré elle : ils la brûlaient, au lieu de le brûler, lui. Fiévreuse, n'ayant pu presque fermer l'œil, se voyant, pour ainsi dire, rougir, elle n'en était que plus belle ; mais Semplice, tout à sa pensée et à l'attente de ce qui allait arriver, ne la regardait même pas.

Toujours plus dépitée, et froissant du pied la mousse humide qui tapissait l'entrée du petit pavillon :

– Allons-nous recommencer la scène du bateau ? dit-elle.

– Nous ne l'avons jamais finie !

Ces mots échappèrent à Semplice, sans qu'il pût en maîtriser assez bien le sentiment de tristesse pour n'en rien laisser transpirer dans sa voix.

Comme si cet accent plus ému l'eût aidée à relever ses paupières et le voile à demi baissé de leurs cils, elle le regarda bien et librement cette fois ; à œil ouvert, ou pour mieux dire, comme lui-même nous le disait par la suite, à ciel ouvert. Elle le considéra ainsi un instant en silence, puis tout à coup elle lui tendit deux de ses doigts seulement, pour n'avoir pas l'air de tout céder la première ; mais on voyait déjà le sourire écarter les coins recourbés de ses lèvres, pour se blottir dans les deux cachettes qu'il avait plus loin.

– Ne devrions-nous pas répéter un peu nos rôles ? dit Semplice, sans prendre ni regarder même cette main déjà à moitié ouverte qu'on lui tendait si bien.

Le sourire s'enfuit aussitôt de ces deux petites conques roses, devenues de nacre, et de ces lèvres plus que jamais fièrement purpurines ; l'arc charmant de ces yeux qui semblaient vouloir lancer leurs traits les plus doux, se détendit soudain ; il en jaillit seulement une étincelle humide, et le voile frangé de leurs cils s'abaissa de nouveau sur leur azur, courroucé comme celui du lac à l'approche de l'orage.

– Vous avez raison, dit Julia ; aussi allais-je commencer le mien, puisque j'ai d'abord celui d'une mendiante, et une mendiante, répéta-t-elle en accentuant le mot, si peu qu'elle se sente faite pour ce rôle, doit en effet tendre la main ; mais je m'aperçois que j'ai oublié mon manteau de vieille et quelques autres accessoires du même genre ; je cours les chercher. Voulez-vous que je vous apporte aussi votre chapeau de bergère ? dit-elle à mademoiselle Lagarde.

– Non, répondit celle-ci : je vais avec vous pour vous aider à vous habiller.

– Je n'en ai pas besoin, reprit Julia ; mais il vaut mieux en effet laisser à M. Damont le temps de se costumer.

– Oh ! Julia, Julia ! comment tout cela finira-t-il ? s'écria l'institutrice en entrant dans l'atelier.

Julia restait silencieuse et le sourcil froncé.

Elle prit la robe de son rôle de fée, la souleva, puis la jetant sur un fauteuil :

– À quoi bon maintenant ? dit-elle à part soi.

Mais, par une subite réaction de volonté, elle ôta la robe blanche qu'elle avait encore de la veille, car elle ne s'était pas déshabillée, passa non moins rapidement celle qu'elle venait de rejeter, sans regarder seulement dans la glace comment elle lui allait, posa avec la même vivacité et la même négligence la couronne de gentianes bleues sur ses cheveux à moitié déroulés, sans se soucier de les arranger mieux, mit sur sa tête un large chapeau de paille qu'elle avait pris peine à bien déformer, sur ses épaules un vieux manteau râpé, dont les bords en lambeaux traînaient jusqu'à terre, et eut ainsi revêtu son costume en beaucoup moins de temps qu'il ne m'en faudrait pour vous en faire la description de point en point, de fil en aiguille, suivant toutes les règles de l'art de coudre appliqué à l'art d'écrire.

– Comment cela finira-t-il ? soupirait toujours la pauvre mademoiselle Lagarde, avec des larmes dans la voix.

– Sottement, c'est certain, dit Julia, à voir la manière dont vous et lui le prenez. Mais la chose peut encore rester toute simple, si vous ne faites pas l'enfant. N'allez pas pleurer au moins ! Est-ce que je pleure, moi ?

Quelque chose pourtant pleurait en elle, si sa voix ni ses yeux n'en trahissaient plus rien. Elle voulait en vain se rappeler les excuses qu'elle s'était données à elle-même dans son secret et dangereux plaisir de pousser Semplice à bout pour le forcer à

se déclarer enfin ; toutes ces excuses, parmi lesquelles il y en avait de charmantes, et mieux que cela peut-être, toutes maintenant l'abandonnaient ; elle sentait distinctement qu'elles ne valaient plus rien. Elle se faisait des reproches, elle regrettait : quoi, et dans quel sens ? ses petites trames, ou celui qui en avait été la cause et l'objet ? Mais s'il l'avait réellement aimée, n'aurait-il pas compris, et n'était-ce pas à lui à deviner, non à elle ? Aussi, dans ce mélange de nuages et d'éclairs qui portaient tout à la fois la lumière et la nuit dans son cœur, Julia n'était-elle pas moins furieuse contre Semplice que contre elle-même.

C'est dans cette disposition qu'elle le rejoignit avec mademoiselle Lagarde : celle-ci toujours prête à pousser des hélas convulsifs, mais se remettant bientôt, dans le sentiment de son innocence, et croyant qu'en effet tout allait s'expliquer pour le mieux ; obéissant alors à Julia comme une machine, et pour ce qui la regardait, elle, s'oubliant et se réfugiant dans sa rêverie ; en un mot, redevenue passive à force d'inquiétudes vagues et laissant néanmoins voir en même temps tous les sentiments qui l'agitaient. Julia, au contraire, les renfermait d'autant plus qu'elle voyait s'y faire comme une subite éclaircie. Familière et d'un gracieux abandon au dehors, elle était, si on peut le dire, d'une réserve farouche au dedans. Un sentiment tendre l'effrayait, la révoltait presque, plus encore par une sorte d'instinct que par réflexion et par orgueil. Sentant donc son cœur faiblir malgré elle, elle se raidit dans sa volonté, et déjà elle était redevenue parfaitement maîtresse de ses mouvements, si elle ne l'était plus de ses agitations secrètes.

– Commençons ! dit-elle aussitôt, en se laissant choir aux pieds de Semplice, comme une personne qui souffre, et qui tombe de fatigue sur le bord du chemin.

– « Au secours, mes bons amis ! au secours ! je me meurs ! »

Semplice et mademoiselle Lagarde se baissèrent en même temps pour la relever.

– Parlez donc ! fit-elle en reprenant son ton de voix naturel. Je ne puis pas parler toute seule, et dans ce moment je ne devrais même pousser que des hélas ! et des cris.

– « Hélas ! hélas ! que faire ? que devenir ? personne ne vient à mon aide. »

– Voyons ! à vous deux maintenant.

Et elle se remit à se plaindre et à gémir.

Dominés, entraînés par sa volonté et par la vérité de son jeu :

– « Oh ! la pauvre vieille ! » s'écrièrent Semplice et mademoiselle Lagarde en même temps.

– Comme cela, si vous voulez, dit-elle en s'asseyant et en croisant ses mains sur ses genoux. Mais vous ne ménagez guère votre entrée en scène ; vous pourriez ajouter : – « Qu'est-ce qu'on entend ?… Il me semble ouïr quelqu'un… Oui, certainement, une personne se plaint dans le bois, » etc. … – Vous auriez là toute la matière d'un dialogue ; mais, comme vous avez fait, c'est peut-être plus franc et plus naturel. Ainsi, continuez : « Hélas ! hélas ! à moi, mes braves gens ! »

– « La pauvre vieille ! répéta mademoiselle Lagarde. » « Quoi ! mourir ainsi dans la forêt ! »

– « Ma bonne femme, ajouta Semplice, pouvons-nous faire quelque chose pour vous ? »

– Bien, dit Julia. Alors, je vous vois et vous regarde, mais d'un air encore un peu égaré, comme une personne qui s'éveillerait d'un rêve, vous comprenez ! Et, tout en vous assourdissant de mes plaintes, je vous explique un peu comment je suis où me voilà. Vous délibérez sur ce qu'il faut faire. »

– « J'aperçois là-bas une lumière : c'est sans doute une maison ! » continua aussitôt Semplice.

– Parfaitement ! fit Julia : Monsieur, vous jouez à merveille, ajouta-t-elle en relevant un instant les yeux sur lui. Chère Garde, vite la réplique !

– « Une maison ! il faut l'y porter, Valère, » dit machinalement celle-ci.

– Valère ! oui, c'est cela ! ou un autre nom de comédie, peu importe lequel, dit Julia.

– « Allons ! levez-vous, ma bonne femme, reprit Semplice, venez, nous vous conduirons. »

– « Hélas ! le puis-je, mon bon berger ? le puis-je, mes pauvres enfants ? répondit Julia : je suis tombée, vous voyez, tombée de très-haut… »

– Etc., fit-elle en se relevant d'un trait, comme une biche de son lit de ramée. Vous voyez que cela ira tout seul. Seulement, chère Garde, récitez-nous un peu tout bas votre grande allocution en vers pour prier la fée de répandre ses faveurs sur ma mère ; que je voie si vous avez bien toute votre présence d'esprit, car, pour votre mémoire, je n'en doute pas.

Mademoiselle Lagarde se mit à dire une vingtaine de vers avec une telle sûreté de mémoire et de diction, marquant même les pauses, quoiqu'elle récitât à voix basse, et s'animant par degrés, que cet essai suffisait évidemment.

– Assez ! dit Julia en l'interrompant : vous, chère Garde, vous savez décidément votre rôle par cœur, au lieu que Monsieur et moi nous l'inventons à mesure ; c'est plus difficile, mais bien plus amusant, n'est-ce pas ?

– Je joue le rôle qu'on me fait jouer, répondit Semplice ; il est donc vrai que je ne le sais pas par cœur, j'en ignore même le dénouement.

– Et moi de même, dit Julia ; mais pour une bonne raison : c'est qu'il n'y aura pas de dénouement.

– Je le souhaite : seulement, il dépend de l'ensemble de la pièce, et comme il en réunit tous les personnages, chacun d'eux a le droit d'y mettre son mot.

– C'est un défi : eh bien, soit ! je l'accepte, répliqua Julia, dont les yeux seuls le lancèrent, car elle reprit aussitôt de ce ton gai qui lui était habituel : – Mais voici l'instant fatal qui approche ! Ma mère, que j'ai laissée dormant de tout son cœur après lac promenade de la nuit, n'en est pas moins sans doute en train de s'éveiller à son heure habituelle. Je m'en vais avertir notre vieux Tom, déjà à moitié au fait, pour qu'il lui fasse dire que des étrangers veulent absolument la voir sur-le-champ. L'heure indue s'expliquera ensuite d'elle-même. Au surplus, c'est bien aujourd'hui sa fête. Nous eussions été mieux préparés si nous avions pu attendre à ne la lui souhaiter que ce soir ; mais si matin, et si à l'improviste, ce sera encore plus piquant, et « all's well that ends well[1], » comme je disais autrefois, quand on ne me trouvait pas trop shakespearienne.

Elle courut là-dessus donner le signal, car il n'y avait plus qu'elle qui fût capable de mouvement et d'action, et de nouveau les laissa un instant seuls.

– Comment cela finira-t-il ? murmura encore de mademoiselle Lagarde.

– Je l'ignore, Mademoiselle.

– Oh ! vous êtes si fâché ! reprit-elle.

Semplice fit un léger mouvement de dénégation et de politesse.

---

[1] « Tout est bien qui finit bien, » titre d'une comédie de Shakespeare. (note de l'auteur)

– Oh oui ! vous l'êtes, et quoique vous soyez très-bon, vous en avez bien le droit. Si vous saviez quels amers reproches je me fais ! je ne me pardonnerai jamais d'être venue et d'avoir écouté Julia. Je sentais bien que c'était mal, cette espèce de rendez-vous nocturne, car madame Glenmore aura pu croire à un rendez-vous, n'est-ce pas ? Mais, voyez-vous, Julia m'en a tant priée, m'a tant prêchée sur tout cela, me disant qu'ainsi, et ainsi seulement, nous serions seuls, qu'il n'y avait donc aucun risque, comme il n'y avait aucun mal, enfin elle tenait tant à cette petite comédie que nous avions arrangée ensemble, et se croyait si certaine de son fait, que je n'ai plus su comment me défendre et me suis laissée entraîner par elle. C'est là mon tort, et j'en suis bien punie, car, ajouta-t-elle naïvement, me voilà maintenant la plus compromise dans ce qui a dû paraître à madame Glenmore peu convenable et peu naturel. Mais si vous saviez, quand elle a une chose en tête, comme il est impossible de résister à Julia !

– Je ne le sais que trop, dit Semplice avec un sourire mélancolique ; et la bonne nature de mademoiselle Lagarde lui ôtant tout soupçon sur elle et le rendant à ses instincts généreux, en même temps que celle-ci, de son côté, se sentait redevenue à l'aise avec lui, il ajouta d'un ton grave et ému :

– Écoutez, Mademoiselle ! C'est peut-être, c'est probablement, devrais-je dire, la dernière fois que je mets les pieds dans cette maison, où je me suis perdu pour m'être trop laissé aller aux caprices d'une folle enfant. Mais je vous ai promis mon amitié : elle vous sera, j'espère, inutile ; cependant, s'il en était autrement, et si peu puissante qu'elle soit, comptez qu'elle sera toujours prête à répondre à votre appel ; mais vous, la réclamerez-vous ? la voulez-vous toujours ?

Elle ne put que le remercier du regard et lui tendre la main. Il la serra cordialement dans la sienne, et l'y retint un moment, voyant revenir Julia.

– Déjà en scène ! dit cette dernière avec ironie, mais sans pouvoir comprimer un soudain battement de cœur. C'est fort

bien ! car ma mère se lève et va descendre au salon. Avançons-nous un peu dans l'allée, aussi loin que les arbres nous empêcheront d'être vus. De là vous n'aurez plus que quelques pas à faire pour me conduire sous le péristyle, où nous commencerons tout à fait. Tom, en ouvrant la porte à deux battants, nous donnera le signal.

Ils restèrent silencieux, chacun d'eux attendant ce moment qui allait peut-être décider de toute leur vie : Semplice, rassemblant son calme ; mademoiselle Lagarde, s'oubliant elle-même et tout anxieuse pour lui ; Julia, le cœur irrésolu, combattu, mais, pour en finir avec ce tourment secret et nouveau pour elle, se précipitant d'autant plus dans l'action, dans l'aventure, et ne sachant plus si elle pourrait et voudrait en maîtriser le dénouement, maintenant qu'elle y voyait de plus en plus tourné contre elle celui qui en était le véritable objet.

Peu d'instants après, ils entendirent les battants d'une porte s'ouvrir avec éclat d'un seul coup, et le vieux majordome parut sous le péristyle, faisant signe que madame Glenmore descendait après lui et allait arriver au salon.

Julia se laissa aussitôt tomber sur le sable de l'allée, en poussant de sourds gémissements. Semplice et mademoiselle Lagarde, forcés d'entrer dans leurs rôles, s'empressèrent donc autour d'elle, essayant de la relever, mais elle restait imperturbablement à terre. Comme ils lui cachaient le péristyle :

– Ma mère est-elle là ? demanda-t-elle à voix basse.

– La voici qui arrive, dit Semplice.

En effet, madame Glenmore, ne trouvant personne dans le salon, se montrait à la porte ouverte, et regardait du côté de la terrasse et du jardin, pour voir si les étrangers qui l'avaient de-

mandée y étaient. Enfin, des sons de voix attirèrent son attention du côté du petit parc, et l'étonnement se peignit sur sa figure, en voyant déboucher des massifs de feuillage un groupe étrange, au moins par le costume, de trois personnes que leur déguisement l'empêcha de reconnaître d'abord.

Sa surprise redoubla et devint presque de l'effroi, qui la cloua sur place, quand elle vit l'une d'elles, toute courbée, et pouvant à peine marcher, s'affaisser subitement jusqu'à terre.

– Soutenez-moi donc mieux que cela ! disait pendant ce temps Julia à Semplice, comme il se penchait sur elle pour la relever.

Il lui prit un bras d'une main, la soutenant aussi par-derrière et marchant à côté d'elle, moitié à reculons, tandis que mademoiselle Lagarde se bornait, dans son trouble, à lui redresser par moments l'autre bras, qui retombait toujours inerte et pendant, comme celui d'une personne prête à s'évanouir et ne pouvant déjà plus se tenir debout.

Ils firent ainsi quelques pas, Julia la tête penchée contre terre et la figure cachée par son chapeau de vieille, qu'elle avait eu soin de rabaisser jusque sur ses yeux avant de sortir des bosquets.

– Pauvre femme ! s'était écriée madame Glenmore, en s'avançant aussi de son côté. Mais reconnaissant enfin Semplice et mademoiselle Lagarde : – Ah ! dit-elle, et elle s'arrêta sur les premières marches du péristyle.

Au lieu de franchir le peu d'espace qui restait devant eux, Julia fit mine de vouloir s'affaisser de nouveau, et d'une voix basse, mais impérieuse. – Portez-moi ! dit-elle à Semplice, d'un ton dur. Et elle se laissa tout à fait aller dans ses bras.

Il n'y avait pas à hésiter. Le cœur frémissant de colère et d'amour, il l'enleva de terre avec bien moins de peine qu'il n'en eut à ne pas serrer son charmant fardeau contre sa poitrine, et

la portant ainsi deux ou trois pas, il la déposa sur le haut du perron dressé en face de lui.

Le jour naissait de toutes parts sur les cimes, en sorte que, le large chapeau s'étant un peu dérangé dans le trajet, le bas de la figure et le cou de la fausse vieille se trahirent soudain comme cette neige, dorée aussi par le soleil, qui commençait à se jouer entre les colonnes du péristyle.

La tête gracieusement renversée sur le bras qui la soutenait, Julia, en la relevant, appuya encore un furtif regard sur Semplice. Mais, par un violent effort, il était redevenu grave et calme.

– Cette fois, en scène tout de bon ! dit-elle.

Tout cela s'était passé en un instant. Madame Glenmore, stupéfaite, n'étant pas bien sûre de ne point rêver, s'était croisé les bras, et attendait. Julia, d'ailleurs, ne lui laissa pas le temps de prendre la parole. Recommençant aussitôt à jouer :

– « Je me trouve mieux, mes bons amis, dit-elle, mais je me sens encore bien faible. Par pitié, secourez-moi ! Hélas ! vous le voyez, je suis une pauvre vielle qui ne sait plus trop ce qu'elle fait ni où elle va ; je ne me rappelle plus même… Ah, si ! je me suis perdue en voulant chercher du bois mort dans la forêt. Sans vous j'y serais la proie des loups à cette heure, comme le Petit Chaperon Rouge et sa grand'mère. Hélas ! pour moi, ce ne serait pas un grand mal ; personne ne me regretterait ; mais on tient à sa pauvre vie, encore qu'elle n'en vaille plus la peine. Ainsi, ne me laissez pas seule, et parlez-moi, car je ne vous vois pas, parlez-moi… »

– « Venez, ma bonne femme, fit aussitôt Semplice ; venez, j'aperçois une lumière là-bas. »

– « Oui, une lumière : c'est sans doute une maison, » répliqua enfin mademoiselle Lagarde, qui continua dès lors sans broncher, une fois lancée dans son rôle, et finit par le prendre,

selon sa coutume, comme un moyen de se sauver au moins momentanément de la réalité.

– « Hélas ! serais-je devenue aveugle que je ne puis vous voir ? » reprit Julia.

– « C'est qu'il fait nuit noire, » répondit Semplice.

– « Ah ! vous dites qu'il fait noir, berger. »

– « Oui, tout noir. »

– « Le ciel roule une mer de nuages sur nos têtes, » répéta poétiquement mademoiselle Lagarde.

– « Ce n'est peut-être qu'un brouillard ? » fit Julia, poussée encore à interroger malgré elle le cœur de Semplice et le sien, et à les scruter ainsi à mots couverts.

– « Non ! un orage nous menace. Dépêchons ! »

– « Il reste bien quelque étoile… »

– « Pas une. »

– « Oui, pour moi qui suis vieille et qui n'ai plus mes yeux d'autrefois ; mais pour vous qui êtes jeune, et qui en avez de bons… »

– « De très-bons ; mais je ne vois rien que la lumière de cette maison isolée sur la lisière des bois : c'est notre seul guide, et par conséquent le meilleur. »

– « Si c'était un feu follet qui nous menât dans quelque fondrière ! Vous y tomberiez avec moi ! Et puis, c'est bien loin, ce me semble : jamais je ne pourrai aller jusque-là. »

– « Encore quelques pas, et vous y êtes. »

– « Non ; je ne puis plus avancer ; j'aime mieux mourir ; je vous suis trop à charge, abandonnez-moi à mon malheureux sort, conclut ironiquement Julia. »

– « Pourquoi désespérer, bonne femme (allons, c'est assez, ajouta tout bas mademoiselle Lagarde), pourquoi désespérer ? ce berger est fort et vaillant, il vous sauvera. »

– « Ce berger ?... quel berger ?... Ah ! ah ! le vôtre, voulez-vous dire, le vôtre, c'est vrai, je n'y pensais pas. »

– « Dépêchons ! » répéta Semplice, d'un ton rude et fier.

– « Je ne puis plus marcher, je vais tomber encore, si vous ne me soutenez ! Ah ! ah ! soutenez-moi, soutenez-moi donc ! »

– « Ce n'est plus nécessaire, nous voilà arrivés. » Et Semplice, simulant quelques pas, sonna à la porte du salon.

– « Ah ! enfin nous y sommes ! Mais qui sait comment on nous recevra. »

– « Très-bien ; on ouvre ; entrez, c'est par là. »

Ils entrèrent donc, suivis de madame Glenmore qui, l'air impassible et toujours silencieuse, s'installa posément sur un grand canapé. Malgré sa surprise croissante et ses soupçons de femme et de mère, elle avait résolu de laisser un libre cours à cette étrange scène, où, ayant reconnu sa fille, déjà au seul son de la voix, elle avait bientôt vu que Julia n'avait pas le rôle le moins important, mais sans pouvoir encore bien se dire lequel. Il lui parut que le meilleur moyen de le deviner était de n'intervenir en rien, de ne gêner rien, de ne déranger rien, d'observer sans mot dire, d'avoir tout au naturel, comédie et réalité.

– Nous voilà arrivés ! répéta Semplice, d'un ton et avec un regard qui marquaient bien que pour lui il se considérait comme à la fin de son rôle.

Ce fut donc au tour de mademoiselle Lagarde d'entrer dans la partie essentielle du sien. Elle raconta comment se promenant dans la forêt…

– « Oui, avec son berger, » interrompit la fausse vieille, en relevant les yeux d'un air qui n'était pas précisément bon, s'il n'était pas précisément méchant.

– « Avec mon berger, » répéta docilement mademoiselle Lagarde, mais en laissant ses yeux errer un moment dans le vague, ce qui était assez sa manière de les baisser. Enfin, sans autre encombre, elle acheva l'explication. – « Ayant fini, dit-elle, par découvrir l'endroit d'où partaient ces plaintes et ces gémissements, nous y avons trouvé cette pauvre vieille, étendue sous un arbre au bord du sentier. Nous l'avons relevée, mon berger a même été obligé quelquefois de la porter, car elle pouvait à peine se soutenir et retombait à chaque pas. Pendant ce temps, la nuit est venue, et de sombres nuages ont transformé son voile en linceul. Enfin, la lumière de votre maison nous est apparue comme l'étoile à l'œil du pilote égaré. Nous nous y sommes dirigés en toute hâte comme vers un port de salut, avec celle dont la Providence venait de nous charger, et nous vous l'amenons, noble dame, bien certains que vous ne lui refuserez pas un gîte ni les soins que réclame son état misérable, mais vous priant néanmoins, noble dame, de lui pardonner ainsi qu'à nous notre importunité. »

Pendant cette harangue, que nous avons non seulement écourtée, mais émondée de bien des fleurs de style que mademoiselle Lagarde, en la préparant d'avance, y avait involontairement semées en dépit des recommandations de Julia, celle-ci, toujours à moitié courbée contre terre et enveloppée de son manteau, y faisait sous main ses dernières dispositions de costume pour son nouveau rôle, et aussi peut-être ses dernières réflexions sur le dénouement. Elle alla se placer entre mademoiselle Lagarde et Semplice, qui, ayant porté la parole, se trouvaient alors comme sur le devant de la scène : la voyant arriver,

Semplice se retira aussitôt dans le fond, sans rien d'affecté, mais pour elle avec une intention marquée.

– Allons ! c'est fini ! pensa-t-elle : eh bien, soit ! c'est lui qui l'aura voulu !

Et faisant tomber tout ensemble chapeau et manteau de vieille, ce qu'elle venait d'en détacher, les manches qu'elle avait encore aux bras, elle parut soudain dans le costume et les attributs de son rôle de fée. Sa robe de gaze blanche, semée d'étoiles d'azur, ample et flottante par derrière, s'y déroulait jusqu'à terre où elle s'amoncelait en légers plis ; mais elle était un peu relevée par-devant sur des souliers de satin si bien ajustés, qu'au-dessous du cou-de-pied le bas de soie rose n'y semblait enfermé que par un liseré d'argent ; plus haut, elle était doublée comme d'une tunique ou seconde robe plus courte, qui tombait droit sur la poitrine jusqu'à la ceinture, tandis qu'elle laissait libres en revanche le cou et les bras, qui se dessinaient avec la pureté virginale de la neige des montagnes sculptée par l'aile des vents.

Redressant la tête, avec un mouvement vif qui en secoua les boucles d'un blond d'enfant et les petites gentianes bleues qu'elle y avait entremêlées, Julia, une baguette d'ébène à la main, fit un pas en avant vers sa mère, et se tournant vers ses deux compagnons, sans oublier Semplice, toujours à l'écart : – Rassurez-vous ! dit-elle d'un air de jeune reine ; puis elle se mit à chanter ces vieilles rimes redoublées, sur les plus frais motifs qu'elle avait su combiner, mais qui étaient encore moins frais que sa voix :

Je suis la fée
GENTIANE :
C'est ma fleur, et c'est mon nom.
J'en suis coiffée
Quand je plane
Sur les cimes du vallon.

De son azur que rien ne fane,

J’aime à semer, dans leur saison,
Les hautes pentes de gazon.
J’en fais trophée,
Moi, la fée
GENTIANE,
Et je les glane
Quand je plane
Sur les cimes du vallon.

J’habite un palais diaphane
À l’horizon.
J’ai le glacier pour fier donjon ;
Ses bleus créneaux, où mainte barbacane
Arrête le profane ;
Et les sapins barbus, pour garnison.
Ou bien, car j’aime à changer de maison,
Dans les grands bois j’ai ma cabane
De liane,
Aux murs de mousse pour cloison.
Je suis la fée
GENTIANE,
D’azur coiffée
Et qui plane,
En rond,
Sur le fond
Du vallon.

Dans mon beau palais diaphane
À l’horizon,
Sur le glacier, mon blanc donjon,
Dans les grands bois, sous ma cabane
De liane,
GENTIANE,
C’est mon nom.

Madame Glenmore, plutôt déroutée que tranquillisée sur son impression de la nuit par ce qui l’attendait à son réveil,

s'oublia cependant un moment à écouter chanter sa fille, et malgré le déguisement sous lequel elle lui apparaissait, l'y voyant si belle et si ravissante, elle ne pouvait s'empêcher dans son cœur de mère de l'admirer. Mais lorsque Julia, cessant de chanter, en vint à parler du berger Semplice et de sa bergère Sempliciane, madame Glenmore se remit aussitôt sur la défensive, de l'air calme d'une personne qui assiste à quelque chose d'étrange et, sans y prendre part, en attend l'explication. Notre héros remarqua fort bien, chez elle, cette espèce de redressement subit de l'attention et du regard ; mais non moins résolu d'avoir aussi son tour, il ne sourcilla pas.

Julia, d'ailleurs, reculait d'autant plus la conclusion finale, qu'elle sentait bien n'en être plus maîtresse et, comme lancée sur une pente rapide, elle s'y voyait, en quelque sorte, courir malgré elle et forcée de descendre jusqu'au bas. Elle glissa donc légèrement sur cette partie de son rôle, et se contenta d'expliquer que, s'intéressant à ces deux bergers et voyant leur fidèle union, elle était disposée à les servir de tout son pouvoir, mais qu'auparavant elle avait voulu les éprouver, selon les anciens usages ; car, ajouta-t-elle en riant, mais ayant l'air de peser sur les mots, ce n'est pas le tout de s'aimer, il ne faut point que cela empêche d'aimer les autres et de le leur montrer ; la charité qui se borne à soi-même n'est pas la charité ; mais maintenant elle avait vu qu'ils avaient vraiment un bon cœur : par conséquent ils n'avaient qu'à lui demander de leur octroyer un don. Se taisant alors, elle, fit signe de la tête à mademoiselle Lagarde qu'elle n'avait qu'à le lui demander.

Celle-ci débita sa tirade rimée d'une voix qui alla se rassurant peu à peu, et son émotion personnelle finit par se perdre dans celle, non moins réelle et non moins vive, des sentiments qu'elle exprimait, aidée aussi en cela, s'il faut le dire, par le plaisir naturel et instinctif qu'elle éprouvait à parler en vers. Aussi, quoique les siens fussent plus riches d'images que de vraie originalité, ce fut avec un accent sincère et juste qu'elle déclara ne demander d'autre don, à la fée, que celui de se joindre à elle et à

son berger, pour prier le ciel de répandre ses bénédictions sur la noble dame qui leur accordait en ce moment l'hospitalité, et à qui bien d'autres actes de bonté, de générosité, de dévouement, d'oubli d'elle-même pour les autres et pour les siens, sans parler de ce qu'elle y ajoutait d'aimable par l'esprit et le cœur, méritaient bien une vie heureuse, embellie et honorée :

Et qu'ainsi, dans sa vie, à l'éclat du matin
Réponde en feux plus doux la paix du soir lointain.
Tel on voit, au penchant d'un beau jour qui s'incline,
Courir un rayon d'or de colline en colline,
Oui, messager parti du céleste horizon,
Remonte les champs mûrs pour bénir la moisson.

« Car c'est aussi le champ des pauvres, » ajouta-t-elle dans les vers suivants, que le lecteur saura bien retrouver lui-même : nous lui en laissons le plaisir, et même celui de ne les retrouver point. « La noble dame, dit mademoiselle Lagarde pour terminer, nous permettra bien de tels vœux : par une heureuse coïncidence, c'est aujourd'hui sa fête, et l'aimable fée Gentiane ne saurait manquer de s'y associer, puisque, pour celle qui en est l'objet, personne assurément, fée ou non fée, ne peut contribuer autant à son bonheur. »

À ces mots, mademoiselle Lagarde et Julia présentèrent leurs fronts à madame Glenmore, qui, émue et tout à ce dernier incident, les embrassa l'une et l'autre sans rien dire et les larmes aux yeux, sa fille avec passion. Quand elles se furent écartées, ses regards étant tombés sur Semplice, son premier mouvement fut de lui tendre la main ; mais il s'inclinait déjà respectueusement. Elle s'arrêta, et la gêne reparut dans la situation, qui, un moment détendue, se tendit de nouveau.

Il y eut un de ces moments de silence qui pèsent comme le vide, et d'où l'on sent qu'il faut sortir à tout prix. La fée faisait semblant de jouer avec sa baguette ; mais, au lieu de ce joli bâton d'ébène, si c'eût été un roseau, il serait certainement sorti tout broyé de ses mains, ne l'eût-elle pressé du bout de l'ongle qu'entre le pouce et le petit doigt. – Non ! pensait-elle, il ne

m'aime pas, puisqu'il n'aime pas même ma mère et qu'il ne lui dit rien.

– « Noble dame ! s'écria-t-elle tout-à-coup, reprenant son rôle pour échapper à une gêne que le seul Semplice paraissait pouvoir supporter plus longtemps ; noble dame ! répéta-t-elle encore, le sourire dans les yeux, et le trouble, l'orgueil et la passion dans le cœur : les vœux de ces bergers pour vous seront exaucés, mais, en récompense, ne ferons-nous rien pour eux ? La bergère Sempliciane, solitaire et rêveuse, passe sa vie à errer le long des bois et au bord des eaux. Le berger Semplice se dit aussi malheureux et isolé ; de plus, ajouta-t-elle pour ne pas trop quitter le ton de la comédie et s'y soulager elle-même par un trait railleur, de plus il est veuf. Considérez donc ces deux infortunés que les mêmes goûts et les mêmes destins rapprochent. Pour moi, je me déclare satisfaite, j'ai maintenant assez éprouvé leurs cœurs, et je ne demande pas mieux que de les voir heureux. Or, ils s'aiment, vous le savez : eh bien, noble dame, bénissez-les, unissez-les ! »

Cela fut dit d'une voix précipitée et coup sur coup, sans que Semplice, qui avait redressé la tête à ces mots : « Ils s'aiment, vous le savez ! » eût le temps d'intercaler une syllabe, et quand il entendit la conclusion, lui-même resta interdit de tant de folie ou d'audace.

Il en fut de même de madame Glenmore ; mais la scène de la nuit, joint à ce que Julia avait préparé de longue main, lui revenant brusquement à la mémoire avec une signification maintenant encore plus précise, elle s'éveilla comme en sursaut de l'état demi-passif où il lui semblait assister à une suite de rêves, et se crut au dénouement vrai de toute cette fantasmagorie. Prenant donc à l'instant son parti, et cédant d'autant plus à sa vivacité d'action ordinaire, qu'elle ne l'avait pas contenue sans peine, elle s'avança cérémonieusement vers mademoiselle Lagarde. La pauvre fille ne voyait, n'entendait plus rien, n'avait plus conscience d'elle-même, bien loin de pouvoir songer à se

défendre. Madame Glenmore s'empara donc de sa main sans résistance, et, la rapprochant de celle de Semplice, elle allait les réunir du même air froid de cérémonie, lorsque Semplice, revenu aussi à lui, prit de lui-même la main de mademoiselle Lagarde, et, saluant madame Glenmore qui s'était un peu reculée, lui dit d'une voix ferme :

– Madame, il est très-vrai que j'ai pour Mademoiselle une sérieuse amitié, qui est presque devenue une affection de frère aujourd'hui, si elle me permet de le dire et si elle veut bien l'accepter : je serai toujours prêt à la lui montrer, elle le sait, et j'estime déjà le faire en ce moment-ci. Tout le reste est un badinage que je n'approuve pas, sauf dans ce qui a pu vous en être personnellement agréable, mais où j'ai eu le tort de me laisser engager à faire ma partie.

Madame Glenmore, de nouveau confondue, regarda Julia.

– Oui, une sérieuse amitié, dit celle-ci, avec un sourire forcé et en essayant vainement d'assurer sa voix : une amitié sérieuse, c'est cela !

– Prendrons-nous notre leçon de dessin aujourd'hui ? demanda Semplice. Il est vrai qu'il est encore de bien bonne heure, ajouta-t-il : ainsi, je me retire.

– Monsieur Damont, s'écria madame Glenmore, je vous ai toujours cru un parfait honnête homme, et je vous crois encore tel. Nous ne nous quitterons donc pas ainsi, d'autant moins que, pour ma part, je le déclare, je n'y comprends plus rien. Mais déjeunons d'abord : nous nous expliquerons ensuite. Après une nuit si remplie d'aventures, vous devez tous être comme moi, avoir plus envie encore de manger que de parler.

– Enfin, vous au moins, chère maman, vous avez une bonne idée ! dit Julia, saisissant avec empressement tout ce qui pouvait retarder une explication, surtout le départ de Semplice, lequel auparavant l'eût seulement rendue furieuse, mais dont la

froide annonce et la possibilité, dans les circonstances actuelles, après la manière dont les choses venaient de tourner, lui avait donné comme un coup de poignard au cœur. – Le déjeuner ! le déjeuner ! répéta-t-elle en affectant un air folâtre ; c'est maintenant que je vois bien que je ne suis pas une fée, mais une simple mortelle, car j'ai grand-faim.

Il y avait dans l'accent qu'elle mit à ces mots relatifs à son rôle de fée, un reproche à l'adresse de Semplice. Il n'eut pas l'air de s'en apercevoir, et ne répondit rien.

– Mais, continua-t-elle, puisque je ne suis vraiment pas une fée, et que je n'ai pas même pour ces deux pauvres bergers un déjeuner sous ma baguette, force m'est bien de recourir à la magie vulgaire, mais beaucoup plus réelle, de notre vieux Tom. Je suis sûre que M. Damont m'en saura gré.

– Allons ! trêve décidément de folies ! interrompit madame Glenmore. Le déjeuner va être prêt tout à l'heure ; mais profitons de l'intervalle pour aller nous habiller : nous en avons tous besoin ; car moi, je le suis trop mal, tandis que vous, Mesdemoiselles, et vous-même M. Damont, vous l'êtes trop bien.

III

Ces dames allèrent donc procéder à la transformation de leur toilette, et Semplice, retrouvant dans le petit pavillon les habits qu'il y avait quittés, eut en un tour de main rétabli la sienne dans son premier état. Cela fait, il s'assit, violemment tenté de s'en aller par les prés pour ne plus revenir.

– Si j'étais sûr, pensait-il, que c'est par un fol amour que je reste, j'aimerais mieux fuir ainsi par derrière comme un lâche, et mettre mon orgueil à laisser croire de moi ce qu'on voudra, sans dire mon secret.

Comme il était là en lutte avec lui-même et plongé dans ses réflexions, il lui sembla qu'on poussait la porte mal fermée, et en effet il l'entendit doucement s'entrouvrir. Il tressaillit. Mais ce n'était qu'Ossian, dont il vit apparaître dans l'entre-deux, d'abord le museau, qu'il y avait glissé comme une clé dans la serrure, puis, la tête noire et blanche, puis, de proche en proche, toute sa personne tachetée, soyeuse et touffue, y compris sa queue haut placée, qu'il secouait d'un air d'enquête et d'interrogation.

– Eh, c'est toi, mon pauvre Ossian ! dit Semplice : toi, mon introducteur à l'entrée, et qui viens sans doute m'accompagner à la sortie : c'est juste ! et tu sais au moins, toi, en me congédiant, y mettre des procédés.

Sortant là-dessus du pavillon, il fit quelques pas au hasard dans l'allée. Ossian le suivit en sautant autour de lui et en lui adressant, par intervalles, d'un ton de reproche, quelque petit jappement amical.

Quand ils furent au tournant de l'allée dans l'avenue, Semplice ayant jeté les yeux à l'autre bout de celle-ci vers la grille, le chien, lui léchant les mains et lui mordant le pan de l'habit, semblait vouloir le tirer du côté de la maison, et ne le quitta que lorsqu'il le vit se diriger vers le péristyle.

– Tu as raison, Ossian, dit Semplice, je ne puis pas m'en aller ainsi, et je saurai bien me congédier moi-même, s'il le faut, avant que personne, ni sa mère, ni elle, ne me congédie.

Il entra dans le salon. Ces dames n'y étaient pas encore redescendues ; mais il n'y resta pas longtemps seul. Julia arriva la première. Ils se saluèrent silencieusement. Sa mère, avec qui, pendant leur toilette, elle avait gardé de même un silence obstiné, ne tarda pas à la suivre, et mademoiselle Lagarde, les yeux rouges, encore tout interdite, entra presque au même instant de son côté.

Le déjeuner, préparé aussi pour la fête, fut d'abord assez morne, malgré les fleurs et les gâteaux que Tom s'était plu à y prodiguer. Julia, par caprice d'abord, humeur, folâtrerie, audace ignorante et ingénue, puis par colère, dépit et plus de passion qu'elle ne savait, ayant peu à peu tourné en aventure une plaisanterie et les ayant toutes deux poussées à bout, ne se sentait plus soutenue par rien de ce qui l'y avait excité ou lui avait fait illusion, maintenant qu'elles avaient fini, et mal, il fallait bien le reconnaître. Partagée entre l'orgueil et le regret, ne voulant pas reculer et ne pouvant plus avancer, elle se taisait, contrainte à son tour de subir les événements. Semplice et madame Glenmore, se possédant mieux et bien décidés, l'un à couper court aux mystères, l'autre à les éclaircir, reprirent peu à peu leurs sujets habituels d'entretien, et firent seuls les frais de la conversation.

Le déjeuner terminé, elle recommença pourtant à languir, madame Glenmore ne songeant plus qu'à l'explication différée, et dans une impatience visible d'être seule avec Semplice ; mais elle y perdit tous ses regards et ses signes : Julia n'eut pas l'air de s'en apercevoir ; elle se mit au piano, entama la « Symphonie Pastorale, » et parut se piquer d'honneur pour n'en pas manquer une seule note, comme aussi pour réclamer l'attention par la manière suivie et soutenue dont elle l'exécutait. À la fin cependant de la première partie, où le chant du coucou est si distinctement rendu, mais si discrètement ménagé, qu'on se croirait dans les bois à écouter cette voix printanière, elle laissa un moment ses mains errer au hasard sur le clavier. Sa mère se hâta d'occuper cette petite pause, et dit assez haut :

– Au fait, M. Damont, je ne vois pas pourquoi nous ne parlerions pas devant tout le monde du sujet auquel nous sommes tous intéressés.

Mais elle n'avait pas achevé la phrase que le clavier résonna de plus belle, et que touches et doigts d'ivoire se confondirent par un redoublement d'agilité.

– Décidément, Julia s'est mis dans la tête de me contrarier pour mieux célébrer ma fête, pensa madame Glenmore, excédée. M. Damont, ajouta-t-elle en allant vers Semplice, êtes-vous trop fatigué pour faire avec moi un tour de jardin ? J'ai besoin de prendre l'air après toutes nos émotions de la matinée.

Il se leva pour la suivre, Julia les regardait sortir sans discontinuer son morceau, lorsque, sur les degrés qui descendaient du péristyle à la terrasse, presque en face de la porte vitrée du salon, on vit apparaître deux étrangers.

– Eh ! ce cher Edgar ! s'écria Julia, en s'élançant du piano et accourant la première vers le perron.

– Quoi ! c'est vous ! mon cher Edgar, dit madame Glenmore ; déjà arrivé ! je ne vous attendais pas si tôt.

– Ni si matin, ma chère tante ; mais son excellence M. le gouverneur, dont je suis toujours l'élève indigne, et à qui, par parenthèse, vous ne dites rien…

– Comment ! nous ne lui disons rien ! interrompit Julia ; quand nous sommes toutes les trois, et mademoiselle Lagarde aussi fort que ma mère et moi à nous deux, je vous jure, toutes les trois à lui secouer les mains.

– À la bonne heure ! reprit celui qu'on appelait Edgar. Êtes-vous content, Ray ?

– Parfaitement ! reprit celui-ci en humant une prise de tabac.

– Bien ! en ce cas, je le suis aussi. Je disais donc que son excellence M. le gouverneur, ni son élève indigne, tout écolier qu'il est, ne se seraient pas permis de venir vous surprendre si matin : non, ma chère tante, et ma belle cousine, et notre poétique miss Lagarde, nous ne sommes certes pas si peu civilisés, malgré l'ignorance des règles sociales dans laquelle nous vivons, nous autres savants. Si son excellence M. le gouverneur avait, dans sa magnanimité habituelle, toléré chez moi une telle infraction aux convenances, je n'aurais pas manqué de saisir cette occasion de le prendre eu défaut et de m'insurger contre mon souverain, idée qui le fait déjà rire tout bas ; mais non ! je dois lui rendre justice : il n'a pas eu à me reprendre, et moi je n'ai pas eu à lui reprocher de ne m'avoir pas repris, car nous ne comptions point encore avoir l'honneur de vous voir. Nous ne voulions que pousser une reconnaissance jusqu'à votre demeure, et notre hôtelier a dirigé de ce côté notre promenade matinale. Mais ayant entendu les sons d'un piano et reconnu ce jeu délicieux, mollement saccadé, qui m'a aussitôt rappelé, comme si je les voyais, les doigts charmants de ma belle cousine, nous nous sommes hasardés, le digne gouverneur et l'indigne gouverné, à nous approcher de vos fenêtres pour jouir tout à fait de ces sons merveilleux. Et voilà comment vous nous avez découverts.

– Toujours le même ! dit Julia.

– Toujours !… Ah ! si seulement vous saviez, ma belle cousine, combien vous avez dit vrai. Quand je dis : cousine, ajouta-t-il, nous nous entendons, n'est-ce pas ? Ce n'est plus qu'une façon de parler : oh ! je suis exact, moi ! Que dirait M. le gouverneur si, même en fait de cousinage, j'allais me tromper d'un degré, surtout dans un cas où cette différence a pour moi toute la valeur d'un degré astronomique ! Car enfin, ma chère tante ne me permet de lui donner ce nom que par amitié : c'est elle seulement qui est encore ma cousine ; quant à vous, vous ne l'êtes déjà presque plus, ne perdons pas ceci de vue, Julia : dès mon arrivée, je suis bien aise de vous le rappeler. N'est-il pas vrai, Ray, on ne saurait trop poser les principes ?

– Si vous êtes toujours le même avec moi, dit Julia…

– Pour moi ! interrompit Edgar, vous auriez dû dire : pour moi !

– Si vous êtes toujours le même avec moi, reprit-elle, c'est-à-dire si vous m'interrompez toujours, en vrai cousin que vous êtes (car vous avez beau me renier, moi je ne vous renie pas), je vois que vous êtes aussi toujours le même avec ce pauvre M. Ray, c'est-à-dire toujours à lui faire la guerre à tout propos.

– La guerre ! Ray, je vous fais la guerre ? C'est absurde, n'est-ce pas ? Mais, Julia, regardez donc, je vous prie, si cet œil qui rit là dans son coin, si ce nez qui se dilate, sont ceux d'un souffre-douleur, comme vous vous plaisez à représenter notre bon ami M. Ray ! D'ailleurs, son excellence M. le gouverneur va priser une seconde fois, signe de contentement, comme chez l'empereur Napoléon, quand il sentait l'affaire faite, et qu'à l'odeur de la fumée du canon il joignait celle d'une plus innocente poudre, que sa main puisait à pleins bords dans la poche de cuir de son gilet. Voyez ! voyez quelle énorme pincée son excellence en tient suspendue entre le pouce et l'index !

– C’est vrai, dit Julia, mais voyez-la aussi plus d’aux trois-quarts répandue sur sa cravate ! preuve manifeste de trouble et de mécontentement intime.

Dans le premier moment de surprise affectueuse entre gens étonnés, mais charmés de se revoir, tout cela s’était échangé, enchaîné, avait pris feu coup sur coup, et sans plus se préoccuper des événements de la matinée, ni de Semplice, qui s’était d’ailleurs tenu à l’écart. Mais il n’avait pas perdu un mot de ce qu’avait dit Julia, surtout lorsqu’il la vit traiter si familièrement ce cousin dont il n’ignorait pas l’existence, et en qui il n’avait pas tardé de reconnaître le jeune Anglais de l’ami Vincent. Il voulut cependant profiter d’une occasion si naturelle de se retirer, et s’avançait déjà vers madame Glenmore, lorsque celle-ci, ne le voyant pas, demanda sans y penser, ou pour dégager Julia de cette brusque attaque de son cousin, ce qui avait ainsi abrégé leur voyage.

– Encore ! s’écria le jeune homme, ne faisant que changer d’adversaire, et toujours de la même belle humeur guerroyante et rieuse : encore ! oui, chère tante, car vous m’avez déjà demandé pourquoi nous arrivions si tôt, ce qui veut dire : trop tôt, je n’y méprends pas.

– Allons ! Edgar, faites donc trêve à vos méchancetés ; vous savez parfaitement que vous êtes toujours le très-bien venu.

– Et même bien à propos ! fit étourdiment Julia.

Semplice, qui s’était déjà avancé de quelques pas, s’arrêta aussitôt, l’air de nouveau étranger à la scène et indifférent.

– Bien à propos, reprit Julia, soudain rougissante, car c’est aujourd’hui la fête de ma mère, et nous venions justement de la lui souhaiter, quand vous nous êtes apparu.

– Oui ; ces demoiselles vous conteront la surprise qu’elles m’ont faite ce matin, dit madame Glenmore. Nous finissons à peine de déjeuner ; mais j’y pense, Edgar, vous n’en pouvez dire

autant. Venez, vous profiterez de nos restes, et comme vous connaissez le vieux Tom et ses procédés solennels dans les grandes occasions, vous trouverez encore à qui parler.

– À merveille ! répondit celui-ci que nous appellerons désormais Edgar : à merveille ! je dis cela, non pas pour moi qui ne me nourris que de science, mais pour son excellence M. le gouverneur auquel l'appétit de l'esprit n'ôte pas du tout celui du corps ; son heureuse organisation les réunit tous les deux, et chez lui l'un ne fait jamais tort à l'autre.

Sur cette nouvelle boutade, on se dirigea décidément vers le salon ; M. Ray, sans mot dire, présentant galamment le bras à mademoiselle Lagarde, Julia ayant déjà le sien dans celui d'Edgar, qui l'avait pris de l'air le plus naturel du monde et comme n'ayant pas même besoin de le demander. Semplice vint alors s'offrir à madame Glenmore pour passer dans la salle à manger.

– Pardonnez-moi, lui dit-elle en entrant, j'ai été tout étourdie d'une arrivée si soudaine et en effet, vous le voyez, pas mal étourdissante ; mais permettez-moi de vous présenter celui qui me conteste à présent mon vieux titre de tante : M. Edgar Glenmore, mon arrière-petit-neveu ; M. Semplice Damont, un de nos amis, ajouta-t-elle, et qui est encore plus grand voyageur, Edgar, que vous et moi tout ensemble.

– Ah ! je comprends alors, fit ce dernier, pourquoi il me semblait avoir déjà eu l'honneur de rencontrer Monsieur : au Righi peut-être ?

– Non, Monsieur, dit tranquillement Semplice : c'est aujourd'hui même à l'auberge du village, où je me trouvais par hasard quand vous y êtes arrivé cette nuit.

– Oui, vous avez raison, Monsieur ; je me le rappelle très-bien maintenant : à telles enseignes, ajouta-t-il en reprenant le ton de la conversation, que son excellence M. le gouverneur

vous a non-seulement remarqué, mais que vous lui avez fait rompre son vœu de silence, qui devient encore plus renforcé quand il mange. « Avez-vous vu m'a-t-il dit, après votre départ, avez-vous vu comment ce jeune homme vient d'avaler à peine en plus de trois coups trois grands verres de vin, qui n'avaient pas plus l'air de lui peser qu'une goutte de rosée à un chêne (je suis sûr que son excellence pensait à miss Lagarde en faisant cette comparaison poétique) ? Savez-vous que c'est vraiment lugubre de boire ainsi ? » conclut M. le gouverneur, à voix basse, et comme il achevait de boire sa bouteille, qu'il avait vidée tout entière, mais répartie en douze ou quinze verres à demi pleins. « Non, vraiment ! répéta-t-il encore et jusqu'en allant se coucher, non, je ne vis jamais boire d'une façon si tragique et si redoutable. »

L'élève de son excellence M. le gouverneur le mit si bien en scène dans son récit, imitant et chargeant sa voix, avec un accent et des gestes si comiques, qu'il n'y avait pas moyen de se fâcher. Tout le monde en rit au contraire, surtout Julia. Seul, le front de madame Glenmore s'était rembruni. La conversation prit un tour indifférent et général, et Semplice ne tarda pas à en profiter pour prendre congé de la compagnie.

– À bientôt ! lui dit madame Glenmore.

– Dès que vous le désirerez, Madame.

Et il sortit, l'air ni sérieux ni embarrassé, et en saluant tout le monde à la fois du même regard.

– Voyons, dit Julia, quand elle fut sûre qu'il était dehors, voyons, Edgar, je vais mettre votre perspicacité à l'épreuve : M. Damont est un peu une énigme pour nous trois ; vous nous aiderez à la débrouiller, mais comment le trouvez-vous d'abord ?

– Très-bien, si vous le voulez, belle cousine ; et même, ce qui n'est pas probable, mais la vérité me forcerait encore à le dire : oui, très-bien, même si vous ne le voulez pas.

– Moi, répondit Julia sans se déconcerter, car cela ne lui arrivait guère avec son cousin, de trois ou quatre ans plus âgé qu'elle, mais de la même humeur : moi, vous savez de reste que je ne veux rien.

– Bah ! ce que femme veut… par conséquent il n'en est aucune qui ne trouve au moins à constater avec nous, tous autant que nous sommes, son habileté dans l'art de vouloir. C'est comme si vous me disiez qu'on ne joue pas quand on est grand musicien.

– Oui, mais on ne joue pas le premier morceau qui vous tombe sous la main.

– Quand on déchiffre à première vue, pourquoi pas ? Enfin, poursuivit-il, vous ne m'ôterez pas de l'esprit, à son sujet, ce qu'y a implanté M. le gouverneur.

– Monsieur Damont est un peintre d'un vrai mérite, interrompit madame Glenmore.

– Je le crois, chère tante, dès que vous me le dites ; mais avant tout, je vous le répète, il est né buveur tragique, voilà son grand et rare talent, sa spécialité, n'est-ce pas, Monsieur le gouverneur ?

– Il est de fait…, répondit M. Ray, en aspirant si longuement une large prise de tabac, qu'il n'eut pas le temps d'achever sa phrase avant que Julia se fût écriée :

– Bon ! voilà que vous allez recommencer vos folies !

– Folies tant qu'il vous plaira ! mais c'est un fait ! comme l'a dit excellemment son excellence M. le gouverneur, si vous me permettez ce rapprochement de pensées plutôt que de mots. Non, jamais homme ne vida son verre, et M. le gouverneur s'y

connaît, sans parler de moi, son élève indigne en cela comme en tout le reste, ne le vida d'un air plus grandiose et plus dramatique, plus fatal et plus solennel. C'est ainsi que le roi de Thulé dut vider sa coupe et la jeter à la mer. Je frissonne rien qu'en y pensant : Il est vrai que ce que nous avions vu avant d'arriver à l'auberge nous avait préparés aux impressions lugubres.

– Et qu'aviez-vous donc vu de si terrible ? demanda madame Glenmore, pour détourner la conversation.

– Quelque avalanche, en passant la montagne ? dit mademoiselle Lagarde, qui, en fait de scènes alpestres, ne rêvait volontiers que pics et torrents.

– Croyez-vous que des voyageurs aussi intrépides s'effraient pour si peu ? interrompit Julia ; il faut qu'ils aient vu tout au moins un revenant.

– Non ; mais une apparition. Nous venions, tout simplement à pied, des hauteurs au-dessus de Vevey, où, pour nous être égarés en voulant trop courir sur les sommités voisines, nous n'aurions pu arriver que fort avant dans la nuit. À peu près certains de n'y trouver aucune auberge, grande ou petite, qui ne fût déjà pleine comme un œuf, car vous savez quelle y est maintenant l'affluence quotidienne de voyageurs ; nous décidâmes, tentés d'ailleurs par le plus beau clair de lune, de pousser tout droit jusqu'ici. Notre guide, qui est du pays, n'était pas fâché non plus de regagner son « home » tout d'un trait ; il nous assura que nous serions bien logés chez une de ses connaissances, ah ! par parenthèse, un gaillard d'aubergiste ! Il nous promit en outre de nous mener au plus court par les sentiers des vergers et des vignes, et de nous épargner ainsi les détours et surtout l'abominable poussière de la grande route. Par le fait, ce ne fut guère qu'une promenade de quatre à cinq milles, tantôt sur les petits murs à fleur de terre, mais revêtus de pierres plates, qui soutiennent les vignes et où l'on pose un pied sûr entre une double haie de ceps, tantôt par des prés où l'on marche comme sur un tapis. Nous prîmes donc un peu à mi-côte, probable-

ment, comme j'ai pu le conjecturer ce matin au grand jour, par ces petits vals qui s'ouvrent çà et là en arrière de votre maison. Comme je marchais, d'ailleurs, à moitié endormi, j'étais loin de me douter que, plus bas, l'un de ces jolis vallons m'aurait fait passer presque à votre porte, où j'aurais pu du moins vous saluer mentalement pendant votre sommeil…

Julia, que cet itinéraire de son cousin, joint à sa propre expérience du pays, n'avait pas peu inquiétée d'abord, respira plus à l'aise à ces derniers mots ; mais il n'en fut pas de même lorsque, sans autre intention, semblait-il, que celle de bien marquer leur chemin, il ajouta aussitôt :

– Nous arrivâmes ainsi, cette fois par un saut assez brusque, au torrent qui coule dans votre voisinage. Quand je dis : couler, c'est par habitude et par manière de parler, car il est presque à sec, comme c'est son ordinaire en été. La largeur de son lit donne bien une assez bonne idée de ce qu'il peut faire quand il est de mauvaise humeur ; en ce moment il n'a plus que des flots de pierre aux vagues blanches, mais immobiles : si c'est encore un torrent, c'est un torrent mort et pétrifié. Dans nos errements de cette nuit, car elle était vraiment ensorcelée, nous étions arrivés un peu plus haut qu'il ne fallait. Notre guide nous fit donc descendre dans le torrent, et nous en suivîmes quelque temps le cours rocheux, où un filet d'eau trouvait encore moyen de faire la grosse voix en se jetant de çà de là et se heurtant de pierre en pierre. Enfin nous gagnâmes l'autre rive, sans presque nous être mouillé les pieds ; mais M. le gouverneur était un peu essoufflé et, quoique l'auberge ne fût guère qu'à un demi-quart de lieue, son excellence voulut absolument se reposer dans l'herbe sous un vénérable trio de châtaigniers, beaux vieillards qui s'entretenaient à voix basse avec leurs mille langues de feuilles, et en hochant au souffle de la brise leurs têtes argentées sous cette claire nuit d'été.

Autant n'en faisait pas son excellence M. le gouverneur, qui, les mains sur ses genoux, se bornait à considérer mélanco-

liquement ses jambes fatiguées, mais sans prononcer un seul mot, sans s'abaisser à jeter aux airs aucune de ces imprécations dont nous autres jeunes fous, je le reconnais avec lui, nous sommes trop prodigues. Non ; il ne soupirait pas même ; en revanche, si sa grandeur d'âme ne lui permettait pas de soupirer, respirer était une autre affaire, puisque c'est le lot et la fonction obligatoire, sous peine de mort, de toute créature animée : il ne pouvait donc s'y soustraire, et je dois dire qu'il s'en acquittait à merveille et à pleine volée. « Ouf ! » faisait-il parfois d'un ton majestueux, en relevant la tête : « hou-ouf ! houf-ah ! » en aspirant l'air embaumé à longues et engloutissantes gorgées. En vain lui offrais-je de les remplacer par celles, plus palpables, du liquide contenu dans notre gourde de voyage : il me repoussait doucement de ses deux doigts levés, oubliant même la prise de tabac qu'il y tenait pointée à l'horizon et qui, dégringolant dans l'herbe, allait s'y noyer dans la rosée. « Hou-ouf ! houf-ah ! » répétait-il, mais rien de plus ; le soin de sa dignité ne lui permettant pas de plus amples ni plus claires exclamations.

Tout à coup, cependant, en un de ces courts instants où il avait la tête haute et penchée en arrière, comme s'il voulût aspirer notre pauvre atmosphère d'une seule haleine, ce cri purement instinctif de « Ouf ! » devint un « Oh ! » distinct et bien articulé. « Oh ! » s'écria-t-il, et, tenant toujours son pouce et son index rapprochés, il étendit en échange le doigt suivant dans la direction du vague des airs. Comme il tournait le dos à la lune, ce ne pouvait être cette charmante personne qu'il nous montrait, mais c'en était une autre, ma belle cousine, un nouvel astre des nuits que nous signalait son doigt du milieu, ainsi fixe et tendu de ce côté. Comme l'ancien, ce nouvel astre planait aussi dans les cieux, et paraissait s'y mouvoir avec rapidité ; mais il était beaucoup plus vague et blanc, et malheureusement il nous a été impossible de distinguer sa figure. Celle de sa sœur aînée, la lune ; est au contraire bien connue ; mais je déclare en conscience que je lui préfère infiniment sa sœur cadette, si peu que j'aie pu l'apercevoir.

– Quelles nouvelles folies nous débitez-vous là ! interrompit madame Glenmore, un moment « aussi » mal à son aise pendant ce récit, mais bientôt remise par cette conclusion à laquelle elle ne comprenait rien.

– Folies tant que vous voudrez encore ! dit Edgar ; mais c'est un fait, et au besoin son excellence M. le gouverneur l'attestera.

– Je l'atteste ! dit tout haut une voix, qui, ces mots prononcés, se tut à l'instant.

– Vous l'entendez, chère tante ! quel témoignage pourrait valoir celui de M. le gouverneur, qui n'a pas moins de mesure dans ses paroles que de justesse dans son rayon visuel, excepté à la chasse, où il vise toujours admirablement, mais où par humanité il n'atteint jamais.

– Oui, et c'est sans doute comme cela que cette apparition est tombée sous son rayon visuel.

– Elle décrivait avec le lieu où nous étions, un angle au moins de quarante-cinq degrés, observa le mathématique M. Ray.

– La hauteur calculée par son excellence, reprit Edgar, est parfaitement exacte. Cet astre habillé de blanc, qui, autant que nous en pûmes juger à distance dans la nuit, avait pris la figure et la démarche d'un habitant de la terre, se promenait à la hauteur des collines où, avec notre gaillard d'aubergiste, j'ai reconnu ce matin qu'est située votre maison. Mais quand nous le vîmes, il ne semblait pas toucher le sol, en apparence si vous voulez. Enfin, vrai ! ajouta-t-il d'un ton plus uni, je n'y comprenais rien, et à présent, depuis l'inspection des lieux, c'est à peine si j'y comprends quelque chose. Il y a bien un certain mur… car ce pays en est tout peuplé, avec ses terrasses de vignes qui escaladent partout les collines…, un certain mur blanc, que le clair de lune, grand magicien comme on sait, aura pu nous escamo-

ter ; mais il est si haut, son sommet parfois si étroit, en outre souvent interrompu : comment croire qu'un simple mortel aurait osé s'y hasarder de nuit !

– Et combien de temps a duré cette apparition céleste ? demanda Julia, restée jusque-là tout oreilles, mais plus maîtresse d'elle-même que de sa voix ; car je suppose, continua-t-elle, que vous n'avez pas eu à la contempler jusqu'au matin.

– Non, en effet, prétendue cousine, et je devrais ajouter : silencieuse, car depuis un moment vous ne m'avez pas interrompu une seule fois, chose tout à fait hors de vos habitudes ; sans reproche ! seulement je ne vous reconnais plus là.

– On n'entend pas tous les jours de si belles histoires, dit Julia.

– N'est-ce pas ? Mais pour en revenir à votre question, des plus judicieuses, je le confesse, l'apparition n'a guère duré qu'une ou deux minutes, au moins depuis qu'elle nous eut été signalée par le doigt de son excellence M. le gouverneur. Après avoir lentement glissé sur le fond chatoyant de la nuit, elle a peu à peu disparu, comme un astre qui se couche, derrière le sommet d'une colline.

– Et elle n'est pas revenue ?

– Du moins pas pour nous. Je voulais m'élancer sur sa trace, car elle m'avait charmé, fasciné, je l'avoue, et je crains d'en être amoureux. Amoureux d'un astre ! jugez de ma folie ! il ne manquerait plus que cela, comme dit M. le gouverneur.

– Et non sans raison, car avec vous tout est possible, mon cousin, fit Julia ; cependant, ajouta-t-elle en secouant la tête je n'en crois rien.

– Je le suis ou le serai, vous dis-je ; surtout si je ne la revois jamais.

– Ainsi, vous ne l'avez pas revue ?

– Non : je me disposais déjà à repasser le torrent pour voler sur ses pas, lorsque son excellence, qui semblait n'avoir plus la force de prononcer une syllabe, s'écria d'une voix de stentor : « J'ai faim ! » Ce cri, véritablement parti du fond des entrailles, me rappela au sentiment de la vie réelle, que j'allais oublier dans l'égoïsme de ma fantaisie. Je fis bien encore quelques objections timides, je proposai à M. le gouverneur d'aller m'attendre à l'auberge avec le guide…

– Vous voulez donc abandonner votre vieil ami ? me dit son excellence, en arrêtant sur moi un regard fixe et triste : et à l'heure du souper encore, d'un souper que vous me promettez depuis si longtemps et qui recule toujours, qui plus que jamais va donc fuir, car vous savez que dans aucun cas je ne peux ni ne dois souper sans vous, je n'aurais plus aucun appétit. – Ce peu de mots, cette plainte voilée et à peine sensible, m'ont fait rougir, et après avoir causé encore quelques instants de la blanche apparition, qui décidément ne paraissait pas vouloir nous donner de seconde séance, nous nous sommes acheminés vers l'auberge, où l'on s'est fait longtemps tirer l'oreille, par le moyen du cordon de la sonnette, pour nous y recevoir à cette heure de nuit.

– Et le guide, demanda madame Glenmore, que pensait-il ? ne disiez-vous pas qu'il était du pays ?

– Oui, mais des hauteurs, et, en sa qualité de montagnard, s'il savait quelque chose, il l'a gardé pour lui.

– Voilà un récit des plus circonstanciés et des plus complets : une véritable enquête ! il y manque pourtant encore une chose, dit Julia.

– Laquelle ?

– Allons ! vous le savez bien.

– Ma foi non, je ne crois pas avoir rien oublié.

– Un fort petit détail, il est vrai, mais qui a bien son mérite.

– Et c'est ?…

– Si cette apparition, cette ombre, cet astre, comme vous l'appelez, car vous ne nous l'avez encore dépeint que d'une manière fort vague…

– Je vous ai dit qu'elle était vêtue de blanc, ou du moins qu'elle paraissait telle dans la nuit ; mais si c'était d'un tissu fabriqué dans ce bas monde ou dans un monde plus éthéré, avec des rayons, des fils de vapeur, je n'en sais rien, car à cette distance nous ne pouvions pas même distinguer sa figure. Mais voilà bien les dames ! et, en effet, je n'avais pas assez insisté là-dessus : toute description de personne leur paraît insuffisante et ne leur apprend encore rien si on n'y joint pas celle de la toilette ; la toilette d'abord : c'est sur cela que l'on juge. Que vous dirai-je donc pour vous satisfaire et rester néanmoins dans la vérité sur ce grave sujet ? qu'elle avait un habit de clair de lune ? Eh bien ! va pour ceci, qui est vrai dans tous les sens, poétique et réel, ne dit trop ni trop peu, et ne risque pas de me compromettre. Êtes-vous contente à présent, ma belle cousine ? Tissé sur la terre ou dans les airs, elle avait un habit de clair de lune.

– Elle ! c'était donc une femme ? Encore une chose que vous ne nous aviez pas dite, mon cher cousin.

– Ah ! par exemple ! quand je me suis déclaré son chevalier errant ! et bien errant, puisque je ne sais encore ni qui elle est ni où elle est.

– Cela n'empêche pas que, parmi les ombres et les revenants, il n'y en ait des deux sexes. Ou bien serions-nous les seuls habitants de l'autre monde qui pourrions de temps en temps visiter celui-ci, et, à défaut d'autre, nous accorderiez-vous cet immense privilège ? Votre apparition était un homme, j'en gagerais, un homme déguisé en grand fantôme blanc.

– Horreur ! et cette voix secrète qui m'a dit aussitôt : « C'est elle ! » et cet involontaire élan qui m'emportait sur ses pas, et auquel je suis résolu d'obéir… avec la permission de son excellence M. le gouverneur !

– Elle était donc seule ?

– Pourquoi ce donc ?

– Mais puisque M. le gouverneur serait le seul opposant possible à vos vues sur elle !

– Supérieurement raisonné, et de la plus fine logique féminine ! Oui, elle était seule, à moins qu'elle ne fût réellement une fille de l'air, auquel cas son compagnon pouvait n'avoir pas jugé à propos de se rendre visible comme elle ; mais sur le mur, je m'en suis assuré en venant, il n'y a aucunement place pour deux personnes de front : l'autre, s'il existe, aurait donc été forcé de marcher devant ou derrière elle, et alors nous l'aurions vu certainement.

– Il peut avoir tardé.

– Je ne crois pas ; nous avons encore attendu assez longtemps.

Julia respira tout-à-fait ; s'applaudissant de sa hardiesse et voyant qu'elle lui réussissait si bien, elle résolut de s'y confier.

– Allons voir ce mur, dit-elle, qui, à vous entendre, est tout au moins bien fantastique, s'il n'est pas ensorcelé.

– Je suis à vos ordres, ma belle cousine, quoique pour ma part j'aie déjà suffisamment arpenté et examiné le terrain.

– Vous oubliez, Julia, dit madame Glenmore, que ces Messieurs doivent être fatigués.

– Bon ! quand on est décidé à courir après une ombre, est-ce qu'on doit l'être jamais ?

– Que dit son excellence M. le gouverneur ? demanda le folâtre jeune homme. C'est cela ! suivant son habitude, son excellence ne dit rien, mais elle fait bien mieux : elle étire ses jambes, et la voilà déjà sur pied ; c'est signe que nous pouvons marcher.

– Puisqu'il en est ainsi, je ne serai pas fâchée, moi non plus, de voir de près ce fameux mur, dit madame Glenmore, comme on se levait ; mais est-ce loin ?

– Non, l'aller et le retour ne nous prendront guère qu'un quart d'heure : venez, chère tante, donnez-moi votre bras, je vous conduirai.

Julia, en sortant, retint un moment mademoiselle Lagarde sur le seuil : – Chut ! lui dit-elle à voix basse, si vous tenez à ne pas me brouiller avec Edgar. Puis elle ajouta à haute voix : – Voilà son excellence M. le gouverneur dont le bras inoccupé s'arrondit déjà, à votre intention évidemment, mais il n'ose pas aller plus loin que ce signe muet. Et la poussant vers lui, elle rejoignit sa mère et son cousin.

Le jeune homme prit d'abord par la petite route ombragée qui serpentait entre les collines, puis il entra dans les prés : c'était un chemin plus long ; mais naturellement Julia le laissa faire.

– Voilà ! dit-il, quand on fut arrivé.

De jour, le mur n'avait rien de particulier que sa hauteur là où il se rapprochait du torrent, sur lequel il ne plongeait pas même aussi longtemps ni aussi perpendiculairement que, dans la nuit, l'oreille se le figurait. Cependant Julia sentait, à ne pouvoir s'y méprendre, qu'elle n'y poserait plus un pied aussi assuré. Autre chose singulière : quoiqu'elle n'y retrouvât pas ses impressions de la veille, et qu'en tout cas elle se fût bien promis de ne pas y monter avec son cousin, elle en avait l'envie maintenant, sans avoir le courage de la réaliser. Déjà il l'invitait à l'y suivre.

– Non, répondit-elle avec un accent de vérité, jamais je n'oserais !

– Vous êtes devenue bien peureuse, je vous ai vue me défier autrefois dans des passages bien plus périlleux.

Elle gravit les cinq ou six marches du petit escalier de pierres brutes ; arrivée au haut, elle voulut faire quelques pas, mais véritablement elle tremblait.

Était-ce uniquement de peur ? Était-ce aussi parce que ses regards venaient de tomber sur la nacelle de Semplice, qui se balançait au rivage et semblait prête à le quitter ?

– Julia, vous me faites frémir, lui cria sa mère ; finissez cet enfantillage, vous allez tomber.

Elle se raffermit pourtant, plongea encore une fois ses regards dans la nacelle, persuadée que Semplice y était, mais ne pouvant le distinguer derrière la voile détendue sans être attachée, et, sur une nouvelle interpellation de sa mère, elle sauta à terre avec une gracieuse légèreté.

– Oh ! quel manque de courage ! répéta Edgar ; son excellence M. le gouverneur lui-même, malgré sa dignité et son âge, ne craindrait pas de me suivre, surtout si son aimable compagne daignait l'accompagner.

M. Ray, sans faire entendre aucun son qu'un bruissement nasal, pareil au rapide battement des roues d'un bateau à vapeur, appuya l'un de ses pieds sur le talus de gazon, l'autre sur le mur, et, d'une seule et lente, mais formidable enjambée, y apparut majestueusement, debout dans toute sa hauteur : sa taille, longue et droite, mais non pas raide, plutôt arrondie au contraire vers le milieu, semblait presque encore plus grande de moitié. Après cette ascension opérée d'un seul jet, il ne donna, d'ailleurs, d'autre signe de triomphe qu'une nouvelle prise de tabac, cette fois bien gagnée, et un léger pétillement de ses petits yeux noirs, riants et enfoncés. Cela fait, il réintégra dans la

boutonnière de son habit la patte à gros boutons de jais qu'il en avait retirée prudemment pour monter ; puis, revenant en arrière vers les marches, il s'inclina, du haut de son piédestal, devant mademoiselle Lagarde, de l'air d'un homme qui, dans un salon, vient inviter une dame à danser. – « Mademoiselle veut-elle bien me faire l'honneur ?... » dit-il galamment, avec ce singulier contraste, fréquent chez lui en cas pareil, de mots articulés avec une rigoureuse précision et d'une pensée qui semblait cependant se faire jour avec timidité. Mademoiselle Lagarde montra ici sa docilité et peut-être sa distraction accoutumées. Elle prit machinalement la main qu'on lui tendait ; mais, aussitôt sur le mur, elle se hâta de détourner la vue de l'espace béant qui se déroulait à ses pieds. Entraînée par M. Ray qui la précédait la tête levée, elle le suivit un moment, mais regardant toujours le sol, et ne voulant marcher que de côté. Enfin, tout à coup, elle lâcha sa main et, quoique le mur fût bien ici de quelques pieds plus qu'à fleur de terre, elle se précipita, heureusement sans se faire de mal, sur le gazon. – Oh ! s'écria le digne M. Ray, d'un air de visible désappointement. Il ne lui restait cependant qu'à imiter son exemple, et on put bien voir que ce fut sa première pensée, car déjà il se penchait en avant ; mais il s'arrêta tout court, mesura encore une fois la hauteur d'un œil exercé, la comparant sans doute avec le volume et le poids qu'il s'agissait d'y laisser tomber, et finit par retourner piteusement vers les marches, suivi des regards de ses compagnons et de leur risée. Le seul Edgar montra plus de respect et se contenta de cette observation sentencieuse : – Son excellence M. le gouverneur n'aime pas à descendre ; c'est cependant à quoi il faut s'attendre une fois ou l'autre dans tout poste élevé.

– On prétend, lui dit Julia, car on s'était remis en marche, et ils avaient pris un peu les devants, on prétend que j'aime parfois à jouer la comédie ; ce n'est pas vrai, mais le serait-ce, vous la jouez bien plus et bien mieux que moi, Edgar, ou plutôt vous ne faites que cela, convenez-en.

– Peut-être ! répondit-il, cette fois d'un ton naturel, qui n'avait plus rien d'ironique, mais rien non plus de trop sensiblement attristé.

– Vous l'avouez donc ! vous jouez la comédie !

– Il faut bien faire quelque chose en ce monde peu gai, ne fût-ce que pour s'occuper.

– Vous la jouez tout d'abord et sans cesse, c'est bien évident, avec ce pauvre M. Ray.

– C'est pour m'entretenir la main, comme on dit. Il est si bon ! il s'y prête. Et puis cela l'amuse et lui évite l'embarras ou l'ennui de parler. D'ailleurs, soyez sans crainte, nous nous entendons à merveille : le soir, à nous deux, nous causons longuement, familièrement, savamment même, sans nous vanter, et c'est étonnant toutes les réflexions qu'il me suggère ; je lui évite, ai-je dit, l'embarras de parler ; mais il m'en ôte un bien plus grand, celui de penser. Aussi, pour tout cela, même sans cela, que voulez-vous ? je l'aime, et il le sait bien, le traître ! je ne saurais vivre sans lui, il m'empêche de faire trop de sottises, il entretient ma gaîté, mes idées, mon appétit même ; oui, vraiment, s'il me quittait, adieu ma belle fleur de santé ! vous me verriez bientôt dépérir comme une plante sans rosée, et votre pauvre cousin Edgar ne pourrait plus boire ni manger. Chose triste ! à votre tour convenez-en, quand même elle vous divertirait.

– Voilà déjà que vous recommencez ! bien à propos, du reste, car cela me ramène tout droit à ma conclusion : c'est que vous jouez la comédie non-seulement avec M. Ray, pour vous entretenir la main, comme vous dites, mais avec le premier venu, avec tout le monde, avec maman, avec mademoiselle Lagarde, avec la lune, les étoiles, les fantômes blancs, que sais-je ? et, enfin, avec moi indigne, comme je viens de vous y prendre encore à l'instant même.

– Vous croyez que je joue la comédie avec vous, Julia ?

– Je crois ! dites que je le vois ; mais je ne vous en fais point un reproche, je vous demande seulement si cela n'est pas vrai.

– Oui et non, selon que vous le prenez.

– Mais il n'y a pas deux manières de le prendre, ce me semble.

– Pardonnez-moi, je joue en effet la comédie avec vous comme avec tout le monde, si vous comprenez dans tout le monde une personne encore que vous avez oublié de mentionner.

– Et cette personne ?…

– C'est un Monsieur.

– À la bonne heure ! car si c'eût été encore un de nous autres pauvres fantômes du genre féminin, je ne vous l'eusse pas pardonné.

– Et ce Monsieur, c'est moi-même, comme dit, je crois, un vieux poète français. Telle est la personne avec qui je joue aussi, et le plus fréquemment, la comédie, s'il est vrai de dire que je la joue avec tous sans exception, même avec cette belle cousine ou non cousine que vous savez.

– C'est bien philosophique, ce que vous dites là.

– Ne vous en étonnez pas ! nous sommes, sans en avoir l'air, très-philosophiques, son excellence M. le gouverneur et moi, son humble élève. Mais le voici qui nous rejoint de son pas majestueux et donnant le bras, comme Jupiter, à Junon et à Minerve.

M. Ray arrivait en effet, redressant sa taille, la poitrine en avant, où brillait son bouton de jais, et arrondissant ses bras,

auxquels se suspendaient madame Glenmore et mademoiselle Lagarde, qu'il tenait ainsi à une distance parfaitement égale à ses côtés.

– Comme vous courez, Edgar ! dit la première ; j'ai cru que nous ne vous rattraperions jamais.

– Chère tante, n'aviez-vous pas son excellence M. le gouverneur en otage ? Il sait bien que je lui suis attaché comme son ombre, et qu'il n'a qu'à faire un pas pour me retrouver.

– Il est vrai, poursuivit-elle, que nous nous sommes encore un peu arrêtés à considérer ce fameux mur, et savez-vous ce que j'ai pensé ? Décidément, mon pauvre Edgar, votre apparition est tout simplement… une paysanne attardée, qui avait pris le plus court chemin pour regagner sa chaumière.

Madame Glenmore, en cela, n'exprimait tout haut qu'une partie de la conclusion à laquelle elle était arrivée, car tout bas elle se disait en outre à elle-même : « J'ai eu peur un moment que l'une de mes deux folles n'eût été se promener là dans cette nuit d'aventures ; mais en les y voyant si peureuses de jour, comment croire que de nuit elles eussent osé s'y hasarder ! » – Oui, répéta-t-elle, une paysanne attardée, ou mieux encore, votre apparition est un rêve, un rêve de voyageur déjà dormant à moitié.

– Rêve ou non, dit le jeune homme sans regarder Julia, il faut bien m'en contenter ! Mais, ajouta-t-il aussitôt, quelle jolie voile blanche ! elle se balance là-bas à quelque distance du rivage et semble glisser, comme un cygne, à la surface du lac ! Serait-ce celle d'un pêcheur ? Oh non ! elle a une coupe trop fine et trop élégante.

– Ce doit être celle de M. Semplice, dit mademoiselle Lagarde, qui pensait volontiers tout haut, lorsque par timidité ou par distraction elle ne se taisait pas.

– Quel est ce M. Semplice et son drôle de nom ? demanda Edgar.

– M. Semplice Damont, dit résolument Julia ; ce matin ma mère vous l'a présenté.

– Je me rappelle maintenant : mon tragique buveur ?

– Un homme de talent et d'esprit, et qui vous plairait.

– Ah ! fit Edgar.

– Seulement un peu mystérieux, continua-t-elle en reprenant son ton enjoué ; c'est au point que nous ne savons pas encore bien au juste s'il est veuf ou non, et si, dans ses lointains voyages, il n'a pas été marié quelque part.

– C'est votre tour maintenant, Julia, de nous conter des histoires ! dit madame Glenmore.

– Mon cousin ne peut vivre sans cela, il vient de me le déclarer. Enfin, ce n'est pas un homme comme un autre, sur ce point ma mère ne me démentira pas ; il est très-curieux à voir et à entendre, je vous répète que vous devriez faire sa connaissance, Edgar.

– Il suffit : sur votre recommandation, ma belle cousine, elle est faite, ou le sera aujourd'hui même.

– Mais je vous en avertis, il n'est pas facile à aborder.

– En ce moment, je le crois bien : les flots nous séparent, et il a trop d'avance sur moi ; mais je vais prendre aussi un bateau, et le poursuivre, s'il le faut, sur le lac jusqu'à ce qu'il mette pavillon bas.

– Un bateau : le sien, je vous en avertis encore, est très fin voilier.

– Nous verrons bien ! son excellence M. le gouverneur et moi ne sommes pas de si mauvais marins qu'on pourrait le

croire. Son excellence tient admirablement le cap, vous l'avez vu par l'histoire de mon blanc fantôme, histoire très véridique, ne vous déplaise, toujours plus véridique, hélas ! et moi, je fais force de rames, quand je m'en mêle. D'ailleurs, vous oubliez que j'ai élu mon domicile à l'auberge, où ne peut manquer de revenir un si dramatique buveur.

« Allons ! pensait Julia, tout se complique encore : on ne peut faire un pas sans voir reparaître, accompagné de plusieurs autres, ce maudit fil embrouillé. Mais, au fait, tant mieux ! nous verrons comment s'en tirera M. Semplice, et n'est-ce pas à lui plutôt qu'à moi de s'en tirer ? »

À ce nom de Semplice, madame Glenmore, de son côté, s'était subitement et désagréablement souvenue que, si le mur et le fantôme blanc n'étaient pour rien, croyait-elle, dans ce qu'elle savait, tout, dans cette nuit d'aventures, tout n'était cependant pas encore expliqué.

IV

Semplice, en se retirant, s'entendit tout-à-coup appeler, d'un bout de jardin potager entouré de vignes et situé à quelques centaines de pas plus haut sur la pente. C'était l'ami Vincent qui, sifflant entre ses doigts, le hélait ainsi au passage. Il revenait d'accompagner son Anglais, comme il continuait à dire, car il n'en démordait pas, et, chemin faisant, il en avait profité pour examiner d'un œil de propriétaire une de ces plantations de quelques pieds carrés, comme il s'en trouve un grand nombre dans ce pays où la terre a une valeur considérable et est extrêmement morcelée. À ce maître-coup de sifflet rustique, brusque, perçant et dur, qui semble vous prendre par l'oreille, à vous l'arracher, et vous fait soudain tourner la tête, Semplice, tout absorbé qu'il fût, la tourna en effet, et pensa bien vite que ce ne pouvait être que l'ami Vincent : aussi ne fut-il point étonné de le voir qui descendait déjà vers lui.

– Eh bien, lui dit le jovial aubergiste, quand ils se furent rejoints et qu'ils cheminèrent ensemble vers le village, eh bien, les langues, tes langues, nos langues, que t'avais-je prédit ! les voilà qui remuent et se mettent en branle : il n'y en a encore que deux ou trois à présent, mais cela suffit pour commencer la danse, les autres ne resteront pas en arrière, et il y en aura bientôt autant que de feuilles à un bouleau ou à un peuplier : ce sera un beau carillon de langues, auprès duquel celui des cloches n'est rien.

– Et ces deux ou trois, qui sont-elles ?

– Penserais-tu les arrêter ? autant vaudrait, je te dis, faire taire les feuilles qui babillent au vent.

– Mais, enfin, qui sont-elles, ces deux ou trois, répéta Semplice, sans compter la tienne, bien entendu ?

– La mienne ! oui, pour rembarrer les autres qui chanteraient trop haut de ton côté.

– Ah ! et tu crois donc qu'elle ne manquera pas d'ouvrage ?

– Je crois bien qu'elle n'en manquera pas ! surtout à présent que vous êtes deux pour l'occuper.

– Comment, deux ! fit Semplice.

– Eh oui, toi et mon Anglais.

– Quel Anglais ?

– Celui de cette nuit, parbleu ! J'aurai assez à faire rien qu'à lui répondre. Il m'a déjà diablement questionné.

– Le parent de madame Glenmore ?

– Tu sais donc que c'est le même ?

– Je viens de l'y rencontrer.

– À présent ?

– À présent.

– Tu donnes tes leçons d'aussi bonne heure ?

– J'avais dû y aller pour autre chose. J'étais invité.

– Invité !

– Oui, comme acteur.

– Allons ! tu veux rire : tu as fait toutes sortes de métiers, mon pauvre Semplice, dont pas un de bon ; mais pour celui-ci,

c'est le dernier des derniers, et si tu penses que je vais donner là-dedans… Toi, acteur !

– Dans une petite scène de famille.

– Comme cela je comprends ; mais diable ! des scènes de famille : tu es donc de la maison ?

– Voilà ce que c'est que d'être trop fin, ami Vincent : On devine à côté. J'ai dit : une petite scène, une petite comédie de famille, pour faire une surprise à la mère, dont c'est aujourd'hui la fête.

– Ah !… et c'est alors pour cela qu'est arrivé mon Anglais.

– Je ne crois pas, et tu devines encore à côté ; car il est arrivé après la fête, et n'avait l'air de se douter de rien.

– Eh bien, attention ! je vais deviner juste cette fois. Gageons, – une bouteille de mon bon vin de cette nuit, et si tu perds, je te la laisserai bravement payer, car du diantre, sauvage et fier comme tu l'es, si tu accepterais sans façon un verre de vin d'amitié : ainsi, même en perdant, tu y gagneras toujours de faire ta volonté ; – oui, gageons, que mon Anglais vous a parlé…

– Sans doute il nous a parlé ! il ne fait pas autre chose.

– Ah ! oui, tout Anglais qu'il soit, il a une langue, celui-là, et fièrement pendue, tandis que l'autre, son excellence, comme il l'appelle, je ne sais pourquoi, n'a que de petits yeux ronds pas plus gros qu'une graine d'ellébore, mais aussi luisants, et pour de l'ellébore, ma foi ! je crois bien qu'il en a aussi un peu dans son cerveau.

– As-tu bien ou mal deviné pour celui-ci ? je n'en sais rien, car il n'a pas ouvert la bouche, pendant que j'étais là.

– Mais son compagnon, il vous en a débité, n'est-ce pas ? et de drôles d'histoires encore.

– Oui, assez ; et même sur moi entre autres, sur notre rencontre…

– Ah ! c'est donc bien toi qui étais son fantôme, son fantôme blanc, son cher fantôme, comme il l'appelle : j'avais pris garde cependant de ne pas lui parler de toi.

– Et tu as bien fait. Mais que veux-tu dire avec ce fantôme ?

– Que veux-tu que j'en dise, je n'y étais pas, moi ! mais lui, mon Anglais, il assure l'avoir vu de ses deux yeux, et, puisque c'était toi…

– Comment, moi ! il n'a pas dit un mot de cela !

– Celui qui parle ?

– Ni celui-là, ni l'autre.

– Pas un mot « d'ombre blanche, » « d'apparition céleste, » de « charmante vision de la nuit ? »

– Allons ! te moques-tu ?

– Moi, non ; mais peut-être bien mon Anglais, qui m'a l'air, en effet, d'un assez drôle de corps. Figure-toi qu'il appelait encore son fantôme une « apparition d'argent. » C'est vrai que l'argent ne fait guère qu'apparaître et disparaître, et qu'il s'en va comme il vient, mais bien plus facilement. Cependant, je ne le prends pas pour une ombre, moi ; et, fantôme ou non, s'il s'approche, ma foi je l'empoigne et me jette sur lui. Tout hardi et même tout fin que soit mon Anglais, car je le crois fin, et je te conseille de t'en méfier, Semplice, il a fait une faute qu'on ne doit jamais faire avec l'argent, car vois-tu, l'argent ne la pardonne jamais.

– Quelle faute ?

– De le laisser courir, quoi !

– Mais, pourvu que le sien coure vers toi, que t'importe, ami Vincent ?

– Je ne te parle pas de celui-là, du véritable ; je te parle de l'autre.

– De quel autre ?

– De son « objet. »

– Son objet ?

– Eh oui, cette ombre argentée, qu'il prétend avoir vue, mais qu'il a laissée s'échapper : maintenant cours après ! Quand je te dis qu'il n'a que cela en tête !

– Voyons ! parle tranquillement, car je n'y comprends encore rien. Qu'est-ce que ce fantôme ?

– Le sais-je ? Si je le savais, c'est bien alors qu'il serait aussi pour moi une « apparition d'argent, » car j'en ferais payer cher le secret à mon Anglais. Mais, à ton tour, parle franchement. Si c'est toi, Semplice, comme tu en es bien capable avec toutes tes « folasseries » et tes promenades de nuit, et comme j'en ai eu tout de suite l'idée, fais-moi l'amitié de répéter la chose : à l'heure dite, je serai là avec mon Anglais, je le posterai, comme à l'affût ; je ne dirai que ce qu'il faudra dire ; ça l'amusera et le retiendra plus longtemps au pays ; de manière ou d'autre, notre temps ne sera pas perdu. Ah ! si tu voulais t'associer avec moi, toi qui sais et qui as vu tant de choses ! tu conduirais, amènerais, entretiendrais, amuserais et intéresserais les voyageurs ; je me chargerais de leur corps, toi de leur esprit. Nous ferions une fortune, mon cher, une fortune ! À nous deux, nous enfoncerions tous mes confrères de Suisse et d'Italie, et le roi des « Trois-Couronnes, » qu'on peut bien dire le roi de Vevey, oui,

le fameux Monney lui-même[2] ! Je me sens le génie du métier, vois-tu ! mais les moyens me manquent ; avec toi, nous en viendrions là petit à petit, et peut-être plus tôt que tu ne penses. Tu as des amis riches : ils nous feraient crédit… Mais voilà que tu ne peux seulement t'empêcher de rire ! qui m'a bâti un homme comme toi, savant comme quatre, bon enfant comme pas un, et qui ne seras pourtant qu'un gueux toute ta vie, et moi une bête de m'être laissé aller à te parler de ce qui me trottait par la tête pour ton bonheur ?

– Que veux-tu, mon pauvre Vincent ! on est ce qu'on est ; et moi je ne suis rien, moins que rien, une ombre qui passe, un fantôme, comme tu dis.

– Ah ! je t'y prends cette fois. C'est donc toi qui le faisais, tu l'avoues ?

– Va pour que ce soit moi.

– Qui te promenais sur le mur, cette nuit ?

L'ami Vincent le lui désigna d'une manière précise, et lui raconta enfin tout au long l'apparition, telle qu'il l'avait entendu raconter à son Anglais. Semplice, ne comprenant que trop bien maintenant son récit, le lui laissa achever sans l'interrompre, sinon pour lui en faire marquer toutes les circonstances Il ne douta pas que ce ne fût Julia qui eût ainsi été vue, sans doute quand elle était venue le chercher, puisqu'elle était apparue seule sur le mur ; mais c'était trop déjà. Sérieusement inquiet cette fois des commérages, et voulant du moins leur donner le change, il prit à l'instant son parti, se laissa encore un peu, pour la forme, questionner par l'aubergiste, et finit par lui avouer qu'ayant l'idée de faire un paysage de Clarens et de Chillon au

---

[2] Célèbre aubergiste suisse de Vevey, chez lequel toute l'Europe et l'Amérique voyageantes ont logé. (note de l'auteur)

clair de lune, il était allé déjà se poster quelquefois sur ce mur, qu'il s'y était même promené assez longtemps. – Voilà, conclut-il, toute l'histoire du fantôme de ton Anglais.

– Ce n'était donc pas femme ou fille ? dit l'aubergiste.

– Non, pas du moins quand c'était moi.

– Mon Anglais s'en croyait sûr pourtant ! et, quoiqu'on se couche encore de bonne heure dans le pays, ma foi, je ne pouvais jurer de rien.

– Le clair de lune trompe ; et puis, j'y pense, j'avais peut-être ma blouse avec laquelle je travaille : elle est presque aussi tachée que ma palette, mais elle aura pu faire l'effet d'une tunique blanche pendant la nuit.

– Ta blouse ? tu ne l'avais pas quand tu es venu chez moi.

– Je voulais d'abord aller me coucher, mais, en rentrant, je mourais de soif, comme je t'ai dit ; et, pensant bien qu'il devait t'être arrivé du monde, puisque tu étais encore, ou déjà, debout à cette heure, pour ne pas te faire honte j'aurai passé un habit.

– Allons ! c'est donc toi qu'il a vu et dont il se dit amoureux. Pauvre diable d'Anglais ! amoureux ! c'est qu'il en est bien capable : ils sont parfois si drôles, ces Anglais ! Ils n'ont pas les idées comme les nôtres ; mais, par bonheur, il n'en est pas de même de leur argent : oh ! l'argent, il se ressemble partout. Enfin, tu m'assures que c'est toi qui te promenais cette nuit sur ce mur.

– Cette nuit même, en chair et en os, sans me douter que j'étais un esprit.

– Et je pourrais le dire au besoin ? surtout à mon Anglais.

– Au besoin, oui, mais il faudrait pourtant me prévenir.

– Quelles diables d'idées tu as aussi parfois de courir ainsi la moitié de la nuit !

– Et le clair de lune ! oublies-tu le clair de lune ? Il me semble que tu m'as joliment chanté ses louanges, et que tu ne l'aimes pas mal non plus.

– Oui, mais je ne l'aime pas comme toi pour ses beaux yeux ; car, vois-tu, en fait de beaux yeux, fût-ce ceux de la lune elle-même, le pire de tout est d'aimer gratis.

– Que veux-tu ! chacun a sa manière d'aimer en ce monde, même la lune ; et la mienne est de l'aimer ainsi.

– Bêtises ! bêtises !… Enfin, c'est donc toi… c'est dit. Mais les langues ne vont s'en remuer que mieux…

– Pas la tienne, j'espère.

– S'il s'agissait d'un autre… mais avec toi, je suis bon, je suis bête, je te l'ai déjà dit.

– Oui, je sais cela : bon et bête, c'est pour toi la même chose, ou plutôt tu t'es fourré cela dans l'esprit.

– Se faire mouton parmi les loups, tu n'appellerais pas cela de la sottise !

– « Être bon aux méchants, c'est être sot, » a dit un poète.

– Encore un Anglais ?

– Non ; celui dont tu aimais tant les fables, quand nous allions ensemble au collège de Vevey, avec notre dîner dans notre sac.

– Qui ? La Fontaine ?

– Oui, le bon La Fontaine.

– Eh bien, tout bon qu'il était, tu vois qu'il pensait comme moi.

– Ami Vincent, tu n'en es pas moins resté, ne te déplaise, meilleur encore ou plus bête que tu ne crois.

– Bêtises ! bêtises ! je me suis fait dur depuis ce temps-là. Je sais gouverner ma langue, il est vrai, mais je sais la faire travailler aussi. Oh ! les langues !... À propos, dit tout à coup l'ami Vincent, rentré peu à peu dans son ornière, j'ai déjà en tête ma chanson sur les langues, j'en tiens l'air et le premier couplet.

Et il se mit à chanter à demi-voix, tout en marchant :

J'aime les langues, j'en conviens,
Comme jadis le bon Ésope...

– Tu sais ! fit-il en s'interrompant, je me rappelle avoir lu cela dans sa vie par La Fontaine.

– Oui, très-bien, dit Semplice ; si la suite répond au commencement...

– Tu vas voir ! reprit l'aubergiste-chansonnier, qui, suivant l'habitude des poètes, ne se fit pas faute de répéter les premiers vers :

J'aime les langues, j'en conviens,
Comme jadis le bon Ésope.
C'était son goût, il est le mien :
Si l'on en glose, je m'en moque...

– Hum ! fit involontairement Semplice.

– Quoi ? qu'y a-t-il ? demanda l'ami Vincent, dont ce « hum » avait désagréablement affecté le nerf auditif.

– Il y a que « Ésope » et « moque » ne sont pas une rime, du moins plus à présent ; mais comme ils auraient fort bien rimé dans l'ancien temps, où l'on n'y regardait pas de si près, tu

peux aussi t'en contenter ; ce n'est qu'une mauvaise chicane que je te fais là ; cela va ; continue.

– Non, non, je ne l'entends pas ainsi : je tiens à ce que mes rimes sonnent juste comme deux verres tout pareils et pareillement pleins. « Ésope et moque, » tu dis donc que ça ne rime pas… « Si l'on en glose,… » attends, attends un moment ! « Si l'on en glose, je… » diable ! diable ! je ne trouve pas. « Si l'on… Si l'on…, » répétait-il en se grattant l'oreille.

– Change d'idée, lui dit Semplice, autrement tu ne t'en tireras jamais. Si tu mettais, par exemple :

C'était son goût, il est le mien,
Et de bien d'autres en Europe.

– C'est cela ! excellent ! mais comme tu l'as trouvé vite ! Ah ! si tu voulais, ami Semplice… Nous devrions nous associer, déjà rien que pour les chansonnettes : en ferions-nous des mille et des mille, et des jolies, à nous deux ! « Ésope, Europe, » cela se ressemble à présent comme les deux oreilles. Chienne de rime ! avec cela qu'elle ne m'a pas mal tourmenté pour le refrain ! Je ne crois pourtant pas m'y être trompé cette fois. On a beau n'être qu'un poète de cuisine : il faut rimer juste ; car la rime, vois-tu, est pour l'idée comme la sauce pour le poisson. Mais écoute ma fin de couplet ; tu vas voir ! tout y rime parfaitement : aussi bien que « saucisse et écrevisse, » si ce n'est mieux, et c'était diantrement plus difficile :

C'était son goût………

Mais il vaut mieux reprendre depuis le commencement :

J'aime les langues, j'en conviens,
Comme jadis le bon Ésope.
C'était son goût, il est le mien,
Et de bien d'autres en Europe.
Pour premier plat, simple et friand,
La servante apporte, en riant,
Des langues,

Des langues.
Puis, quand vient l'heure des harangues,
Entendez-vous s'égosillant,
Et l'une l'autre s'étrillant,
Des langues,
Des langues !
Même en de hautes assemblées,
Que vois-je là se tortillant,
Avec leurs pointes redoublées ?
Des langues,
Des langues…
Salées.

L'ami Vincent, sur ce trait final qui, on l'a vu, lui tenait au cœur, lança un coup d'œil de triomphe à Semplice, lequel ne fit ou n'exprima cette fois aucun « hum » désapprobateur. N'espérant plus rien tirer de l'aubergiste sur l'histoire du mur, qu'il comprenait d'ailleurs suffisamment, il avait hâte de le quitter.

– En effet, lui dit-il, il n'y a rien à reprendre : c'est parfaitement rimé.

– Hein ! n'est-ce pas ? s'écria l'ami Vincent : comme les langues, des rimes salées.

Ils étaient ainsi arrivés au village, tout en causant. Ils se séparèrent. Mais l'aubergiste, en secouant longuement la main de Semplice et promenant son regard autour d'eux, ne put s'empêcher de fredonner encore, avec un mélange d'inquiétude pour son ami et de satisfaction de son couplet :

Des langues,
Des langues !

– Oui, prends garde aux langues, ajouta-t-il : méfie-toi des langues, ami Semplice, méfie-toi.

Des langues,
Des langues
Salées.

V

Sans donner foi outre mesure aux craintes de l'ami Vincent, mais non plus sans les dédaigner tout à fait, sachant quelle est la puissance des langues en tout pays et dans les petits pays, Semplice acheva de se décider pour un parti que lui commandaient la prudence, le soin de sa propre dignité et, – généreux, mais douloureux sacrifice ! – le soin aussi de la réputation de celle qui venait pourtant de se jouer de lui ; car, il n'en pouvait douter, elle avait mêlé à la scène de la nuit et, bien évidemment, surtout, à celle du matin, quelque secrète perfidie.

Rentré chez lui, il écrivit à madame Glenmore le billet suivant :

« Madame,

« C'est à regret, veuillez le croire, que je viens encore vous importuner ; mais une nouvelle imprévue que j'apprends en ce moment même, me force à faire un voyage qui me retiendra peut-être assez longtemps. Il est possible que demain déjà je sois obligé de me mettre en route. Vous avez paru désirer, Madame, avoir avec moi un entretien particulier ; j'en ignore le but, mais je n'en suis pas moins à vos ordres : ce soir donc, si vous le permettez, j'aurai l'honneur de me présenter chez vous, ayant à cœur, dans tous les cas, de vous remercier de vos bontés pour moi et de vous assurer, Madame, de mes sentiments de reconnaissance sincère et de profond respect.

« Semplice Damont. »

Semplice chargea son vieil hôte, qui lui avait déjà rendu quelquefois ce service, de porter ces lignes à leur adresse. Il avait bien songé un moment à Vincent, qui eût exécuté plus promptement la chose ; mais, s'il était sûr de sa discrétion, il l'était aussi de sa curiosité : il craignait toutes les questions, toutes les suppositions qu'il ferait, et qu'il ne manquerait pas, en artiste enchanté de son œuvre, de soumettre au propre jugement de celui qu'elles concernaient, comme un peintre à celui dont il fait le portrait. Son vieil hôte, au contraire, n'adressait jamais de questions à personne, répondait à peine, et n'avait d'autre défaut que de parler comme il regardait, à la dérobée, et aussi comme il marchait, c'est-à-dire avec une lenteur mesurée et une inaltérable tranquillité. Cela ne tenait point à l'état de ses jambes, ni à leur âge, car les anciens et surtout les anciennes du village assuraient que les vieilles jambes du père Salomon ne se remuaient pas plus vite dans leur jeune temps ; sur quoi sa femme, Jeanne-Louise, plus vive de langue, mais qui, pour tout le reste, s'était mise au pas de son mari, avait coutume de dire que les autres pouvaient, s'ils voulaient, courir comme des fous, mais que, pour elle et Salomon, ils ne courraient pas après.

Tel était le couple paisible chez lequel vivait Semplice, ne les gênant point et n'en étant point gêné. C'était une chose depuis longtemps tacitement convenue entre eux, que le soir on ne l'attendrait jamais, et qu'à moins de rentrer bien peu après la chute du jour, il trouverait ses vieux hôtes déjà couchés. Ils n'avaient pas eu de peine à se faire à lui, à son caractère et à ses besoins faciles. Ayant perdu leurs enfants de bonne heure, vivant seuls et à l'écart, – ils suivaient en cela le goût de Semplice, sans bien s'en rendre raison à eux-mêmes ; – ils n'étaient pas fâchés d'avoir sous leur toit quelqu'un qu'ils avaient fini par regarder comme à eux, et c'était en toute naïveté de cœur et sans le lui dire qu'ils l'aimaient.

En remettant la lettre à ses hôtes, Semplice ajouta qu'il allait probablement partir pour un petit voyage. Cela ne les étonna point : dans cette saison surtout, ils y étaient accoutumés.

– Salomon, tu vas y aller, dit Jeanne-Louise.

Salomon, sans répondre, était déjà entré dans le « poêle, » comme on disait aussi en France du temps de Montaigne, ou dans cette chambre chaude, située près de la cuisine, qui sert à la fois de salle de réception et de salle à manger dans les grandes occasions de gala rustique, et, en temps ordinaire, de chambre à coucher pour les maîtres de la maison.

– Il n'a pas besoin de s'habiller mieux, observa Semplice.

Tous ces jours il disait qu'il devrait bien aller à Vevey, répondit Jeanne-Louise, qui, en bonne femme, devinait déjà l'intention de son mari silencieux, et pensait en quelque sorte avec lui. Je « compte, » ajouta-t-elle, qu'il se sera décidé à profiter de l'occasion.

Les campagnards de la Suisse française se servent volontiers de cette locution « je compte » dans l'acception de « je crois, » et le fréquent usage qu'ils en font en ce sens n'est peut-être pas sans quelque secrète analogie avec leur caractère réfléchi, « compteur » et calculateur.

– N'est-ce pas, demanda-t-elle assez haut pour se faire entendre dans la pièce voisine, dont la porte était restée entrouverte ; n'est-ce pas, tu pourrais bien aller aussi à Vevey en même temps ?

– « Voui ! » répondit Salomon du fond du poêle, élargissant ainsi le plus qu'il pouvait, sans s'en douter, l'éclatante et rapide diphtongue de notre signe d'affirmation.

– Mais peut-être ma commission le dérange ? dit Semplice.

– Au contraire, cela le décide, c'est sur son chemin et presque plus court que par la grand-route. C'est vrai qu'il faut

qu'il aille à Vevey. Il a vendu le veau à Jacques Bernard. On était convenu que nous le garderions cinq semaines ; mais la sixième finit aujourd'hui, et Jacques Bernard n'est pas encore venu le chercher.

– C'est pour qu'il boive plus de lait et qu'il devienne plus gras, dit Semplice en riant. Il sait donc toujours bien son métier, Jacques Bernard ?

– S'il le sait ! quand je vous dis ! S'il le sait ! « ah ! mes amis !… » Aussi n'est-ce pas pour rien qu'il est devenu grand riche.

On aura compris que Jacques Bernard était un boucher, et plus célèbre comme tel, parmi les campagnards à dix lieues à la ronde, que le premier politique du pays.

Quant à sa manière de faire après avoir acheté un veau ou un bœuf gras, c'était en effet sa coutume de le laisser toujours engraisser par le vendeur quelques jours de plus qu'il n'avait été convenu. Ses atermoiements étaient même parfois tels, que jusqu'au lent Salomon et à la patiente Jeanne-Louise, comme on vient de le voir, en jetaient les hauts cris. On peut penser si les autres restaient en arrière : c'étaient des malédictions, des menaces de ne plus faire de marché avec le perfide ; mais Jacques Bernard n'en persévérait pas moins dans ses mauvais us. Il menait son monde par la bride, c'est-à-dire par les gros cordons de sa grosse bourse bien lotie, et puis, quoi ! il était leur homme, il les tenait acoquinés comme par un charme, il le savait bien, le traître ! et il en abusait ; en sorte qu'ils juraient tant et plus, mais qu'ils n'en couraient pas moins après lui. L'ami Jacques et l'ami Vincent, car tous leur donnaient ce nom familier, que plusieurs même prenaient pour eux à la lettre, n'en étaient pas moins, chacun dans leur genre, les rois du pays.

Semplice avait ainsi échangé quelques mots avec Jeanne-Louise, et cependant Salomon restait toujours enfermé et silencieux dans le poêle.

– « Salômon ! » lui cria encore sa femme, tu t'habilles, n'est-ce pas ?

– « Voui ! »

Semplice, assuré que l'affaire était décidément en voie d'exécution, crut pouvoir se retirer. Il salua donc Jeanne-Louise et descendit par les vergers jusqu'au lac, voulant visiter sa chaloupe et y tout mettre en ordre ; car, si la soirée était belle, peut-être passerait-il déjà sur l'autre rive, cette nuit, pour entrer de là dans les hautes Alpes voisines, et mettre du moins, du premier coup, le lac entre Julia et lui.

Mais, ce jour-là, Salomon était encore moins expéditif que de coutume, peut-être parce que le double désir de se débarrasser de son veau et de faire plaisir à Semplice, agitant et travaillant ses esprits, il avait voulu se départir de sa sage lenteur et aller trop vite. Le fait est qu'il ne ressortait nullement du « poêle, » et que sa femme, presque impatientée à son tour, mais ne cessant pas encore cependant de tricoter et de faire aller ses aiguilles, lui cria de nouveau :

– Salomon, y a-t-il quelque chose qui ne va pas ?

– « Parbleunne ! »

C'était là le juron de Salomon, qui, dans sa bonne âme tranquille, donnait même au modeste « parbleu » cette forme allongée et adoucie. Encore ne poussait-il jamais cette exclamation, bien peu incongrue, que dans les grandes occasions ; elle dénotait toujours chez lui un état d'esprit insolite, soit de vivacité, soit d'embarras et d'inquiétude.

Quand il perdit son dernier enfant, le seul qui fût devenu assez grand pour commencer déjà à l'aider dans ses travaux, il ne prononça pas un seul mot, dès qu'il n'y eut plus d'espoir, les deux ou trois derniers jours de la maladie. Quand il l'eut conduit au cimetière, et que le cortège, en longs manteaux de deuil, comme c'est l'usage en Suisse, fut de retour à la maison, il assis-

ta presque avec le même silence au repas des funérailles, laissant Jeanne-Louise en larmes se charger seule d'écouter les compliments de condoléance de leurs amis, et se contentant de verser, à droite et à gauche, du vin à profusion, comme s'il n'était plus capable de donner attention qu'à une seule chose, savoir qu'il n'y eût jamais de verre vide. Tout le monde parti, il embrassa longuement sa femme, encore sans mot dire, et il se remit dès le soir même à vaquer à ses occupations. Mais, le lendemain, le ministre étant venu le voir, et, pour le consoler, lui faisant l'éloge de celui qu'il avait perdu, ce qui est après tout la meilleure consolation au cœur de ceux qui pleurent un être justement chéri, lorsque le digne pasteur lui dit en terminant :

– Ce pauvre petit Samuel ! je le connaissais bien, c'est moi qui l'avais baptisé, et je l'avais souvent remarqué à l'école pour son application et sa bonne conduite ; mais ce sont les meilleurs que Dieu retire d'abord à lui. Oui, Salomon, vous aviez là un brave enfant. »

– « Parbleunne ! » s'écria le père.

Mais il fondit subitement en larmes, et, serrant la main du ministre, il sortit, entra machinalement dans la grange, cacha sa tête dans le foin et y pleura longtemps, longuement, jusqu'à ce que Jeanne-Louise, qui l'avait cherché vainement autour de la maison et ne le voyait pas d'abord dans la grange, y eût crié : Salomon ! d'une voix tremblante, et l'eût ainsi rappelé à elle et à lui.

Enfin, ils s'étaient peu à peu résignés ; nul autre événement grave n'était venu troubler leur vie, et s'appuyant de plus en plus l'un sur l'autre, ayant un petit bien qui leur suffisait et encore assez de forces pour le diriger, la figure sereine, le cœur tranquille, ils étaient arrivés ensemble au seuil de la vieillesse, d'où, s'il plaisait à Dieu, ils descendraient aussi ensemble et lentement les dernières pentes qui mènent au tombeau.

Depuis longtemps donc les « parbleunne » du père Salomon avaient repris leur caractère naturel et primitif. Aussi Jeanne-Louise ne s'inquiéta-t-elle point outre mesure de celui-ci ; néanmoins, elle jugea prudent d'entrer dans la chambre pour voir par elle-même ce qui causait l'embarras ou l'impatience de son mari.

Elle eut bientôt découvert où gisait l'enclouure. Salomon avaient voulu changer de bas, article sur lequel il était fort propre et même assez coquet, bien que depuis maintes années il eût fini par céder au Temps, lequel n'en est ni plus ni moins leste et n'en joue pas moins bien de sa faux pour avoir adopté le pantalon moderne. Le père Salomon, lui aussi, avait donc consenti à y enfouir la partie de ses jambes la plus ample, et même, s'il faut le dire, la plus belle. Voulant mettre une paire de bas neuve, il n'avait eu qu'à plonger la main dans un des coins profonds de la vaste armoire de noyer, et, naturellement, il avait pris la paire située au haut d'une pile de plusieurs douzaines que Jeanne-Louise allait entretenant et accroissant, exhaussant et radoubant d'année en année. Or, il arriva que cette paire se trouvait un peu juste. Il voulut donc faire de lui-même ce dont Jeanne-Louise lui évitait ordinairement le soin, attaquer cette longue paire de bas, non directement et de front, par l'ouverture et la partie supérieure, mais la prendre en traître par-derrière, par la partie inférieure, retourner celle-ci en dedans, de manière à y insinuer d'abord le pied, puis retirer l'autre à soi par-dessus le cou-de-pied et le talon, détroit difficile à passer, après quoi le reste va tout seul, comme le sait toute personne tant soit peu expérimentée ; mais, pour que ce manège réussisse, il faut préalablement mettre le bas à l'envers, afin qu'il se trouve à l'endroit étant retourné. Salomon ne pouvait guère l'ignorer ; mais apparemment il n'y pensa pas, préoccupé sans doute qu'il était de son veau et de ce qu'il dirait à l'ami Jacques, une de ces belles harangues qu'il avait coutume de ruminer, mais qu'il ne prononçait jamais, disant ainsi leur fait à une foule de personnes, mais dans sa tête seulement. Il eut beau recommencer l'opération à deux et trois reprises : le maudit bas, retroussé à

l'endroit par le pied, revenait toujours à l'envers quand il était chaussé. En croyant s'y prendre autrement, il s'y prenait exactement de même. C'est en vain qu'il malmena le pauvre bas, qui n'en pouvait mais, l'élargissant, le tirant en tout sens, le retroussant à fond, de manière à ce que le bout du pied ressortît intérieurement par l'ouverture renversée et la dépassât beaucoup plus que de la longueur du fil ou de l'espèce de mèche qui le terminait ; toujours l'envers reparaissait en fin de compte et revenait montrer en ricanant sa face ridée. Une fois pourtant l'un des bas se trouva droitement chaussé !... ah !... Mais Salomon n'avait pas pensé à remarquer comment cela s'était fait, et un premier essai venait de lui prouver qu'avec l'autre il ne lui faudrait pas moins batailler. C'est là-dessus que le terrible « parbleunne » avait été lâché.

Ne voulant pas appeler sa femme, qu'il croyait toujours avec Semplice, il était donc là, de guerre lasse, un pied chaussé, l'autre nu, ses deux coudes sur ses genoux et ses deux mains soutenant sa tête de chaque côté, considérant vaguement ses jambes, dans l'attitude d'un homme qui pense à une entreprise avortée.

– Ah ! tes bas ! dit aussitôt Jeanne-Louise.

– « 'Bleunne ! » fit Salomon, déjà réconforté par l'arrivée de sa femme, et qui, en voyant tourner la chance, donnait alors volontiers à son juron cette forme adoucie ou abrégée.

Jeanne-Louise lui tendit le bas retroussé dans le vrai sens, et il alla cette fois comme un gant, c'est-à-dire beaucoup mieux, car un gant, quoi qu'en dise le proverbe, est rétif de son naturel, est revêche ; il n'y a pas d'animal qui le soit plus après le mulet ; c'est le trou de la serrure par lequel il faut réellement passer en dissimulant le pouce sous l'index, et pour la plus petite main dépendant de la taille la plus svelte, c'est aussi un corset.

Mais pourquoi, diantre, nous autres hommes, nous aller charger encore de cette seconde peau artificielle ! Les gants font,

du reste, le bonheur des personnes bien nées, c'est-à-dire qui tiennent à avoir les mains blanches, mais il font en revanche le désespoir des personnes mal nées, c'est-à-dire de celles qui, par la plus grande des aberrations, prendraient aisément leur parti de les avoir halées. Or, comme le vieux Salomon avait les mains presque aussi rouges qu'un Osage à force de les avoir, par tous les temps, à l'air et au soleil, il est clair que les gants ne faisaient point partie de sa livrée, et, en effet, jamais, au grand jamais, sans en excepter le jour de ses noces, il n'en avait porté. Ce n'était donc pas là ce qui l'embarrassait.

Et pourtant, ses bas enfin chaussés, il n'était pas encore au bout de ses tribulations de toilette, dans ce jour qui, pour lui comme pour son ami Semplice, semblait être ensorcelé.

D'abord, ce furent des bretelles, qu'il cherchait partout pour les lancer en croix par dessus ses épaules, autre exercice agréable que la civilisation et ses rois, les tailleurs, nous ont imposé. Mais il avait beau regarder de côté et d'autre, Jeanne-Louise furetait partout et jusque sous le lit, elle s'étonnait elle-même à la fin de ne les pas trouver : elle aurait pu s'étonner longtemps, si elle ne s'était avisée tout à coup de soulever le gilet de son mari, où elle les trouva bien et dûment croisées sur la chemise, Salomon n'ayant oublié qu'une seule chose, c'est qu'elles y étaient, et de les boutonner.

Ce fut bien pis avec le gilet : gilet assurément modeste, mais tout battant neuf, sortant tout raide et tout frais émoulu de l'aiguille et du fer à repasser. Le bon Salomon avait voulu s'en parer pour faire honneur aux « dames de Semplice, » comme il disait, et peut-être à l'ami Jacques par dessus le marché. Il ne restait plus qu'à le boutonner, mais, ô désastre ! impossible d'enjoindre seulement les deux bords !

– Il est trop étroit ! s'écria Jeanne-Louise.

– « M'bleunne ! » fit Salomon, avec une nouvelle variété d'accent qui voulait dire bien des choses, car cet « m » précé-

dant ainsi le « bleunne » n'en renforçait pas seulement le sens ordinaire d'affirmation prononcée, il y ajoutait encore une nuance d'impatience contre ce qui en était la cause et l'objet.

Jeanne-Louise voulut venir en aide à son mari. À force de tirer des deux mains les côtés du gilet, d'y faire pince ou levier avec l'index passé dans la boutonnière, et le pouce appuyé sur le bouton correspondant, elle parvint de proche en proche à attirer peu à peu l'un des boutons, mais un seul, dans son étroit guichet. C'était déjà un grand pas. Le prisonnier était donc là, la tête à moitié captive dans la porte entrebâillée, comme le cardinal de Retz dans celle que poussa un jour sur lui le prince de Condé. Jeanne-Louise allait continuer son œuvre, Salomon ne soufflait mot ; il voulut pourtant respirer :

– « Bleunne ! » dit-il tout bas ; mais, au même instant, boutonnière et bouton, comme un mouton et une chèvre qui cessent de lutter, firent un saut en arrière, également charmés de lâcher prise, chacun de leur côté.

Les bras en tombèrent à Jeanne-Louise, et Salomon, ôtant tranquillement son gilet, le jeta sur une chaise, bien décidé à ne pas recommencer.

Mais, dans sa chute, le gilet rendit un son métallique, qui fut une subite révélation pour notre ménagère consternée. Dans sa précipitation à venir en aide à son mari, elle n'avait pas pensé à la boucle de derrière, qui était peut-être trop tirée. Un petit tailleur de Vevey, chargé d'ajouter ce supplément à la garde-robe de Salomon, et qui estimait avoir fait ici un chef-d'œuvre, avait en effet tiré la boucle aussi loin qu'elle pouvait aller, soit par distraction, soit pour avertir sa nouvelle pratique, qui peut-être n'y regarderait pas d'assez près, que son gilet, grâce à lui, était pourtant susceptible de donner à qui saurait le porter convenablement, un air pincé et de bonne façon suprême. Du reste, sauf ce point de détail, l'ensemble de ses mesures était justes, et Jeanne-Louise ayant mis la boucle à un cran plus modéré le gilet, dégagé par derrière, ne se montra plus rebelle par devant. Il

se boutonnait avec tant de facilité, que Salomon ne lâcha pas même le « bleunne » le plus adouci, lorsque sa femme lui fit remarquer qu'il avait sauté une boutonnière, tant il eut peu de peine à réparer cet accident sans importance, définitivement le dernier.

Il n'eut plus qu'à passer son habit roux, couleur de son, à boutons de métal luisant, lequel, habitué depuis longtemps à son maître, n'en était plus avec lui aux petites façons et aux compliments. Cet habit, nous devons le dire, tournait assez court par derrière ; mais en revanche il longeait carrément, par devant, un assez bon petit ventre, ferme et haut, et croisait largement sur la poitrine, laissant voir d'ailleurs une cravate noire fort propre et une chemise de toile de ménage du plus beau blanc.

Salomon, l'ayant endossé avec sa lenteur et sa gravité enfin retrouvées, mit son chapeau gris à fond bas et à larges bords ronds, sous lesquels s'échappaient de grosses boucles de cheveux déjà presque tout argentées, digne ornement de sa figure à la fois calme et avenante. Il prit, dans un coin, le bâton qu'il s'était fait autrefois d'une des jeunes pousses du laurier en plein vent ombrageant maintenant la porte de sa maison, regarda Jeanne-Louise. Sans mot dire, ce qui était sa manière habituelle de lui dire adieu, et il n'y manquait jamais, ne s'éloignât-il que pour aller aux champs ; puis, s'étant encore assuré que la lettre de Semplice était bien dans sa poche, il se mit en route à pas comptés, mais sûrs, et où il n'y en avait point à refaire, ce qui est encore une assez bonne manière de cheminer, sinon vite, du moins sans perdre de temps.

À son arrivée chez madame Glenmore, on dit au père Salomon qu'elle était sortie, et, en effet, elle avait voulu accompagner son neveu et M. Ray pour voir comment ils étaient établis dans leur auberge de village. – Mais mademoiselle est là, ajouta aussitôt le vieux Tom, qui se sentait une sympathie secrète pour

le père Salomon, et l'avait vu déjà arriver quelquefois chargé d'un billet ou de petites commissions. Je vais lui remettre la lettre, continua-t-il : elle sait peut-être de quoi il s'agit.

Il y avait peu de jours encore, Julia se serait crue suffisamment autorisée, en l'absence de sa mère, à ouvrir la lettre de Semplice ; mais, après ce qui s'était passé, elle hésita, et malgré sa fiévreuse envie de briser le cachet, elle sentit quelque chose de plus fort en elle qui ne l'osait plus, qui ne le lui permettait pas. – Il y verrait encore un crime ! pensa-t-elle ; et repoussant le billet en rougissant, elle sortit, pour ne pas rester exposée d'aussi près à la tentation.

Mais, dans le jardin, elle trouva notre messager qui, en attendant la réponse, s'y promenait tranquillement. Ayant déjà un peu l'expérience du père Salomon, elle se mit à causer avec lui ; et comme, pour faire honneur aux « dames de Semplice, » il ne s'obstina pas autant dans son laconisme habituel, que d'ailleurs la vue d'une aussi « belle plante » (son mot de prédilection pour Julia) lui déliait plutôt la langue qu'elle ne la lui embarrassait, le silencieux, mais souriant bonhomme laissa voir assez vite, quoique toujours seulement de proche en proche, que Semplice allait se mettre en route dès le lendemain, si ce n'était dès ce soir.

Cette nouvelle imprévue rendit à Julia toute sa décision. Elle dit au père Salomon de l'attendre un instant, rentra au salon, écrivit rapidement quelques lignes, sans avoir besoin maintenant de savoir au juste le contenu du billet de Semplice, cacheta le sien et, revenant vers le vieux messager :

– Ma mère tarde à rentrer, lui dit-elle ; mais pour ne pas vous retenir davantage, voici la réponse que demande M. Damont ; vous la lui remettrez tout de suite, n'est-ce pas ?

– Tout de suite ? fit Salomon, inquiet.

– Sans doute, M. Semplice l'attend.

– Tout de suite ! répéta encore Salomon.

– Sans le moindre retard.

– « ‘Mbleunne ! »

– Allez donc aussi vite que vous pourrez, père Salomon.

– Vite, on ira vite, « parbleunne ! » mais…

– Mais quoi ? dit en riant Julia, qui savait déjà quelque chose des « parbleunne » de notre ami Salomon.

– M. Semplice a dit comme cela qu'il lui suffirait d'avoir la réponse ce soir.

– Il le croyait ; mais, à présent, c'est différent.

– « Bleunne ! » la femme lui a dit que je devais aussi aller à Vevey.

– C'est impossible, mon cher père Salomon, dit Julia de sa plus douce voix.

– « Bleunne ! » répéta-t-il encore, mais vainement ; car Julia, ne lui laissant pas même entamer l'histoire de son veau, lui tendit la main d'un air si amical, et parut en même temps si sûre de son fait, qu'il n'osa plus essayer de la contredire, du moins en parole, se réservant de le faire en action : il se mit donc à descendre l'avenue, jusqu'à l'entrée de laquelle elle l'avait reconduit, en joignant à ses recommandations réitérées de gracieux remerciements.

« Bleunne ! » s'en allait répétant le père Salomon, résumant, par ce seul mot prononcé tout haut, la suite de ses pensées, qu'il poursuivait et complétait ainsi mentalement :

– Elle est pressée, « la Belle Plante ! » mais « bleunne ! » moi aussi, je le suis, ce me semble. – M. Semplice attend ! mais « bleunne ! » il n'y a pas que lui qui attende ! – Tout de suite ! tout de suite ! c'est bientôt dit, « bleunne, » tout de suite ! mais

mon veau donc ! personne n'y pense. – Je ne voudrais pas faire de la peine à M. Semplice ; mais « bleunne ! » il sait bien que je dois aller au plus tôt voir l'ami Jacques. Et « bleunne ! » on a aussi bien ses petites affaires qu'un autre : chacun son tour, mademoiselle !

Tout en se livrant à ce monologue, dont un seul mot parvenait aux airs, le père Salomon était descendu au bas de l'avenue. Là, il hésita un moment, regardant alternativement l'un des deux chemins qui s'ouvraient devant lui. À la fin, coupant court : – « Parbleunne ! » s'écria-t-il tout du long. Et il prit le chemin de Vevey.

Mais, après y avoir fait quelques pas, – « Bleunne » pourtant ! dit-il d'un ton plus radouci. Et, revenant en arrière, il se dirigea sans irrésolution nouvelle du côté du village et de sa maison.

Au reste, il ne tarda pas à être récompensé de son sacrifice ; car, en arrivant chez lui, il apprit de sa femme que l'ami Jacques avait justement passé le matin par le village, sans presque s'y arrêter, il est vrai, et allant plus loin ; mais il devait y repasser vers le soir, à ce qu'un voisin avait entendu dire à l'auberge. – Ainsi, Salomon, « veille te le bien ! » ajouta Jeanne-Louise, car s'il n'est pas encore décidé à emmener le veau, il pourrait être assez peu honnête pour ne pas même venir nous voir.

– Sois tranquille ; s'il vient, je ne le manquerai pas ! dit Salomon avec une certaine vivacité, causée par toutes ses marches et contremarches.

Sans rien ajouter de plus il tendit à sa femme la lettre de la « Belle Plante ; » mais, en même temps, il lui mit une bouteille dans l'autre main, ce qui voulait dire : « Puisqu'en allant chez Semplice pour lui donner ce billet, il te faudra nécessairement passer devant la cave, apporte-moi un verre de vin. ».

Quand il se fut honnêtement rafraîchi, il remplaça son gilet neuf par un vieux, son habit par une blouse, et il alla jardiner tout doucement et tout patiemment dans un « plantage, » c'est-à-dire dans l'une de ces propriétés d'un terrain choisi, où l'on cultive un peu de tout, principalement pour les besoins du ménage, et qui tiennent le milieu entre le « courtil » ou jardin rustique, et le champ proprement dit. De là, le père Salomon, sans cesser son travail, pouvait aussi incessamment avoir l'œil sur les croisées des chemins et sur les abords du village, par lesquels devait nécessairement revenir l'ami Jacques.

VI

La lettre de Julia était à peine une lettre, quelques lignes seulement :

« Monsieur, »

Mais elle avait effacé « monsieur, » comme si elle eût ainsi commencé par distraction ; et, soit oubli encore, soit intention positive, nouvel accès de franchise ou d'humeur, elle n'avait pas pris une autre feuille de papier, n'ayant peut-être que celle-là sous la main.

« Ma mère, disait-elle, est sortie avec mon cousin Edgar et M. Ray pour aller juger elle-même s'ils sont confortablement établis à leur auberge. Ils ont pris la voiture, et feront probablement une petite promenade. En venant tout de suite, si vous ne craignez pas de me trouver seule avec mademoiselle Lagarde et d'attendre un moment ma mère, ce serait le plus sûr moyen de ne pas la manquer avant votre prochain voyage, que je viens d'apprendre par votre messager. Vous l'annoncez sans doute à ma mère dans votre lettre ; mais, moi aussi, avant votre départ, j'aurais quelque chose à vous dire dont il est nécessaire que vous soyez prévenu, car nous y sommes désagréablement intéressés tous les deux, moi surtout, qui dois seule m'en accuser.

« J. »

Pas d'autre signature que cette simple initiale ; point de salutation cérémonieuse ou coquette, ni « monsieur mon

maître, » ni « monsieur » tout court ; pas même de post-scriptum, où l'on dit que les dames cachent toujours le vrai mot de leurs lettres, qui en serait ainsi moins difficile à trouver. Ici, au contraire, il était peut-être au commencement, dans ce mot « monsieur » si ouvertement, si hardiment biffé : trait presque trop doux, presque brûlant, et qui aurait pénétré jusqu'au fond le cœur de Semplice, si des souvenirs du même genre et d'autres tout différents ne l'eussent averti de ne pas s'y laisser aller.

Il eût été, d'ailleurs, par trop brutal de tenir cette lettre pour nulle et non avenue, quoique Semplice en fût tenté, par fierté, non-seulement de caractère, mais de sentiments. Il partit donc, mais bien décidé toujours à ne pas faiblir devant elle ni en lui-même, quelle voulût le regagner par caprice ou le déconcerter encore pour s'en amuser. Il partit, disons-nous, armé, cuirassé, ou du moins croyant l'être, et, en réalité, il l'était, avec sa nature extérieurement facile et sereine, s'accommodant à tout, mais au fond très-sensible et assez farouche, et qui, une fois blessée, ne revenait pas volontiers. Si armé pourtant que l'on soit en pareille rencontre, l'est-on jamais suffisamment ?

Julia était seule au salon. Mademoiselle Lagarde, fatiguée de leur nuit blanche, était allée se reposer, et, toute perdue encore d'émotions et de scènes, qui passèrent peu à peu pour elle à l'état de rêve, elle avait fini par s'endormir tout de bon.

Julia avait aussi préféré se coucher que d'accompagner son cousin et sa mère ; mais elle n'avait dormi que quelques heures, et, comme on l'a vu, elle était déjà debout ayant l'arrivée du vieux messager de Semplice.

Ce peu de sommeil avait suffi pour lui rendre toute la fraîcheur de son teint, tout le riant de ses yeux. Seulement, il s'y mêlait je ne sais quoi de vague et de demi-clos que l'on garde souvent au réveil. Cela se sentait dans ses mouvements et ses attitudes, dans sa tête et son cou légèrement inclinés, dans son maintien non pas indolent, mais moins vif, et jusque dans ses bras plus mollement appuyés sur le marbre blanc de la table,

auquel ils semblaient ajouter le leur, quand un reste de fatigue les y laissait un moment dériver, et son front avec eux. Enfin, comme si elle n'eût pas vécu jusqu'alors, n'ayant pas vécu par le cœur, on eût dit qu'elle en éprouvait une sorte d'étonnement secret ; sa beauté en paraissait plus recueillie et plus calme ; mais, avec ce sentiment d'une nouvelle vie, elle en avait aussi la grâce naissante et qui s'éveille : aimable abandon, rêveur oubli de soi-même, oubli de plaire qui fait que l'on plaît encore mieux. Tout traduisait en elle ce changement de disposition intérieure. Ses yeux même n'avaient plus tant ces éclairs détournés qui venaient vous enlacer tout à coup comme dans un filet de lumière ; ils semblaient veiller, pour ainsi dire, en dormant, sous leurs longs cils abaissés ; ce n'était plus l'heure étincelante de midi, et son azur radieux ; c'était plutôt le charmant lever du jour, le matin encore hésitant et voilé, avec son azur plus frais, plus fin, encore baigné d'ombre et de rosée.

Tel fut le regard qu'elle jeta sur Semplice, lorsque, arrivant par le jardin, il parut inopinément à la porte vitrée, sans s'être fait annoncer. En même temps, elle rougit, mais d'émotion bien plus que de surprise. Tout entière, cependant, aux sentiments nouveaux qui s'agitaient en elle, incapable cette fois d'en maîtriser la première explosion, encore moins de leur donner le change, elle courut à lui, et, avant même qu'il l'eût saluée :

– Eh ! bien, oui, s'écria-t-elle, j'ai eu tort, je tenais au moins à vous le dire !

Mais après ce rude aveu, pâlissant plutôt que faiblissant sous l'effort, elle se laissa presque choir dans ses bras, emportée tout d'un trait jusqu'à lui, plus vite et plus loin que sa pensée. Ébranlement soudain de deux cœurs qui s'aimaient sans oser ni même vouloir se le dire ! À son élan avait répondu l'élan non moins instantané de Semplice : leurs bras ne s'étaient pas rencontrés que les siens étaient déjà ouverts pour la recevoir. Toute la froideur dont il s'était armé, avait aussitôt disparu, comme une mince couche de neige sous un chaud rayon de soleil.

– J’ai eu tort, répétait-elle, tandis que lui, éperdu et ravi, plus tremblant qu’elle encore, la serrait avec transport sur son cœur, comme on y serre sa joie et son bien.

Elle releva sur lui ses beaux yeux, seulement ses yeux :

– J’ai eu tort, mais vous ?... ajouta-t-elle en achevant de se dégager ; sa pensée était :

– Ne pouviez-vous donc me trouver d’excuse ?

Mais elle se contenta de dire en souriant :

– Vous, vous ne voulez pourtant pas me pardonner !

Pour toute réponse il était à ses pieds, retenant et baisant sa main.

– Enfin !... dit-elle de son air d’autrefois et comme se parlant à elle-même : – Mais, seigneur Valère, il a presque fallu vous en prier !

Semplice, à ce mot, faillit craindre d’avoir retrouvé la sirène ; mais la manière dont elle le regardait, en lui laissant toujours sa main, l’eut bientôt rassuré. En revenant à son ton habituel avec lui, elle ne faisait que revenir à elle-même et lui montrer ainsi qu’elle y avait été peut-être plus vraie qu’il ne l’avait pensé. Ce retour de badinage était si peu joué, que le sourire renaissant sur sa joue et passant dans ses yeux, y fit trembler une larme au bord de sa paupière.

– Méchant ! dit-elle, et leurs regards mouillés se rencontrèrent ; mais ce ne fut, comme presque tout cela, qu’un éclair, car elle se hâta d’ajouter : – Ce n’est pas là précisément ce que j’avais à vous dire de « désagréable à tous deux, » il ne nous faut pas l’oublier. Vite, venez donc avec moi au jardin, car nous pourrions bien n’être plus seuls qu’un instant, et, en nous promenant sur la terrasse, nous aurons mieux l’air de deux vieux amis qui causent pour passer le temps.

– Votre mère ne s'étonnera que de me voir revenu si vite, mais non pas de me trouver ici plutôt qu'au jardin, dit Semplice.

– Non, non, il nous faut le grand air pour ce que j'ai à vous dire : vous voyez bien qu'ici j'ai déjà risqué de m'évanouir, ajouta-t-elle en riant et prenant son bras.

– Ah ! s'écria-t-il, voilà déjà que vous fuyez ! c'était encore un rêve !

– Un rêve !... Et se penchant vers lui, le regardant ainsi d'en bas et de côté, de ses longs yeux bleus souriants :

– Un rêve ! répéta-t-elle en secouant sa blonde tête, qui s'était relevée à l'instant. – Un rêve !

– Oui, comme hier soir, quand je vous suppliais de me laisser partir avant que rien ne vint me réveiller.

Elle quitta brusquement son bras.

– Ne me parlez jamais de ce soir-là, s'écria-t-elle d'un ton de colère : je le déteste ! Qui sait si vous ne vous êtes pas cru en droit de me mépriser ?

Et elle rougit à ces mots, moins de ce qu'ils pouvaient signifier pour Semplice que de ce qu'ils signifiaient réellement pour elle, et de ce qu'il ignorait.

– J'étais folle, continua-t-elle plus bas : je n'y comprends rien moi-même. J'ai eu tort, grand tort, je vous le dis encore ; ainsi, promettez-moi, quoi qu'il arrive, d'oublier ce qui s'est passé ; jurez-le moi, fit-elle en s'animant et le perçant d'un long et fixe regard qui semblait non-seulement vouloir s'assurer, mais s'emparer de toute sa pensée : oui, jurez-le moi, si vous m'aimez !

– Si je vous aime ! dites plutôt : s'il m'est permis, si vous me permettez de vous aimer. Si je vous aime !

– Oh ! c'est que ce n'est pas encore bien sûr.

– Voyez si je ne devrais pas vous faire promettre, à mon tour, de ne pas vous jouer si cruellement d'un amour que vous savez bien trop réel.

– Mais, reprit-elle en se hâtant de chasser le nuage qui avait reparu à ces derniers mots sur le front de Semplice, d'abord vous n'avez pas juré…

– Je vous jure de ne me souvenir de rien…

– Oh ! c'est trop, cela !

– … Et de ne rien oublier.

– À la bonne heure ! reprit-elle d'un air fin et tendre, je vois que nous pourrons nous arranger ; mais je ne vous tiens pas quitte encore : vous m'avez appelée un serpent…

– C'est, maintenant, vous qui vous souvenez.

– Puis, vous dites que tout ceci est un rêve… Alors, seigneur Valère, il faudra donc que la pauvre Dorine s'enhardisse au point de vous battre pour vous faire sentir que vous êtes bien éveillé.

Et, comme si elle allait exécuter sa menace, elle en eut le geste, le geste seulement, car à peine à deux doigts de la joue de Semplice, sa main folâtrement jetée avait rebroussé déjà de tout le chemin qu'elle avait fait : à peine le flot de dentelle où s'ensevelissait son bras y avait-il roulé comme une petite avalanche sur une pente de neige, que bras et dentelle s'envolèrent avec le caprice du papillon prêt à se poser, mais qui, en les fermant, rouvre déjà ses ailes.

– Cela ne suffit pas pour vous tirer de vos mauvais rêves ? continua Julia, et, les yeux à demi fermés, elle semblait rêver elle-même. On eût dit que, se parlant toute seule, elle se répondait et souriait en dedans. Sa figure en avait le reflet vaguement

rose et diaphane d’une lampe d’albâtre. Elle avait si bien l’air de rêver ainsi, que Semplice l’écoutait immobile, comme s’il craignait de l’éveiller et de troubler son propre enchantement.

– Un rêve, un mauvais rêve, un serpent ! répétait-elle... Le sourire qui errait sur sa bouche devint subitement plus vermeil. Elle reprit la main de Semplice, que ce sourire tenait, en quelque sorte, en suspens, l’éleva un peu devant elle, et comme lady Percy dans Shakespeare, elle murmura d’un charmant air de colère : – « En vérité, je te briserai le petit doigt, Henry. »

« In faith, I’ll breake thy Iittle flnger, Harry. »

Peut-être cesseriez-vous alors de prendre tout ceci pour un rêve. En même temps, non moins vive que la jeune femme de Hotspur et pour bien entrer dans son rôle, elle fit mine de tordre le bout du petit doigt de Semplice ; mais elle se contenta de le frapper légèrement du sien jusqu’à ce qu’il fût séparé des autres et tout à fait replié : alors elle y appuya l’émeraude d’un mince anneau qu’elle ne quittait jamais, et l’y pressa, sans ôter la bague, de toute la force de son joli poing fermé.

– Voilà toujours la marque du serpent, dit-elle, du serpent aux yeux verts ! Mais elle n’y restera pas longtemps, pensez-vous : cela ne suffit donc pas encore ?... Eh bien, prenez garde ! le serpent est colère, méchant, vous savez ! il mord, fit-elle en relevant la tête et montrant ses lèvres entrouvertes comme une grenade où, à travers les fruits rouges, on aperçoit les pépins blancs. Que diriez-vous, ajouta-t-elle, si, pour vous apprendre à ne voir partout que songes et mensonges, il punissait ainsi le songeur ?

Le doigt déjà si bien cacheté le fut-il réellement d’une seconde empreinte à la fois plus fine, plus forte et plus douce ? Bien preste eût été l’œil qui aurait pu dire : « Je l’ai vu. » Tout ce que nous savons, c’est que le rouge sourire ne courant plus seulement sur ses lèvres, elle entraîna Semplice qui, n’ayant plus ni

la force, ni même la pensée de lui résister, la suivit au jardin, comme on suit un invincible aimant.

– À présent, causons de nos choses désagréables, reprit-elle ; mais, d'abord, qu'écriviez-vous à ma mère ?

– Que j'allais faire un voyage, et que je désirais prendre congé d'elle auparavant.

– J'avais donc bien deviné, l'ayant arraché non sans peine au vieux Salomon, et à travers force « bleunne, » dont il m'a gratifiée, comme je les ai supportés, ne vous déplaise, à votre intention. Mais ce voyage, maintenant, il ne faut plus le faire.

– Ah ! Julia, c'est pour le coup que je reviens forcément à la réalité. Ce voyage, je le crains, est tout à fait nécessaire, poursuivit Semplice. Et il lui conta ce qu'il avait appris de l'aubergiste, et celui-ci du cousin de Julia.

– Justement la chose désagréable pour laquelle je vous avais prié de venir, s'écria-t-elle, et que je voulais avoir au moins le plaisir de vous conter moi-même. Quoi ! vous la savez déjà !

– Oui, déjà, et pas même de première main, comme vous voyez. Jugez donc du chemin qu'elle peut faire.

J'ai essayé de lui barrer le passage en la détournant sur moi.

Et il lui apprit ce qu'il avait dit à Vincent.

– Il est très-vrai, d'ailleurs, ajouta-t-il, que je suis souvent allé de jour et de nuit sur ce mur. Mais il y a un meilleur moyen que tout cela, le seul bon, pour faire tomber tous ces bruits, avant qu'ils s'étendent, c'est mon départ. Je m'y étais tristement, mais fermement résolu il y a quelques heures. C'est bien plus pénible à présent, si ce n'est plus aussi douloureux ; mais il le faut pour vous, Julia.

– Pour moi ? vous partiez donc pour moi.

– Je n'avais plus que cela à faire.

– Au moins, à présent, si vous le croyez toujours nécessaire, j'espère que ce ne sera plus pour moi seulement, mais pour nous deux.

Cela fut dit d'une voix basse, mais si douce, que Semplice aurait voulu l'entendre à genoux et allait s'y jeter. Elle vit son mouvement et lui fit, de la main, un petit signe de calme et de prudence. Alors, ne sachant comment mieux lui répondre, il attacha ses yeux sur les siens, d'un air si heureux, mais d'une façon si obstinée, qu'elle reprit, plus haut cette fois :

– Seigneur Valère, regardez un peu de ce côté, là-bas sur la route.

– Il se tourna dans cette direction, suivit le bras qui la lui indiquait, mais n'alla pas plus loin.

– Que voyez-vous ? lui demanda-t-elle.

– Quand vous êtes là, vous me le demandez ?

– Eh bien, moi, j'aperçois la voiture qui revient. Nos gens seront ici dans un quart d'heure, en comptant la montée. Et, à propos, que direz-vous à ma mère ?

– Rien, si elle ne me demande rien, sinon que je vais faire un voyage ; tout, si elle me demande quelque chose : c'est-à-dire que ses suppositions étaient absurdes, et que je n'ai jamais eu ni n'aurai jamais pour mademoiselle Lagarde que de l'amitié. Et, en vérité, qu'elle ait pu se figurer autre chose, même sur un moment de fausse apparence et de badinage, j'ai peine à le concevoir.

Julia secoua la tête.

– Ma mère ne vous croira pas, dit-elle en paraissant réfléchir et comme s'il lui fût revenu une pénible pensée ; puis elle ajouta :

– Pas du moins complètement ! Enfin, voilà bien, je crois, ce qu'il faut dire à ma mère, ni plus ni moins suivant ce qu'elle vous demandera : très nettement, mais dans des termes généraux et vagues, n'est-ce pas ?

– Il y aurait bien un moyen d'être précis ! dit-il, plus par badinage que sérieusement.

– Ah ! bon, s'écria-t-elle du même air, voilà le fin batelier qui revient sur l'eau.

– Hélas ! ce ne sera pas pour longtemps, reprit-il avec tristesse ; je vous aime, voilà tout, et je sais trop que je n'ai aucun droit de l'avouer à madame Glenmore.

– Qui sait ? dites-le lui pourtant ! fit-elle avec explosion. Mais non, ajouta-t-elle en se reprenant à son tour d'un air triste et redevenant tout à coup soucieuse, non, vous avez raison, ce n'est pas le moment. D'ailleurs, à quoi bon chercher à voir si loin les choses ? contentons-nous du présent. Voilà donc ce que vous direz à ma mère, c'est l'essentiel, poursuivit-elle en se remettant à sourire : et à moi, monsieur, que comptiez-vous me dire, à moi, qui ne suis que l'accessoire par conséquent ? Rien, je gage ; oui, vous étiez fort capable de partir sans demander seulement à me dire adieu.

– Au contraire ; car je voulais vous rendre cette lettre.

Et il lui tendit celle qu'elle lui avait écrite au sujet de la fête de sa mère.

– Pourquoi me la rendre ?

– Elle expliquait tout, dit-il simplement, et aux yeux du monde elle aurait peut-être trop expliqué. Ce n'est pas, vous le croyez bien, que je songeasse à m'en prévaloir ; mais, comme

tout paraissait fini entre nous, je voulais au moins que rien ne vous pût faire penser à moi désagréablement.

– Toujours plus méchant ! dit-elle.

– Appelez-moi toujours ainsi, et je ne vous demanderai plus d'être bonne.

– Oui, les rôles sont changés, et plaise au ciel qu'ils ne reviennent pas à ce qu'ils étaient ! dit-elle moitié riant, moitié de cet air de réflexion et de retour secret sur elle-même qui la reprenait parfois subitement. Oh ! c'est que je suis bien plus mauvaise que vous, quand je m'y mets ! Dites, s'écria soudain l'étrange et capricieuse fille, oui, dites-moi en conscience et comme s'il ne s'agissait pas de nous deux : pensez-vous que tout soit réellement bien fini et bien expliqué ?

Voyant qu'il hésitait à répondre, tant il était à la fois charmé et surpris :

– Hélas ! continua-t-elle, vous êtes comme moi, vous n'en êtes pas sûr, vous ne l'affirmez pas. Oui, défiez-vous, Semplice, ne croyez point que je plaisante, défiez-vous de moi, répéta-t-elle d'un regard fixe et d'un ton presque dur ; car, moi-même, je m'en défie, comme je me défie de tout le monde, de vous, de mademoiselle Lagarde, de ma mère, de mon cousin, mais de vous tout d'abord.

– De moi ! vous avez dit : de moi, Julia !

– Oui ! Vous m'aimez… eh bien, je le crois. Mais, suis-je certaine que vous m'aimiez comme je le veux, que vous m'aimiez assez, que vous m'aimerez toujours et quand même, que, sans le savoir, vous n'en aimez point d'autres peut-être encore mieux ? Ne me faites pas ces grands gestes négatifs, ni sur mademoiselle Lagarde, ni sur vos continuelles pérégrinations aux deux bouts du lac. Je veux bien me laisser persuader que dans tout cela il n'y a de votre part que de l'amitié ; mais d'autres ? et si ma mère…

Elle s'arrêta pourtant dans ce flot tumultueux de pensées confuses, qu'elle avait si souvent agitées et qui menaçaient de l'emporter ; puis, elle ajouta ces mots à double sens :

– Je suis folle, elle n'y pense même pas.

Semplice la regardait tristement sans rien dire.

– Allons ! continua-t-elle après un moment de silence, voilà votre air sévère qui vous reprend : c'est de lui surtout que j'ai peur, faut-il vous le redire ? voyons, monsieur, soyez gai, et n'oubliez pas si vite, ne vous découragez pas pour si peu. Songez que nous n'avons plus que quelques minutes, et qu'il ne faut pas nous quitter avec cet air-là, votre grand air sérieux.

Enivrant abandon ! ravissants caprices ! charme dangereux peut-être, mais délicieux ! l'esprit et le cœur, chez cette étonnante fille, semblaient alterner et se poursuivre autour de celui qu'elle aimait, comme deux oiseaux frères que l'œil ne peut jamais parvenir à bien distinguer l'un de l'autre et à reconnaître. On aurait pu dire de même que Semplice tantôt se courbait, tantôt se relevait sous leur vol enlacé, suivant l'air froid ou brûlant qui lui venait de ces rapides coups d'aile. Aussi, dans ce moment, docile à reprendre un air de sérénité, puisqu'elle le lui commandait, lui dit-il en riant, mais non pas, au fond, sans quelque inquiétude réelle :

– Parmi le grand nombre de ceux dont vous vous défiez, moi compris, n'avez-vous pas aussi nommé votre cousin ?

– Sans doute.

– Mais vous n'avez fait que le nommer, et vous avez passé outre, même assez vite…

– Ah ! vous avez remarqué cela ! je vois que l'esprit d'observation vous revient. Cependant, je n'en sais guère plus que vous sur le compte d'Edgar ; mais c'est justement pour cela que je me défie de lui encore davantage : malgré toutes ses vi-

sions fantastiques et de clair de lune, je le soupçonne d'être fort capable d'y très-bien voir. Gardez-vous donc de vous ouvrir et de vous confier à lui en quoi que ce soit ; ni à ma mère, ni à mademoiselle Lagarde. Faut-il vous le dire : ne vous confiez qu'en moi ! mais vous y confiez-vous, Semplice ?

– Que je vive ou que je meure, lui répondit-il avec une ardeur contenue, ce sera désormais pour vous ou par vous. Oui, Julia ; vous aussi, songez-y bien : vous, uniquement vous ! désormais vous serez ma mort ou ma vie.

Elle lui répondit d'un sourire et d'un regard qui semblaient vouloir s'enlacer autour de lui.

– Je vous aime ainsi ! dit-elle d'un ton bas. Oui, je crois que je pourrai vous aimer, reprit-elle, car il ne faut jamais tout dire ni trop dire, vous me l'avez appris. Ainsi, confiez-vous en moi, Semplice !...

On entendit rouler la voiture sur le sable de l'avenue.

– Vite, dit-elle, cette lettre, donnez-la moi, pendant que nous sommes encore seuls : je vous la rendrai un jour.

Elle lui tendit la main, et la laissa un moment dans la sienne, pendant qu'elle répétait :

– Défiez-vous ! et elle le menaça d'un petit geste du doigt ; mais confiez-vous aussi, quoi qu'il arrive !

Elle le quitta là-dessus, rentra au salon, le traversa rapidement, et se trouva de l'autre côté de la maison, comme sa mère descendait de voiture.

– M. Damont est venu en votre absence, lui dit-elle à demi-voix : il est là à vous attendre au jardin.

– M. Damont ! fit madame Glenmore avec étonnement.

– Oui, il a l'air plus lugubre encore que ce matin : il prétend qu'il a quelque chose à vous dire. Faut-il aller le prévenir que vous êtes arrivée ?

– Non, j'y vais plutôt moi-même.

Laissant donc à sa fille le soin d'entretenir Edgar et M. Ray, madame Glenmore se rendit seule au jardin.

VII

Semplice était resté tout perdu dans un sentiment de bonheur auquel le vague « défiez-vous, » mêlé à l'adieu de Julia, ajoutait seulement comme une pointe plus vive. La vue de madame Glenmore le rappela pourtant à lui-même. Dès qu'ils se furent assis un peu à l'écart, il lui dit :

– Pardonnez-moi ce prompt retour dont je ne me doutais pas moi-même ce matin, et qui n'a d'ailleurs rien que de très-simple dans son but. Je m'étais presque engagé envers un ami à l'accompagner dans un voyage de cinq ou six semaines ; en relisant sa lettre, j'ai vu qu'il me restait à peine le temps de le rejoindre. Je vais donc partir, peut-être dès ce soir si je puis ; mais j'ai voulu avant toutes choses vous remercier encore de toutes vos bontés et prendre congé de vous, si je ne devais pas vous retrouver ici.

Ce brusque départ ne laissa pas d'étonner madame Glenmore, tout naturel qu'il pût être, et qu'il le parût même au ton de Semplice. Elle en éprouvait des impressions très-diverses : elle en était à la fois fort intriguée et contrariée, et en somme pourtant satisfaite. Elle resta donc un moment sans répondre, laissant Semplice assis à côté d'elle et ne se tournant pas vers lui. Sa vivacité et sa résolution ordinaires firent cependant bientôt trêve à ses réflexions.

– M. Damont, dit-elle, venez vous mettre là devant moi, que je vous voie en face.

Elle tempéra toutefois ce début en ajoutant :

– Vous voyez que j'agis encore avec vous sans façons, comme une vieille amie et qui désire toujours l'être.

Il s'inclina respectueusement, se tenant déjà debout devant elle.

– Aimez-vous mademoiselle Lagarde ?

– Oui, mais d'amitié uniquement, comme je vous l'ai déjà dit.

– Mais pourquoi ce rendez-vous dans le parc, car, enfin, je vous y ai vus cependant !

– Ce que vous appelez un rendez-vous, n'avait pas d'autre but que la petite fête dont on vous ménageait la surprise pour le matin. Ajoutez-y, madame, les enfantillages et les secrets ordinaires de ces sortes de jeux et de leurs préparatifs ; mais ce n'est pas à moi de vous les révéler, d'autant plus qu'à vrai dire je ne les sais pas bien. Dans les petites choses comme dans les grandes, continua-t-il en riant, nous autres hommes ne savons jamais tout, si tant est même que nous y comprenions rien. Je me suis trouvé là sur quelques mots dits la veille en plaisantant, peut-être pour m'éprouver ou pour me faire une niche, et que j'ai pris bonnement au pied de la lettre. J'y étais arrivé par les collines, où je me promène parfois la nuit, et, en suivant le haut mur des vignes, je me suis trouvé presque sans m'en apercevoir sur votre terrain.

– Sur le mur ? mon neveu Edgar prétend y avoir vu cette nuit cheminer quelqu'un. Alors, c'était donc vous ?

– Probablement.

– C'était une folle équipée, convenez-en !

– J'en conviens.

– Enfin, monsieur Damont, la main sur le cœur, dites-moi seulement que vous avez toujours le même droit à mon amitié et à mon estime. Je le pense moi-même ; aussi, là-dessus, je ne vous demande à vous qu'un oui ou un non.

– La main sur le cœur, oui, madame.

– Je vous crois. Et, pour vous donner une preuve bien forte de ma pleine et entière confiance, la plus grande preuve possible, encore une dernière question : Que pensez-vous de ma fille ?

Pour cette fois Semplice eut peur ; il croyait déjà entendre madame Glenmore lui demander tout net, comme pour mademoiselle Lagarde :

– Aimez-vous Julia ?

Aussi, fut-il bien soulagé quand elle ajouta seulement :

– Vous lui avez souvent reproché d'être méchante.

– Oh ! madame, se hâta-t-il alors de répondre, c'était un badinage.

– Oui, dans la forme, et j'espère bien, en effet, que le mot était un peu exagéré.

– Le fond était encore moins sérieux que la forme, dit Semplice, cette fois de nouveau embarrassé.

– Non, non, repartit madame Glenmore, je crains bien que vous n'ayez raison. Il n'est que trop vrai : Julia ne brille pas précisément par la bonté. La jeunesse est peu compatissante, je le sais, surtout la jeunesse féminine, ajouta-t-elle en riant : elle s'apitoie volontiers sur elle-même ; mais, sur le prochain ? il n'y faut pas penser. Je dois rendre cette justice à ma fille que, du moins, elle ne s'épargne pas plus que les autres ; mais, aussi, elle s'en autorise pour ne pas y aller de main morte avec ces derniers. Voyez comme elle tourmente cette bonne mademoi-

selle Lagarde, créature innocente s'il en fut jamais. Elle ne se gêne pas non plus beaucoup avec moi, et si je ne savais que c'est une sorte d'allure qu'elle a prise et dont elle ne se doute pas, mon cœur parfois aurait pu en souffrir. Enfin, avouez que vous-même vous n'y avez pas échappé.

– Comme vous, madame, je ne vois dans tout cela que la vivacité, l'originalité de sa nature, qu'une grâce piquante et dont, précisément parce qu'elle est une grâce, elle ne peut se défendre, de même qu'elle ne pourrait se la commander.

– Oh ! moi, j'ai bien vu que vous en avez été quelquefois blessé. Et tenez, ce matin, assurément vous l'étiez, et, certes, il y avait de quoi.

– Elle avait voulu trop égayer, j'en conviens, notre petite scène ; mais moi, je me suis peut-être trop sottement laissé prendre au dépourvu par cette allégation si peu fondée et si brusque…

– Brusque, tant que vous voudrez ! mais, de sa part, fort bien et fort longuement méditée. Car, pour vous tout dire comme à un ami dont, en ce moment plus que jamais, j'apprécie l'indulgence, la délicatesse et le tact, c'est elle-même, je vous le confie entre nous, et je vous dois aussi un peu cet aveu pour ma propre justification, c'est elle-même, répéta madame Glenmore, qui m'avait suggéré de longue main cette idée sur mademoiselle Lagarde et sur vous ; qui, la nuit dernière, m'a dit avoir entendu un bruit de pas sur la terrasse, où elle est fort capable d'avoir fait elle-même du bruit pour achever de m'y attirer ; qui, dans tous les cas, s'y est rencontrée avec moi juste à point, a tourné sur vous mes soupçons qu'elle avait si souvent éveillés, et, enfin, m'a indiqué la place où je vous trouverais. Si elle avait réellement pu croire à votre entente prétendue avec mademoiselle Lagarde et à un véritable rendez-vous nocturne sous air de jouer la comédie, son devoir eût été sans doute de m'avertir ; mais les faits mêmes, outre votre propre témoignage, déposent contre elle à cet égard et ne permettent pas cette interprétation de sa

conduite. Je vois bien à présent que, moi aussi, j'ai été sa dupe, et qu'elle m'a fait jouer un rôle dans cette nouvelle invention de son cerveau : c'était là encore un de ses tours de petite fille ; mais convenez, monsieur Damont, qu'il est un peu fort !

– J'en conviens ! dit Semplice, le cœur serré, et ne pouvant ni ne voulant ajouter un seul mot de plus.

– Pardonnez-lui cependant, reprit madame Glenmore, ainsi qu'à moi, la part involontaire qu'elle m'a fait prendre dans sa supercherie. Le plaisir de jouer la comédie et d'y mettre les gens dans l'embarras lui trouble l'esprit : c'est un mal de famille, comme vous pouvez en juger par son cousin Edgar. Mais, dites que vous nous pardonnez, n'est-ce pas ?

– N'ayant ici aucun droit d'en vouloir à personne, puisque au contraire je n'y ai reçu que la plus gracieuse hospitalité, comment pourrais-je avoir celui de pardonner ? répondit froidement Semplice.

– À bientôt donc, j'espère ! Si, cependant, votre voyage se prolongeait, reprit-elle avec une nuance d'embarras, et que vos leçons dussent être forcément interrompues…

– Mes leçons ? répéta Semplice. Je ne comprends pas ! car je pourrais dire au besoin que je n'en donne… ni n'en reçois ! ajouta-t-il tout crûment d'un ton fier.

– Et moi, je pourrais dire à mon tour que vous m'avez en effet bien mal comprise ! répliqua non moins vivement madame Glenmore ; me jugez-vous incapable d'une reconnaissance vraie, et prête à me croire si aisément quitte avec un ami ? Mon tort, à moi, n'est bien réellement que dans la forme, et le fond vaut mieux, je vous assure, continua-t-elle en reprenant son air d'assurance cordiale et digne. Je pensais bien moins à ce que vous avez cru, qu'à mon regret si notre départ devait avoir lieu avant votre retour. Enfin, nous vous écrirons dans ce cas ; et

vous aussi, vous nous donnerez de vos nouvelles, j'y compte ; mais surtout j'espère bien que nous nous reverrons encore ici.

Il s'inclina sans répondre et en homme évidemment pressé d'en finir.

– Vous partez donc, sans prendre congé de nos étourdies ? ajouta-t-elle avec peu d'insistance.

– Non pas, si vous permettez ! dit Semplice.

Ils revinrent silencieusement vers le salon, Semplice, le froid dans l'âme, comme si de nouveau le serpent l'y eût touché, madame Glenmore soupçonnant plutôt Semplice que Julia, en qui, par tendresse comme par habitude, elle voyait toujours uniquement une enfant, mais s'étant dit depuis le matin qu'à tout hasard, elle ferait bien de frapper quelque coup significatif, et ayant frappé juste, plus juste qu'elle ne savait.

Julia attendait impatiemment leur retour, tout eu essayant de tenir tête à la verve ironique de son cousin, qui ne lui en faisait grâce un moment que pour la tourner sur « son excellence M. le gouverneur, » engagé, prétendait-il, dans une belle et savante conversation avec mademoiselle Lagarde, conversation d'autant plus savante, selon lui, qu'elle était muette.

– C'est là le comble en effet, disait-il, du savoir et de la galanterie. Au lieu que tant de personnes, vous et moi, par exemple, ma prétendue cousine, parlons sans rien dire, son excellence dit tout sans parler : c'est la dernière perfection du langage et de la diplomatie. Vous l'entendez, mademoiselle Lagarde, je veux dire que vous entendez ce langage, car, pour moi, je sais bien que vous ne m'écoutez pas. Mais son excellence M. le gouverneur, vous l'entendez à merveille, n'est-il pas vrai ? Vous ne perdez aucun mot de ce qu'il ne dit pas. Nouvelle preuve à l'appui de son système de la transpiration des pensées, de la transpiration intellectuelle, insensible, comme il l'appelle

en termes scientifiques, système sur lequel il a fait un traité, et qui est aussi le mien, mais que je ne pratique pas. Ma faiblesse me contraint de m'en tenir au vieux procédé des mots et des signes, qui n'est pas un langage, mais un parlage, comme il faudrait plutôt le nommer. Nous en sentons bien l'insuffisance, ma cousine et moi, si nous nous en contentons, faute de mieux, nous autres esprits déshérités. Il ne s'adresse qu'à l'oreille, et ne va jamais jusqu'à l'esprit ; quant au cœur, c'est surtout ici que ce grossier langage fait pitié. N'est-ce pas, belle cousine et belle mademoiselle Lagarde, que vous êtes de mon avis ? J'ai un suffrage plus imposant encore, monseigneur le gouverneur a souri. Oui, heureux, trop heureux ceux qui se parlent sans parler, sans ce remuement de lèvres si lent et si imparfait, si maladroit ou si perfide ! hélas, quand aurai-je le bonheur de pouvoir m'exprimer ou du moins que l'on me réponde ainsi ? Pour se comprendre, ils n'ont pas même besoin de se voir : c'est toujours la plus entière sympathie. Et tenez, mademoiselle, le bruit court que vous avez employé le temps de notre absence à dormir : eh bien, je puis vous assurer, mais quoi ! vous le savez déjà, que son excellence M. le gouverneur n'a pas fait autre chose non plus. En voiture, le soin de sa dignité le forçai vainement à essayer de tenir les yeux ouverts : il les fermait toujours, comme par une puissance lointaine, mais néanmoins présente et invincible ; il a même condescendu jusqu'à laisser aller un moment sa tête auguste sur mon humble épaule, précieuse faveur dont je garde encore le souvenir. C'est à vous que je la dois, mademoiselle, et je vous en remercie, quoique je sache bien que vous ne m'écoutez pas. Heureusement, je puis encore me faire entendre de ma prétendue cousine, qui, elle du moins, m'écoute à ravir ; n'est-ce pas, chère Julia ? Ainsi, tout à l'heure, je vous ai demandé pour la troisième fois où était donc votre mère, et vous m'avez répondu, – la première fois, que le diner serait bientôt prêt : réponse maligne, à l'adresse de son excellence M. le gouverneur encore plus que de moi ; – la seconde, qu'il faisait un temps magnifique : réponse exacte ; vous êtes même allée jusqu'à la croisée du salon, pour vous en assurer, je présume ; – la

troisième, que j'avais tort de ne pas me destiner à la carrière d'homme d'État, pour cette belle raison, la mienne en effet, qu'on ne voit guère d'homme d'État devenir vieux et jouir longtemps d'une santé solide ni d'un appétit robuste ; ajoutant que j'avais, cependant, toutes les qualités de l'emploi, car je suis, selon vous, toujours en scène et je joue perpétuellement la comédie ; que je devrais, au moins, comme acteur, cultiver mes dispositions scéniques, etc., etc. : réponse juste et plus à propos qu'il ne semble, mais non pas seulement pour moi. Oui, vous avez raison, « le monde est un théâtre, » et le reste de la tirade… Mais qu'est-ce que je vois ? qui s'approche à pas lents, plongé dans une sombre rêverie ?… Ah ! mon buveur tragique !

L'air grave et posé dont Semplice suivait madame Glenmore plutôt qu'il ne l'accompagnait, le silence qu'ils observaient tous les deux, avaient pu déjà faire pressentir à Julia que l'entrevue avait au moins laissé quelque impression pénible dans l'esprit de Semplice. Elle en fut persuadée, lorsqu'à son entrée dans le salon, levant les yeux sur lui, elle ne rencontra point son regard, et vit son front plissé se rembrunir encore, pour ne s'éclaircir que par un effort de résolution subit. Ce qui la déroutait, c'était de voir en revanche à sa mère un air parfaitement tranquille, libre, aisé, enfin, sinon joyeux, évidemment satisfait.

Semplice était resté debout.

– Il n'est donc pas possible de vous engager à dîner avec nous ? lui dit légèrement madame Glenmore.

– Madame, je vous remercie, je suis un peu pressé.

– Vous pensez toujours partir ce soir ?

– Oui, madame, si je puis terminer mes préparatifs.

– Et vous irez sans doute dans vos chères montagnes.

– Ce n'est pas moi qui en déciderai.

– Au moins ne vous exposez pas : car vous êtes téméraire, je le sais ; toujours à défier le danger.

– Vous vous trompez, madame ; je l'affronte quand il le faut, voilà tout, mais je ne le défie pas. Je n'aime ni à défier, ni à me défier, dit-il en regardant cette fois Julia, pas plus des autres que de moi. Ni défi ni défiance serait ma devise, si j'avais la prétention d'en avoir une ; mais je ne suis qu'un voyageur, et non point un chevalier errant : aussi me suis-je contenté de mettre cette devise en pratique ; jusqu'ici du moins elle a été ma règle de conduite.

– Jusqu'ici ? répéta Julia, s'efforçant de sourire et d'intervenir.

– Exclusivement ou inclusivement ? fit Edgar, qui ne manqua pas d'ajouter : C'est ce que demande son excellence M. le gouverneur par mon humble organe.

– Mademoiselle a fait rouler là sur mon chemin une pierre à laquelle je ne pensais pas, répondit Semplice, en affectant aussi d'entrer dans la plaisanterie. Je devrais lui laisser le soin de l'ôter, puisqu'elle l'y a mise ; mais je suis trop galant pour lui en donner la peine, et… je passe outre, au risque d'un faux pas. Seulement, elle en conviendra, et vous, monsieur, ajouta-t-il en se tournant vers Edgar, et son excellence le gouverneur, en conviendrez avec elle, ce faux pas même m'avertit de me défier. C'est donc, hélas ! ce qu'il me faudra faire à l'avenir ; mais je n'y suis guère propre, on le voit, car au lieu de me tenir sur mes gardes, je m'oublie.

Et saluant tout le monde à la fois :

– Mais je ne vois pas mademoiselle Lagarde, dit-il.

Celle-ci, en effet, venait de sortir, croyant que Semplice resterait à dîner, ou peut-être dans la bonne intention de lui faire ses adieux un peu moins en public.

– Elle est dans la salle à manger, dit Julia, qui se leva comme pour aller la chercher.

Semplice, ne se souciant pas de se voir retenu plus longtemps au salon, la suivit.

Ils traversèrent la salle à manger, mademoiselle Lagarde n'y étant point, et se trouvèrent dans la petite pièce de dégagement donnant sur le jardin, – où était peut-être mademoiselle Lagarde, observa Julia. Mais s'arrêtant, après avoir fermé la porte intérieure de cette espèce de vestibule :

– Ce n'est pas ainsi que je vous ai recommandé de vous défier, dit-elle à Semplice, en fixant ses yeux sur lui.

– Mais c'est ainsi que je dois le faire, vous le savez bien.

– Encore vos rêves ! et de plus en plus mauvais cette fois !

– Je n'en suis jamais sorti.

– Mais de qui vous défiez-vous à ce point ? De ma mère ?

– En aucune façon.

– De moi ?

– Uniquement. Les autres m'importent-ils ?

– Que s'est-il donc passé ? Qu'est-ce que ma mère vous a dit ?

– Tout.

– Mais quoi encore ?

– Tout, vous dis-je, tout, sans en rien manquer. Par exemple, fit-il lentement, en arrêtant à son tour ses yeux sur Julia, qui ne put soutenir son regard et baissa les siens par degré ; par exemple, que vous aviez joué plus d'une comédie cette nuit ; que vous aviez même eu la précaution d'y intéresser madame

votre mère à l'avance, et enfin de lui indiquer où elle en pourrait voir le dénouement prétendu : cela, je pense, suffit bien. Quelle que soit ma facilité de rêver, elle ne va pas jusque-là, ajouta-t-il.

Elle rougit et pâlit tout à la fois ; puis, la pâleur l'emportant, elle demeura un moment silencieuse et immobile comme une statue du plus beau marbre qui semble respirer sous ses draperies, mais ne regarde et ne parle pas.

À la fin elle essaya pourtant de relever tendrement les yeux sur Semplice ; mais, en retrouvant les siens, ces grands yeux bruns et clairs, fermement, quoique tristement fixes :

– Ma mère m'a tuée ; vous me croyez fausse, vous ne pourrez plus m'aimer, vous ne m'aimez déjà plus… Adieu ! dit-elle.

Et elle s'enfuit.

Il sortit par le jardin, où il trouva mademoiselle Lagarde, y fit quelques tours avec elle sans lui rien dire, sinon que tout était expliqué ; puis, subitement, lui serrant la main avec force, il s'éloigna à grands pas, le cœur déchiré et n'ayant plus que cette seule pensée : C'est fini !

Comme on le vit ainsi presque aussitôt reparaître seul au jardin avec mademoiselle Lagarde, la disparition de Julia ne fut pas remarquée de sa mère, et mit plutôt en suspens l'esprit de son cousin.

– C'est un original que votre monsieur Damont, fit Edgar.

– Oui, si vous voulez, répondit madame Glenmore. Il est certain qu'il a un genre de vie un peu primitif, mais qui n'est au moins pas vulgaire ; avec cela, une grande indépendance de caractère et d'idées, une extrême délicatesse de sentiments, qui en font, à mon avis, et je vous le donne pour tel, Edgar, un vrai gentleman à sa manière.

– Et puis, il n’est pas timide… comme moi, ajouta Edgar avec un soupir.

– Comme vous ! la bonne idée ! Quant à lui, vous avez raison, il n’est pas timide. En revanche, il est très-sauvage et facile à effaroucher. Mais, tandis que Julia ajoute, sans doute pour vous, messieurs, quelque chose à sa toilette, je vais voir un peu où en est le dîner.

Les deux voyageurs demeurèrent donc seuls un moment, chacun sur un canapé, celui d’Edgar ayant vue sur la terrasse, celui de son compagnon tourné au contraire de l’autre côté.

– « Sans défiance jusqu’ici, » répétait Edgar, se parlant à lui-même, jusqu’ici… exclusivement. Ray, il a dit exclusivement ou voulait le dire, c’est sûr et c’est clair ! Ne l’avez-vous pas compris ainsi ?

– Est-ce que les amoureux savent jamais ce qu’ils disent ? ils ne savent pas seulement ce qu’ils pensent, répondit M. Ray avec un bon gros rire, qui secoua sa haute poitrine, et, de proche en proche, toute sa personne, sautant et rebondissant sur le canapé.

– Bon ! amoureux ! voilà que vous en dites plus que moi, à présent… Amoureux !…

– À son âge, c’est à présumer.

– Puisqu’on l’est au vôtre, n’est-ce pas ?

– Edgar !…

– Oh ! pardon, excellence, je me suis oublié. Revenons à nos moutons, à nos bergers amoureux, veux-je dire. Vous pourriez bien avoir raison. Mes yeux, d’un beau vert, suivant ma tendre cousine, et vert de mer, suivant quelques folles, qui les déclaraient autrefois d’une couleur enchantée, sont un peu obtus comme ceux des poissons. Vous y voyez bien plus clair que moi en toutes choses, avec vos petits yeux bronzés, toujours

pointés sous vos sourcils comme le fusil d'un chasseur sous la feuillée. Oui, vous pourriez bien avoir raison ; car le fait est que ce jeune sauvage, comme l'appelle ma tante, est encore à tourner et virer au jardin avec mademoiselle Lagarde, dont il ne semble pas pouvoir se séparer.

– Avec mademoiselle Lagarde !

Et le digne et pétulant M. Ray se redressa, le corps penché en avant sur son canapé.

– Il lui serre la main.

M. Ray s'élança vers la croisée du salon.

– Je respire ! s'écria Edgar. Grâce au ciel, il ne la lui a pas baisée.

M. Ray battit un moment la mesure avec ses doigts contre la vitre, puis il fit cinq ou six tours par le salon d'un pas violent et saccadé.

– Enfin, le voilà parti ! continua Edgar sans se déranger.

– Messieurs, le dîner est servi, dit le vieux Tom en ouvrant la porte de communication.

– Venez, Tom, venez, que je vous embrasse pour cette bonne parole, la seule raisonnable que j'aie entendue, y compris les miennes, depuis un quart d'heure ! Mais non, je risquerais de déranger votre perruque poudrée. Votre cave est-elle fraîche, Tom ?

– Un vrai glacier. Oh ! l'on s'entend en caves dans ce pays, monsieur.

– Alors ce pays a toute mon approbation.

Malgré cette joyeuse entrée en matière et la pratique dont Edgar et M. Ray, excité par lui, appuyèrent la théorie que le premier venait de formuler ; malgré même les efforts nerveux

de Julia, pour paraître gaie et renvoyer du moins de temps en temps la balle à son cousin, si elle était loin de répondre toujours au salut qu'il lui faisait armé de son verre, le dîner fut froid. – Au moral, bien entendu, mais non pas au physique ; car, pour ceci, je ne l'eusse pas pardonné !

Telle fut la réflexion dont l'élève de M. Ray lui fit part en retournant avec lui d'assez bonne heure au village, où nous allons les devancer un peu, si le lecteur le veut bien et ne redoute pas trop d'assister à un petit drame fort peu entaché d'idéal cette fois, puisque son principal personnage logeait, s'il faut le dire, dans une étable.

VIII

Le père Salomon avait doucement, mais assidûment travaillé à son champ jusqu'au soir, guettant le passage de l'ami Jacques, qui ne passait pas. Aussi cela amenait-il bien de temps en temps quelque coup de bêche et quelque « bleunne, » l'un et l'autre plus vigoureusement assénés. Jeanne-Louise était venue plus d'une fois, tout en tricotant, voir ce qui en était.

– Pas encore ? demandait-elle.

– « M'bleunne ! » on l'attendra. Fais toujours boire le veau, pour que rien ne retarde.

Et Jeanne-Louise s'en retournait, après avoir tenu un moment compagnie à son mari, de son cliquetis d'aiguilles plus que de celui de sa voix.

Semplice vint aussi vers lui. Il partait décidément ce soir.

– Et « la Belle Plante ? « lui dit le père Salomon, les deux mains sur sa bêche, encore à demi-fichée en terre.

– Je suis allé faire mes adieux à ces dames, répondit Semplice.

– Vos adieux, « bleunne » ! vos adieux ! murmura le père Salomon d'un ton qui montrait que cette idée ne lui allait pas.

– Si mon voyage se prolonge, comme elles ne comptent passer ici que l'été, je pourrais bien ne pas les revoir.

– Ce serait dommage.

– Dommage de quoi, père Salomon ?

– C'est qu'elle est joliment jolie, la Belle Plante ! et puis gentille ! Elle m'a touché la main, il fallait voir ! et qu'elle la serre bien ! Une main si petite ! pas plus large que mes deux doigts, et douce ! ça semble du velours ; mais, quand elle vous tient, tant que vous n'avez pas dit oui, elle ne vous lâche pas.

– Eh mais ! vous en êtes amoureux, père Salomon. Je vais le dire à Jeanne-Louise.

– Il faudra bien que ce soit moi, si d'autres ne le sont pas ! répondit le vieux bonhomme avec un sourire qui plissa de mille petites rides le coin de ses yeux gris ombragés de sourcils tout blancs.

– Vous la trouvez donc bien belle ? reprit Semplice en étouffant un soupir.

– « Bleunne » !

Le père Salomon, qui rarement parlait de suite si longtemps, avait cédé en cela à son amitié et à son ouverture de cœur pour Semplice. Ses aventures de la journée et l'attente où il était de l'ami Jacques, lui donnaient aussi une excitation peu ordinaire. Trouvant cependant qu'il avait assez parlé pour lui-même et peut-être trop pour Semplice, il appuya son pied sur sa bêche, comme un homme qui va se remettre au travail.

– Mais je m'amuse à jaser, dit Semplice, et il faut que je profite de ce petit vent qui commence à souffler là-bas.

– Vous partez donc par le lac ?

– Oui. Allons, père Salomon, vous savez que je vous embrasse quand je vous quitte. Je suis venu vers vous pour cela.

Le vieillard lui tendit ses joues, dont les pommettes, larges et saillantes, ressemblaient réellement à deux belles pommes rouges, encore fraîches et non flétries.

– Quand je resterais un peu longtemps sans revenir, j'espère que vous ne m'oublierez pas, lui dit Semplice.

– « Bleunne ! » fit le père Salomon en le serrant et le retenant un moment sur sa poitrine.

Semplice, le quittant alors, descendit tout droit la colline qui aboutissait au lac.

Le vieillard le suivit quelque temps d'un regard amical ; mais, quand il l'eut perdu de vue, il secoua la tête assez tristement.

– « Bleunne ! » répéta-t-il en poursuivant sa pensée à travers son travail.

Voici à peu près comment il doit l'avoir formulée, à en juger par ce qu'il laissa échapper un jour devant Jeanne-Louise :

– « Bleunne ! » la Belle Plante et lui… auraient pourtant fait un beau plant.

Mais, au moment où il achevait de rédiger ainsi sa pensée dans son esprit, il en fut soudain distrait par le roulement d'un char dans le lointain.

Il ne tarda pas à reconnaître, cette fois, l'ami Jacques, occupant seul un de ces chars à quatre roues, vulgairement appelés dans le pays chars à l'allemande ou chars-à bancs.

Ce genre de véhicule se compose d'une caisse étroite et peu profonde qui se prolonge entre deux brancards à l'arrière, et, sur le devant, d'un ou deux bancs plus ou moins rembourrés, suivant le degré de confortable que peut s'accorder le propriétaire. La plupart du temps, ils n'ont qu'un coussin mobile et fort peu épais, dans lequel on ne risque pas d'enfoncer, et quant au

mode de suspension, presque toujours il en est encore à l'enfance de l'art : quatre simples courroies attachées aux brancards en font l'affaire. Il est certain que dans une route tant soit peu raboteuse, ou aux abords des villes sur le pavé inégal, on danse forcément une assez drôle de bourrée. On se croirait berné avec des cailloux dans un drap, et il faut voir alors les grimaces des non habitués : les uns dissimulent, les autres sont sur le point de crier qu'on arrête ; mais n'importe, le cheval de labour a pris son grand trot de campagne, et il faut avaler, c'est le mot, ce rude cahotement jusqu'au bout.

Tel était le char sur lequel arrivait le célèbre boucher, qui bernait aussi le père Salomon à sa manière. Il ne différait guère de celui des campagnards assez à leur aise pour en avoir un, et, comme les leurs, dont ils se servent surtout pour aller au marché, le sien avait aussi une partie vide et ouverte, capable de recevoir au besoin une petite cargaison de choses les plus variées.

Quoique d'apparence aussi rustique, celui de l'ami Jacques était pourtant bien rembourré, et, ce qui lui donnait le dernier degré de luxe et de confortable, il avait un tablier, protégeant les jambes et toute la partie inférieure du corps ; mais le reste était découvert : ni capote, ni rien qui le fit ressembler à un cabriolet et lui fit payer l'impôt comme tel.

Le père Salomon, debout derrière la haie au bord de la route, reconnut fort bien de loin l'ami Jacques, et l'ami Jacques, fort bien, de loin aussi, le père Salomon, Carrément assis sur son banc qui pouvait contenir deux personnes, mais qu'il remplissait presque à lui seul, la main gauche en avant sur le tablier tenant les rênes, la droite le fouet, mais plutôt pour la forme, il ne broncha nullement à l'aspect de son vendeur, bien qu'il sentit aussitôt, pour employer une de ses expressions, de quoi il retournait. « Houitt » ! fit-il seulement ; et encore, en s'adressant ainsi à son cheval, lui envoya-t-il plutôt un souffle de voix qu'un souffle articulé, dans ce monosyllabe de son invention. « Houitt » ! aussitôt le docile animal doubla le trot. Mais son

maître avait oublié un coude et un bout de montée assez raides, justement à l'endroit où s'était posté le père Salomon, et où, par conséquent, le trot du cheval dut finir par aller en se ralentissant.

– Eh bien ! comment dit-on que ça va, père Salomon ? s'écria, en passant, l'ami Jacques, mais sans faire mine de vouloir arrêter. Il paraît que ça va bien, continua-t-il sans laisser au vieux bonhomme le temps de répondre, et guettant de l'œil le sommet de la côte.

Mais le père Salomon, si l'ennemi ne paraissait pas vouloir se laisser aborder de la langue ni autrement, eut soin de se maintenir à sa hauteur, en le suivant derrière la haie et se tournant de temps en temps vers lui, pendant qu'ils s'avançaient ainsi tous les deux, l'un à pied dans la terre labourée, l'autre en char sur le chemin pavé.

– Oui, oui, poursuivait l'ami Jacques : toujours le premier et le dernier à l'ouvrage, toujours des bons ! comment cela n'irait-il pas ?

– « Bleunne » ! ne put que dire le père Salomon, qui avait assez à faire en marchant dans les mottes, pour se tenir en ligne et pour ne pas se laisser distancer.

– Oh ! vous êtes un vieux de la plus vieille roche ! c'est ce que j'ai toujours dit, et je ne m'en dédis pas. Vous irez jusqu'à cent ans, père Salomon. Et, avec cela, un solide bon enfant.

– « Bleunne » ! dit encore celui-ci, en marquant le pas.

– Mais ce n'est pas le tout, fit encore l'ami Jacques, en s'interrompant comme pour tirer les rênes et modérer son cheval, qui, baissant et relevant la tête, n'en continua pas moins d'escalader à grands pas le chemin. – Ce n'est pas le tout…

Le père Salomon, cette fois tout oreilles, perdit quelques pouces de terrain.

– Ce n'est pas le tout, et la femme vaut bien le mari, n'est-ce pas ? comment va Jeanne-Louise ? demanda l'ami Jacques en achevant sa phrase.

– Bien ; mais… balbutia le père Salomon, un peu essoufflé par la nécessité de manœuvrer un moment avec plus de rapidité.

– Quoi donc ? lui serait-il arrivé quelque chose ?

– Non ; mais le veau…

– À la bonne heure ! vous m'aviez effrayé. Ainsi tout va bien. Saluez Jeanne-Louise de ma part.

– « M'bleunne », mais le veau !…

– « Houitt » !

On arrivait au haut de la rampe ; l'ami Jacques était déjà loin.

Le père Salomon resta immobile de surprise et de colère, écoutant le roulement du char qui fuyait dans le lointain. Peu s'en fallut que sa bêche, dont il s'était servi en guise de bâton pour gravir la pente, ne lui échappât des mains. Il la tint un moment à moitié suspendue en l'air, le fer en bas ; puis, trop sûr de ce nouveau tour de l'ami Jacques, il la planta violemment en terre, prêta encore une fois l'oreille… C'était fini : plus de char ; on n'entendait plus rien.

Comme il était pourtant dans sa nature de ne pas se désoler à perte de vue de ce qu'on ne pouvait changer, il ne tarda pas à retrouver sa patience et son calme habituels. Franchissant la haie, il descendit dans la route, où il pouvait suivre sur la poussière, le double ruban que venaient d'y imprimer les roues rapides du char fugitif. Il les considérait d'un œil encore un peu indigné, et qui sait le nombre de « bleunne ! qui lui échappèrent encore pendant ce court trajet, lorsque, relevant les yeux, il crut

voir, dans l'ombre du soir et des noyers qui ombrageaient la route aux abords du village, un char arrêté devant sa maison.

Se défiant de ses yeux, il doubla le pas. Mais oui, c'était bien celui de l'ami Jacques.

– Il a voulu rire, pensa le bonhomme, riant lui-même de bon cœur cette fois à l'idée d'être enfin débarrassé de son veau, et de rentrer ainsi en pleine possession de la mère et du lait.

Le char s'était en effet arrêté juste devant chez lui.

– Arrêté : c'est trop peu dire ; car l'un de ses essieux était penché jusqu'à terre, et la roue étendue à côté sur le chemin.

Sans doute « la vertu récompensée » est un vieil adage qui n'est bon que pour les enfants, et nous ne le sommes plus, ni par le cœur ni par l'esprit. C'est là une justice idéale et trop lente à venir : celle des hommes et de la réalité est bien plus prompte et plus sûre. Et puis, à vrai dire, y a-t-il beaucoup de vertu ? Mais en est-il de même de l'idée contraire, et si la vertu n'est jamais récompensée ou ne doit chercher sa récompense qu'en elle, le mal, n'est-il jamais puni, non-seulement aussi en secret, par sa propre piqûre, mais en public ? la peine n'attend-elle plus à la porte celui qui l'a commise ? Peut-être, à y regarder de près, trouvera-t-on qu'il en est quelquefois ainsi, et que cette seconde partie du vieil adage ne mérite pourtant pas tout à fait autant que la première de tomber en désuétude et d'être mise au rebut.

On ne s'étonnera donc pas trop qu'au moment où l'ami Jacques riait dans sa barbe du tour qu'il venait de jouer au père Salomon, et où sa pensée se reposait avec complaisance sur l'engraissement indéfini du veau estimé et payé quand il était moins gras, celui-ci se soit mis à bramer dans son étable. Pauvre veau ! était-ce un pressentiment ? flairait-il au passage son bourreau futur ? Dans tous les cas, ce fut au moins pour l'ami Jacques un mugissement bien intempestif. Le cheval en fit non pas précisément un écart, n'étant pas ombrageux, mais un tel

haut-le-corps, que l'arrière-train du char fut en partie démonté par la secousse : la caisse sautant hors de sa place, y retomba mal assujettie, une des roues sortit violemment de son essieu et comme, apparemment, elle était déjà en désarroi, deux de ses rayons et son cercle de fer se détachèrent en partie : il était visible qu'il fallait au moins y replanter provisoirement quelques clous, pour qu'elle pût continuer à tourner sans péril.

Le mal était donc réparable ; mais encore devait-il être réparé tout de suite. Aussi, Jacques Bernard était-il déjà chez le forgeron et le charron, qui, voisins l'un de l'autre, comme c'est assez le cas au village, l'étaient aussi du père Salomon.

Celui-ci, parvenu sur le lieu du désastre, comprit aussitôt ce qui était arrivé, et le comprit si bien que, chose rare chez lui, il lui vint deux idées d'un seul jet : celle d'être secourable à l'ami Jacques, qui, au bout du compte, n'était point un méchant homme s'il trouvait un peu son intérêt, et même son plaisir, à mener tout le monde par le nez, gens et bêtes ; ensuite, celle aussi de profiter pour lui de l'aventure, puisqu'il n'en pouvait mais. Afin de concilier ces deux idées, il détela le cheval, attaché à un arbre en guise de licou, lui fit descendre la petite pente de son verger, et le conduisit dans son écurie, où il lui remplit la crèche de son meilleur foin, à « bouche-que-veux-tu », comme on dit dans le pays. Puis, il ressortit avec un grand baquet pour lui aller puiser de l'eau à la fontaine placée au bord du chemin, et là, se trouva face à face avec l'ami Jacques, qui, revenu vers son char, s'ébahissait de le voir non plus seulement avec une roue, mais avec l'attelage de moins.

– Eh, père Salomon, s'écria-t-il, vous n'avez pas vu mon cheval ?

– Bleunne » ! si je l'ai vu ! « bleunne » !

Et le père Salomon, sans détourner la tête, tenant toujours son baquet sous le goulot, attendait tranquillement qu'il fût plein.

– Ah çà ! me l’aurait-on pris ? Il ne me manquerait plus que cela à présent !

Le bonhomme laissa échapper un petit rire entre ses dents, mais qui dut passer sur le compte de la fontaine, dont la source tombait en effet en riant et en faisant sauter sa robe blanche sur la pente des prés. Prenant alors le baquet à deux mains et sans en avoir le dos sensiblement courbé :

– Votre cheval ? répéta-t-il en se dirigeant vers son verger : n’ayez pas peur, on sait où il est, ajouta-t-il en se retournant à l’entrée.

Jacques Bernard le suivit machinalement. Arrivé au fond de l’écurie, il y trouva son cheval qui, le nez dans le foin, n’avait nullement l’air impatienté de l’attendre et paraissait même en très-bonne harmonie avec la vache et le veau, ses plus proches voisins.

– « Diastre » ! fit-il tout haut ; car il ne disait jamais diantre, ni même comme on peut dire autrement : en sa qualité de boucher et d’habile compère, « diastre » lui faisait sans doute l’effet plus affilé, plus coupant.

– J’avais pourtant compté mener mon cheval à l’auberge, ajouta-t-il presque aussitôt.

– Il sera aussi bien ici, et tout à portée du char.

– Aussi bien ? beaucoup mieux, père Salomon ! car, même avec les amis, Vincent ne remplit jamais la crèche et le râtelier plus qu’il ne faut. Ne lui donnez pourtant qu’un seul picotin d’avoine. Et vous avez aussi pensé à le faire boire : il n’avait pas trop chaud, n’est-ce pas ? Beaucoup mieux, il est beaucoup mieux ici certainement ! Cependant, comme j’ai bien pour une petite demi-heure d’affaire à l’auberge, je ferais peut-être mieux de l’y mener tout d’un temps… Je ne vous en remercie pas moins, père Salomon… Il est vrai que, dans tous les cas, je vais

être obligé de revenir ici pour atteler, quand la roue sera remise en état de rouler jusqu'à Vevey.

– Que ceci ne vous gêne pas, reprit le père Salomon, tout en achevant de faire boire le cheval : je le réattellerai bien moi-même, et vous le conduirai jusque chez Vincent.

– Et nous prendrons ensemble un verre de vin ? c'est cela. Allons, je me sauve à présent.

– Voilà le veau ! dit le père Salomon.

L'ami Jacques ne sourcilla point, n'eut pas même un certain clignement d'yeux presque imperceptible et connu des seuls initiés, qui dérangeait à peine sa figure, mais par lequel il semblait viser un homme ou une affaire, le regard pour ainsi dire en arrêt, avant de se décider à tirer, ou à lâcher prise.

– Ah ! oui, fit-il de l'air du monde le plus naturel.

Et, s'approchant du pauvre petit qui allait bientôt devenir une de ses innombrables victimes, le tâtant sur le dos, sur les reins, – il va bien, dit-il, il n'est déjà pas mal bon…

La figure du père Salomon s'était éclaircie.

– Encore quelques jours, acheva l'ami Jacques, et il sera tout bon.

– « Bleunne ! » murmura le père Salomon, en le suivant vers la porte, dont il s'était insensiblement rapproché.

– Mais j'oublie Vincent, poursuivit son interlocuteur. Il m'attend ce soir pour causer d'une affaire que nous mitonnons à nous deux. Voulez-vous en être ? mais vous êtes trop sage pour rien risquer. C'est cependant, un fin compagnon que l'ami Vincent, oui, un tout fin, je vous le donne pour tel. Il semble n'avoir en tête que ses chansons, mais ne vous y fiez pas. Y a-t-il quelque note fausse dans sa musique ? je n'en sais rien, mais je sais bien qu'il n'y a pas de faute dans ses additions.

– Pourtant le veau…

– Vincent est comme vous, père Salomon : toujours gai, toujours de belle humeur. Il ne boude jamais, surtout pas l'argent. Oh ! l'argent, voyez-vous, est comme tout le monde : si on le boude, il ne vient plus, ou s'en va. C'est ce que je me dis, moi qui malheureusement ai souvent la bêtise de me laisser attrister. J'ai le cœur trop tendre, père Salomon. C'est par là qu'on m'attrape, mais que voulez-vous ? c'est plus fort que moi : je ne sais pas refuser. Ce matin encore, j'y ai été pris. Un de mes voisins est venu m'expliquer une idée, où il y a peut-être bien quelque chose à gagner ; mais, pour la mettre en train, il lui fallait mille francs, et le meilleur de ce qu'il a est déjà hypothéqué. Eh bien, il s'est tellement lamenté que j'ai fini par lui proposer d'entrer pour moitié dans l'affaire : je lui ai donc prêté (moi, qui avais juré de ne plus prêter) cinq cents francs pour son compte, et j'y en ai ajouté cinq cents autres pour moi. Cela fait mille, père Salomon, qui peuvent sans doute faire des petits, mais aussi n'en point faire, et, alors, autant de flambé ! Aussi, il était à peine sorti avec mon argent, que je me disais : « Jacques, tu n'es qu'une bête ! mais c'est bien fait : tes mille francs, tu ne les reverras jamais ! »

– « Bleunne ! » réitéra le père Salomon à cet endroit du discours de l'ami Jacques, qui feignit de croire qu'il y répondait.

– N'est-ce pas, père Bleunne, comme on vous appelle quelquefois, que cela donne envie de jurer !

– « Bleunne, » oui ! mais pourtant le veau… voilà plus de huit jours… et on ne lui a pas pleuré le lait.

– Bon ! c'est cela : ne lui ménagez pas le lait ; car je compte venir le prendre demain ou après-demain au plus tard. À propos, je vous l'ai payé, n'est-ce pas ? c'est en règle. Allons ! décidément je me sauve ; mais je vous attends à l'auberge : nous boirons un verre avec l'ami Vincent, à nous trois.

Et, lui secouant la main, le traître, parvenu ainsi en causant jusqu'au bord du verger, s'éloigna à grands pas, après avoir donné en passant un coup d'œil à la roue qu'on était en train de raccommoder.

– « R'm'bleunne ! » s'écria le père Salomon, en rentrant chez lui, et cela si fort, que Jeanne-Louise, qui savait aussi la valeur de cette simple adjonction d'un « r » au juron de son mari, en tressaillit sur sa chaise, et fut sur le point de laisser tomber son ouvrage par terre. Elle le laissa certainement tomber sur ses genoux, où ses mains restèrent un moment inactives. Elle voulut questionner son mari ; mais, au lieu de lui répondre, il jeta son chapeau sur la table, le reprit, le pendit à un clou, le replaça sur sa tête, alla de la cuisine à la chambre, de la chambre à la cuisine ; puis, enfin, un peu calmé, il lui conta brièvement la chose. Ce fut alors au tour de Jeanne-Louise de s'exclamer et de prendre l'ami Jacques à partie.

« – Il était seulement bien-n-hardi ! Croyait-il qu'on allait lui nourrir son veau pour rien ? Il viendrait le prendre demain ou après-demain : oui, la semaine des trois jeudis ! Elle avait besoin de son lait. Avec quoi feraient-ils du fromage, s'ils continuaient à n'avoir presque plus rien à porter à la fromagerie[3] 3 ? Est-ce que M. Bernard leur en donnerait ? S'il était là, elle saurait bien le lui dire à lui-même. Avait-on jamais vu quelqu'un se conduire ainsi ? Voilà ce que c'était que d'être trop bon ! Mais aussi, Salomon, je te l'ai toujours dit : ton ami Jacques se moque de toi, et te fait faire tout ce qu'il veut. Ce ne serait pas Vincent qui se laisserait traiter de la sorte ! Mais quand on est trop bon… » Elle revenait toujours à ce trait, le plus dur et même le seul reproche qu'elle fit à son mari.

---

3 Etablissement communal où, dans la plupart des villages suisses, les habitants mettent en commun tout ou partie du lait de leurs vaches, et s'en répartissent proportionnellement les produits. (note de l'auteur)

Ce dernier, qui laissait volontiers parler pour lui Jeanne-Louise, acheva de rentrer ainsi, grâce à elle, dans l'ornière de silence qui avait été pour lui le chemin de sa vie, et d'où on voit que bien rarement et bien peu, mais pourtant comme à d'autres, il lui arrivait aussi de sortir. Seulement ce silence, quoique de nouveau serein, avait quelque chose de particulier et de pensif.

Au bout d'un moment, le père Salomon se leva sans mot dire, et alla voir si le raccommodage de la roue avançait. Quand elle fut prête et qu'il l'eut vu remettre en place, et le char bien assujetti, il appela Jeanne-Louise, entra dans l'étable, en fit sortir le veau, que sa mère lécha doucement au passage, dit à sa Jeanne-Louise d'appeler un ou deux voisins, et, avec leur aide, ayant lié les jambes au pauvre animal qui se laissait faire, il le hissa tranquillement sur le char, comme si l'ami Jacques l'en eût chargé bel et bien.

La partie vide derrière le banc était déjà en partie occupée par deux ou trois sacs à moitié remplis de graine de colza, de luzerne et de sainfoin, car, dans ses nombreux marchés avec les campagnards, le boucher, qui ne négligeait jamais rien, y faisait intervenir, pour le paiement ou l'appoint, toutes sortes de trocs et de brocantages. On écarta les sacs, et l'innocente créature y fut installée que bien que mal, plutôt même bien, puisque l'un des sacs soutenait sa tête, tandis que les deux autres le protégeaient à droite et à gauche contre les heurts du chemin. On étendit par dessus lui la couverture du cheval, et les cordes qui servaient à fixer les sacs assurèrent de nouveau le tout, en s'entrecroisant et se rattachant aux brancards.

Cela fait, le père Salomon attela ; Jeanne-Louise caressa la tête du nourrisson, dont elle était presque maintenant à regretter le départ en si singulier équipage, – mais à qui la faute ? – elle courut chercher une poignée de sel, qu'elle lui donna ; son mari prit le cheval par la bride, le mena doucement au pas, et arrêtant le char devant la porte de l'auberge, où il dit au garçon de le surveiller un instant, il entra dans la salle à boire.

– Bon ! vous voilà, dit l'ami Jacques, en le voyant sur le seuil. Venez par ici, père Salomon. Et mon char ?

– Il est en bas.

– La roue est bien remise ?

– Oui.

– Elle ne risque rien.

– Pas plus qu'une neuve.

– Merci ! tenez, voilà un verre.

Le père Salomon trinqua suivant l'usage du pays, mais ne parut pas pressé de vider le verre qu'on lui avait rempli.

– Eh bien, qu'avez-vous donc ? vous ne buvez pas.

– C'est que le veau, voyez-vous…

– Eh ! votre veau, je l'ai « ajeté, » je ne m'en dédis pas. L'habile et riche boucher Jacques Bernard disait ainsi « ajeter, » comme plus insinuant et répondant mieux pour lui à la douceur de l'idée, ainsi qu'il disait « diastre, » comme plus aiguisé à la fois et plus gras.

– Vous l'avez acheté, « bleunne, » je le sais bien !

– Et quand « j'ajète, » je paie.

– Oui, mais voilà dix jours que vous ne payez plus rien, fit le père Salomon, riant des yeux, comme il avait accoutumé.

– Quand je vous dis que je viens le prendre demain ou après-demain !

– Croyez-vous ?

– Si je le crois ! allons, videz-moi vite ce verre, que je vous le remplisse, car il faut que je parte, et un seul verre entre amis ça ne se fait pas. À votre santé !

À la vôtre ! répondit le père Salomon, en le regardant du coin de ses yeux plissés, à travers son verre, qu'il vida lentement et parut déguster.

– Les amis sont les amis ! dit Vincent.

– Oui, les aubergistes aussi, répliqua le boucher. Tiens ! voilà pour ce que j'ai bu : c'est un franc, n'est-ce-pas ?

– Du diable si j'en sais rien avec toi.

– Allons, ne fais pas l'enfant.

– Eh bien, reprit le gaillard aubergiste en riant, donne-le à la femme, si tu veux.

Sans plus de cérémonie, le boucher, en s'en allant, passa par la cuisine, ou madame Vincent lui demanda gracieusement des nouvelles de madame Bernard, le chargea de ses compliments pour elle, et n'en fit aucun du reste pour mettre l'argent dans la poche de son tablier. Après quoi, il sortit accompagné de l'aubergiste et du père Salomon.

– Je suis en retard, dit-il, et tirant sa montre et la regardant à la lanterne du garçon d'écurie, – c'est bien attelé ? lui demanda-t-il, et, sur son affirmation, il monta aussitôt dans le char, ayant hâte de quitter le père Salomon dont, malgré lui, la présence l'embarrassait, mais se promettant bien de visiter lui-même sa roue au dernier des deux ou trois réverbères du village.

Il s'assit donc sur le banc, et ramena le tablier ; mais comme il allait dire « houitt !… » – « Môh ! » fit tout à coup derrière lui une voix lamentable. Croyant à quelque mauvais plaisant de village qui voulait se moquer, il se releva vivement de son banc, tournant à moitié la tête, et faisant face aux gens rassemblés devant l'auberge ; mais, alors, il vit le veau, qui re-

nouvelait sa plainte de son mieux, et le père Salomon, qui riait, ses yeux gris maintenant tout à fait plissés. Il le regarda un moment sans rien dire, le considérant avec un mélange de colère et de curiosité, mais sans que le père Salomon parût vouloir se départir de son petit rire des yeux amicalement prolongé.

– « Diastre !... » fit enfin le boucher.

– Vous ne veniez jamais prendre mon veau, dit tranquillement le vieux bonhomme, il a bien fallu vous l'amener.

Les gens, du village, fort au courant des manœuvres de l'ami Jacques, n'eurent pas de peine à comprendre, d'autant plus qu'il se trouvait là des voisins du père Salomon pour achever de les mettre au fait. Aussi, fallait-il les voir rire aux éclats en se secouant, se tordant et frappant du pied.

« Môh ! » répétait le veau, qui, lui, ne riait pas, et auquel répondait, hélas ! dans l'éloignement, un « môh ! » plus triste encore, sans doute du côté de son étable où sa mère ne le voyait pas rentrer.

Cette risée générale et ces « môh ! » qui venaient de temps en temps l'accentuer comme un point d'orgue, faisaient une si drôle de musique, qu'elle finit par décrocher les nerfs tendus de la face irritée du boucher. Ce large front bas, un moment plissé jusque sous ses cheveux courts, épais et à demi crépus, se dérida sans chercher trop à maintenir un dernier froncement de sourcil. Cette figure, large aussi, pleine et ferme, dans laquelle un observateur eût pu retrouver encore d'autres ressemblances de type avec celui de la race bovine, la forme quadrangulaire, l'œil grand, bien découpé, mais fortement bridé, sans rien de somnolent ni de vague, le nez humant l'air ; cette figure, disons-nous, s'épanouit et, reflétant d'abord comme un miroir le rire de la foule, elle en vint bientôt à y faire chorus.

– Ma foi, dit Vincent, tu en tiens, mon bel ami !

– N’est pas marchand qui toujours gagne, répliqua le boucher.

– Oh bien ! attention à nos bourses ! tu gagneras demain, c’est sûr ; car, pour aujourd’hui, tu as perdu, mon bel ami, il n’y a plus à en revenir.

– Ah ! père Bleunne, c’est comme cela que vous faites le père Tranquille ! poursuivit le boucher en se tournant vers celui-ci et balançant sa tête carrément assise sur son cou massif. Oui, oui, c’est comme cela ! répétait-il en faisant mine de brandir son fouet. Quand je vous disais qu’on m’attrape toujours ! le tour est bon tout de même. Et puis le veau est bon aussi, très-bon. Si je ne demandais pas mieux, quant à moi, qu’il fût encore meilleur, c’est que, voyez-vous, tout le monde veut bien du meilleur aujourd’hui, mais personne n’y veut mettre le prix. Enfin, le veau est à moi, je l’ai « ajeté » et payé : ainsi, bons amis. Donnez-moi la main, père Tranquille.

Le vieillard la lui tendit, le regardant toujours du coin de l’œil.

– Et sans rancune ! ajouta le boucher, qui, sur ce, mit son cheval au trot, ayant ainsi regagné dans l’esprit des villageois, par son calme et sa bonne humeur, le terrain qu’il y avait perdu, espérant bien surtout que quelque nouveau marché avec eux lui fournirait prochainement l’occasion de prendre sa revanche encore mieux à son gré.

IX

L'attroupement qui s'était fait devant l'auberge, l'animation et les éclats de rire des divers groupes, avaient attiré l'attention du neveu de madame Glenmore, comme il rentrait au logis avec M. Ray. Ayant demandé à leur hôte ce qui mettait ainsi tout ce monde en branle et en belle humeur, celui-ci, toujours avenant et prêt à répondre aux étrangers, – car, disait-il, c'est bien le moins que nous leur donnions de belles paroles en échange de leur argent, et les unes amènent souvent l'autre, – celui-ci leur raconta donc, à sa manière, l'histoire du veau et comme quoi le père Salomon venait de s'en débarrasser.

– Eh bien, dit Edgar, en entrant dans leur rustique appartement composé de deux chambres contiguës et donnant l'une dans l'autre, eh bien, oui, j'aime cette histoire du veau, toute vulgaire qu'elle paraisse au premier abord. Et vous, Ray, n'êtes-vous pas de mon avis ? Elle a un côté philosophique qui ne vous aura pas échappé.

– Un côté philosophique… certainement… je vais me coucher, répondit en bâillant, M. Ray, qui se sentait de la fatigue de la veille, plus même que pendant la journée, et qui se mettait en devoir de se déshabiller.

Edgar, au contraire, s'était arrêté et se tenait debout sur le seuil de la seconde chambre : l'un de ses bras appuyé contre le mur tandis que l'autre lui servait à gesticuler, il continuait tout haut, mais moralement plus ou moins seul, à philosopher.

– Hélas ! oui, disait-il, chacun traîne ou poursuit son idée en ce monde, les uns la fortune, les autres le pouvoir, la science, le bruit, la renommée. Beaucoup, tous peut-être, ne traînent qu'un veau ; mais qu'est-ce que cela fait ? Ils sont encore les mieux partagés, puisque c'est là au moins une idée dont il n'est pas impossible d'accoucher.

– Vraiment, ce lit n'est pas si mauvais ! je l'avais déjà trouvé la nuit dernière, mais je l'attribuais à la fatigue et au peu de temps que vous m'y aviez laissé, dit M. Ray, en s'y étendant tout de son long avec un Ah ! de satisfaction savourée, et en fermant les yeux.

– Hélas ! moi, continua Edgar, je poursuis un fantôme, une blanche apparition, et sans doute je ne l'atteindrai jamais.

M. Ray, tournant un peu la tête sur son oreiller, lui jeta entre ses deux paupières un regard amical, mais qui, là encore, se tenait sur ses gardes, prêt à se recacher.

– Sans doute, reprit le jeune homme d'un air triste, mais cette fois naturel, quoique toujours un peu contemplatif et absorbé, sans doute ce n'était qu'un rêve… Mais non ! fit-il brusquement : vous l'avez vue comme moi, Ray. Oh ! les rêves, les rêves ! Il n'y a de beau, de bon et de vrai que les rêves ! Mais, vous êtes mon témoin, mon cher ami, mon témoin que ce n'était pas un fantôme, et je compte sur vous pour m'aider à le retrouver.

Craignant, à ces derniers mots, quelque nouvelle excursion nocturne, M. Ray referma les yeux plus que jamais, et commença même à respirer avec une cadence assez prononcée.

– Mais je vous empêche de dormir, remarqua Edgar, et vous ne me le dites pas ! Allons, adieu, bonne nuit !

Son compagnon rouvrit imperceptiblement les yeux, se laissa prendre plutôt qu'il ne lui tendit sa main pendante sur le bord du lit, et rentra dans une complète immobilité.

– C’était une femme, ce devait être une femme : elle était vêtue de blanc, vous vous le rappelez comme moi, Ray, vous en êtes certain ? dit encore Edgar.

M. Ray ne remua pas le bout du doigt seulement.

– Heureux homme ! murmura Edgar : il rêve bien mieux que moi, lui ! il dort.

Tirant doucement à soi la porte de communication, il entra dans sa chambre, mais ce fut pour en sortir bientôt par la porte de dégagement et aller parler à l’aubergiste.

– Monsieur l’hôte, lui dit-il, ne faites-vous pas aussi quelquefois le métier de guide ?

– Rarement.

– Ce qui ne veut pas dire : jamais.

– Il ne faut pas dire : jamais ! à ce que prétend la chanson, observa l’aubergiste en riant.

– Bon ! vous devez être un guide observateur, et c’est précisément celui que je voudrais. Vous conviendrait-il de m’accompagner dans une petite excursion cette nuit ?

– Cette nuit ?

– Oui, de onze heures à une heure du matin, ou à peu près.

– Alors, c’est un guide de clair de lune que vous demandez.

– De clair de lune ; mais sans plaisanter.

– Je ne plaisante pas ; j’ai voulu seulement distinguer, car il y a guides et guides, cela se comprend.

– Et quelle est cette différence en fait de guides ?

– Une différence de couleur seulement.

– Dans le costume ?

– Oh ! ma foi, non ! l’habit ne fait pas le moine, comme dit la chanson.

– Et qu’est-ce qui fait le moine, quand le moine est un guide comme ici ?

– Ce qui fait toute chose : l’argent.

– Mais cette différence de couleur…

– Justement !

– L’argent n’en a qu’une, ce me semble.

– Oui, de jour ; mais au clair de lune…

– Ah !

– Sans doute.

– Je n’avais jamais, je l’avoue, observé cette nuance.

– Si fait bien moi.

– Veuillez alors me dire un peu en quoi elle consiste.

– De jour, elle est simplement blanc argent.

– Et de nuit ?

– De nuit, elle est blond doré, comme qui dirait jaune or, vous comprenez.

– Ha ! ha ! je commence à comprendre, fit Edgar en riant : l’argent pour les guides de nuit, doit être couleur clair de lune, n’est-ce pas.

– C’est cela même.

– Comme qui dirait jaune or.

– Exactement.

– Ainsi, selon la longueur de la route, un écu, le jour : la nuit, un napoléon ; deux écus : deux napoléons ; trois…

– Oh ! à trois, nous faisons une croix, comme dit la chanson.

– C'est bien de la bonté vraiment ! Mais, jusque-là, le nombre des pièces ne change pas.

– Il n'y a que la couleur qui change.

– Vous me paraissez très-fort sur les couleurs, monsieur l'hôte.

– Chacun son petit métier.

– Qu'à cela ne tienne !

– Je comprends que milord n'y tienne pas.

– Et c'est pourquoi, vous, vous y tenez.

– Un aubergiste qui ne saurait pas distinguer la couleur de l'argent, serait déshonoré.

– Au moins vous, vous riez, vous êtes de bonne humeur, et, quoique un peu trop coloriste, vous êtes gai. Avec vous, non-seulement la pilule est dorée, mais il y a plaisir à l'avaler. Eh bien, moyennant le changement de couleur, changement que je reconnais d'ailleurs nécessaire, voulez-vous être ce soir mon guide de clair de lune, comme qui dirait jaune or, blond doré ?

– Avec plaisir.

– Nous partirons tout à l'heure.

– Quand vous voudrez.

Les autres voyageurs retirés dans leurs chambres, et tout le village endormi ou à peu près, Edgar et l'hôte se mirent donc en

route pour l'excursion nocturne que le jeune homme avait projetée. Mais en vain exécutèrent-ils autour de l'éminence et du mur, théâtre de l'apparition, toutes sortes d'évolutions, entremêlées de causeries à voix basse ou de haltes silencieuses ; en vain se blottirent-ils même derrière les pierres du torrent, les anfractuosités du rocher ; ils ne découvrirent rien, ni ombre errante, ni le plus vulgaire passant : pas la plus petite alerte.

Moins que jamais, Julia se sentait disposée à jouer avec son cœur et avec celui des autres, comme elle s'y plaisait naguère par un besoin instinctif de diversion à sa nature impérieuse et passionnée et pour se cacher à elle-même la vérité. L'idée qu'Edgar se remettait peut-être à cette heure en quête de son fantôme, ne lui donnait donc aucune tentation ; mais elle n'en était pas pour cela plus tranquille. Elle eût voulu tout oublier, et tout lui revenait dans une seule pensée, qui était tout pour elle à présent. Vainement avait-elle essayé de demander cet oubli au sommeil : le sommeil la fuyait, ou ne paraissait s'approcher qu'avec cette pensée pour escorte, sous des formes de rêves qui lui rendaient, pour ainsi dire, visible la réalité. Elle avait donc renoncé à dormir, et ne s'était pas même déshabillée. Elle avait seulement remplacé sa robe de dessus par un simple peignoir qui l'enveloppait tout entière, et dont les longues manches semblaient se confondre avec le corsage marqué à peine. C'est bien alors qu'elle eût pu jouer le rôle d'une ombre, si elle eût été encore en veine d'aventures et de lutinerie ; mais non, le gracieux fantôme était tout simplement à la fenêtre, au lieu d'errer à travers champs. L'ample et légère étoffe s'enroulait et se serrait autour d'elle à longs plis comme une draperie blanche, que le bras même, en se relevant, gardait et ramenait sur lui. La main, seule, s'en dégageait, repliée sous la tête de Julia rêveusement immobile, et dont le regard se perdait au loin sur les flots toujours calmes, mais assombris.

La lune, en effet, s'était voilée. De larges bandes de nuages faisaient au lac comme un dais, d'une chaîne de montagne à l'autre, sous lequel il semblait sommeiller et que n'agitait aucun

souffle de brise. La lune glissait derrière, ayant devant elle un rideau parfois si épais, qu'il la masquait complètement, parfois si clair et si mince, qu'on la sentait marcher sous le voile, si on ne pouvait pas la distinguer elle-même. Elle arriva ainsi à un endroit du ciel où le rideau de vapeurs, sans se déchirer tout à fait, ne tenait plus que par quelques légers fils de gaze. S'emparant aussitôt de ce coin d'azur resté libre elle l'éclaira, l'épura, l'agrandit, et, y projetant quelque rayons, dévoila du même coup un bateau qui se balançait dans l'éloignement sur le lac endormi.

Un bateau, seul, et à cette heure : Julia ne douta pas que ce ne fût celui de Semplice, qui, volontiers, commençait ainsi ses excursions de montagne et le laissait alors dans quelque port de l'autre rive jusqu'à son retour. Oui, c'est lui ! pensait-elle, et son regard courant sur les flots avec le rayon argenté, elle essayait de le suivre et de le concentrer peu à peu sur le rameur assis à son banc, comme elle se le représentait ; mais elle ne parvenait jamais à distinguer que la nacelle, qui semblait même bercée à la fois par les ondes et par la douteuse et tremblante clarté. Se retournant par une réflexion subite, elle alla vers le fond de sa chambre, prit sa lampe et, revenant à la fenêtre, l'y posa en dehors. Après s'être encore assurée d'un coup d'œil que toutes les lumières étaient éteintes sur le rivage et sur les collines. Cela fait elle attendit avec anxiété.

Elle savait que Semplice avait toujours éventuellement dans sa nacelle un petit falot pour ses excursions nocturnes. Mais lui répondrait-il ?

La lune s'était de nouveau cachée, et Julia ne distinguait plus même le léger esquif ; mais, au bout de quelques minutes, un point lumineux apparut nettement sur le noirâtre tapis des eaux.

C'était donc bien lui ! et, malgré tout, il lui répondait, ils s'entendaient encore, il ne la repoussait plus.

Son cœur battit fortement, mais avec délice ; les mains jointes sur sa poitrine, elle les étreignit, comme si elle y tenait assemblées celles de Semplice ; son regard sembla vouloir illuminer les flots ; elle avança et pencha la tête dans l'attitude d'une personne qui écoute, puis, la secouant en signe d'assentiment comme si elle l'avait entendu :

« Oui, dit-elle à demi-voix, oui, mon ami, désormais vous pourrez m'aimer sans crainte, je ne vous affligerai plus. » Mais, tout à coup, le point lumineux s'éteignit.

Elle tressaillit, voulut douter encore, attendit un moment, mais en vain : le lac était partout aussi noir que la nuit.

Elle rougit de colère. – C'est donc une insulte ! pensa-t-elle. Il m'a répondu seulement pour me dire : Oui, c'est moi, mais je ne veux plus de vous. Il me méprise. Oh ! lâche que je suis ! Et moi… qui l'aimais malgré moi, après m'en être si longtemps défendue… Mais c'en est fait maintenant ! je ne l'aime plus.

Et ôtant, brusquement sa lampe de la fenêtre, elle se jeta tout en larmes sur son lit.

Comme dans une scène à plusieurs tableaux simultanés et non successifs, voyons ce qu'étaient devenus pendant ce temps Edgar et son guide.

Lassés de leur recherche, le jeune Anglais et l'aubergiste avaient fini par s'arrêter sur une éminence d'où ils pouvaient voir se profiler le mur comme une ligne blanche dans l'obscurité. Ils étaient assis et demeuraient silencieux.

– Bah ! fit tout à coup et tout haut l'aubergiste, je puis bien le dire, maintenant, ajouta-t-il en lui-même, que Semplice est parti et que j'ai gagné ma course, remarqua-t-il encore plus en dedans, tout à fait pour lui seul.

– Dire quoi ? et à qui ? demanda Edgar.

L'ami Vincent lui apprit alors ce qu'il tenait de Semplice, et il termina par cette réflexion :

– Après tout, peut-être avec sa blouse blanche était-ce bien lui réellement. Dans tous les cas, si c'était un autre, il n'y a que lui qui le sache ou personne, car c'est le plus grand coureur de clair de lune de tout le pays.

– Mais pourquoi ne m'avoir pas dit cela tout de suite ? demanda encore le jeune homme.

– Vous vouliez chercher vous-même, et ne m'aviez pris que pour vous accompagner. Un bon guide doit attendre qu'on l'interroge.

– Je comprends, monsieur mon guide ; mais vous auriez pu me guider d'abord chez M. Semplice, comme vous l'appelez. Enfin, je le verrai dès demain, et il faudra bien qu'il me dise…

– Dès demain ? Il est parti ce soir pour un voyage.

– Ce soir ! En êtes-vous certain ?

– Regardez cette lumière, là-bas, sur le lac : c'est son canot, pour sûr.

– Mais alors, tout au plus ira-t-il coucher sur l'autre rive cette nuit.

– Oh ! il dormira fort bien à la belle étoile dans son bateau, s'il en a envie.

– N'auriez-vous point aussi un bateau, par hasard ?

– Certainement ; car, souvent, nos voyageurs demandent qu'on leur fasse faire une promenade sur l'eau.

– Et seriez-vous assez bon pour me procurer aussi ce plaisir ?

– Milord n'aura qu'à dire quand il le désirera.

– Eh bien ! c'est en ce moment même que milord en a le désir. Pourriez-vous m'accompagner, monsieur l'hôte ?

– Parfaitement. Je suis aussi batelier au besoin.

– Je comprends encore. Vous ne seriez plus seulement guide, vous cumuleriez ; je croyais que vos lois défendaient le cumul.

– Sans doute, dans les fonctions publiques.

– Il est vrai que celle-ci a tout l'air d'une fonction secrète et de nuit. Elle se rétribue aussi, je suppose, en argent nocturne.

– C'est le tarif.

– De votre conscience ?

– Ma conscience n'a rien à voir ici.

– À la bonne heure ! vous avez mon estime. Mais alors de quoi est-ce le tarif ?

– De l'almanach.

– Je comprends, c'est le tarif du clair de lune. Allons, vous êtes un joyeux compère, et, avec vous du moins, on ne regrette pas son argent. Mais, partons vite, peut-être rattraperons-nous mon fantôme, si tant est qu'il le soit, ce dont je doute, malgré ses promenades nocturnes. À moins que je ne le voie marcher sur les eaux, je ne croirai pas que ce soit lui.

– Chienne de langue ! pensa l'ami Vincent, qui commençait à craindre d'avoir parlé trop ou trop tôt. Mais bah ! nous ne rattraperons pas Semplice.

Cependant, quand ils furent descendus au rivage et qu'il eut vu le jeune insulaire démarrer lestement le petit bateau et donner quelques coups de rame, où l'on sentait un maître en cet art, aussi bien que l'on reconnaît un bon musicien à son premier coup d'archet, il ne tarda guère à changer d'opinion. D'ailleurs,

le bateau de Semplice avait plutôt l'air de se laisser aller mélancoliquement sur les ondes que de voguer tout droit vers un but déterminé. Comme un mauvais batteur en grange (nous parlons du temps où les « battoirs » n'étaient pas inventés, ni encore moins les « faucheuses, moissonneuses, faneuses » et autres engins d'exposition agricole), comme un mauvais batteur de blé, disons-nous, qui ne se donne pas la peine d'appuyer le fléau, mais qui est pourtant forcé d'observer la cadence, l'hôte avait beau ne pas se plier à corps perdu sur l'aviron, il fallait pourtant que le sien ne répondît pas trop mal, ne fût-ce que par point d'honneur, à celui du jeune Anglais. Aussi, voyant décroître sensiblement la distance qui séparait les deux esquifs, l'ami Vincent avait-il bonne envie de se gratter l'oreille ; mais ce maudit coup de rame à donner lui liait les mains, en revenant toujours juste au moment où il allait les lever pour faire le geste que nous venons d'indiquer.

Heureusement, Semplice lui-même sembla vouloir venir à son aide, car le bruit des rames avait attiré son attention, et, comme il ne se souciait pas, dans la disposition d'esprit où il se trouvait, de risquer d'être abordé par personne, il éteignit sa lanterne, plutôt pour ce motif que pour celui que Julia s'était figuré.

– Bon ! fit Vincent, voilà qu'il a éteint son falot.

Et ce « bon ! » qu'il avait dit d'un ton d'humeur, il le répéta en lui-même dans son vrai sens.

Edgar se retourna, car il avait voulu se charger des deux rames du milieu, et ne voyant plus la mince traînée de lumière qui les guidait sur les eaux, il laissa un moment ses avirons en l'air.

L'ami Vincent put donc se gratter l'oreille à plaisir ; mais, comme il arrive souvent de ce qu'on a le plus ardemment souhaité, il n'en voyait plus autant la nécessité.

– Bon ! pas mauvais ! se contentait-il de répéter dans son for intérieur. Diables de nuages ! dit-il tout haut, le lac est maintenant aussi noir que l'encre, je ne distingue plus le bateau.

– Quelle mauvaise vue vous avez, monsieur l'hôte ! On voit bien que vous n'êtes pas un oiseau de nuit comme moi, et que si vous aimez le clair de lune, vous n'aimez guère les fantômes. Tenez, droit devant nous : le bateau est toujours là.

– Mais il y a cent à parier contre un que nous le manquerons dans l'obscurité, et, alors, nous risquerons fort de courir ainsi toute la nuit sur le lac.

– Puisque je vous dis que je le vois ! Mais, j'y songe, venez seulement prendre ma place et cédez-moi la vôtre, je vous garantis que nous ne nous écarterons pas d'un pouce de ce maudit bateau.

Il n'y avait pas d'objection possible, car si le clair de lune avait disparu de la surface du lac, il continuait toujours d'argenter la poche de l'hôte. L'échange des places s'effectua donc aussitôt, et l'ami Vincent recommença d'avoir une envie démesurée de porter sa main derrière sa tête au lieu de la tenir collée à l'aviron ; mais le jeune pilote donnait son coup de rame si juste et si ferme, qu'il n'y avait pas moyen de faire autre chose que de lui répondre des deux mains et à tour de bras. L'hôte allait, d'ailleurs, n'avoir plus ni le temps ni l'espace de tirer n'importe quoi de sa cervelle qui pût reculer le dénouement. Encore quelques coups de rame de cette trempe et de cette dimension-là, et ils arrivaient sur l'autre canot. Il suffit d'une dernière impulsion que donna le jeune insulaire pour le venir raser silencieusement par le côté et s'y arrêter bord à bord. L'ami Vincent n'eut plus alors qu'à mettre son coude sur sa rame, restée libre, son menton sur sa main, et à se résigner, comme un sage, à attendre les événements.

Le canot qu'ils avaient ainsi pris la peine de joindre paraissait abandonné à lui-même et aux flots. La voile était pliée ; aux

rames, personne ; personne au gouvernail. Mais, en y jetant les yeux, Edgar vit Semplice couché dans le fond, enveloppé de son manteau.

– Monsieur, lui dit-il au bout d'un instant, seriez-vous aussi atteint du grand vice de l'humanité, tant sauvage que civilisée, à savoir l'hypocrisie, et voudriez-vous me faire croire que vous dormez ?

– Nullement, Monsieur, répondit Semplice d'une voix froide et claire ; j'ai seulement envie de dormir, et je vous prie de ne pas me déranger.

– Très-bien, Monsieur, je vous laisse. Un mot encore seulement. Je suis le neveu de madame Glenmore, ou, si vous aimez mieux, le cousin de miss Julia… de l'élève de mademoiselle Lagarde, ajouta Edgar après une légère pause.

– Parfaitement, Monsieur ; j'ai eu l'honneur de vous être présenté, et je vous ai d'abord reconnu à la voix.

– Si j'ai pris la liberté de courir ainsi après vous à cette heure indue, reprit Edgar de ce ton ironique qui portait autant sur lui que sur les autres, c'est d'abord que j'avais compté sur le clair de lune que m'avait promis mon hôte, et que je lui ai même acheté en argent plus palpable et de meilleur aloi ; mais j'avais compté sans mon hôte, comme vous dites, je crois, vous autres Français, tandis que lui, au contraire, sait très-bien compter ; mais je ne lui en veux pas. C'est, ensuite, que j'avais osé même un peu compter sur vous, Monsieur, vous sachant aussi un amateur de clair de lune, et qui, pour cela, me pardonneriez mon originalité. Je voulais donc avoir votre avis, avant votre départ, sur une affaire importante pour moi, à laquelle les trois dames que je vous ai nommées ont la bonté de s'intéresser…

– C'est possible, Monsieur ; mais je n'ai ni le droit ni l'envie de me mêler des affaires de personne, excepté des miennes, en-

core vous voyez que je m'en inquiète assez peu, je laisse le vent et les flots tenir le gouvernail.

– À merveille, Monsieur. Ainsi vous allez dormir là ?

– Comme je viens d'avoir l'honneur de vous le dire, Monsieur. Ce ne sera pas la première fois, et peu m'importe où le soleil m'éveillera.

– J'ai un grand respect pour le sommeil, d'autant plus que moi je ne dors guère. Je respecterai donc le vôtre Monsieur ; mais vous avez réellement envie de dormir, vous ne vous abusez pas ?

– Aucunement ; je me sens fatigué.

– Et vous croyez que vous allez vous endormir dans ce lit, qui exciterait les imprécations même de sa sérénité M. le gouverneur.

– Si je n'avais pas eu l'honneur de votre visite, Monsieur, je dormirais déjà.

– C'est original, mais je vous admire et vous envie. Je m'en vais donc, Monsieur. Permettez seulement que je sépare nos deux bateaux, dont les rames se sont entrecroisées et que j'avais même commencé d'attacher par leurs petites chaînes d'amarre, afin de causer plus commodément… si vous ne dormiez pas… Voilà qui est fait. Adieu, Monsieur. Encore une fois, veuillez m'excuser, je vous prie.

Écartant là-dessus les deux bateaux et reprenant sa place à l'arrière du sien :

– Clair-de-Lune ! dit-il à l'aubergiste, qu'il avait déjà accoutumé, dans leur expédition nocturne, à s'entendre appeler de ce surnom bizarre. Clair-de-Lune ! voici le moment de montrer la vigueur de vos poumons et la force de vos bras ; mais ce sera décidément pour regagner votre lit, je vous le promets. Ainsi, alerte et bon courage !

L'ami Vincent, qui avait eu tout le loisir de consulter son oreille et même de l'ouvrir pendant le colloque des deux jeunes gens, ne se le fit pas dire deux fois. Il donna un vigoureux coup de rame, et le canot s'éloigna rapidement.

Mais, lorsqu'ils furent à une dizaine de mètres de celui de Semplice, Edgar fit signe à son compagnon de ne plus ramer, et, s'approchant de lui, il lui enjoignit à voix basse, mais d'un ton impératif, de cesser tout mouvement et de ne pas prononcer une syllabe.

Ils restèrent ainsi quelque temps silencieux et immobiles, le jeune Anglais plongeant seulement son aviron dans l'eau, mais sans faire avancer leur esquif.

Cela dura un assez bon nombre de minutes, pendant lesquelles l'ami Vincent se serait à coup sûr livré à son geste méditatif, si, en ce moment, son embarras personnel n'avait été absorbé par son étonnement. Ces quelques minutes lui parurent une heure, et il se demandait si le soleil n'allait pas bientôt se lever, quoiqu'une déchirure des nuages pût lui montrer, au scintillement toujours aussi vif des étoiles, que le jour n'était pas encore là. Enfin Edgar lui fit signe de ramer de nouveau. Il obéit, et le bateau recommença de se diriger vers le rivage, avec lenteur d'abord et presque imperceptiblement. Mais, chose singulière ! celui de Semplice se mit à le suivre, comme par un appel magique. Son chef de file glissait doucement sur les eaux, et lui, toujours à la même distance, y glissait juste d'autant.

Ils avaient ainsi quelque temps cheminé de conserve, lorsque Semplice se dressa tout à coup sur le sien. Il plongea sa main dans l'eau, et s'assura, au léger courant qui lui fit résistance, de la réalité d'une impression qu'il venait d'avoir sans y croire, c'est-à-dire que son bateau était réellement en marche, mais de l'arrière et non pas de l'avant. L'obscurité, redevenue profonde, ne permettait pas de rien distinguer à quelques pieds de distance, sinon l'ombre vague de l'autre bateau. Les nuées continuaient à se promener nonchalamment dans le ciel, y lais-

sant partout flotter leurs robes grisâtres, ou se groupant sur un point toutes ensemble pour n'en assombrir que mieux le lac et les montagnes d'un seul pan de leur manteau noir. Semplice allait rallumer son falot, quand, par un nouveau caprice de mesdames les nuées, il se fit encore une éclaircie en leurs rangs : comme deux bandes de danseuses qui se séparent pour se rejoindre, elles s'écartèrent, reculèrent, prirent du champ, et la lune, profitant de l'espace libre, donna en plein sur les deux canots.

Semplice vit alors tout le mystère : la chaîne d'amarre fixée à l'arrière du premier et venant rejoindre l'arrière du sien, mais en plongeant dans l'onde, parce que probablement ses derniers anneaux étaient passés autour des supports du gouvernail ; en effet, l'humoriste Edgar l'y avait attachée, sous le prétexte de dégager son bateau. Semplice se mit donc en devoir de défaire, ne pouvant le couper, ce nœud gordien qui le traînait à la remorque, lorsqu'il s'entendit interpeller à haute voix par un : – Je vous y prends, monsieur, vous ne dormez pas !

Et, en deux coups de rame, le jeune Anglais fut de nouveau à côté de lui.

– Je vous y prends ! répéta-t-il d'un ton moins ironique : vous m'aviez assuré que vous alliez vous endormir.

– Certainement, monsieur, si vous m'eussiez laissé tranquille, comme vous me l'aviez promis.

– Je ne m'étais engagé qu'à ne pas troubler votre sommeil.

– Qu'est-ce donc que cette idée d'attacher et d'emmener mon bateau ? répliqua encore Semplice, toujours irrité, mais gagné malgré lui par l'air de bonne humeur du cousin de Julia.

– Vous réveillez-vous pour si peu ? ne m'aviez-vous pas dit d'ailleurs qu'il vous était égal de dormir à l'aventure, et que vous laisseriez votre canot se conduire tout seul et vous mener où il voudrait.

– Mais, enfin, que veut dire cette plaisanterie ?...

– Et s'il ne m'était pas égal à moi de vous laisser partir ! sans savoir...

– Je ne sais rien, monsieur, interrompit Semplice.

– Sans savoir, poursuivit Edgar, si vous partiez mon ami ou mon ennemi : j'aimerais que ce fût le premier, je vous assure.

En achevant ainsi, il lui tendait cordialement la main.

Semplice le regarda un moment ; frappé d'un éclair de tristesse qui avait traversé les yeux du jeune ironique, mais qui allait déjà s'effaçant, il prit sa main, la serra et la secoua sans mot dire.

– Pardonnez-moi donc, reprit Edgar, ce que vous appelez une plaisanterie ; mais croyez pourtant que je ne plaisante jamais : je suis un homme sérieux, très-sérieux, demandez plutôt à son excellence M. le gouverneur qui vous rendra bon compte de toutes mes actions : horriblement sérieux, répéta-t-il, d'un ton redevenu en effet presque triste. Puis il ajouta aussitôt : Clair-de-Lune m'a dit...

– Clair-de-Lune ! fit Semplice avec étonnement, et pensant que le jeune Anglais allait recommencer ses folies ou qu'il était sur le point de s'endormir de fatigue.

– Oui, répondit Edgar ; vous connaissez bien Clair-de-Lune.

– Nullement ; à moins que ce ne soit une figure poétique...

– Hum ! pas trop : c'est plutôt une figure rusée et fine, qui prend volontiers la couleur de son nom et qui brille alors comme l'argent.

– Décidément, ce clair de lune-là m'est inconnu, dit Semplice en riant.

– Mais non pas, je vous jure, à mon hôte que voilà baissé sur sa rame, où il est bien capable de se croire dans son lit.

– Comment ! c'est toi, Vincent, qui es là, s'écria Semplice : tout à l'heure, dans l'ombre, je ne t'avais pas reconnu.

L'ami Vincent, trouvant ainsi tout mâché un expédient qu'il ruminait en vain depuis un quart d'heure, laissa tomber sa tête encore plus bas sur sa poitrine et sa rame jusque sur ses genoux : il poussa même l'audace, un peu après, jusqu'à faire entendre un commencement de soupir.

– C'est donc lui, reprit Semplice, que vous avez baptisé du nom de Clair-de-Lune.

– Oui, comme qui dirait : Clair-d'Argent.

– Je comprends.

– C'est aussi un amateur du clair de lune en son genre ; mais il n'en a pas un amour platonique comme vous et moi. Il ne laisse pas cependant d'y être connaisseur à sa manière, et il est fort capable de donner quelquefois un bon avis. Il m'avait donc assuré, vous disais-je, que vous saviez et pourriez seul m'apprendre quelque chose de ce fantôme que j'ai vu courir sur ce grand mur blanc là-bas l'autre nuit.

– Moi ! fit Semplice.

En ce moment, l'ami Vincent, passant non pas « du grave au doux, » mais plutôt du doux au grave et « du plaisant au sévère, » en vint à donner des signes éclatants, beaucoup plus éclatants qu'un soupir, du profond sommeil où il était censé enseveli.

– Oui, répondit Edgar : il prétend même qu'à vous entendre ce serait vous qui auriez été mon fantôme, et, malgré le chagrin que j'en aurais, je vous l'avoue, car ce serait pis que la chute d'un beau rêve, ce serait son retour à la réalité, j'ai ainsi

couru après vous pour savoir si, réellement, vous avez passé dans la nuit dernière en habit blanc sur ce mur.

Voyant que la question n'allait pas plus loin, Semplice respira, et se hâta de répondre pour en être plus tôt quitte.

– En habit blanc ? dit-il ; oui, autant qu'un peintre peut en avoir ou en conserver un de cette couleur ; mais il est très-vrai, au moins, que, la nuit dernière, j'ai passé sur ce mur et par les sentiers qui le rejoignent, comme je l'ai fait maintes fois après aussi bien qu'avant minuit.

– Ainsi donc, c'est fini, dit Edgar : ce n'était pas un être idéal !

– Hélas ! non, répondit Semplice en riant, si c'était moi.

– Vous riez ! ah ! l'on voit bien que vous n'avez pas ma maladie ; vous ne ririez pas si vous en souffriez comme moi.

– Vous, malade ! s'écria Semplice, en entrant dans ce qu'il prenait toujours pour la continuation d'un jeu bizarre de caractère et d'humeur touchant presque à la manie : vous, malade ! assurément on ne s'en douterait pas, rien qu'à voir la manière dont vous m'avez surpris et enlevé pendant mon sommeil.

– Vous ne connaissez pas ma maladie, répéta Edgar. Pour être fort subtile, elle n'en est que plus réelle.

– Et quelle est cette terrible maladie ? demanda Semplice pour achever de se prêter au jeu.

– Je vous l'ai déjà dit, mon cher monsieur : la maladie du clair de lune et de tout ce qui s'ensuit, rêves, rayons, chimères, fantômes inaccessibles, la maladie de l'idéal… Vous riez encore ! heureux mortel qui pouvez rire ! au lieu que moi, je raille toujours, mais je ne ris jamais.

– Vous vous trompez sur mon compte : je ne ris plus, dit Semplice.

– Pourquoi donc ? allez, riez tout à votre aise, je ne me choque pas pour si peu, je trouve tout naturel qu'on rie de moi, et je voudrais bien en rire moi-même, mais en vérité j'ai beau faire, je ne le puis pas.

– Je vous assure que je ne ris plus, répéta Semplice : car, ajouta-t-il sans le moindre air d'affectation ni de jeu, je connais aussi cette maladie.

Edgar qui, depuis un moment accoudé sur un banc, parlait sans le regarder, releva soudain les yeux sur lui avec une grande vivacité.

– Au reste, dit-il en se laissant retomber sur son banc, pourquoi pas ? c'est possible.

– Moi aussi, poursuivit Semplice, j'ai cherché, cherché toujours…

– Sans trouver ?

– Sans trouver.

– Bon ! c'est cela : vous connaissez ma maladie, puisque vous l'avez ou l'avez eue. Ainsi, n'en parlons plus, les autres n'y comprendraient rien, et il me suffit que vous me compreniez. Au fait, (car il faut toujours en revenir au fait, retomber toujours lourdement dans le fait, n'est-ce pas, mon cher monsieur, dans le fait de cette triste vie ?) au fait donc, voulais-je dire, il est bien inutile que l'on me comprenne ; cependant, j'ai parfois des moments où je n'aime pas à être seul, où je ne l'aime pas du tout, mon cher monsieur, vous connaissez aussi cela, je parie.

– Non, dit Semplice.

– Alors, vous n'êtes pas aussi malade que moi ; mais cela viendra, cela viendra… Bref, quoiqu'il en coûte à ma fierté britannique de vous le demander, car, par là, du moins, je suis encore un véritable Anglais, oui, monsieur, le mot est lâché, vous me feriez plaisir de rester avec moi cette nuit, et peut-être un

jour ou deux. Vous me parleriez de votre mal, du point où il en est, comment il vous est venu, et je tâcherais de vous écouter.

– Je n'en parle jamais, dit Semplice.

– Au fait (vous voyez que j'en reviens toujours là), c'est peut-être mieux, vous êtes plus sage que moi. Eh bien, n'en parlons pas, comme je vous disais. Mais si nous ramions un peu pour ne pas parler ? Car il faut beaucoup ramer, n'est-il pas vrai ? beaucoup lutter contre le vent et les flots, et ne pas espérer les avoir toujours en poupe ; beaucoup lutter ! c'est ce que me répète toujours son excellence M. le gouverneur, qui en ce moment ne lutte pas contre le sommeil, car il est en train d'y céder de son mieux ; mais ramer et lutter jusqu'au bout, ce n'en est pas moins son principe et sa manière de l'appliquer, comme celui de tous les philosophes qui ont su conserver l'envie de manger et de dormir. Ainsi, c'est convenu, vous allez venir déjeuner avec moi. Ohé ! Clair-d'Argent ! non, je me trompe : Ohé ! Clair-de-Lune ! Bah ! appelons-le Clair-d'Argent : ce nouveau nom fera toujours un petit changement et le réveillera mieux. Clair-d'Argent ! Clair-d'Argent ! Ohé ! monsieur l'hôte, quand on dort, ça ne compte pas, et voilà une heure que vous dormez ! Entendez-vous, Clair-de-Lune ?

– Qu'est-ce qu'il y a ? qu'est-ce qu'il y a ? s'écria l'ami Vincent, en se frottant les yeux, car il avait fini, une fois les deux jeunes gens sur le chapitre de l'idéal, par s'endormir en réalité. Qu'est-ce qu'il y a ? On y va, on y va. Ma femme ! la cuisinière ! le valet d'écurie ! C'est dix francs de jour et le double au clair de lune, oui, le double, milord, le clair de lune est cher en diable dans ce pays de montagnes et de nuages, nous avons beaucoup de peine à nous en procurer… Ah ! pardon, monsieur, je crois que je dormais.

– Précisément, monsieur l'hôte : vous avez dormi une heure juste à ma montre et à celle du cadran argenté ; ce sera donc une heure de moins dans votre addition. Maintenant, re-

commençons : un petit coup de rame, je vous prie, pour vous réveiller.

– Je vais t'aider, Vincent, dit Semplice, en arrangeant définitivement son canot à la suite du leur ; ou plutôt, permettez-moi, monsieur, de vous remplacer, vous devez être fatigué.

– Ce n'est pas nécessaire, répondit Edgar ; mais venez ici cependant ; pour causer nous serons mieux.

En effet, au bout d'un moment de silence, comme s'il avait regret de voir se rapprocher le rivage, il ne donna plus que de temps en temps un coup d'aviron, pour tenir l'autre rameur en éveil, et reprit la conversation où il l'avait laissée.

L'ami Vincent recommença donc à pencher la tête, dans le double but de témoigner de sa fatigue et de pouvoir mieux écouter ; mais, outre que la rame du jeune Anglais venait pourtant par intervalles demander la réplique à la sienne, il eut le désagrément de s'apercevoir bientôt que la conversation se poursuivait en anglais. Dès qu'il en aurait le loisir, il se promit donc d'apprendre l'anglais.

Après quelques mots comme ceux que nous avons rapportés plus haut, – C'est bien cela, répéta Edgar : toujours chercher sans trouver. Vous connaissez donc ce tourment comme moi.

– Je vous ai déjà dit que je ne m'en tourmente pas.

– Mais vous le connaissez ?

– Si vous voulez… autrefois.

– Alors, vous n'êtes donc pas amoureux de ma cousine, miss Glenmore.

– Cette question, Monsieur ?…

– Oh ! c'est tout simplement que je le croyais. Puis, ce n'est pas une question que j'ai voulu faire : j'ai voulu seulement tirer

une conclusion. Quand on est, comme nous, amoureux du clair de lune, des fantômes et d'un idéal impossible, on ne peut l'être de personne en réalité, n'est-ce pas ? C'est logique ! comme le dirait son excellence M. le gouverneur.

– Mais, répondit Semplice, tiré ainsi de nouveau de son embarras et n'étant pas fâché de prendre à son tour l'offensive, mais je tirerais plutôt de là une conclusion opposée à la vôtre : miss Glenmore me parait précisément une créature idéale.

– Ainsi, vous l'aimez ? fit Edgar.

– Monsieur, je sais ce que je suis et je ne l'oublie pas : un simple et obscur artiste, presque nomade, un voyageur qui passe. Quand il vient une voiture, je me range sur le bord du chemin, et je ne porte pas plus les yeux sur ceux qui sont dans l'élégante calèche qu'ils ne les portent sur moi. C'est pour vous, Monsieur, que je tirais ma conclusion : miss Glenmore est une créature idéale.

– Quand cela serait et que je ferais la folie d'en devenir amoureux, ma maladie n'en prendrait qu'un nouveau cours plus irrémédiable : miss Glenmore ne m'aimerait pas.

– Ah !... fit Semplice avec une secrète satisfaction ; mais, pour la dissimuler, il ajouta : Ici ma logique est en défaut, je l'avoue, et, à moins de vous faire un compliment fade, vous me mettez à bout d'argument.

– D'abord, continua Edgar, je suis un peu son cousin, chose très-peu idéale. Ensuite, avec beaucoup d'amitié et de taquinerie réciproques, elle n'a jamais eu la moindre velléité de quelque chose de plus tendre en ma faveur ; donc elle n'en aura jamais, le passé me garantit de l'avenir sur cela. Enfin, nous nous connaissons trop, ce qui est nécessairement contraire à l'idéal. Sans doute, elle aussi, elle est de la famille, mais autrement que moi. Oui, c'est bien, comme vous dites, une créature idéale, mais ce n'est pas une ombre rêveuse et plaintive, c'est un marbre, un

marbre riant et gracieux, mais insensible ; oui, vous avez bien raison, vous aussi, de vous armer contre elle et d'en détourner vos regards. Peut-être se laissera-t-elle aimer, mais elle n'aimera pas.

– Je le pense comme vous, sans avoir le même droit d'opinion, dit froidement Semplice.

Mais, comme après son entretien avec madame Glenmore, ce froid, qu'il mit à dessein dans ses paroles, était descendu de plus en plus dans son cœur.

X

Les deux jeunes gens se turent, Edgar agitant à peine sa rame ; Semplice, pour s'affermir dans sa pensée, essayant de se reprendre aux souvenirs de son ancienne vie aventureuse et libre, et tâchant d'en ressaisir l'image sur le tremblant miroir des flots. Mais en vain la lune écartait de plus en plus tous ses voiles, qui se rabattaient en draperies légères sur le sommet des montagnes ; en vain planait-elle sur le lac en toute liberté, brisant ses rayons sur la vague et donnant à la vague l'aspect d'un rayon : le rayon ni la vague ne répondaient plus comme naguère aux pensées de Semplice ; ce n'était plus l'ancienne image de sa vie, c'était une image nouvelle qu'ils lui apportaient ; sur cette pointe mobile et dansante des flots, il voyait, malgré lui, se dresser, en se jouant, une autre apparition. Lui aussi, il avait son riant fantôme, sa vision idéale, qu'il ne pouvait chasser. Il avait beau faire, beau fermer les yeux, beau la maudire même, il lui semblait la voir, les cheveux dénoués par la brise et plus blonds que le rayon doré, les pieds plus légers et plus blancs que l'écume argentée avec laquelle le bas de sa robe se confondait, courir ainsi vers lui sur les ondes et venir le chercher.

Qu'aurait-il dit s'il eût su que, dans ce moment même, Julia, maudissant aussi sa faiblesse, mais n'y pouvant non plus résister, était revenue à sa fenêtre en voyant le ciel éclairé ! C'était plutôt cependant avec un redoublement de colère qu'elle s'y sentait ramenée, mais toute sa fureur tomba subitement quand elle aperçut les deux canots.

L'instinct de son cœur lui révéla sur-le-champ ce qui s'était passé, l'important du moins, car elle ne se doutait pas qu'Edgar y fût mêlé.

– Oh ! folle que je suis ! s'écria-t-elle en se laissant de nouveau aller à l'élan de son cœur, ce n'est pas pour moi, ce n'est pas contre moi qu'il avait éteint tout à coup sa lumière, c'était à cause du second bateau. Comment ne l'avais-je pas vu ? comment n'y avais-je pas pensé ? Semplice, pardon ! Oui, il m'aime toujours ; il ne peut pas ne plus m'aimer, pas plus que moi lui, ajouta-t-elle de la voix la plus basse que puisse prendre la pensée. Folle que je suis !... oui, mais bien heureuse !... Pardon, cher Semplice, pardon !

Et dégageant ses bras du blanc tissu qui s'y enroulait, elle les étendit vers lui, comme pour lui faire signe et le remercier.

Son premier mouvement, après cela, fut de prendre sa lampe pour la replacer sur la fenêtre.

– Mais non, dit-elle en portant son doigt à son front, et, comme si Semplice était là, complétant cette petite pantomime par un fin et riant mouvement de tête : Non, Monsieur, vous aviez raison ; vous êtes toujours plus prudent que moi ; on pourrait nous voir. Voilà aussi pourquoi il aura éteint sa lumière.

Laissant donc sa lampe au fond de la chambre, elle tira même les épais rideaux de l'alcôve, qui firent ainsi, dans le reste de la pièce, une demi-obscurité.

Elle y demeura quelque temps immobile et debout, écoutant pour ainsi dire ses pensées.

– Oh ! s'écria-t-elle encore à voix basse et presque avec effroi, comme je l'aime !

Elle se tut de nouveau, et ses yeux baissés, fixés sur elle-même, semblaient l'interroger. Elle les redressa soudain.

– Eh bien ! oui, dit-elle, je l'aime ! Mais s'il ne m'aimait pas, s'il me repoussait encore… malheur sur lui !… et malheur sur moi !

Pour chasser ces noires idées, elle revint se placer à la fenêtre.

Les deux canots se rapprochaient du rivage, et, dans un instant, elle ne pourrait plus les voir. Toute au besoin de suivre des yeux le plus longtemps possible celui de Semplice, elle se hâta de compléter son costume, jeta une écharpe sur son cou, noua autour de sa taille un large ruban qui faisait une robe de son peignoir, et, descendant légèrement l'escalier, se rendit sur la terrasse, dont l'extrémité dominait mieux le rivage et une plus grande étendue du lac.

Les deux canots abordèrent. Julia les vit rangés côte à côte sur la grève, mais elle ne pouvait distinguer ceux qui en sortirent, et qui, eût-ce été en plein jour, se seraient également perdus pour elle dans le labyrinthe des sentiers de vignes et sous les grands noyers. Elle resta cependant sur la terrasse, tantôt suivant Semplice au penchant de la côte, comme si elle l'y voyait, tantôt sondant du regard la molle et douteuse clarté de la nuit, qui, en dessinant vaguement toutes choses sous sa gaze d'argent, semblait n'attirer les yeux que pour les défier.

Edgar et Semplice, suivis de l'aubergiste, revenaient pourtant bien réellement au village, et, après avoir traversé les premières vignes du bord de la route, puis les premiers bouquets d'arbres qui en coupent la monotonie de leurs oasis clairsemés, ils marchaient depuis un moment sur cette large digue en pierres de taille, mais presque à fleur de terre, qui, de ce côté, encaisse le torrent, gardé de l'autre, comme on se le rappelle, par des collines et de hauts murs soutenant leurs terrasses superposées.

– Pst ! Clair-de-Lune ! fit tout à coup Edgar en se tournant vers l'aubergiste à demi ensommeillé.

– Qu'y a-t-il ? demanda celui-ci, relevant aussitôt la tête, mais entrouvrant avec peine ses paupières surbaissées.

– Ne voyez-vous pas quelque chose ?

– Où ?

– Là-haut, sur ce monticule couronné de grands arbres.

– J'y vois de grands arbres : ce sont des châtaigniers.

– J'ai voulu dire « quelqu'un » quand j'ai dit « quelque chose. » Précisément là, au pied de ces grands arbres que vous prétendez être des châtaigniers, ne voyez-vous pas quelqu'un… comme un point blanc ?

– Je comprends, milord : toujours votre idée !

– Il ne s'agit pas de comprendre, mais de voir, monsieur l'hôte.

– S'il y a là quelque chose de blanc ?

– Quelqu'un ! répéta Edgar.

– Peut-être un buisson fleuri, que je crois en effet y avoir remarqué.

– Un buisson fleuri ? dit le jeune rêveur en secouant la tête et se parlant à lui-même ; au fait, c'est possible.

Celle que je cherche n'est peut-être en réalité qu'un beau lis, qu'une fleur.

Et il se remit en marche, mais les yeux toujours fixés sur le point qu'il avait indiqué.

– Clair-de-Lune ! s'écria-t-il encore un instant après.

– Milord ?

– Ne voyez-vous rien à présent ?

– Pas davantage.

– Décidément, vous n'y voyez pas de nuit aussi bien que je le pensais. Vous vous faisiez fort cependant de pouvoir distinguer toutes les nuances de clair de lune, blanc argent, blanc doré, blanc monnayé…

– L'argent, je ne dis pas ! fit l'ami Vincent, tout à fait revenu à lui-même.

– Et vous, mon cher Monsieur, ne voyez-vous rien ? continua Edgar en s'adressant à Semplice.

– Oui, je vois quelque chose,… répondit Semplice d'un air indifférent,… et même quelqu'un, si vous le désirez.

– Il n'en est pas besoin, interrompit Edgar en lui serrant le bras : chut ! le buisson fleuri, le beau lis a bougé.

– C'est le vent, dirent Semplice et l'hôte.

– Chut ! répéta leur compagnon : vous voyez bien vous-même qu'il n'y a plus rien devant les châtaigniers.

– Parce qu'il n'y avait rien auparavant, firent-ils encore tous les deux.

Mais à l'instant même apparut au premier penchant de la colline, dans un endroit découvert, une forme blanche, descendant si légèrement le sentier tortueux, que, vue ainsi dans la nuit, elle semblait à peine toucher la terre et seulement l'effleurer. Elle se montra distinctement, puis se perdit de nouveau sous les arbres d'un petit verger dont la pente, d'abord très-raide, finissait par s'aplanir en un bout de prairie à pic sur le torrent. Bientôt elle reparut, mais seulement à mi-corps, la taille cachée par les buissons et les ceps qui plus loin bordaient

le sentier. Il était évident qu'elle se dirigeait vers le mur, et en effet ils ne tardèrent pas à l'y revoir, debout sur le parapet, le suivant comme d'un air rêveur, ou plutôt ressemblant elle-même à un rêve.

Nos trois promeneurs nocturnes restèrent d'abord muets de surprise et de saisissement : Edgar, sur le point de croire à une illusion maintenant qu'il avait la réalité devant les yeux, se demandant s'il n'était pas le jouet d'une plaisanterie ou d'une hallucination, appelant enfin à son aide toute sa méfiance et son ironie pour se défendre contre l'espèce de vertige qu'il éprouvait, vertige délicieux, mais qui lui faisait peur ; Semplice, au contraire, ne sachant que trop bien qui était là, ne doutant point que ce ne fût elle, et se sentant lui-même non-seulement effrayé, mais embarrassé de cette nouvelle imprudence, dont il ne pouvait s'expliquer le motif. Quant à l'ami Vincent, il tenait ses yeux si fixes dans la direction du mur, qu'il en oubliait de tirer de sa pipe les bouffées nécessaires pour l'entretenir, et, en outre, il voyait malgré lui se redresser au fond de son esprit tous les contes de chalet de ses souvenirs d'enfance sur les fantômes, les ombres et les revenants.

Ce fut le jeune Anglais qui rompit le premier le silence.

– Vous êtes bien ici, mon cher monsieur, dit-il à Semplice, à côté de moi ?

– Assurément.

– Vous n'êtes pas là-bas en même temps ?

– Quelle folie !

– Mais vous y étiez la nuit précédente ?

– Comme j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire.

– À la même place ?

– À la même place.

– Étrange ! murmura Edgar.

– Au moins, fit l'hôte en retirant sa pipe de sa bouche et en plongeant le petit doigt dans le foyer demi-mort pour en abattre la cendre, au moins n'est-ce pas le diable, ni même sa femme, puisqu'il n'en a pas.

– Pourquoi pas, Clair-de-Lune, pourquoi pas ? demanda Edgar, suivant toujours des yeux l'ombre blanche, qui tantôt s'arrêtait, tantôt avançait lentement et gracieusement sur le mur. Pourquoi le diable aussi ne serait-il pas marié ? Vous l'êtes bien, vous, ce me semble.

– Il y a trois bonnes raisons, et même quatre à cela, répondit l'aubergiste qui, selon l'habitude des campagnards ou du moins des campagnards suisses, réagissait par la plaisanterie contre un premier moment de surprise et peut-être de terreur instinctive.

– Trois raisons, et même quatre ? pourrait-on les savoir, Clair-d'Argent, non, Clair-de-Lune ? c'est-à-dire, le diable vous permet-il de nous les apprendre pour rien ?

– La première, continua l'hôte sans broncher, c'est qu'il a toujours été trop vieux pour se marier ; la seconde, qu'il est aussi trop fin et trop bien avisé pour se mettre en puissance de femme ; la troisième, que les femmes font déjà bien assez bon ménage avec lui sans l'avoir encore pour mari ; la quatrième, que, tout en restant garçon, il n'en a pas moins une nombreuse famille, dont milord et moi, et même l'ami Semplice, faisons partie.

– J'admire votre profond savoir, monsieur l'hôte, et tout ce que vous a appris votre maître, celui dont vous venez de parler d'une façon si intime ; non, je voulais dire : tout ce que vous a appris votre parrain Clair-de-Lune ; mais décidément ma tête s'embrouille. Encore un mot cependant, je vous prie : si ce n'est

pas sa femme, pourquoi ne serait-ce pas le diable lui-même que nous voyons ?

– Parce qu'on n'a jamais ouï dire qu'il fût vêtu de blanc.

– Supérieurement raisonné, monsieur l'hôte ! mais, à propos, mon cher monsieur Semplice, et votre blouse blanche ? elle m'inspirait déjà des doutes : qu'en pensez-vous à présent ? A-t-elle aussi une écharpe qui puisse flotter à la brise comme celle qu'il me semble voir se soulever là-bas et nous faire signe ?

Semplice, absorbé dans ses pensées, n'entendit pas même cette interpellation ironique.

L'ombre blanche paraissait en effet s'être retournée comme si, hésitant à s'éloigner davantage, elle voulût revenir sur ses pas, et par suite de ce changement de position, ou peut-être pour intriguer ceux qu'elle devait aussi apercevoir indistinctement sur la digue, elle laissait son écharpe dénouée flotter au gré de cet air plus vif qui, dans la nuit encore endormie, annonce déjà de loin la présence et comme la fraîche respiration du matin.

– C'est elle, pensait Semplice : qui me l'assure pourtant ? J'ai vu briller et s'éteindre sa lampe un peu après minuit, et il doit être deux heures pour le moins. N'y a-t-il qu'elle ici de jeune fille romanesque ou malicieuse, et peut-être tous les deux à la fois ? Il s'est probablement déjà répandu quelque bruit de nôtre aventure. Si une autre avait voulu l'imiter, avait eu aussi la fantaisie de se promener la nuit sur ce mur… Si nous l'y avions rencontrée hier !… Ah ! fit-il tout haut, elle descend le petit escalier qui termine le mur de ce côté-là : si elle continue par le sentier, dans un instant nous ne pourrons plus la voir.

– Fou que je suis ! s'écria Edgar : et moi qui m'oublie à la regarder au lieu de la poursuivre. Vite, courons, mes amis ! ombre ou réalité, tâchons devoir où elle ira, où elle disparaîtra.

Ils achevèrent rapidement de remonter la digue jusqu'à un pont sur lequel, au débouché de la gorge, un chemin vicinal franchissait le torrent ici plus étroit, et suivait de là derrière les collines, en s'insinuant à travers leurs plis.

Arrivé au chemin, l'aubergiste parut hésiter et, au lieu de tourner vers le pont, vouloir tourner plutôt à l'opposite.

– J'espère que vous ne m'abandonnez pas, Clair-de-Lune, s'écria Edgar.

– Il est passé deux heures du matin, observa l'ami Vincent.

– J'ai toujours compris, je comprends ; ne craignez rien : c'est entendu.

– Dans une heure nous serons à la petite pointe du jour.

– C'est plus qu'il ne nous en faut pour rattraper notre ombre fugitive, si avant le jour elle ne se rend pas invisible. Mais dépêchons ! elle n'a déjà que trop d'avance sur nous. Vous venez aussi, mon cher monsieur Semplice ?

– Sans doute, répondit ce dernier qui avait déjà pris son parti ; mais il est inutile d'aller tous les trois ensemble : il ne nous reste quelque chance de l'atteindre, l'un ou l'autre, qu'en nous séparant et en prenant la colline de deux côtés à la fois.

– C'est cela, dit Edgar : de la stratégie… avec l'idéal ! décidément vous n'êtes pas si avancé que moi dans notre maladie. Mais pourtant vous avez raison. Dans toute guerre et dans toute poursuite, il faut avoir un plan. Donc, l'un sur la droite attaquera la colline à revers, n'est-ce pas ? l'autre, sur la gauche et de front. Quel côté me destinez-vous ?

– Celui que vous voudrez ; mais vous connaissez déjà le mur ; voici, à quelques pas du pont, le sentier qui y mène ; suivez-le avec l'ami Vincent ; moi, je prendrai par derrière, puis par le sommet, dont je sais toutes les pentes et toutes les issues, et

nous nous rejoindrons. Il lui sera difficile d'échapper à notre rencontre, si elle ne se presse pas plus.

– Parfaitement ! dit Edgar. Et il s'élança dans le sentier avec son guide, pendant que Semplice tournait à grands pas le monticule et en gravissait rapidement le sommet.

Mais à peine Edgar eut-il traversé tout d'un trait ce bout de prairie avancée où le sentier courait d'abord, que, s'arrêtant à l'entrée des vignes, il dit à son guide :

– Décidément nous ne sommes que des imbéciles ; il y a un troisième passage : celui par où elle a descendu ce verger là-haut qui aboutit à ce pré ; il y a aussi là un sentier ; où mène-t-il ?

– Sur la colline également, sous les châtaigniers.

– C'est ce que je pensais : bon ! je vais le prendre et tâcher d'opérer ma jonction avec monsieur Semplice. Vous, Clair-de-Lune, vous suffirez bien à garder le mur, par lequel il n'est d'ailleurs pas probable qu'elle revienne, puisque c'est par là qu'elle a disparu. Enfin, à tout hasard, attention ! Vous l'observeriez bien au passage, si vous n'osiez l'arrêter, et me diriez qui elle est, si elle est quelqu'un. Je compte sur vous, Clair-de-Lune. Faites le guet, des yeux et des oreilles, mais pas de la voix ! entendez et comprenez bien : pas de la voix ! cela pourrait tout gâter, mes affaires et les vôtres, vous comprenez, Clair-d'Argent, vous y êtes intéressé, Argent-Clair.

Cela dit, il se mit à gravir à son tour le monticule, par ce côté plus étroit et plus raide, mais d'où l'on gagnait aussi plus directement les premières ondulations du sommet.

– Croit-il, par exemple, se disait l'ami Vincent, que son argent me tienne tellement au gosier qu'il m'empêchât de prévenir Semplice, si c'est après lui qu'il court à présent, comme il en a bien la mine, et pas à trop bonne intention, j'en gagerais. J'ai bien envie, puisqu'il m'a fait guet, d'en remplir toutes les fonc-

tions : oui, ma foi, j'ai bien envie de chanter. Ou si je huchais, comme les bergers dans la montagne, car dans la plaine on ne sait pas bien hucher. Semplice et moi, nous y étions de première force, lorsque nous gardions les vaches là-haut, moi pour gagner mon pain, lui pour s'amuser, car il n'a jamais fait autre chose, ce pauvre Semplice, que s'amuser à sa mode qui, moi, ne m'amuserait pas. Il dit cependant que c'était le bon temps. Le bon temps ! quand de ma vie je n'avais vu un jaunet. J'étais loin de me douter que j'en attraperais ainsi deux ou trois rien qu'en me promenant la nuit : il est vrai qu'alors je dormais tout mon soûl et que maintenant j'ai diantrement sommeil. Oui, si je huchais ? ne fut-ce que pour me tenir éveillé ! Ou si je sifflais ? Semplice connaît mon coup de sifflet. Mais c'est presque parler que siffler, et il y a des gens qui ne disent pas tant, en parlant même beaucoup que d'autres en sifflant un petit air de rien, qui dit tout cependant : c'est comme les « m'bleunne » du père Salomon. Chanter, hucher, siffler, tout cela tient encore un peu trop de la langue ; je m'en moquerais pas mal pour rendre service à un ami, mais il y a aussi les voisins qu'il ne faut pas réveiller avant jour. Si j'imitais le cri des animaux ? c'est là un talent comme un autre, et Semplice prétend que j'y suis artiste, comme il dit : heureusement je n'ai pas été réduit à ce métier-là pour gagner mon pain. Voyons : Je cri de cette espèce de chouette que nous avons entendue un soir et qu'il appelle l'effraie, vrai nom de chouette, ma foi !... ou les hurlées des chiens courants qui se sentent sur la trace du gibier, et se le crient de loin. Ça n'a l'air que d'une musique enragée et toujours la même, mais ils vous y mettent des variations dont ne se doutent guère ceux qui n'ont pas essayé de les imiter comme moi. Il faut que je n'aie pas trop mal attrapé leur accent et leur manière de donner de la voix, puisque j'ai ainsi détourné ceux de l'aubergiste de l'Ours, quand il chassait dans la plaine au lieu d'être à son auberge : Semplice et moi, avons bien ri de les voir quitter leur piste et se mettre en quête après moi. Si je ne parle pas l'anglais, je parle au moins le chien courant, je puis m'en vanter, ce me semble : ou plutôt il ne faut se vanter de rien,

comme dit M. le ministre, mais se servir de tout et ne rien mépriser, car tout a son usage et tout sert en ce monde. Oui, c'est cela : mon Anglais ne pourra pas se plaindre que j'aie parlé ; car, si tous les animaux ont chacun leur langage, composé d'un très-petit nombre de sons, il est vrai, mais très-différents, et j'ai connu un chien qui en avait plus d'une trentaine, s'ils savent fort bien se dire de la bouche, du bec ou des yeux ce qu'ils veulent (et qui sait s'ils n'en disent pas de belles sur notre compte !) ce n'est là qu'un langage, ce n'est pas une langue, d'après les savants, qui pourtant n'ont pas encore pu l'apprendre. Dans tous les cas, celle que je vais employer ne sera pas une langue humaine, je n'aurai soufflé mot, et mon Anglais n'aura pas le mot à dire non plus. Oui, fais la bête, mon ami Vincent, fais la bête ! c'est encore le plus sûr moyen de ne pas l'être.

Pendant ce soliloque mental, dont l'ami Vincent eut soin plus tard de rédiger le thème, avec variations pour Semplice et un autre curieux (ce curieux, c'était moi-même, car j'aimais aussi à le faire jaser et à l'entendre), Semplice avait gravi la colline par son versant le plus large et arrivait sous les châtaigniers. Ne voyant là personne, ni plus bas vers le mur, il continua aussitôt dans la direction de la maison de madame Glenmore. Edgar débouchait en ce moment sur le monticule à l'extrémité opposée. Il marchait non moins rapidement, mais plutôt par sauts et par bonds, pour se glisser d'un arbre à l'autre, et en ayant soin d'en avoir toujours un devant lui. Parvenu ainsi au groupe principal, à celui qu'ils avaient vu du bord du torrent, il n'y entrevit non plus âme qui vive dans la demi-obscurité. À partir de là, le terrain était plus clairsemé d'arbres et de buissons, mais plus capricieux et plus accidenté. Aussi, ayant continué de s'avancer dans ce sens, crut-il apercevoir quelqu'un à une certaine distance : c'était Semplice sans doute ; mais comme il en faisait la réflexion, il le vit disparaître derrière un nouveau pli du sol, qui touchait à la pente. Il se précipita de ce côté, aussi loin qu'il pouvait le faire sans être découvert lui-même.

Semplice, en effet, après avoir exploré du regard les vergers et les prés qui s'étendaient en arrière de la maison de madame Glenmore, était descendu dans le sentier par où l'on pouvait en aborder la terrasse et la partie du jardin la plus reculée. Julia avait trop d'avance sur eux pour qu'il pût espérer de l'y trouver encore ; mais, si elle n'était pas rentrée, il l'avertirait du moins que son cousin était aussi sur ses traces. La porte de la palissade n'était pas fermée à clé ; il prit d'abord par une allée écartée, et s'y glissa d'un pas rapide, l'œil tendu en avant, lorsqu'il s'arrêta tout à coup sous un massif plus épais qu'il allait aussi traverser. Il tressaillit… il avait cru voir se dessiner une forme blanche dans un renfoncement de la voûte feuillée. Il se rappela qu'on avait ménagé dans cet endroit comme une salle de verdure, avec un banc au pied d'un grand arbre qui en occupait le milieu. À travers les longues branches dont quelques-unes touchaient presque le sol, il regarda plus attentivement. C'était bien Julia, quoique de la place où il était, il ne pût pas très-bien voir sa figure. S'approchant donc doucement, mais sans hésiter :

– Quelle imprudence ! lui dit-il à demi-voix, lorsqu'il en était encore à quelques pas. Mais elle ne se détourna point, et n'eut pas l'air de l'avoir vu ni de l'entendre.

– Jouerait-elle donc la comédie à toutes les heures du jour et de la nuit ? se demanda involontairement Semplice. Il s'approcha tout à fait. Elle était endormie ! Comme elle rentrait, ayant voulu s'asseoir un moment, la fatigue, jointe au flux et reflux d'émotions si diverses, avait tout à coup repris ses droits sur elle, et, sans avoir même le temps de songer à se remettre en marche, elle avait été prise brusquement d'un profond sommeil.

Assise sur le banc, elle avait en outre pour appui le tronc lisse et clair d'un platane ; ses pieds croisés l'un sur l'autre laissaient à peine entrevoir, sous son grand peignoir blanc tombant jusqu'à terre, le bout de petites pantoufles en peau de chamois qu'elle avait gardées sans s'en apercevoir ; l'un de ses bras s'accoudait sur le dossier du siège rustique, où le rayon furtif de

la lune à travers le branchage, achevait de donner à sa main entr'ouverte la blancheur mate et polie du marbre ; de son autre main repliée elle tenait le long ruban dont elle s'était fait une ceinture et avec lequel elle semblait encore jouer en ce moment ; enfin, sa tête un peu rejetée sur son épaule, la douce et paisible haleine qui soulevait autour de son cou la gaze de son écharpe et un vague flot de sa chevelure, ainsi entremêlés dans l'animation de sa course nocturne, tout montrait bien qu'elle dormait réellement.

Fallait-il l'éveiller, au risque de retrouver la sirène ? Ne valait-il pas mieux se jeter à genoux devant elle (et Semplice le fit en effet), remplir son cœur et ses yeux de cette apparition dernière, et, regagnant tout seul le rivage, persévérer dans le dessein de la fuir pour jamais ? Comme Semplice, se sentant de nouveau sous la fascination, cherchait à y résister, et se rappelait pour cela les révélations de madame Glenmore, ce que Julia elle-même lui avait dit dans un moment de franchise : de se défier ; enfin, l'opinion d'Edgar sur le caractère de sa cousine, il entendit soudain comme le cri d'une voix lugubre, à la fois perçante et plaintive.

– Ah ! pensa-t-il, ce sera quelque effraie logée dans les vieux châtaigniers, à moins que Vincent… Il prêta l'oreille : le cri retentit de nouveau, et plus rapproché, semblait-il, coupant par intervalles la sourde voix du torrent, qui semblait bercer le silence plutôt que l'éveiller.

– Oui, conclut Semplice, ce pourrait bien aussi être Vincent, qui trouve là-bas le temps trop long ; mais il est rare pourtant qu'il fasse jamais rien sans but, même quand il plaisante.

Cette réflexion et le souvenir d'Edgar qui lui revint plus présent avec celui de l'aubergiste, achevèrent de le rappeler à lui-même et au danger de la situation. Il prit résolument la main de Julia, la secoua plutôt qu'il ne l'étreignit dans les siennes, mais non sans se faire violence par respect pour elle et pour ce qu'il s'était promis à lui-même. Elle ouvrit les yeux, le regarda

sans le voir ou croyant ne le voir qu'en rêve, et, d'un charmant air de bouderie, avec le mouvement de tête et de cou d'un enfant qui se plaint qu'on l'éveille, elle se remit à dormir. Semplice, n'osant l'appeler trop haut, s'assit à côté d'elle, et se penchant presque à son oreille : – Julia ! lui dit-il avec insistance, mais sans élever la voix. Elle laissa glisser sa tête sur lui, comme une personne qui change seulement de position pendant son sommeil. Hors d'état de lutter plus longtemps, il allait la prendre dans ses bras et l'emporter comme un furieux sans réflexion et sans but, lorsqu'un nouveau cri retentit encore, plus éclatant ou plus près de lui. Ce n'était plus cette fois le sinistre appel de l'oiseau nocturne, mais la forte et longue « huchée » montagnarde qui soudain traverse les airs et qui les déchire, voix si retentissante et si dure que l'on dirait une voix de pierre, celle même du rocher du haut duquel le son est parti. – Julia ! dit encore Semplice : on va vous découvrir. Elle ouvrit les yeux, hésitant toujours entre le réveil et le sommeil de plomb qui l'avait surprise ; mais au même instant il crut entendre grincer les herbes et le feuillage derrière lui : il n'eut que le temps de la replacer dans sa position première, et de se jeter en toute hâte dans un autre renfoncement du massif. Malédiction ! c'était Edgar qui arrivait.

Après plus de détours par les prés que n'en avait fait Semplice, il avait fini par rencontrer la clôture, l'avait franchie en s'aidant d'une borne qui se trouvait là, et était tombé à peu près juste derrière cette partie du bosquet.

Étonné d'abord que Julia ne témoignât aucune surprise à sa vue, il ne tarda pas à comprendre à son tour qu'elle avait cédé au sommeil, et la voyant encore à moitié endormie, il la considéra un moment.

– C'était donc bien elle ! se disait-il : mais est-ce toujours ma charmante vision, ou de nouveau la réalité qui va prendre sa place ? Pourtant, qu'elle est belle ainsi ! oui, comme cela, c'est encore l'ombre blanche et le rêve ; mais, en s'éveillant, l'ombre

blanche et le rêve, tout disparaîtra. Et le Semplice ? car j'ai bien cru voir à travers les arbres deux figures, deux têtes sur le banc, et ce ne peut être que lui ; il s'est donc éclipsé ; va-t-il jouer à son tour le fantôme et s'évanouir ?… Fous que nous sommes tous deux… et tous trois… ajouta-t-il en regardant sa cousine et l'appelant aussi voix basse…

Julia ! Julia !

Comme une personne dont le corps seulement s'éveille et recommence à se mouvoir, mais dont l'âme est toujours ailleurs, dans les régions du rêve, où elle se répond à elle-même et à ce qu'elle croit voir ? – Ah ! c'est donc vous, mon ami, dit-elle : il me semblait bien entendre votre voix qui m'appelait. Moi aussi, je vous ai bien appelé, j'ai suivi votre bateau cette nuit. Et vous avez vu ma lampe, n'est-ce pas ? Croirez-vous à présent ? Mais venez donc vous asseoir près de moi.

Elle prononça ces mots lentement, assez haut, et Semplice en les écoutant un à un, mordu soudain par la jalousie, se demanda si tout cela en effet ne s'appliquait pas aussi bien à Edgar.

– Je vous attendais, reprit-elle. À tout moment je croyais vous voir, je vous voyais réellement venir. Enfin !… ce n'a pas été sans peine toutefois ; et que vous avez tardé, monsieur le méchant ! mais mettez-vous donc là, mon ami.

– Non, venez, donnez-moi le bras, dit Edgar, d'un ton doux, mais décidé, presque de commandement.

Il lui prit le bras, le passa dans le sien et, comme un aveugle qui se plie à tous les mouvements de son guide, se laissant ainsi mettre debout sans résistance, elle le suivit machinalement, toujours dans un état de demi-sommeil. Ils commencèrent à remonter le sentier, où Semplice n'eut qu'à se glisser un peu derrière les branches pour les voir bientôt disparaître sous le péristyle.

À peine en eurent-ils franchi les marches que le mouvement ayant achevé de l'éveiller, elle s'arrêta, regarda autour d'elle d'un air interdit. – Semplice !... oh ! Edgar ! ajouta-t-elle presque avec un cri.

– Oui, Edgar, ma belle cousine ; hélas, oui, rien qu'Edgar !

Elle porta la main à son front, à ses yeux. Ses joues se teignirent d'une vive rougeur, à laquelle succéda aussitôt une pâleur non moins vive, comme une vague de glace qui, en se prenant, étoufferait dans son sein une vague de feu.

– Qu'est-il arrivé ? demanda-t-elle d'un air d'angoisse.

– Il est arrivé que vous avez dormi.

– Que j'ai dormi ?

– Tout simplement, et que moi, j'ai couru, en vain comme toujours, après mon fantôme blanc.

– Ah ! oui, je me rappelle ?... c'était moi, en effet ; mais je comptais vous le dire un jour..., bientôt, Edgar.

– Vous ne me l'avez que trop dit à présent.

– Trop dit !... quoi ? vous ne me le pardonneriez donc pas ?

– Vous oubliez toujours que vous avez dormi, de fatigue sans doute, là-bas sur un petit banc.

– Et je vous aurais déjà avoué que j'avais eu la folle idée de faire le fantôme... une seconde fois, ajouta-t-elle avec un sourire, puisque sans le vouloir la première avait si bien réussi.

– Non ; ceci, qui va du reste sans dire, vous me l'apprenez en ce moment ; mais pourtant, tout à l'heure, vous m'avez parlé dans votre sommeil, ou du moins lorsque vous étiez encore à moitié endormie.

– J'ai parlé en dormant !

– Oui.

– À vous ?

– À moi.

– Et que vous ai-je dit ?

– Plusieurs choses, dont je ne comprenais pas très-bien la suite et le sens.

– Quoi, entre autres ?

– Entre autres, vous avez prononcé le nom de Semplice.

Il y eut un moment de silence ; mais, prenant tout à coup sa résolution :

– Edgar, que pensez-vous de moi ? dit-elle.

– Que vous dormiez, belle cousine.

– Adieu, vous n'êtes pas franc.

– Attendez ! je pense de plus, ou du moins j'incline à penser que vous avez aussi ma maladie. Qui sait ? peut-être que tout le monde l'a.

– Quelle maladie ?

– Eh ! celle des fantômes blancs, ou de l'idéal, comme dit monsieur Semplice, qui l'a aussi.

– Il vous a parlé de moi ?

– Oui ; c'est-à-dire que j'ai pris la liberté de lui parler de vous, belle cousine.

– Pourquoi ?

– Parce que je m'étais figuré qu'il vous aimait et que vous étiez ainsi la cause innocente de son mal ; mais il n'a pas voulu en convenir.

– Eh bien, moi, Edgar, je serai franche : j'aime Semplice. J'avais déjà pensé à vous faire cet aveu, comme à un frère, car nous nous chérissons comme frère et sœur malgré nos taquineries, et j'ai besoin d'un ami. Oui, je l'aime ; vainement j'ai douté, j'ai lutté, j'ai voulu me railler de cet amour et de lui : cet amour est plus fort que moi, que ma fierté, que tout ce que je me suis dit de l'opposition de ma mère et de ma famille. Mais lui... je l'ai blessé... m'aime-t-il encore ? Vous dites qu'il n'a pas voulu en convenir.

– Oh ! naturellement, notre conversation était un peu générale, et avait même pris un certain tour philosophique.

– Ainsi, vous ne savez rien de plus.

– Rien, sinon que tout à l'heure, ou je me trompe fort, il était assis à côté de vous sur le banc, ma chère Julia.

– Voilà qu'après le rude aveu que je vous ai fait (croyez-vous qu'il ne m'ait rien coûté, Edgar ?) vous revenez déjà à vos plaisanteries. Oh ! l'on voit bien qu'avec tous vos fantômes et votre idéal vous n'aimez pas.

– Mais je vous assure que je ne plaisante en aucune manière et n'en ai nulle envie. Il y avait, j'en suis sûr, deux personnes sur le banc, et j'ai cru même entendre l'une d'elles inviter l'autre à s'y asseoir.

– Je croyais maintenant l'avoir rêvé, mais serait-ce vrai ? dit-elle en se parlant à elle-même plutôt qu'à Edgar.

– Et, j'y pense, poursuivit ce dernier, si vous vous aimez, et si vous aviez le dessein assez cruel, permettez-moi ce seul reproche, ma chère Julia, de me faire passer du rôle d'amoureux d'un fantôme à celui de son confident, pourquoi diable s'est-il

enfui ? Vous m'auriez dit votre secret tous les deux, et moi qui aime assez à savoir les petits mystères des autres, faute d'en avoir aussi pour ma part, j'eusse été encore mieux forcé de prendre galamment mon rôle et de vous en remercier cordialement.

– Il était là ! il s'est enfui ! répétait Julia, en retombant dans sa rêverie ; il a un idéal… suis-je un idéal, moi ?… il a nié, facilement nié, qu'il m'aimât… Ô Edgar, je le vois, je le sens, et, d'ailleurs, ne me l'a-t-il pas dit aujourd'hui même ! il ne veut plus m'aimer, c'est donc qu'il ne m'a jamais aimée. Que je suis malheureuse, Edgar ! je me hais, je me déteste de ne pouvoir le chasser de mon cœur, comme je l'ai déjà essayé bien souvent. Plaignez-moi, mon ami, mon frère. Vous souffrez : croyez-vous que je ne l'aie pas compris ? mais vous ne souffrez pas autant que moi, Edgar. Que je voudrais être comme vous ! aimer une chimère, qui est toujours là du moins, si on ne l'atteint jamais. Au lieu que moi… c'est la triste et froide réalité qui se joue de ma destinée. Je l'aime, lui, je veux l'aimer, je le lui dis, et il me repousse. Je ne l'aurais pas blessé, qu'il me repousserait encore ; oui, ma mère me donnerait à lui, qu'il me refuserait. Oh ! vous ne le connaissez pas ! Je ne puis bien vous expliquer, mais j'ai senti tout cela dès le premier jour. Il n'y avait que trop d'obstacles à notre union, de bien grands de mon côté ; mais le plus grand, le plus difficile était encore du sien, était en lui-même. C'est pour cela que j'aurais voulu le gagner, lui avant tout, même avant ma mère, l'enlacer, le séduire et l'empêcher de se reconnaître. Mais toutes mes petites ruses de femme ont tourné contre moi, et il les a interprétées de la façon la plus sévère. Il ne me trouve que belle et, comme il me la dit, car il me l'a dit, Edgar, il me croit fausse, coquette, perfide, il ne voit en moi qu'un serpent sur sa route, obscure, mais droite et dont il est justement fier, qu'un serpent pour l'y faire trébucher et s'en rire après. L'auriez-vous jamais cru, Edgar ? voilà où j'en suis cependant ; voilà comment l'amour, quand il est venu, est venu pour moi.

Pendant cette explosion d'un cœur longtemps tourmenté, et dont Edgar, malgré son esprit d'observation ironique, resta un moment stupéfait autant qu'il en était attendri, de grosses larmes sillonnaient lentement les joues pâles de Julia, qui répéta encore avec la même énergie d'accent :

– Oui, Edgar, vous voyez que je vous dis tout, comme à un frère, voilà où j'en suis venue : l'auriez-vous jamais cru, me voir, moi si orgueilleuse à ce point humiliée ? Qui me défendra contre lui, contre cet amour ? qui me défendra contre moi-même ?

– Moi, ma chère Julia, oui bien chère, plus que vous ne l'avez pensé peut-être ; mais je veux l'oublier et ne plus vous aimer que comme un frère aime sa pauvre petite sœur effarouchée, j'espère, encore plus que blessée.

Enfin, quoi qu'il arrive, nous verrons, et je serai là.

– Non, tout serait inutile, dit-elle, et il n'y a d'ailleurs aucun reproche à lui faire ; je vous le répète : c'est un grand et noble cœur. Mais il faut que je rentre ; demain, je vous dirai tout avec plus de détail. Adieu. Merci de m'avoir écoutée et, ajouta-t-elle avec un triste sourire, de ne vous être pas moqué de moi.

Elle lui serra la main et entra dans le salon pour regagner son appartement.

Le caractère impétueux de Julia, ce sommeil fiévreux et ce réveil qui l'avait prise au dépourvu, le besoin, d'autant plus âpre qu'il était plus refoulé, d'ouvrir son cœur et de se confier à quelqu'un, la nécessité, enfin, de tout dire pour que tout, dans sa conduite en apparence si étrange, retrouvât son explication naturelle, ces diverses causes réunies lui avaient fait tellement brusquer et précipiter ses questions, puis ses aveux à son cousin, que Semplice n'eût pas beaucoup à attendre pour voir celui-ci ressortir du péristyle, d'où ne lui était plus venu que le vague

murmure d’une conversation rapide et pourtant retenue, parfois saccadée, sans qu’il pût rien saisir de l’entretien.

Edgar, après avoir fait quelques pas dans l’avenue, tourna au plus court par les prés, avec l’intention sans doute de revenir au rendez-vous commun. Semplice, tout oppressé qu’il fût par son rôle d’acteur dans cette scène et encore plus peut-être par celui de témoin, n’hésita pas non plus à se rendre à l’endroit fixé, bien moins occupé cependant de la nécessité de faire bonne contenance que de se demander : – Où en étaient-ils avant son arrivée ? le jouerait-elle aussi ? ne se sont-ils point aimés ?

Mais, au lieu de reprendre par le monticule, il suivit le sentier qui de zigzag en zigzag, d’escalier en escalier, descendait les terrasses de vignes, rencontra l’aubergiste sur le mur, où celui-ci, las d’attendre, avait poussé plus d’une reconnaissance, et, lui faisant signe de se presser, l’y chassa devant lui en courant, de sorte qu’ils arrivèrent au petit pont les premiers.

– Eh bien ! dit l’ami Vincent, ne t’ai-je pas fait là-bas une belle huchée ? car tu m’as entendu, j’espère ?

– Oui, et je te remercie de m’avoir averti.

– Mon Anglais m’avait bien défendu de souffler un seul mot ; mais, ma foi, les amis sont les amis, et puis hucher ou faire la chouette, c’est selon comme on l’entend, cela peut tout dire ou ne dire rien. Ce n’est qu’un passe-temps comme un autre, après tout. Que diable aussi ! il me faisait trop attendre, et ma foi j’ai battu le rappel : si tu n’étais pas venu, j’allais m’en aller. Avec toi j’attendrai bien encore quelques minutes, car je tiens toujours à mon clair de lune, comme il a eu la drôle d’idée de m’appeler ; mais s’il ne vient pas bientôt, il peut compter que je m’en irai et qu’il me paiera tout de même. Je gagerais que c’est déjà la petite pointe du jour au sommet de Jaman, et que les chamois y grimpent pour déjeuner.

À ce moment même, ils virent Edgar déboucher du chemin ombreux qui tournait les collines et qui le ramenait au petit pont où ils l'attendaient.

Arrivé près d'eux, – Voyons, dit-il, en s'essuyant le front, le résultat de notre chasse nocturne, et comme de francs chasseurs, ajouta-t-il en se tournant vers Semplice, mettons en commun notre gibier. Mon cher Monsieur, à vous, comme de juste, le droit de parler le premier : avez-vous rencontré notre fantôme ?

– Oui, Monsieur.

– Et c'était ?

– Je n'ai pas à le dire, Monsieur.

– C'est tout ?

– C'est tout.

– À vous, Clair-de-Lune : avez-vous aperçu quelque chose ?

– Non, rien du tout : et milord ?

– J'ai vu une chouette ; c'est-à-dire, non, je ne l'ai pas vue, mais je l'ai entendue : Clair-d'Argent, vous comprenez ? Il y a donc ici des chouettes dans les vignes, je ne m'en serais pas douté : je croyais qu'il n'y avait que des grives, Clair-d'Argent, vous entendez.

– Il y a des chouettes partout, répondit sans sourciller l'ami Vincent : il y en a là-bas au pied des montagnes, et la nuit, dans leurs promenades, elles viennent souvent se percher sur les vieux châtaigniers.

– Voilà que de guide et de batelier vous devenez naturaliste, vous êtes vraiment un homme unique, monsieur l'hôte, un homme à tout faire comme à tout expliquer. Alors expliquez-moi encore ceci, je vous prie ; mais j'y pense ! ce sera sans doute

une de ces chouettes de montagne qui aura poussé un long cri montagnard que j'ai aussi remarqué. Ne l'avez-vous pas entendu comme moi, monsieur l'hôte ?

– Certainement, milord. Je connais même l'endroit d'où il partait.

– Vous le connaissez.

– Comme chacun connaît son propre gosier.

– Pas toujours. Enfin, vous connaissez le vôtre, c'est déjà quelque chose : mais votre conscience, est-ce que vous la connaissez ?

– Je ne nie pas que ce ne soit moi qui ai huché, seulement huché : nous autres montagnards, nous appelons ainsi ce long cri que nous poussons du fond de la gorge pour nous amuser.

– Alors, et nos conventions, monsieur l'hôte ? Je vous avais loué, vous étiez à moi, et je vous avais intimé le silence.

– Aussi n'ai-je pas parlé, pas prononcé une syllabe dans aucune des dix mille langues de la tour de Babel, qui aurait bien pu se contenter d'une et n'en pas tant inventer pour troubler le pauvre monde ; une, c'est déjà bien assez. Je me suis donc conformé à vos ordres, je n'ai pas dit un seul mot qu'un chrétien puisse comprendre ; mais milord m'avait chargé de faire le guet, et il faut bien qu'un coq chante pour se tenir éveillé. Je crois même que j'ai fermé les yeux une ou deux minutes, à force de rester debout à vous attendre ; en les rouvrant, j'ai pris un rayon de la lune pour celui de l'aube qui blanchissait le sommet des montagnes comme elle va le faire à présent, et, ma foi, j'ai chanté comme un coq sans y penser.

– Certainement la lune vous a pris sous sa protection, monsieur l'hôte ; elle est la fée qui a présidé à votre baptême ; vous avez là une bonne marraine qui vous sauve de toutes les difficultés. Ainsi, pour vous tirer d'affaire, elle vient de vous

transformer en coq de clair de lune à point nommé. Diable d'homme ! fit Edgar en se tournant vers Semplice et en se mettant en marche pour retourner au village : il est impossible de le prendre en défaut. Mais vous, monsieur, continua-t-il en anglais, vous m'avez bien dit que vous aviez vu mon fantôme, je dis « mon, » car il est bien à moi, l'ayant vu le premier ; mais vous ne m'avez pas demandé, en revanche, si je ne l'aurais point aussi rencontré.

– C'était inutile : je le savais.

– Vous le saviez.

– Oui, Monsieur.

– Et pourrais-je savoir à mon tour ?...

– Non, Monsieur.

– Très-bien : alors il ne me reste plus qu'à vous demander si je puis encore compter sur la promesse que vous m'avez presque faite en canot de différer en ma faveur votre voyage d'un jour ou deux.

– Ce nouveau délai me contrarie fort, je l'avoue ; mais je m'y soumets dès l'instant que vous l'exigez.

Ils gardèrent tous les deux le silence, tandis que l'ami Vincent était trop occupé de penser à son lit et de le savourer d'avance en idée pour maudire encore la tour de Babel et se désoler de ne pas savoir l'anglais.

Arrivés devant l'auberge, – Au revoir, Monsieur ! dit Edgar à Semplice. – Au revoir ! répondit ce dernier, du même ton calme et poli. – Et ils se séparèrent.

FIN DU PREMIER VOLUME

Ce livre numérique :

a été édité par :

l'Association Les Bourlapapey,

bibliothèque numérique romande

http : //www.ebooks-bnr.com/

en mai 2012

– **Élaboration** :

Les membres de l'association qui ont participé à l'édition, aux corrections, aux conversions et à la publication de ce livre numérique sont : Françoise S., Valérie B., Francis R., Maximilien.

– **Sources** :

Ce livre numérique est réalisé d'après l'édition de 1861, de E. Dentu (collection Hetzel) à Paris, intitulée *Le Batelier de Clarens, Tome premier*. La photo de première page est tirée d'une carte postale de 1892 « Barque du Léman »

– **Dispositions** :

– **Qualité** :

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachés d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez nous à réaliser ces livres et à les faire connaître…**

– **Remerciements** :

Nous remercions les éditions du groupe *Ebooks libres et gratuits* (http://www.ebooksgratuits.com/) pour leur aide et leurs conseils qui ont rendus possible la réalisation de ce livre numérique.